951171

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : ELIE STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. PAPUS, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·., CH. BARLET, S.·. I.·.; de MM. Dr FOVEAU DE COURMELLES, J. LERMINA, CATULLE MENDÈS, Léon HENNIQUE, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

LE NUMÉRO 10 CENT. — 1re ANNÉE. — N° 1 — ABONNEMENT : UN AN 3 FR.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er DÉCEMBRE 1890

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

SOMMAIRE :

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* sont les organes principaux de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des Anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* adhèrent au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère.*

L'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* étudient impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* et l'*Union Occulte* exposent les opinions de toutes les écoles, mais n'appartiennent exclusivement à aucune. Elle comptent, parmi 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

Ce programme est celui de l'*Initiation*, c'est aussi celui de sa sœur l'*Union Occulte Française.* Fasse Dieu qu'il lui porte bonheur !

Elie STEEL.

RÉDACTION : 5, cours Gambetta. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Les Progrès dans l'étude du Spiritisme et leur origine

Depuis les progrès sans cesse croissants faits par l'occultisme, dans ces dernières années, plusieurs opinions ont été émises touchant les points possibles de comparaison entre le spiritisme et l'occultisme.

Des idées trop arrêtées ont été émises de plusieurs côtés. C'est ainsi qu'on a voulu confondre avec l'occultisme une école sectaire, qui niait *a priori* l'existence des « esprits » dans la production des phénomènes : la théosophie aujourd'hui morte en France, comme en Europe ou à peu près. On a voulu, d'autre part, ne voir dans l'occultisme qu'un culte aveugle du passé, une adoration irréfléchie de tout ce qui n'était pas moderne, et, partant, la négation absolue de la Loi du Progrès. Cette idée se résout en une formule qu'on a trop immodérément employée dans certains organes spirites : l'occultisme, c'est seulement le passé ; le spiritisme, c'est l'avenir.

Cette opinion trop extrême empêche tout progrès futur dans ces études, et notre travail actuel tend à montrer que le spiritisme ne peut trouver d'éléments sérieux de progrès que dans les domaines

divers des sciences qui s'efforcent d'analyser les divers aspects des phénomènes produits.

Le gros public se figure généralement que le spiritisme consiste uniquement à mettre des meubles en mouvement pour obtenir des réponses plus ou moins amusantes.

Le code des phénomènes spirites est bien plus étendu; ces faits d'action sur les masses matérielles ne sont que l'entrée en matière d'une série de phénomènes de changement de personnalité sous des influences psychiques extérieures (*incarnation*) de transport à travers la matière, (en notation de lois de l'impénétrabilité de l'espace et du temps), d'éléments matériels divers (*apports*), enfin de *matérialisation* d'une des conditions rigoureuses d'expérimentation, d'êtres dont l'origine et le mode de manifestation échappent souvent aux expérimentateurs.

Typtologie,
Apports,
Incarnation,
Matérialisation,

tels sont les principaux phénomènes produits par les médiums spirites dès la création de la doctrine en France.

Depuis cette époque, quels progrès ont été réalisés dans le domaine particulier du spiritisme chez nous ?

On peut hardiment dire : AUCUN tant qu'on a voulu s'enfermer dans le cadre étroit des cercles spirites; on peut au contraire dire : BEAUCOUP lorsqu'on s'est décidé à faire appel aux sciences annexes.

Ce sont des savants, des adeptes de la méthode expérimentale qui ont fait faire à ces études un pas énorme, en appliquant les appareils enregistreurs mécaniques à la constatation des phénomènes de spiritisme, fermant ainsi la bouche aux ignorants, fussent-ils académiciens, qui sont tentés de crier *folie*, *hallucination*, chaque fois que leur chétif entendement est impuissant à comprendre.

L'hypnotisme, d'un côté, par la démonstration du dédoublement possible de la personnalité, est venu fournir de puissants arguments aux défenseurs de l'incarnation d'un esprit prenant la place de la personnalité du médium. Tout dernièrement enfin, l'existence *des phases hypnotiques* chez les médiums spirites n'ayant jamais subi le contact d'un magnétiseur quelconque, est venue apporter encore un nouvel élément de certitude (1) en donnant la marche à suivre pour transformer un sujet en médium.

Nous pourrions allonger encore beaucoup cette liste en montrant que c'est en s'adressant aux sciences annexes que le spiritisme peut faire de véritables progrès, en tant que doctrine scientifique.

Or, le rôle de l'occultisme est justement de remettre au jour toutes les théories faites tant dans l'antiquité que dans les temps modernes, concernant tous les phénomènes mystérieux de la Nature, L'étude de l'occultisme vient fournir aux spirites des éléments de travail, encore plus considérables que la méthode du laboratoire, à l'hypnotisme.

Mais, pour être fructueuse, cette étude doit être faite d'une façon absolument impartiale, en dehors de tout esprit de sectarisme ou de polémique. C'est là le but de ce journal et je ne puis que féliciter vivement nos amis de Lyon, tout en les remerciant du grand honneur qu'ils nous ont fait en s'adressant au *Groupe Indépendant d'Études ésotériques* pour patronner leurs généreux efforts.

PAPUS.

(1) Voyez *Considération sur les phénomènes du spiritisme*, par Papus. — Librairie spirite, 1 franc.

AUX CHERCHEURS

A cette fin de siècle où tout n'est que vapeur et électricité, où l'homme ne connaît plus de barrière à son ambition, c'est en vain que l'on peut chercher dans ses moindres actions d'autre mobile que celui qui le rattache à l'existence pour la satisfaction grossière de ses appétits matériels ; tous ses actes se fondent en un seul pour le besoin de l'instant; pour lui le passé n'a plus de raison d'être, l'avenir ne l'inquiète nullement, en un mot il ne vit que pour la matière et par la matière, il ne pense pas qu'en dehors de sa triste personnalité homminale il y ait quelque chose de plus quintessencié, c'est-à-dire ce qui constitue la réalité du *moi* ; de là cet égoïsme qui règne en maître et qui fatalement le rabaisse au niveau de la brute. Que lui importe en effet tout ce qui n'est pas lui ? A quoi lui servent les inventions de toutes sortes et les découvertes merveilleuses de ces chercheurs infatigables qui à travers les siècles travaillèrent avec une indomptable énergie pour le bonheur des peuples ? Que lui importe que de hardis pionniers sacrifient leur vie pour le progrès des races arriérées du moment que tout ce qui existe doit être anéanti à tout jamais par l'inexorable mort ? Que lui importe la venue de ces génies qui trouvent leur récompense dans la couronne des martyrs de la science et du savoir, du moment qu'avec lui tout s'effondre dans le néant ? Ainsi pensent matérialistes et athées malgré la révolution qui s'opère graduellement dans les esprits.

Cependant si nous regardons un peu dans le passé, qu'elle est longue la liste de ces martyrs du droit et de la liberté dont la puissance d'action est en raison de la science et du savoir ; nous les voyons tous s'associer de près ou de loin à l'œuvre régénératrice de l'humanité décadente. Avant l'apparition du Christ, on mettait à mort les prophètes et les inspirés pour étouffer sur leurs lèvres hardies le Verbe Divin ; on forçait Socrate à boire la ciguë pour avoir blasphémé contre les faux Dieux en proclamant l'unité Divine ; depuis l'ère chrétienne, le nombre des persécutés est effrayant; si nous parcourons l'histoire, nous pourrons faire un calendrier avec les noms des héros qui furent victimes de leur amour de la justice et de la vérité. Ces hommes, on l'oublie trop, n'étaient pas seuls ; ils avaient une famille, ils aimaient et ils étaient aimés. Quand ils secouaient la voûte écrasante des préjugés de leur époque, il ne s'agissait pas seulement pour eux de braver toute les tortures, ils devaient aussi compromettre des êtres qui leur étaient chers ; malgré cela, forts de leur conviction, ils oubliaient la voix du sang pour n'écouter que la voix de leur conscience; c'est avec la foi en l'avenir qu'ils succombaient victimes de leur devoir pour le bien de l'humanité.

Ces hommes avaient trop souvent contre eux soit l'ignorance du peuple, soit l'intolérance des sectes religieuses dont la puissance dominatrice empêchait toute manifestation de la pensée retenue captive par les barreaux de l'horrible cage que formaient les différents cultes ; retenue ainsi cette pensée fait des efforts pour prendre son envolée; puis, comprimée de nouveau, la société entière se sent de sa triste captivité; alors ce grand cerveau de l'humanité, mal équilibré par suite de ces efforts infructueux, tombe malade à son tour pour succomber dans une suprême agonie sous les coups foudroyants de 1789.

Conçue au sein de la Révolution, une nouvelle société est sortie du vieux monde expirant ; trop longtemps enchaînée, la pensée prend un nouvel essor ; l'esprit reconquiert sa liberté ; les arts, les sciences font des progrès inouïs; de religieuse et esclave qu'elle était à travers les siècles passés, elle devient libre et scientifique, s'appliquant de nouveau à la marche émancipatrice du progrès vers un but plus élevé et manifeste ainsi sa puissance, chaque jour, d'une façon plus éclatante tout en cherchant en elle-même la cause de ses propres

manifestations par l'analyse au moyen du creuset *raison* ; aussi pouvons-nous dire que, puisque cette pensée existe aussi bien dans la société que dans l'être, elle doit provenir d'un principe supérieur à l'être lui-même, principe reconnu par tous les spiritualistes et pouvant se manifester en dehors des lois comme régissant ce que nous sommes convenus d'appeler matière, aussi, comme aujourd'hui les foudres inquisitoriales du moyen âge ne sont plus à craindre, que les anathèmes eux-mêmes ne peuvent plus arrêter la pensée dans la recherche de son principe *cause*, nous faisons appel à tous chercheurs dignes de ce nom, qui voudront bien nous aider du fruit de leurs études afin qu'une multitude de faits vienne étayer nos convictions par des connaissances positives.

Chercheurs de toutes classes, aidons-nous mutuellement dans cette recherche de la vérité afin de voir si réellement la mort est la transformation ou l'anéantissement de tout ce qui pense, souffre ou jouit.

A. Bouvier.

MÉDECINE NOUVELLE

Tout dernièrement, notre ami L. Serizier nous entretenait de la tendance que les médecins ont actuellement à vouloir guérir les maladies de l'âme, les seules qui menacent de peser à jamais sur notre pauvre humanité, les autres disparaissant peu à peu devant la thérapeutique contemporaine. Reste à savoir maintenant si cette tendance est justifiée en tout ou en partie.

Le médecin a acquis dans nos sociétés une place presque prépondérante grâce à son savoir, à ses lumières, à son utilité, à son rôle humanitaire, etc., etc. Je n'oserai jamais dire que cela est vrai — la modestie me l'interdisant — je me bornerai à le penser et j'ajouterai que cependant il ne faut pas exagérer son rôle, ou du moins celui que certains médecins fin de siècle veulent prendre !

Aujourd'hui tout est folie : Etes-vous amoureux ? folie! Etes-vous croyants ? folie ! Etes-vous athée ? folie ! C'est là tout au moins un diagnostic facile. Il est bien entendu que sont exempts d'aliénation ceux qui émettent ces opinions étranges !

Est-il bien nécessaire de faire de longues années d'étude pour traiter ainsi ses contemporains ? J'en doute ! La folie n'est pas déjà si facile à déterminer qu'on la puisse voir ainsi partout, comme si pour quelques-uns un miroir leur réfléchissait constamment leur image !

Qui a jamais pu délimiter les caractères de la saine raison et ceux de la démence ? Tous les inventeurs ont passé pour fous avant que leur idée ait pu faire son chemin; il en est qui le sont devenus devant les ennuis qui leur ont été créés ou devant leur insuccès. Des parents ont pu faire enfermer leurs proches qui les gênaient, et amener ceux-ci à la folie grâce à la contagion ou à l'impuissance de sortir qui les minait. Et combien d'exemples pourrait-on ainsi donner ?

Evidemment, la question de la démence est capitale ou semble telle au point de vue de la culpabilité ou de la non-culpabilité. Cependant si l'on veut réfléchir, on est en droit de se demander si elle est aussi importante qu'on la fait généralement. Ce n'est pas là un paradoxe. Supposons, en effet, un crime accompli ; un forfait épouvantable a été perpétré ; on arrête l'auteur de l'acte — je ne dis pas l'assassin, — alors les questions suivantes s'imposent :

L'accusé est-il fou ?

L'accusé est-il sain d'esprit ?

Et même avec les nouvelles idées sur la suggestion et l'hypnotisme :

L'accusé n'était-il pas l'instrument d'une volonté étrangère à la sienne ?

Les réponses sont faciles.

Que l'accusé soit fou ou sain d'esprit, voire suggestionné, peu importe. Il a commis un crime, il a nui à la société, et, si l'on accorde à celle-ci le droit de se défendre, elle devra se préserver du criminel, conscient ou non. Il n'y aura à choisir que pour la nature du supplice : guillotine ou maison de santé. Mais, dans tous les cas, si la société se reconnaît, — et elle se le reconnaît, le fait brutal de tous les jours nous le démontre, — le droit de mort, elle doit séparer de son sein l'être gangrené, la bête venimeuse qui la menace.

Le rôle du médecin se bornera à chercher la raison ou la démence. S'il se trompe, son erreur a relativement peu d'importance. Qu'il prenne pour fou un criminel ayant sa parfaite raison, celui-ci sera enfermé et il aura beaucoup de chances de devenir fou ; ce sera là une légitime punition. S'il prend pour criminel un fou, il aidera celui-ci à être débarrassé d'une vie inutile, d'un pesant fardeau !

Il me semble entendre crier au paradoxe. Peut-être ! J'ai pris intentionnellement les cas extrêmes pour montrer où les exagérations mènent fatalement ! Et ces exagérations sont trop fréquentes surtout parmi une certaine classe de médecins qui voient partout de la folie ou de la suggestion.

Ainsi, l'amour est une folie, ou pour le moins une maladie nerveuse ! Tous les poètes qui l'ont chanté sont des aliénés ou des malades ; tous les amoureux sont bons à lier ; les maris qui aiment leurs femmes, des êtres ridicules ! Certes, j'admire presque le courage de ceux qui émettent ces bizarres idées et qui pourraient s'attirer les légitimes foudres de la gent passionnée. Heureusement pour eux que celle-ci, tout entière à son bonheur, ne songe pas à mal, sans quoi ces détracteurs de ce qui a été toujours considéré comme la plus belle chose d'ici-bas, passeraient probablement un mauvais quart d'heure !

Avec ce système, — et l'expérience de tous les temps l'établit incontestablement, — tous, nous avons été, sommes ou serons fous à un moment donné; c'est rassurant ! Mais un fou même guéri peut retomber dans ses errements ; alors qui nous dit que les distingués écrivains lançant ces étranges théories ne sont pas candidats éligibles ou élus... fous ?

⁂

A côté du mal, le remède !

Il paraît qu'il y a la *suggestion*, c'est-à-dire l'implantation, dans le sommeil ou même l'état normal, de la volonté d'autrui. Il y a même toute une intolérante école qui enseigne cela. Mais est-ce que tous les jours on ne voit pas un sujet quotidiennement endormi abandonner son magnétiseur ou hypnotiseur ou même plaider contre lui ? Jusqu'ici a-t-on scientifiquement fait commettre autre chose que des crimes imaginaires ou de *laboratoire*, selon une heureuse expression ? Est-ce qu'il est démontré *urbi et orbi* que Gabrielle Bompard — dont la cause va bientôt se dérouler aux assises — a obéi à une volonté étrangère *suggérée hypnotiquement* ? Pourquoi celle-ci eût-elle été plus tard impuissante pour un second crime ? Est-ce que les confrontations seraient possibles ? Est-ce que les juges mêmes ne seraient pas suggestionnés ?

Qu'un esprit fort domine un esprit faible et lui donne la *tentation* de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose, cela est; mais c'est une tentation, non un ordre fatal. Un individu qui a faim est libre de manger ou de ne pas manger, et si la faim — voilà cependant une puissante suggestion ! — pousse de pauvres diables à voler, il en est qui préfèrent en mourir et rester honnêtes.

Quand la suggestion hypnotique a guéri, c'est l'imagination du malade qui, mise en mouvement, a déterminé des courants nerveux régulateurs et l'a sauvé; ce n'est pas sa volonté qui a sombré.

Ces idées sont celles de la saine raison ; et, depuis longtemps, je les ai défendues ici même ou dans mes livres : le ***Magnétisme devant la loi***, l'***Hypnotisme*** (bibliothèque des Merveilles)... Elles sont tou-

jours d'actualité et il faut souvent y revenir et faire réaction contre des tendances abusives et subversives. Défendre la cause de notre liberté et de nos sentiments les plus chers est certainement un but tentant et *suggestif*: nous en avons suivi l'impulsion avec plaisir!

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

LA REINE

Puisqu'il en est qui n'ont que de pieuses craintes;
Altières comme l'aigle et comme mon espoir,
Mon Dieu! puisqu'il en est, le long des routes saintes,
Sur qui se réfléchit l'argent sombre du soir;
Puisqu'il en est, pourtant! qui, par toi-même ceintes,
Couvrent de leurs grands cils un rêve doux à voir;
Puisqu'il en est qui sont dignes de mes étreintes,
De l'étendard de flamme et du gantelet noir:
O toi qui connais seul ma splendide pensée
Et quel feu de bonheur couve au creux de mes yeux!
O toi qui connais bien mon âme délaissée,
Eternel! guide-moi vers les mystérieux
Chemins joyeux et que mon amour fasse reine
Une de celles-là dont le front sérieux
Reflète de la nuit la beauté souveraine.

FERNAND MAZADE.

NOUVELLES DIVERSES

Les Indépendants Lyonnais

« Branche du Groupe Indépendant d'Etudes Ésotériques de Paris. »

Les adhésions sont reçues tous les jours au siège de la société, 5, cours Gambetta.

Une circulaire avec extrait des statuts est envoyée gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Le prochain numéro contiendra quelques résultats des expériences faites par le Groupe fermé.

Notre prochain numéro

Dans le prochain numéro, l'*Union Occulte* commencera *Le Sorcier*, par STANISLAS DE GUAITA, et *Hespérus*, par CATULLE MENDÈS.

Une Conférence à l'horizon

Les membres du groupe « Les Indépendants Lyonnais » croient pouvoir assurer aux lecteurs de l'*Union Occulte Française* qu'une conférence sera faite cet hiver par M. Papus.

Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

BULLETIN MAÇONNIQUE

L'avenir de la Franc-Maçonnerie

Chacun comprend décidément en Maçonnerie que cette institution n'est pas à l'heure présente ce qu'elle doit être. Aussi voit-on tous les maçons soucieux des intérêts de leur ordre se préoccuper vivement des mesures à prendre en vue de remédier à l'état actuel des choses.

De nombreuses solutions sont naturellement proposées. Toutes tendent à modifier profondément la situation actuelle; mais toutes n'ont pas en vue la réalisation d'un même idéal.

Sous ce rapport, les maçons se partageaient jusqu'ici en deux camps: l'un ayant pour drapeau le progrès dans le sens d'un modernisme ennemi de toute tradition initiatique; l'autre fidèle, au contraire, aux usages anciens, justifiés par leur haute portée ésotérique.

D'une part, la F∴ M∴ était considérée comme une institution vieillie, qu'il faut se hâter de rajeunir, en la débarrassant de formes surannées et de coutumes discréditées. On reprochait, en d'autres termes, à l'ordre maçonnique de n'être pas assez « fin de siècle » et l'on s'ingéniait à le rendre plus conforme au goût du jour.

D'autre part, on s'attachait à enrayer la manie des réformes mal comprises, en défendant tout ce qui est symbolique et traditionnel contre le vandalisme iconoclaste des maçons ignorants. On s'efforçait aussi de ramener la Maçonnerie vers la pratique effective et sérieuse de la véritable initiation.

Ces deux courants d'opinion s'étaient seuls affirmés distinctement depuis quelques années au sein de la Maçonnerie française. On a pu voir en particulier dans ces derniers temps les loges parisiennes devenir le théâtre de joutes oratoires provoquées par la question du maintien ou du rejet du symbolisme maçonnique. Ces débats absorbèrent même à tel point l'attention que certains faits importants purent passer totalement inaperçus.

Nous voulons parler de tout un mouvement nouveau qui se prépare en maçonnerie: mouvement avec lequel on ne pourra bientôt plus se dispenser de compter, car il parait de nature à absorber en grande partie les deux autres.

Ce mouvement prend tout à fait l'allure d'une véritable conspiration. S'étendant sans bruit, il englobe graduellement tous les maçons ayant donné des preuves d'une indomptable énergie et connus comme partisans décidés d'une puissante action révolutionnaire occulte.

Les nouveaux venus ne voient dans le symbolisme et les rites initiatiques qu'un intérêt assez secondaire. Ils refusent de donner dans ce qu'ils appellent le *mysticisme* et considèrent volontiers les adeptes de l'ésotérisme comme des rêveurs perdus dans les nuages de spéculations abstraites, dont l'actualité ne se fait guère sentir à une époque où il faut avant tout être *pratique* et *prêt à l'action*.

Quant aux maçons agnostiques, nos conspirateurs les mettent carrément à leur place. Ils ne vont pas par quatre chemins pour déclarer que ce sont tout simplement « des imbéciles », — des moutons de Panurge suivant aveuglément la direction que l'opinion commune imprime à leurs idées », — des instruments inconscients de certaines menées ambitieuses.

Il s'agit dès lors d'empêcher que ce troupeau naïf, mais plein de bonne volonté au fond, ne devienne la proie de certains loups hypocrites, qui n'ont eu que trop longtemps carte blanche.

Peut-être regrette-t-on bien un peu sous ce rapport que la F∴ M∴ se soit départie du caractère tragique que ses adversaires se plaisent à lui prêter. On ne demande pas, sans doute, à tuer *physiquement* tout parjure manquant à des engagements librement contractés, mais on se dispose du moins à ne point laisser les coupables impunis et cela en les frappant d'une *mort morale* à laquelle ils ne sauraient échapper.

Ce qui précède doit suffire pour faire entrevoir au lecteur la direction en laquelle semble vouloir s'engager la maçonnerie contemporaine. Assurément il y a là un symptôme de crise prochaine qui pourrait bien éclater avant que les initiés n'aient réussi à conjurer le danger. Leurs efforts pour éviter les secousses d'une révolution sociale violente pourraient bien alors rester infructueux, ce qui les obligerait nécessairement d'ajourner leurs projets d'organisation initiatique et de céder la place à des hommes déterminés, ne craignant point, le moment venu, de retrousser la manche pour faire la besogne.

Il n'y a en cela, du reste, qu'à attendre les événements. Ils approchent, et puisque les gens expérimentés sentent venir l'orage, que chacun se tienne à son poste, prêt à faire son devoir.

OSWALD WIRTH,

Membre du groupe maç∴ d'études initiatiques

Le Gérant : A. BOUCHET

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : Elie STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Dr Foveau de Courmelles, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. — 1re Année. — N° 2 — Abonnement : Un an **3** fr.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

15 DÉCEMBRE 1890

Il parait un numéro les 1er et 15 de chaque mois

Lire plus loin : L'ÉLIXIR DE VIE
CONTE MAGIQUE
PAR JULES LERMINA

AVIS

Par suite d'un malentendu entre la Direction et les Éditeurs de "l'Union Occulte Française", notre premier numéro ne contenait que quatre pages de texte.

Nous informons nos lecteurs que, désormais, notre Revue se composera toujours de huit pages et ne coûtera que dix centimes.

SOMMAIRE :

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* sont les organes principaux de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des Anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* adhèrent au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttentcontre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

L'*Initiation* et l'*Union Occulte Française* étudient impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* et l'*Union Occulte* exposent les opinions de toutes les écoles, mais n'appartiennent exclusivement à aucune. Elle comptent, parmi 5o rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin la troisième partie *(Littéraire)* contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

Ce programme est celui de l'*Initiation*, c'est aussi celui de sa sœur l'*Union Occulte Française*. Fasse Dieu qu'il lui porte bonheur !

RÉDACTION : 5, cours Gambetta. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

AVANT-PROPOS

Une Revue populaire

Une Revue populaire traitant des sciences occultes était soi-disant impossible à fonder dans notre ville ; tous nos amis nous prédisaient un immense insuccès ; ils invoquaient plusieurs motifs, des quantités mêmes qu'il serait oiseux de reproduire ici.

Eh bien ! nous avons l'honneur d'avoir osé tenter l'épreuve et malgré toutes les entraves qui ont surgi avant notre apparition, et quoique notre premier numéro n'ait pas rempli les conditions voulues, malgré tout cela disons-nous, le public a répondu à notre appel, et dès à présent nous pouvons dire que nous avons confiance dans un avenir qui sera pour notre Revue de plus en plus satisfaisant.

Nous remercions donc bien sincèrement tous nos premiers lecteurs et nous engageons tous ceux qui ne connaissent pas notre Revue à en prendre connaissance, nous sommes assurés qu'ils trouveront en elle une des meilleures compagnes de leur pensée.

L'*Union Occulte Française* s'adresse à tous les philosophes spiritualistes, quelle que soit leur école, aux étudiants, aux littérateurs, aux poètes, à tous ceux enfin qui défendent la même cause sous des formes différentes.

Moyennant toutefois que chacun dans ses écrits respecte l'idée de son voisin et ne fasse en somme aucune personnalité.

Marchons donc hardiment à côté de ces vaillants défenseurs qui ont fondé l'*Initiation* et le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. Nous sommes sous de nobles bannières, n'ayons pas de fausse honte à avouer les vérités si profondes, pourtant si simples, qui montrent à l'Homme toutes les qualités qu'il peut cultiver en lui, mais aussi tous les défauts qu'il a à corriger.

Laissons les sceptiques à leurs critiques, ne nous fâchons point avec eux, montrons-leur que nous nous comprenons mal et, bientôt, voyant notre savoir, ils feront comme nous. Livre en mains, ils étudieront pour se joindre à nous ensuite. Le devoir de tous les spirites et occultistes de tout nom, c'est de démontrer à nos savants que les conclusions certaines ne se trouvent pas dans le plan physique, mais bien dans les combinaisons du plan astral et du plan physique.

Je l'ai dit, nous ne sommes pas seuls à combattre, nous avons des compagnons dans le monde entier (1) ; les littérateurs, les journalistes ne sont plus insensibles à nos appels et il ne se passe pas de mois sans qu'un journal, une revue, un livre ne parle de nous ou tout au moins de la Science occulte.

Le moment est donc proche où la grande révolution philosophique va se faire pour le plus grand bien de l'humanité.

(1) Pour s'en rendre compte, lire *Bibliographie raisonnée de la Science occulte*, une brochure 0,50 c., librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise, Paris.

En terminant, nous remercions tout particulièrement M. Papus, ainsi que tous ses amis, pour nous avoir facilité la tâche que nous avons entreprise. Faisons des vœux pour qu'elle arrive à bien. Et cela peut se faire avec le concours de tous les spiritualistes lyonnais sans distinction de sectes ; aussi avons-nous confiance en eux et espérons-nous qu'ils ne resteront pas sourds à notre appel.

A nos lecteurs, encore une fois merci.

ELIE STEEL.

LE CORPS ASTRAL

L'homme est l'ombre de Dieu
dans le corps d'un animal.
El. Lévi.

On discute beaucoup sur le corps astral.

Un grand nombre des phénomènes spirites étant attribués par les écoles d'occultisme à l'action de cet élément, on comprend l'intérêt qui s'attache à la connaissance de ses facultés.

Dans l'aperçu suivant, nous allons tout d'abord résumer rapidement les théories principales avancées pour expliquer la constitution de l'homme, puis nous développerons une analogie qui permet, à notre avis, de bien faire comprendre les propriétés mystiques du corps astral tel qu'il est connu par les occultistes. Des images naïves peut-être, mais très suggestives, à notre avis, sont fournies par cette analogie. Nos lecteurs vont du reste juger eux-mêmes en dernier ressort.

***

Pour comprendre les théories diverses enseignées sur l'homme, son passé et son avenir, il est important tout d'abord de voir comment on peut connaître les divers principes qui constituent l'être humain.

L'homme est constitué de manière bien différente si l'on s'adresse aux théologiens et aux philosophes spiritualistes, ou si l'on étudie les travaux des matérialistes.

Pour les écoles tirant leur enseignement des données religieuses, l'homme est composé de deux principes opposés l'un à l'autre : *le corps* et *l'âme* ; le corps, sujet à toutes les tentations à cause de toutes les déchéances ; l'âme, immortelle et pure, origine de la conscience et des facultés psychiques. Ces théories ont un défaut, c'est qu'elles sont dans l'impossibilité d'expliquer une grande partie des faits produits par l'être humain et qu'on en arrive par leur application à dire qu'un homme est phtisique parce qu' « il a une âme phtisique », ce qui est un peu forcé, comme on voit.

Comme toujours, c'est à l'école matérialiste que nous sommes redevables des travaux les plus solides sur la question de la constitution de l'homme. — Cette école n'admet qu'un seul principe : *le corps* ; mais au moins a-t-elle le mérite d'étudier sérieusement et surtout expérimentalement les données qu'elle avance. Exagéré dans le sens de la réaction, le matérialisme s'est laissé choir dans un grave défaut et en est arrivé à nier *a priori* tous les phénomènes du pressentiment, de la vision à distance, du dédoublement possible de l'être humain, etc., phénomènes constatés souvent et dans des conditions excluant toute supercherie.

Or, parcourez les œuvres de tous les initiés, adressez-vous aux traditions de tous les peuples, et vous verrez que de tout temps l'on enseigne que l'homme était composé non pas d'un, ni de deux, mais de *trois principes* parfaitement étudiés.

Platon en fait ses trois âmes, localisées dans les trois grands

segments de l'organisme : tête, poitrine et ventre, origine réelle, en effet, de ces trois principes.

Le catholicisme lui-même, affirmant que Dieu fit l'homme à son image, et enseignant d'autre part que Dieu est un en *trois personnes*, donne par cela même la constitution de l'être humain déjà présentée par saint Paul qui enseignait l'existence du corps astral (1).

Les trois principes

Les trois principes désignés par la Science occulte comme formant l'homme sont :

1° Le corps;
2° Le médiateur plastique (corps astral) ;
3° L'âme.

L'occultisme se différencie donc des théologiens en admettant un nouveau principe intermédiaire entre le corps et l'âme.

Il se différencie des matérialistes en enseignant l'existence et le fonctionnement de deux principes échappant, chez l'homme, aux lois de la matière. On comprend de suite que le côté original des théories de la Science occulte réside tout entier dans l'étude de ce principe intermédiaire qui a reçu des noms variés :

Corps astral — Périsprit — Vie, etc., etc., mais qui est identiquement étudié par toutes les écoles.

Eliphas Lévi résume fort exactement la constitution de l'homme dans la définition suivante :

L'homme est un être intelligent et corporel, fait à l'image de Dieu et du monde, UN *en essence,* TRIPLE *en substance, immortel et mortel.*

Il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

***

Si l'on saisit bien le jeu de ces principes, on verra que la Vie est l'intermédiaire obligé ; sans elle, le corps ne peut obéir aux incitations de l'âme, l'âme ne peut recevoir les impressions du corps.

Voilà une théorie bien amenée, ne manqueront pas de dire certains philosophes. Ne pouvant concilier ces deux opposés : le corps et l'âme, ne pouvant expliquer comment le subjectif devient objectif, vous éludez la question, messieurs les occultistes, en inventant un soi-disant principe intermédiaire doué justement de toutes les propriétés nécessaires à votre cause (2).

Il suffit d'ouvrir un traité quelconque de physiologie pour apprendre que ce principe, qui fait marcher notre cœur et notre foi malgré notre volonté et à l'abri de son influence, existe bien, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine. Le grand tort des occultistes a été jusqu'ici de vouloir rester cantonnés dans leur domaine sans s'occuper des découvertes de la science expérimentale.

Dites à un médecin : *le corps astral* fait marcher les organes planchniques, le médecin vous regardera comme un doux aliénés ; dites-lui au contraire : la vie organique meut ces organes, il vous répondra de suite : parbleu ! je le sais bien. Montrez ensuite que ce qu'il appelle *vie organique* vous l'appelez *corps astral*, et l'on pourra déjà commencer à s'entendre.

Quand vous voulez être compris d'un étranger, vous savez fort bien qu'il est inutile de lui parler votre langue pour aussi fort que vous criiez. Cette règle élémentaire semble naïve. Que de fois cependant elle est inconnue de part et d'autre !

(1) La Trinité a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Le corps humain est double et son unité ternaire se compose de deux moitiés ; l'âme humaine est aussi double ; elle est *animus* et *anima*, elle est esprit et tendresse.

Elle a deux sexes. Le sexe paternel siège dans la tête, le sexe maternel dans le cœur ; l'accomplissement de la rédemption doit donc être double dans l'humanité ; il faut que l'esprit par sa pureté rachète les égarements du cœur ; puis il faut que le cœur, par sa générosité; rachète les sécheresses égoïstes de la tête.

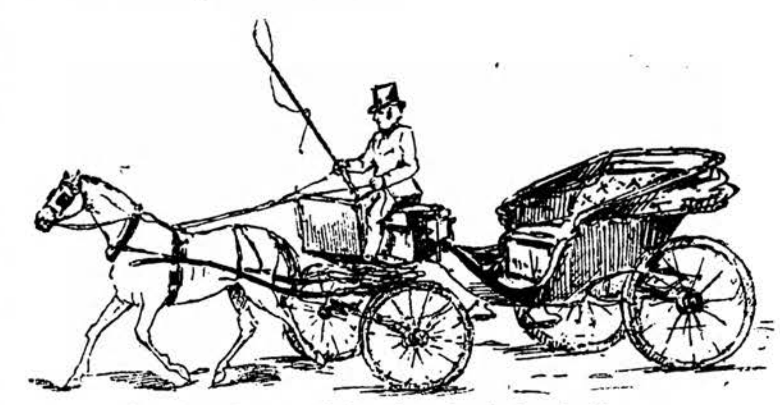
GUILLAUME POSTEL.

(2) Voy. *Dict. philosophique* de Franck, articles Paracelse et R. Fludd.

Pour bien faire saisir le jeu de ces trois principes, je vais encore une fois sacrifier à la manie qui m'est si chère en me servant d'une analogie d'origine très vulgaire. Voulez-vous bien comprendre la constitution de l'homme ? Mettez-vous à la fenêtre et voyez passer une voiture quelconque dans la rue; vous y verrez plus clair qu'en lisant tous les traités encombrés de mots sanscrits ou hébreux.

Une voiture qui marche comprend trois éléments principaux :

1° La voiture ;
2° Un cheval attelé à cette voiture et la mettant en mouvement ;
3° Un cocher guidant le cheval.



La voiture. Image analogique des trois principes de l'homme.

La voiture est inerte par elle-même. Elle est incapable de se mouvoir sans un autre élément, voilà bien le caractère fondamental du *corps matériel*.

Le cocher sur son siège a beau s'agiter, faire claquer son fouet, crier aussi haut qu'il lui plaît; s'il n'y a pas de cheval attelé, rien ne la mettra en mouvement, Le cocher est bien l'élément directeur, c'est lui qui conduira au but indiqué, mais pour cela un auxiliaire indispensable lui est utile : le cheval. Le cocher nous montre bien par analogie les caractères généraux de l'élément supérieur de l'homme : l'âme.

Le corps astral

Relié d'une part à la voiture par les brancards, d'autre part au cocher par les guides, nous voyons le principe intermédiaire général : le cheval.

Le cheval est plus fort physiquement que le cocher, mais il est malgré cela guidé, bon gré mal gré, par celui-ci. Aux philosophes nous demandant à quoi bon ce corps astral, nous pouvons répondre : à agir en l'homme comme le cheval agit pour la voiture, c'est-à-dire à tout conduire ou à peu près sous la direction du principe supérieur : le cocher.

***

Des Passions

Le cheval représente la vie de l'être humain, centre *des passions* comme nous le verrons plus loin. Le caractère commun des passions est d'étouffer les efforts de la raison et d'entraîner l'être tout entier à sa perte, malgré l'action de l'âme devenue impuissante.

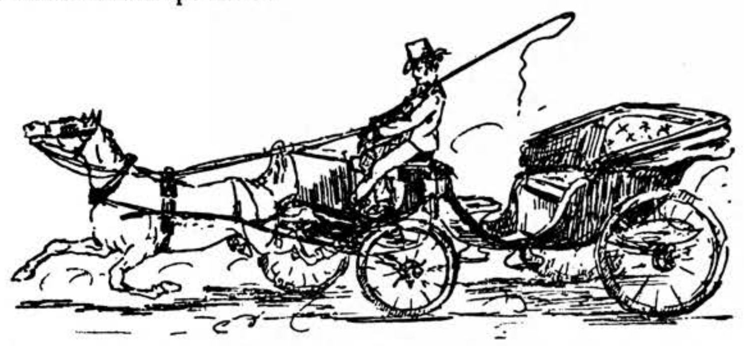
La colère est surtout remarquable à cet égard. Dès qu'elle prend naissance chez un être faible, il semble que la circulation sanguine se localise en entier dans la tête. Une bouffée de chaleur monte au visage, les yeux se congestionnent, la raison essaye en vain de maîtriser la vie organique devenue maîtresse du terrain ; l'homme *voit rouge, il ne sait plus ce qu'il fait*, il est capable de tout à ce moment. Le corps astral a vaincu l'âme.

Voyez si ce n'est pas exactement ce qui arrive pour la voiture quand le principe intermédiaire, le cheval, n'obéissant plus aux efforts du cocher, s'emporte.

La force physique a tout envahi dans ce cas. Le cocher, plus faible, mais mieux armé, est vaincu ; la voiture qui le porte roule avec une rapidité effrayante là où la conduit le cheval devenu le maître, jusqu'au moment où celui-ci, dans son aveuglement, vienne se briser contre un obstacle insurmontable détruisant en même temps que lui l'appareil tout entier, voiture et cocher compris.

∴

La clarté donnée aux questions les plus abstraites par la méthode analogique est telle que cette figure de la voiture, qui semblait naïve au premier abord, peut nous être fort utile pour comprendre certaines données de l'occultisme concernant les propriétés mystérieuses attribuées au corps astral.



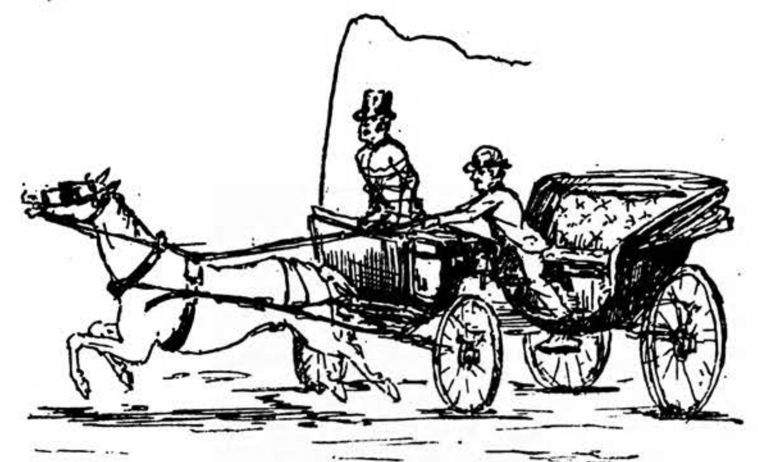
Le cheval s'emporte. Envahissement de l'âme par le corps astral. (La colère.)

Constatons en passant l'action du cocher activant l'allure de son cheval au moyen du fouet, image frappante de l'action des excitants (alcool, café, etc.) sur le corps astral. Un cheval de race qu'on bat trop fort peut s'emporter; de même un corps astral trop fortement actionné par l'alcool peut conduire l'organisme à sa perte (1).

Le Magnétisme

Voulez-vous savoir comment se produisent les phénomènes du magnétisme ?

Un étranger est venu qui a mis le cocher (l'âme, la volonté) dans l'impossibilité de prendre les guides (liens du cerveau au corps astral).



Le cocher est ligotté sur son siège. — Un étranger s'est emparé des guides et dirige la voiture. — *Magnétisme.*

C'est lui (le magnétiseur) qui s'est emparé des guides, et le pauvre cocher, ahuri, assiste à la direction de la voiture par une volonté qui n'est pas la sienne et contre laquelle il ne peut lutter.

Le corps astral (cheval) obéira toujours à celui qui tiendra les guides, que ce soit le propriétaire effectif de la voiture ou un étranger.

Cependant le cocher, quoique ligotté et incapable d'agir effectivement, peut encore faire entendre sa voix et arrêter net le cheval, quoiqu'il ne tienne aucune guide. C'est ce qui explique comment, chez certains sujets à qui l'on a donné des suggestions criminelles, la conscience du sujet lutte contre la suggestion, et l'individu s'évanouit (le cheval se cabre et tombe) plutôt que d'exécuter l'ordre donné.

La sortie du corps astral. Magie. Spiritisme.

Un autre phénomène, souvent cité en occultisme, est clairement expliqué par cette analogie. Il s'agit de la *sortie du corps astral.*

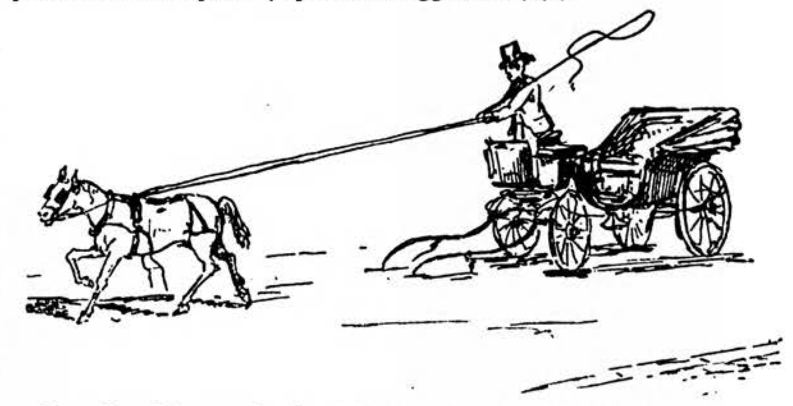
Plusieurs faits en apparence surnaturels sont expliqués grâce à cette action. Sous l'influence d'un régime particulier et de l'emploi raisonné de certains excitants PSYCHIQUES (1), l'être humain entre dans un état mixte qui tient de l'état de veille et de l'état somnambulique.

Le corps astral quitte momentanément le corps comme le cheval dételé quitterait la voiture. Le corps refroidi reste immobile, mais l'âme veille. Elle dirige le corps astral vers l'endroit où elle veut qu'il se rende, car alors le temps et l'espace n'existent plus pour lui.

Le cocher, dont les guides pourraient s'allonger à volonté et qui guiderait ainsi son cheval dételé, donne une idée assez juste de la *sortie consciente* du corps astral. Dans ce cas le corps est absolument immobile, le corps astral n'étant lié qu'à l'âme.

Dans un autre cas, le cocher (l'âme) s'endort. Le cheval dételé (le corps astral sorti) erre à l'aventure.

Il n'est plus tenu à l'appareil qu'il a quitté par les guides, mais bien par les liens qui le rattachent à la voiture (liens du corps astral au corps physique). D'après l'occultisme, c'est le phénomène qui se produit dans *la médiumnité* (*sortie inconsciente du corps astral*). Le corps astral est alors à la disposition des influences diverses qui peuvent s'en emparer (esprits ou suggestions) (2).



Les guides s'allongent. Le cheval dételé continue sa course guidé par le cocher. (Sortie consciente du corps astral.)

La figure ci-dessus indique bien ces phrases de la sortie consciente du corps astral.

(1) L'ivresse est une folie passagère, et la folie est une ivresse permanente. L'une et l'autre sont causées par un engorgement phosphorique des nerfs du cerveau qui détruit notre équilibre lumineux et prive l'âme de son instrument de précision.

L'âme fluidique et personnelle est alors emportée par l'âme fluidique et matérielle du monde (comme Moïse sur les eaux).

L'âme du monde est une force qui tend toujours à l'équilibre : il faut que la volonté triomphe d'elle ou qu'elle triomphe de la volonté.

ÉLIPHAS LÉVI.

(1) Entre autres la prière faite magiquement.

(2) La substance du Médiateur plastique est lumière en partie volatile et en partie fixée.

Partie volatile — fluide magnétique.

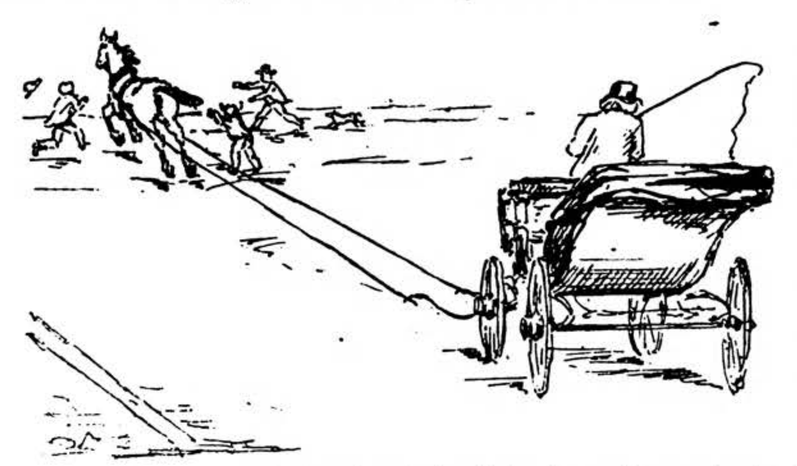
Partie fixée — corps fluidique ou aromal.

Le Médiateur plastique est formé de lumière astrale ou terrestre et il en transmet au corps humain la double aimantation.

L'âme en agissant sur cette lumière par sa volition peut la dissoudre ou la

Mort

Enfin il est un phénomène qui nous intéresse tous plus ou moins, car nous sommes appelés à l'étudier de près : c'est *la mort*.



Le cocher sommeille. Les liens qui attachent le cheval à la voiture s'allongent. Le cheval erre à l'aventure, ne subissant plus la direction du cocher. Des êtres rôdant autour du cheval cherchent à s'en emparer. (Sortie inconsciente du corps astral.)

La voiture (le corps physique) est brisée et gît sur la route, l'âme (le cocher) chevauche et le corps astral (le cheval) part pour le voyage de l'au delà.

C'est ce qu'exprime la figure suivante:



Abandon de la voiture par le cheval et le cocher. Abandon du corps par le corps astral portant l'âme. (La mort.)

* * *

Ainsi nous avons choisi une image que nous croyons très claire malgré sa naïveté pour expliquer le jeu des trois principes qui constituent l'homme d'après l'occultisme.

L'analogie fournie par cet exemple est à tel point exacte qu'on pourrait l'appliquer à toutes les parties de la philosophie. Un de mes amis G. P. me faisait remarquer justement qu'elle répond assez spirituellement aux diverses opinions philosophiques.

Le Matérialisme fait générer le cheval par la voiture et le cocher par le cheval.

Le Panthéisme met le cheval dans la voiture qu'il fait traîner par le cocher.

Enfin le Catholicisme, comme la philosophie spiritualiste de l'Université, place bien un cocher sur la voiture mais sans admettre l'existence du cheval. Le corps et l'âme doivent suffire à tout. Malheureusement, ce fameux principe, soi-disant inventé pour les besoins de leur cause par les occultistes, le cheval, est si nécessaire que rien ne marche sans lui, à la Sorbonne comme sur la plus vulgaire de nos routes.

Papus.

coaguler, la projeter ou l'attirer. Elle est le miroir de l'imagination et des rêves. Elle réagit sur le système nerveux et produit ainsi les mouvements du corps.

Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer son image à des distances considérables, elle aimante les corps soumis à l'action de l'homme et peut, en se resserrant, les attirer vers lui. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée et, dans les coagulations passagères de sa partie rayonnante, apparaître aux yeux et offrir même une sorte de résistance au contact.

Eliphas Lévi.

DE LA SUGGESTION

ÉTUDE

A cette heure où tous les regards sont tournés vers Paris où va bientôt se dérouler le dernier acte d'un drame dont le sujet principal est l'objet de discussions scientifiques et philosophiques de toute sorte, il serait bon d'étudier un peu la suggestion afin d'envisager d'un coup d'œil rapide quelles peuvent être ses conséquences au point de vue humanitaire.

Regardons d'abord les faits avant de porter un jugement qui pourrait avoir droit de revision et attendons pour nous prononcer que le temps, ce grand maître, soit venu confirmer ou infirmer ce que notre peu de connaissance est trop prompte à accepter comme chose juste et rationnelle.

A l'heure actuelle, certaines écoles croient pouvoir affirmer la réalité suggestive, d'autres au contraire ont tendance à la nier, de telle sorte qu'en dehors des expérimentateurs libres, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent avoir d'idées préconçues, étant leurs seuls maîtres d'études en face des phénomènes qu'ils étudient, il est peu de personnes pouvant se baser d'une façon sérieuse sur l'observation.

Malgré l'étrangeté des phénomènes observés en certaines circonstances par l'action hypnotique, il est très difficile de préciser jusqu'à quel point les sujets peuvent rester sous l'empire des expérimentateurs; dans certains cas, ils obéissent ponctuellement à l'ordre formulé, dans d'autres, ils ne font absolument rien; à cela il doit y avoir une cause qu'il serait sage d'étudier.

Certains matérialistes, cherchant à pénétrer aussi avant que possible dans l'étude d'une conception fataliste, regardent le phénomène de la vie intellectuelle d'une façon toute particulière et prétendent expliquer le jugement, la mémoire, la sensibilité, etc., tantôt par des vibrations moléculaires du cerveau, tantôt par des mouvements réflexes, et, séduits par les hauts faits que l'hypnotisme semble apporter à leur thèse, ils en arrivent à nier la liberté de l'être humain et en font un automate soumis aux lois inexorables de la fatalité; absolus dans leurs affirmations, ils rejettent *a priori* tout ce qui n'est pas d'eux; de là une cause préjudiciable à la loi du progrès, si nous en croyons notre raison.

Les spiritualistes au contraire ont tendance à rapporter la plupart des phénomènes à l'influence de l'être psychique sur l'être matériel et croient en partie à la liberté du moi.

D'un côté, nous voyons des tendances à la négation du libre arbitre en face des phénomènes provoqués, comme l'affirme le Dr Beaunis (1) qui, parlant de l'hypnotisme,

(1) Beaunis, *le Somnambulisme provoqué*, page 183.

conclut ainsi : « Je puis dire à un sujet hypnotisé pendant son sommeil : Dans dix jours vous ferez telle chose, à telle heure, et je puis écrire sur un papier daté et cacheté ce que je lui ai ordonné. Au jour fixé, à l'heure dite, l'acte s'accomplit et le sujet exécute mot pour mot tout ce qui lui a été suggéré ; il l'exécute convaincu qu'il est libre, qu'il agit ainsi parce qu'il l'a bien voulu et qu'il aurait pu agir autrement : et cependant, si je lui fais ouvrir le pli cacheté, il y trouvera annoncé dix jours à l'avance l'acte qu'il vient d'exécuter.

S'il en est ainsi et que le sujet hypnotique soit un véritable automate, où allons-nous ? Le méchant va bientôt cacher ses crimes en faisant agir pour son compte la personnalité d'autrui ; heureusement nous n'en sommes pas encore là.

A côté des fatalistes que nous venons de voir il est des savants qui semblent plus réservés dans leur manière d'envisager les choses. Ainsi dit le Dr Pitres (1). Quand on ordonne à certains sujets hypnotiques d'exécuter après le réveil un acte qui révolte leur conscience, ils déclarent formellement qu'ils ne veulent pas obéir à un pareil ordre et qu'ils ne se laisseront pas réveiller tant qu'on ne leur aura pas donné l'assurance qu'ils ne l'exécuteront pas. Et en effet, si on maintient l'injonction, il est *impossible de les réveiller* ; puis il cite des expériences où il est clairement démontré que l'hypnotisé conserve son entière liberté quoique sous l'ascendant redoutable de son expérimentateur.

Or, si les savants eux-mêmes se contredisent, comment deviendra-t-il possible de se former une connaissance exacte de la réalité ou de la négation de la suggestion.

La plupart des expérimentateurs qui ne font pas école, et qui par conséquent n'ont pas l'autorité nécessaire pour porter un jugement déterminé en la matière, ont également des tendances à croire en la liberté du sujet hypnotisé, malgré les prétentions contraires formulées par nombre de savants ; du reste il est facile de se convaincre qu'il est impossible d'obliger un sujet à faire ce qu'il ne veut pas, en mainte occasion nous avons nous-même pu le démontrer d'une façon assez sérieuse.

Il est à remarquer que généralement le sujet hypnotique agit en raison de sa sensibilité et que, plus sa faculté se trouve développée, moins il oppose de résistance à son expérimentateur, ce qui doit toujours être favorable pour l'accomplissement de l'acte commandé ; en est-il toujours ainsi, nous venons de voir le contraire ; généralement les sujets agissent quand l'acte à accomplir peut leur porter profit ou satisfaire leur vanité ; leurs tendances à faire telle ou telle chose sont les seules raisons qui paraissent avoir un semblant de résultat suggestif. Ainsi si après avoir endormi un sujet je lui dis : à telle heure vous accomplirez tel acte (boire un bock par exemple), s'il aime la bière il est probable que l'acte s'accomplira ponctuellement ; si au contraire je lui dis : après votre réveil vous irez prendre telle chose (commettre un vol) et qu'il soit honnête, il refusera d'abord ; puis, peu à peu sous l'action dominante du moment, il finira par consentir, mais neuf fois sur dix après le réveil, le moment arrivé, il saura se soustraire à l'idée obsédante qui le poursuit.

Autre chose : généralement le sensitif, ayant ses facultés psychiques développées à un très haut degré dans l'état d'hypnose, voit et analyse les pensées de son expérimentateur, et, comme il peut prévoir les conséquences de l'acte suggéré, il agit par complaisance, soit pour amuser le public en face duquel il se trouve, soit pour satisfaire au désir de l'opérateur s'il s'agit d'un travail de laboratoire ; en un mot il se prête de bon gré chaque fois qu'il ne voit rien de désagréable pour lui ; mais, lorsqu'il s'agit de choses plus sérieuses pouvant lui porter préjudice, il résiste et sort toujours vainqueur de la lutte.

A. Bouvier.

(1) Pitres. *les suggestions hypnotiques*, page 55. (Bordeaux, 1884.)

UN JOUR D'ÉTÉ

Par une chaude matinée de l'été dernier, sous un ciel nuageux et chargé d'électricité, je dirigeais mes pas du côté de Vaise pour aller rendre visite à une pauvre infirme que des souffrances physiques et morales tenaient clouée sur une chaise, afin de la ranimer un peu par ma présence et aussi par les bons conseils qui sont toujours utiles en pareille circonstance.

J'étais près d'elle depuis un instant quand un fait inattendu vint troubler notre entretien.

Nous parlions des misères de la vie ; cette malheureuse ne pensait qu'à la mort ; pour éloigner ces noires pensées, je m'efforçais de l'exhorter à la patience pour attendre la venue de jours meilleurs, lorsqu'un léger bruit attira mon attention du côté de la porte ; au mouvement que je fis, cette pauvre femme me fit observer qu'il n'y avait personne et que ce fait se produisait souvent et, comme pour affirmer ce qu'elle avançait, un nouveau bruit d'une nature différente me frappa davantage ; l'on aurait dit des mains invisibles jetant par terre des poignées de petits cailloux ; cependant je ne voyais rien, mais il n'en était pas de même de la malade ; à chaque instant elle voyait une lueur phosphorescente ou bien une ombre ou encore un être réel qui passait devant elle.

Plusieurs fois j'avais cru à une hallucination de sa part et n'attachais qu'un médiocre intérêt à ses paroles, croyant aux divagations d'un cerveau malade : cette fois il n'en fut plus de même ; je commençais à prendre la chose au sérieux, me réservant toutefois de prendre en flagrant délit d'imposture le ou les auteurs de ces vilaines farces, car il faut bien dire que, payé pour être prudent, je ne voulais croire que mes propres yeux ; je commençai donc par visiter l'appartement et n'y trouvai rien, absolument rien de suspect ; déjà je désespérais lorsque plusieurs coups furent frappés à mes côtés avec une netteté qui désignait clairement que ces bruits provenaient d'une action mécanique intelligemment dirigée.

Quelle était donc l'intelligence cause de ces bruits ? ce

fut ma première pensée; puis, je fis une foule d'observations à ce sujet, après quoi je quittai la malade sans en savoir davantage et rentrai chez moi pour déjeuner tout en me livrant aux réflexions suggérées par la singularité du phénomène,

Le repas était fini; de nouveau je me préparai à sortir lorsque tout à coup l'orage qui avait menacé toute la matinée se déchaîna avec une violence inouïe; les éclairs sillonnaient l'espace avec rapidité, le roulement du tonnerre se faisait entendre avec un fracas épouvantable, la pluie tombait à torrent; l'on aurait dit la nature entière se livrant à une sarabande infernale pour empêcher l'ouvrier d'aller à ses occupations habituelles, et montrer à l'homme son infinie petitesse en face des éléments déchaînés.

Moi-même, ne pouvant sortir par ce déluge, méditant sur les événements de la journée, je m'allongeai tranquillement sur un canapé qui semblait m'inviter au repos.

Il y avait déjà un instant que mon imagination courait après des chimères, lorsque brusquement je fus rappelé à la réalité par une impression aussi étrange qu'inattendue : j'étais bercé sur mon canapé comme le frêle esquif sur les vagues d'une mer houleuse. Lestement je sautai à bas pour en connaître la cause; de même que pour les phénomènes du matin, je ne vis rien, et le canapé se balançait toujours.

Je fus témoin oculaire de ce spectacle pendant au moins trois minutes et je restai là cloué, rivé au plancher sans pouvoir proférer une parole, tellement la surprise me galvanisait. Peu à peu cependant le calme se fit dans mon esprit et je jugeai plus sainement les choses; je me disais que peut-être par ce temps épouvantable et vu les circonstances de cette journée orageuse, ce qui venait de se passer devait être dû soit à un tremblement de terre, soit à la commotion produite par un coup de tonnerre; mais encore, comment admettre pareille idée : tous les autres meubles de l'appartement étaient restés à leur place respective et moi-même, une fois debout, constatais encore le mouvement sans ressentir aucune secousse.

J'en étais là de mes réflexions quand par un heureux hasard vint me voir un ami auquel je racontai l'étrangeté de ces faits, croyant le surprendre, m'attendant à être traité par lui comme j'aurais pu le faire à d'autres me racontant pareille histoire, si je n'en avais été le principal témoin.

Eh bien, surprise! le croyez-vous? il se contenta de me dire que ces phénomènes étaient non seulement possibles, mais qu'ils étaient même très fréquents; il me dit également que ces faits devaient être attribués aux Esprits, le croyez-vous ? aux Esprits, c'est-à-dire aux âmes des morts, et il me rappela une conversation que nous avions eue jadis au sujet des spirites où il me disait lui-même : Rappelle-toi, mon ami, qu'il ne faut jamais nier *a priori* ce qui semble incompréhensible; l'étude seule peut changer le cours des idées, car de ces faits découle un enseignement on ne peut plus beau, plus sublime et plus grand; aussi les spirites qui hier encore étaient traités de fous et d'insensés sont aujourd'hui regardés comme de profonds penseurs; demain peut-être seront-ils de vrais sages.

Ma foi, je ne sais qu'en dire.

Un Missionnaire.

L'ÉLIXIR DE VIE [1]

I

Il y avait trois mois à peine que j'avais passé ma thèse et conquis enfin ce grade de docteur qui était toute l'ambition de ma jeunesse. Avec quelle joie j'avais écrit à mon brave homme de père, avec quelle émotion j'avais ouvert la lettre m'apportant, avec ses félicitations chaleureuses, le billet de cinq cents francs qui allait permettre mon installation à Paris.

Médecin à Paris! et vingt-sept ans! il faut avoir passé par ces illusions pour en comprendre toute la force, pour en déguiser toute la saveur. J'étais estimé de mes professeurs, j'avais subi mes examens dans des conditions exceptionnelles de succès; j'avais, en ces années d'étude, conquis des amis sûrs: n'est-il pas vrai que l'avenir devait m'apparaître radieux ?

Mes ressources étaient minces, il est vrai : je savais que mon père, petit cultivateur de la Sarthe, s'était imposé un dur sacrifice en m'envoyant une petite somme, et qu'il ne me fallait plus compter que sur moi-même. Mais j'avais foi en moi, en ma passion de travail, en la *science*, qui est indulgente à qui l'aime sincèrement.

Je me mis donc résolument à l'œuvre, prenant pour objectif prochain l'agrégation, que j'étais décidé à poursuivre, tout en commençant à pratiquer. J'étais robuste, j'étais sobre; en résumé, je me trouvais en conditions excellentes, et je dois d'autant mieux le reconnaître qu'aujourd'hui je suis arrivé, et au delà, au but que je m'étais fixé.

Ce serait coquetterie de ma part que d'insister sur la dureté des premiers temps, que je regrette peut-être quelquefois, ces temps de jeunesse où paraît si bon le pain arrosé d'un verre d'eau. En somme, j'étais, dès mes débuts, convenablement logé; grâce à ces fournisseurs complaisants — que quelques-uns appellent rageusement des créanciers — et qui furent en vérité mes bailleurs de fonds, puisque à qui n'a pas de capital il faut bien, sous peine de mort, que des avances soient faites, j'étais proprement meublé, confortablement vêtu, et, si j'économisais quelque peu sur la nourriture, en fait nul n'y prenait garde, tant j'avais bonne allure et saine physionomie.

Je ne dirai pas que les clients se portassent en foule chez moi : j'obéissais pourtant avec religion aux prescriptions volontaires que j'avais gravées à la fois et dans ma conscience, et sur la plaque de cuivre clouée près de la porte cochère : « Docteur-médecin, consultations de deux à cinq heures » — la bonne mesure, comme on voit.

Je n'étais guère dérangé dans mes travaux, et j'aurais pu s'il m'avait plu, manquer parfois à la consigne que j'avais édictée. Mais j'avais le respect de la parole donnée, et aussi — jugez donc! — s'il était venu un client en mon absence! J'avais même peine à sortir de chez moi avant six heures et, après un rapide et frugal repas, je me hâtais de rentrer, redoutant toujours de laisser échapper l'occasion qui ne pouvait manquer de se présenter.

Inutile de dire que je soignais d'ailleurs toute la maison en amateur.

Un soir de septembre, j'avais allumé ma lampe de bonne heure et

(1) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts.

je piochais avec acharnement, songeant au jour où il me serait donné de proclamer mes idées et mes théories du haut d'une chaire, quand je fus arraché à ma placidité par un violent coup de sonnette.

Tressautant sur ma chaise, je me hâtai vers la porte et j'ouvris, tenant une lampe élevée pour examiner le visage du visiteur.

C'était une dame vêtue de noir, mais dont l'extérieur ne présentait aucun des caractères romanesques qu'on pourrait supposer. Traits assez communs, quarante ans, de l'embonpoint.

Elle pleurait. Je m'empressai de l'introduire dans mon « cabinet de consultation » et, avec une certaine loquacité, je me mis tout à sa disposition.

Mais je m'aperçus bientôt que la pauvre créature était dans un tel état d'agitation et que, de plus, elle avait monté mes quatre étages avec une telle hâte, qu'il lui était impossible d'articuler une parole.

Je n'étais pas encore assez vieux praticien pour ne pas compatir aux faiblesses humaines et je me mis en devoir de lui préparer un verre d'eau — avec du sucre, s'il vous plaît! — quand elle murmura :

— Monsieur, je vous en prie... venez, venez tout de suite... Mon enfant...

Un sanglot lui coupa la parole. Mais avait-elle besoin d'en dire plus? Elle avait besoin de mon ministère... et pour en enfant!...

J'ai toujours adoré ces petits êtres, et ç'a été une de mes plus poignantes douleurs de me sentir, au pied d'un berceau, impuissant et ignorant! Oh! la méningite! quelle ennemie!...

(A suivre.) Jules Lermina.

NOUVELLES DIVERSES

Revue des journaux

Dimanche dernier M. Hyacinthe Loyson (Père Hyacinthe) faisait une conférence au Casino sur *une Eglise nationale.* A ce propos nous avions eu l'idée de faire distribuer quelques exemplaires de notre premier numéro aux spectateurs de sa conférence. M. Hyacinthe Loyson a, paraît-il, trouvé la chose mauvaise, car il a fait interdire à nos distributeurs de stationner devant la porte d'entrée de cette salle.

Nons donnons ce fait à nos lecteurs sans commentaires, mais nous nous demandons tout de même ce que M. Hyacinthe Loyson avait à craindre de notre Revue!

***

Deux journaux de notre ville ont signalé l'apparition de l'*Union Occulte Française*, c'est le *Courrier de Lyon* et le *Progrès*; nous les en remercions bien sincèrement.

Branche du groupe « les Indépendants Lyonnais »

Une nouvelle branche vient d'être créée à Lagnieu ; nous donnerons prochainement son titre.

∴

Le prochain numéro de l'*Union occulte française* contiendra les premières expériences du groupe de Lyon ainsi que celles du groupe A de Paris.

∴

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer encore au prochain numéro la publication de : *Le Sorcier*, par Stanislas de Guaita, et de *Hespérus*, par Catulle Mendès.

Ce numéro contiendra également : *La Science occulte appliquée à l'économie politique*, par Julien Lejay.

BULLETIN MAÇONNIQUE

La Franc-Maçonnerie est sujette à être fort mal jugée lorsqu'elle n'est appréciée que par ce qui transpire à son sujet dans le monde profane. Celui-ci n'a généralement connaissance que de certains faits accidentels ayant attiré l'attention du public par le scandale plus ou moins retentissant qu'ils occasionnent au sein de l'Ordre symbolique. Ces faits regrettables sont fort rares, mais ils produisent une impression des plus fâcheuses sur ceux qui ne se doutent point du travail paisible et constant que poursuivent en dehors de toute agitation tapageuse l'immense majorité des Loges maçonniques.

Les ateliers de province accomplissent surtout sous ce rapport une tâche au-dessus de tout éloge en répandant d'une façon discrète la lumière initiatique dont ils détiennent fidèlement le dépôt traditionnel. Ils ont pu, il est vrai, suivre momentanément les errements inaugurés par quelques novateurs agnostiques, mais graduellement ils rentrent tous dans la voie tracée par les vrais maitres de la science d'Hiram.

Parmi les ateliers du Grand-Orient de France, la Loge de Châlons-sur-Marne se signale à ce point de vue par un zèle des plus louables pour tout ce qui conserve à la Franc-Maçonnerie son caractère propre de société intiatique. S'appliquant à suivre les usages symboliques avec une minutie que les Maçons parisiens ne sont plus habitués à trouver au sein des Loges de la capitale, la Bienfaisance châlonnaise ne porte à son ordre du jour que des questions strictement conformes au programme réglementaire.

Les dissentiments fâcheux provoqués trop souvent par les discussions politiques sont ainsi évités, en sorte qu'il règne sur les colonnes de cet atelier modèle un esprit de fraternité absolument exemplaire. Le niveau intellectuel s'y maintient, du reste, de beaucoup au-dessus de la moyenne habituelle. L'armée et le corps enseignant se trouvent largement représentés, ce qui contribue à entretenir d'excellentes habitudes de discipline et d'assiduité au sein des chantiers symboliques.

Disons enfin pour terminer que Loge de Châlons-sur-Marne est redevable de sa prospérité surtout à l'ardeur infatigable de son Vénérable, le f∴ Maurice Bloch, dont le dévouement aux intérêts de l'Ordre maçonnique est au-dessus de tout éloge.

Oswald Wirth.

N. B. — Les Maçons qui se trouveraient de passage à Châlons-sur-Marne le deuxième dimanche du mois, dans l'après-midi, ou le quatrième samedi dans la soirée, auront grand avantage à rendre visite à la Bienfaisance châlonnaise (temple, rue Grande-Etape, 54). Ils y trouveront un accueil dont ils ne pourront garder que le plus agréable souvenir.

Le Gérant : A. Bouchet

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : Elie STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Dr Foveau de Courmelles, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. — 1re Année. — N° 3 — Abonnement : Un an **3** fr.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

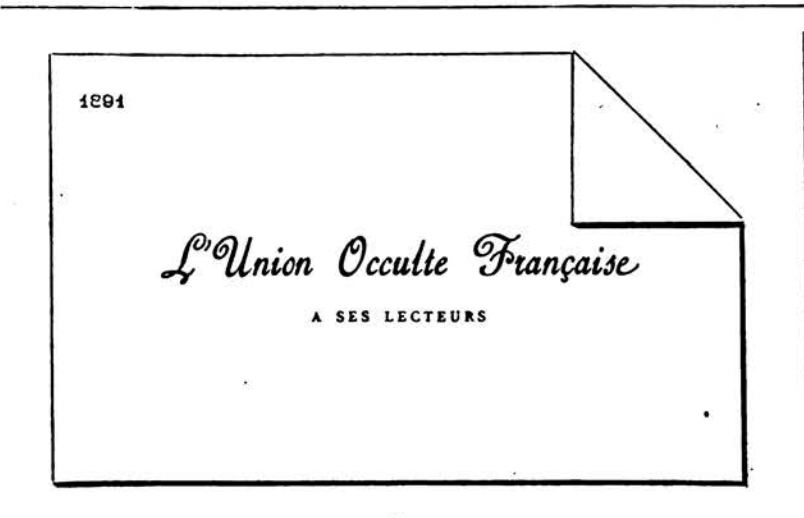
SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er JANVIER 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

Lire plus loin : LE SORCIER

Par Stanislas DE GUAITA



SOMMAIRE :

UN RÉVEIL

Dans son très remarquable article, récemment publié par le *Figaro*, M. Paul Adam constate l'évolution intellectuelle qui entraîne en ce moment une partie du clergé catholique, et l'attitude expectante de Rome qui, sans encourager, ne désapprouve cependant pas; mais il ne dit ni comment ce mouvement a pris naissance, ni vers quel but semblent poussés les esprits. Quoi qu'il en soit, le monde fermente sous l'impulsion d'idées nouvelles ; la Franc-Maçonnerie se réveille à l'exemple de l'Eglise, et peut-être serons-nous appelés à voir se réconcilier ces deux ennemies apparentes, la Science et la Foi.

N'en déplaise aux catéchumènes de la méthode expérimentale — dont je suis certes loin de nier les admirables découvertes, — à l'instant où le positivisme triomphant prétendait substituer à l'infaillibilité du pape celle du thermomètre et de la balance, voici que des phénomènes inexpliqués s'observent, bouleversant les données reçues, contredisant des lois réputées irréfutables, et trop minutieusement contrôlés par nos savants pour qu'on traite d'hallucinations les témoignages de milliers d'individus. Derrière les forces du monde physique apparaissent soudain les forces autrement redoutables d'un monde inconnu de nos académies officielles.

Il y a de cela cinq ou six années, le bruit courut un matin que des théosophes bouddhistes, groupés à Adyar, jugeant notre civilisation au point voulu et l'heure favorable, déléguaient plusieurs adeptes chargés de divulguer aux Européens l'ésotérisme (c'est-à-dire l'esprit caché sous la lettre) de leurs livres saints. A peine cependant ces singuliers ambassadeurs en route, M. le marquis de Saint-Yves livrait au public sa stupéfiante *Mission des Juifs*, œuvre essentiellement originale, mais qui, par sa filiation, remettait en lumière les travaux d'un grand maître méconnu, Fabre d'Olivet, et prouvait qu'en France aussi, d'initiateurs à initiés, s'étaient transmis, de siècle en siècle, les secrets de la sagesse antique.

En divers passages, le *Sohar* le dit expressément : « Malheur à l'homme qui ne voit dans la loi que de simples récits et des paroles ordinaires ! Car si, en vérité, elle ne renfermait que cela, nous pourrions, même aujourd'hui, composer une loi bien autrement digne d'admiration... Mais il n'en est pas ainsi : chaque mot de la loi renferme un sens élevé et un mystère sublime.

« Les récits de la loi sont le vêtement de la loi. Malheur à celui qui prend ce vêtement pour la Loi elle-même... Il y a des insensés qui, apercevant un homme couvert d'un beau vêtement, ne portent pas plus loin leurs regards : et cependant, ce qui donne une valeur au vêtement, c'est le corps, et ce qui est encore plus précieux, c'est l'âme... Les simples ne prennent garde qu'aux vêtements ou aux récits de la Loi; ils ne connaissent pas autre chose ; ils ne voient pas ce qui est caché sous ce vêtement. Des hommes plus instruits ne font pas attention aux vêtements, mais aux corps qu'ils enveloppent. Enfin, les sages, ceux qui habitent les hauteurs du Sinaï, ne sont occupés que de l'âme, qui est la base de tout le reste, qui est la Loi elle-même. » (*La Kabbale*, Ad. Franck.)

Guidé par ces avertissements des vieux kabbalistes, Fabre d'Olivet avait consacré vingt-deux années à l'étude des idiomes disparus : latins, grecs, égyptiens, chaldéens, chinois et hindous, avant de publier son œuvre capitale, la *Langue hébraïque restituée*.

Vêtement, corps et âme, disaient les Maîtres ; donc trois sens correspondant aux trois mondes d'Hermès, le sensible, l'intelligible, le divin : exotérisme, ou sens intellectuel et moral réservé aux disciples du second degré ; hermétisme, révélé aux plus dignes.

Restituant à chaque lettre de la Genèse sa valeur réelle, Fabre d'Olivet tira des livres de Moïse un ensemble de connaissances qui non seulement concordent avec les découvertes récentes de nos académies, mais encore les devancent prodigieusement par l'envergure de leurs envolées.

Bien plus, et le livre du marquis de Saint-Yves lève à ce sujet les derniers doutes, cette même clef, grâce à laquelle s'ouvraient les arcanes bibliques, si longtemps fermés par l'ignorance des traducteurs, donnait accès dans les sanctuaires de tous les temples et faisait pénétrer jusqu'au sens de l'énigme posée sous leurs différents symboles.

L'Eglise catholique, où le dogme primitif s'est providentiellement conservé intact, emprunte la totalité presque de ses rites aux traditions de la Rome païenne, déjà bien altérées si on les compare à celle du temps des oracles, des devins et des prêtresses de la Grèce d'Orphée. La Grèce n'est-elle pas elle-même le reflet de cette colossale civilisation égyptienne, mère de la religion moïsiaque, et fille de la sublime synarchie de Ram, dont les rameaux s'éparpillèrent en l'Inde, en Chine, en Assyrie, et qui tenait l'héritage de son immense synthèse scientifique des ancêtres disparus, les Atlantes, les Dives, les Péris, engloutis par le grand cataclysme dénommé le déluge universel.

Chez tous les peuples de la terre, les rituels les plus disparates sortent donc d'une source unique, et les symboles maçonniques voilent des vérités identiques à celles que dérobent aux profanes nos symboles religieux. Tout dissentiment en matière de foi n'est qu'un malentendu engendré par l'ignorance. Jadis l'adepte reconnaissait la présence de la divinité sous n'importe quelle forme choisie. Alexandre le Conquérant, autorisé par les grands prêtres, célébrait des sacrifices au Dieu Un, dans le temple de Jupiter Ammon comme dans celui de Jérusalem ; les Vers dorés de Pythagore débutent par proclamer l'unité de la Foi sous la diversité des cultes ; à l'Exposition de 1889, durant la messe bouddhiste, sur un simple détail du cérémonial, Jacques Papus put échanger des signes d'intelligence avec les bonzes de l'Annam.

Ainsi que l'a démontré le chanoine Roca, la force invincible du catholicisme, c'est que l'esprit de Jésus insuffle à la chrétienté ses aspirations vers la solidarité universelle, et la mène par suite au triomphe final ; car l'humanité, en tant que grand tout formé de la fusion des hommes, payera jusqu'à la dernière des erreurs ou des fautes commise par chacun des atomes qui la composent.

Le rôle de l'Eglise était de surveiller et de diriger l'évolution croissante, de livrer une synthèse religieuse de plus en plus vaste à mesure des conquêtes de l'analyse scientifique. Sacrifiant sa légitime autorité morale à la soif du pouvoir temporel, elle a défendu à quiconque de rechercher la lumière qu'elle refusait de répandre, et qui s'est éteinte graduellement faute d'expansion au dehors. Mais que la franc-maçonnerie ne se hâte point de chanter victoire, après la franchise d'un tel aveu. Née d'une réaction d'adeptes contre l'envahissement de l'agnosticisme, sa décadence s'accentue chaque jour, et, incapable désormais d'expliquer le plus élémentaire de ses symboles, elle tend à se transformer en une simple association de secours mutuels.

Nul ne saurait prévoir les conséquences du mouvement ébauché, si la raison s'unissait à la foi pour le mener à bien. Jadis la science et la religion étaient occultes ; l'affranchissement de l'une exige l'affranchissement de l'autre. A Rome de dévoiler l'ésotérisme de ces vieux textes, de reconstruire une lumineuse synthèse capable de ranimer l'enthousiasme de nos savants qui, par la méthode expérimentale, convertiront ses hypothèses en certitudes ; et nous ne serons plus éloignés d'atteindre à cette époque radieuse que les Evangiles annoncent sous le symbole de l'avènement du Christ glorieux !

George MONTIÈRE.

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1)

De tous temps il s'est rencontré des hommes superstitieux et méchants, curieux des mystères pour les profaner, jaloux de la Science pour en faire abus, ambitieux du pouvoir pour régner dans le désordre et par le crime.

La Magie est apparue à ces pervers comme un triple instrument de tyrannie, de jouissance et d'intimidation, et ce rêve impie d'un despotisme sans frein ni contrôle, étayé sur le monopole des connaissances interdites au vulgaire, les a séduits, trompés et perdus. Car la Science est de droit divin : qui convoite ses trésors, dans un espoir de prévarication impunie, s'égare dans le souterrain qui mène au secret caveau ; il s'enfonce dans les profondeurs s'il croit remonter, et la clarté lointaine qu'il prend pour la lampe du seuil n'est que le reflet anticipé du bûcher d'expiation.

Cependant la Nature, respectueuse du Libre-arbitre, a doué l'homme de moyens d'action dans l'iniquité comme dans la vertu ; l'Agent Occulte obéit à toute volonté, sainte ou perverse, et, si l'égoïste est inapte à la conquête du vrai, du moins il peut le mal.

Dans quelques circonstances le qualificatif de sorcier lui est-il applicable ? La question ne laisse pas que de paraître délicate. En effet, les Êtres supérieurs qui font servir la science à des œuvres de ténèbres ne sont pas à proprement parler des sorciers, encore qu'ils accomplissent des rites maudits.

Les bateleurs non plus ne sont pas forcément des sorciers, quoique bien des bateleurs soient sorciers ou, si l'on préfère, que bien des sorciers soient bateleurs.

Expliquons-nous. On s'accorde assez communément pour voir dans les sorciers d'audacieux charlatans : je me garde bien de dire qu'on a toujours tort. L'histoire est là pour attester leur dégradation morale ; elle les fait voir trempés dans la lie des crimes, et de pareils hommes ne peuvent être que des hypocrites. En mainte occurrence,

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de Sciences Maudites*. 1 fort vol. in-8, avec gravures.

à force de mystifier autrui, n'ont-ils pas fini par se mystifier eux-mêmes? Je le veux bien.

Il messiérait pourtant de généraliser cette hypothèse. S'il y a des sorciers plus ou moins charlatans, il est sûr que nul d'entre eux n'est un sceptique absolu. Les incitant à croire ce qui est absurde à l'exclusion des choses qu'avoue la raison, leur déchéance intellectuelle et morale nous fournit la clef de cette anomalie.

Parlons-nous du classique sorcier? du ténébreux adepte de la Goëtie? Celui-là croit éperdûment à sa propre puissance. Il n'a pas tort, car elle est réelle; mais il n'en soupçonne ni la cause immédiate ni l'agent médiateur.

Parlons-nous des *médiums* et autres sorciers contemporains? Elle est sujette à des intermittences, la Force qu'ils prétendent diriger et qui les mène, déchaîner à leur gré et qui les enchaîne à la fatalité de son propre mouvement: en sorte qu'ils se trouvent réduits au rôle d'escamoteurs, quand elle vient à leur manquer.

C'est ainsi qu'on a pu prendre sur le vif des plus grossières supercheries tel *médium* d'une incontestable puissance et qui la veille avait réussi — dans des conditions de contrôle scientifique ou même d'écrasante évidence — nombre de phénomènes plus surprenants cent fois. Mais hier, le *médiateur* assistait le *médium*; il lui manque aujourd'hui. Et comme l'orgueil ou la cupidité domine le pauvre expérimentateur, il préfère tricher (dût-on le surprendre en flagrant délit!) plutôt que de s'avouer en fait l'humble esclave des Puissances Occultes dont il s'est targué d'être le haut et puissant seigneur.

Que cet exemple, pris chez les sorciers du jour — galantins de l'Occultisme et ténors du mystère (1), funambules d'une invisible corde, polichinelles en habit noir et dont la ficelle ne se voit pas — que cet exemple ne nous détourne pas du sorcier légendaire immonde et redouté paria du Moyen âge et de la Renaissance: fanatique et borné, craintif comme tous les suspects, téméraire comme tous les poltrons traqués.

Entre les modernes magiciens, ces hâbleurs obligés des séances publiques, et les fauteurs de sortilèges d'antan, il est un point de rapport et un point de dissemblance. Marionnettes également inconscientes d'un agent qu'ils prétendent asservi, tous deux ont inébranlablement foi aux essences spirituelles; mais le Médium, convaincu de l'existence des *désincarnés*, s'obstine à nier Satan; le sorcier, en revanche, croit de toutes les forces de son être à la puissance du Prince des enfers et à la terrible réalité de ses faveurs.

Que dis-je?... Envisagé dans son cadre normal (la vie ambiante des XVIe et XVIIe siècles), nous le voyons minuter un pacte dans toutes les formes.

Ce n'est nullement un objet de mystification ou d'intimidation pour les badauds, que ce pacte avec l'Esprit; c'est un contrat rédigé par le sorcier avec un soin et une conviction sans égales, au péril de ses jours: la découverte de cette seule pièce suffit à motiver sa mort sur le bûcher, à la suite des plus épouvantables tourments.

Nous aurons à revenir sur les pactes, au sujet des procès de sorcellerie; n'anticipons pas. Réservant d'ailleurs pour le Livre II — autant qu'il nous est possible — tout ce qui ressemble à une explication scientifique, nous allons jeter encore un bref coup d'œil sur le personnage du sorcier vulgaire, ce juif-errant du crime occulte (2), souvent poursuivi de tannière en tannière et fugitif d'exil en exil; glissant comme une ombre dans les lieux solitaires et marmottant d'incompréhensibles paroles, et l'œil mobile, égaré, dardant partout des regards stupides de rancune ou chargés d'effroi.

Mais il n'est pas toujours menacé. Protégé des grands parfois, la Tradition nous le montre aussi la tête haute, se pavanant dans l'odieux et grotesque appareil de sa nullité prétentieuse: c'est même à ces derniers caractères qu'il nous sera le plus facile de le reconnaître et de le dénoncer sous tous ses déguisements. Car il est Protée et varie selon les époques et les milieux; mais la griffe satanique reste indélébile sur son front.

Or, Satan ne pouvant être, nous croyons l'avoir dit, que le prototype du néant et de la vanité haineuse, il s'ensuit que le cachet de sa domination, l'empreinte de sa présence, sa signature morale, en un mot, offre nécessairement toutes les marques distinctives du non-être, de la misère et de l'envie.

Ce triple critérium est infaillible. Le lecteur lui-même pourra s'en convaincre au chapitre VI. Consacré tout entier à la description du sorcier dans son moderne avatar (si différent par la forme de ce qu'il apparaissait jadis), ce chapitre n'étonnera personne; et, placé face à face avec des familiers de Beelzébuth en blouse ou en habit noir, nul, grâce au signalement ci-dessus, n'hésitera un instant à les reconnaître.

(A suivre.) Stanislas de Guaita.

(1) Je ne vise ici que certains médiums douteux et charlatanesques; mais il faut avouer que les médiums consciencieux sont l'exception.

(2) Ce serait une naïveté insigne que de croire la Perversité, la Ruse et la Puissance incompatibles avec l'Ignorance et la Bêtise.

Des Bergers ignares et crétins sont souvent de redoutables *Jettatores*: chez eux l'instinct supplée à l'intelligence avortée. Ils disposent de fluides grossiers, accumulés à haute tension, et la terreur crédule des masses soumet à leur ascendant des êtres infiniment supérieurs à eux-mêmes, mais subjugués par la crainte et la superstition.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LERMINA

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

INTRODUCTION

Mesdames et Messieurs,

J'ai à traiter devant vous les rapports de la science occulte avec la science sociale: ce titre est bien général, bien vaste; je ne saurais évidemment, dans une conférence, épuiser les développements qu'il comporte; il me faut donc fixer des limites et préciser l'aspect particulier de de la question que je vais envisager.

On peut faire deux applications bien distinctes de la science occulte à la sociologie: la première consiste à poser la loi universelle qu'elle nous révèle et à tracer conformément à cette loi le plan d'une société idéale. C'est ce qu'ont essayé de faire Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux. La seconde consisterait à faire de cette loi en quelque sorte la pierre de touche qui doit nous révéler si la société actuelle est vraie ou fausse, conforme ou non au principe d'évolution qui régit l'univers tout entier.

C'est cette seconde méthode que nous avons choisie: d'abord parce qu'elle n'a pas encore été employée ou poussée dans ses dernières conséquences, et ensuite parce que je crois qu'il serait plus utile de prouver l'existence du mal social et de montrer à tous sa véritable cause que de tracer à mon tour un plan de société qui serait, comme les autres, traité d'utopie. Il ne suffit pas en effet de dire que la société est mauvaise et de proposer les réformes qui, peut-être, la rendraient meilleure; il faut prouver qu'elle est mauvaise et montrer pourquoi elle l'est. N'oublions pas que, s'il en est qui souffrent de l'organisation actuelle de la société, il en est d'autres qui en jouissent et que ceux-ci, on les convaincra difficilement de la nécessité de changer un état de choses si clément pour eux. Donc, plus de plan de réorganisation sociale; utopie, tout cela! mais une

critique serrée et la démonstration nette qu'un vice de constitution mine la société tout entière qui dans sa chute entraînera riches et pauvres. Je crois que ce n'est qu'à cette condition que tous ceux que l'amour de l'humanité et de la vérité inspire pourront lutter victorieusement contre les théories erronées de ceux que l'égoïsme aveugle ou rend sourds !

C'est donc une œuvre de critique que nous allons faire, nous allons demander à la science occulte sa loi, sa méthode et le critérium qui nous serviront à faire le diagnostic exact de la société actuelle.

Dans une première partie nous rappellerons brièvement,puisquee ces théories sont déjà connues de la plupart de vous, le principe même de la science occulte.

Nous montrerons ensuite l'application des lois qu'elle nous enseigne dans un fait d'ordre scientifique et expérimental :

Puis dans une troisième partie nous comparerons les lois qui régissent la société actuelle à ces lois particulières que nous avons prises comme modèle et qui ne sont que le reflet de la loi universelle.

Enfin l'étude des causes et des conséquences, des oppositions et des concordances que nous aurons constatées nous permettra de faire dans une quatrième et dernière partie un diagnostic rigoureux dont nous comparerons les éléments aux théories politiques et sociales en cours.

Tel est le plan que je me suis tracé. J'espère que cette vue d'ensemble répandra un peu de lumière sur tout ce qui va suivre.

I

A la première question que nous avons posée : Quel est le principe de la science occulte ? nous pouvons répondre : C'est l'harmonie universelle ! « Une même loi générale gouverne tous les phénomènes physiques et métaphysiques de la nature (1). »

Ce simple énoncé nous donne l'exposé de toute une science mais aussi de toute une philosophie et de toute une religion ; et, en effet, la science occulte les contient toutes les trois et résout un problème réputé de nos jours encore insoluble : elle les concilie !

Je n'exposerai ni la thèse philosophique, ni la thèse religieuse devant vous, théosophes, qui connaissez la synthèse ésotérique de toutes les religions et de toutes les philosophies ; je ne pourrais que répéter ce que vous connaissez sans doute mieux que moi et cela sans profit pour le sujet que j'ai à développer.

Je ne m'occuperai que de la partie scientifique de la doctrine occulte ; c'est d'elle seule que je dois tirer les éléments de ma critique.

Qu'est-ce donc que cette harmonie ? Comment se manifeste-t-elle ? et comment se réalise-t-elle ?

La science occulte nous enseigne que dans la nature deux principes contraires sont en lutte : la force et la matière, mais que ces deux principes viennent s'équilibrer dans un troisième qui participe des deux et les concilie : c'est la vie. L'univers est donc un grand *tout* polarisé : au pôle nord est la force, au pôle sud la matière, au centre de la vie qui fait de ces trois éléments un tout harmonieux.

Mais cette harmonie est universelle, avons-nous dit. En effet, partout dans la nature ces deux principes se trouvent en présence et partout ils s'équilibrent en vertu de la même loi : la création d'un terme intermédiaire qui les contient tous les deux. L'ombre s'oppose à la lumière, mais ombre et lumière s'équilibrent dans la pénombre : l'acide s'oppose à la base, mais acide et base s'équilibrent dans le sel ; la répulsion s'oppose à l'attraction, mais attraction et répulsion s'équilibrent dans l'équilibre, c'est le mot consacré et les planètes tournent harmonieusement autour du soleil.

Tous les phénomènes de la nature, du plus grand au plus petit, ne sont que la manifestation incessante des différents états d'équilibre de la force et de la matière, états variant. suivant la quantité de force qui s'oppose à la matière ou la quantité de matière qui s'oppose à la force, depuis la force matérialisée (la roche, le minéral) jusqu'à la matière subtilisée ou la matière forcée, le grain de pollen, l'atome électrique, ainsi que nous l'enseigne notre frère Barlet.

« La substance est une, nous dit Louis Lucas, cité par Eliphas Lévi, la substance est une et ne doit ses formes spéciales qu'à la diversité de ses modes de polarisation moléculaire et aux angulaisons différentes de son rayonnement magnétique. »

« La nature entière est un vaste prisme, ajoute à son tour notre frère Papus, prisme contre lequel vient se briser une force unique qui se transforme ensuite en chaleur, lumière, électricité, magnétisme, vie, intelligence, etc. »

(A suivre.) JULIEN LEJAY.

(1) Papus, *Ouvrage inédit sur l'analogie.*

HESPÉRUS

I

CRÉPUSCULE

Dans Francfort-sur-le-Mein, la ville électorale,
Près de la Judengasse et de la cathédrale,
A l'angle d'un marché houleux comme une mer,
Derrière un mur penchant qui s'adosse au Rœmer
Et dont le plâtras noir, jadis peint à la fresque,
Montre encore une Vierge en habit de moresque,
Agonisa, trente ans, dans l'imbécillité,
Un pauvre homme vaincu par l'âge ou dévasté
Par quelque vieille angoisse incessamment accrue.
Les ans lourds l'avaient fait tout petit. De la rue
On criait : « Tiens un nain ! » Il ne répondait pas,
Et sa droite s'ouvrait en guise de compas
Pour mesurer l'éther immense et les nuées.
Sa puérilité consentait aux huées ;
Et l'eût-on voulu battre, il n'aurait pas dit non.
Les uns le croyaient juif. On savait mal son nom.
S'il mangeait, aussitôt du coin de la ruelle
Mille petits cailloux volaient vers son écuelle ;
Il mangeait les cailloux sans se plaindre, et le lieu
Fut célèbre parmi les enfants pour ce jeu.
Deux fois le jour, ayant sur l'épaule une cruche,
Il gagnait la fontaine où bourdonne la ruche
Des servantes qui vont bras nus et sans corset ;
Mais le cercle folâtre alors s'étrécissait
Autour du pilier qu'orne un Bacchus dérisoire,
Pour empêcher le nain de puiser ou de boire.

C'est là que je le vis pour la première fois,
Une fille en riant lui donnait sur les doigts
D'une clé qu'elle avait dans la main. Plus cruelle,
Une autre demandait au vieux s'il voulait d'elle,
Provocante et, du doigt, soulevant son fichu,
Lui, songeait.

J'observai que cet être, déchu
Plutôt que vil, avait dans les yeux ces ténèbres
Hagardes et qui sont d'ailleurs les plus funèbres,
Où quelque chose encor se souvient d'avoir lui,

Il entra, mais j'avais marché derrière lui,
Et je vis le dedans hideux de sa logette.

Le mur qui de cinq pas à gauche se projette
Mais cesse à peine d'être au Rœmer contigu,
Fait de ce gîte un angle à tel excès aigu,
Et, saillant en rondeur comme une échine lasse,
Soutient si mal un toit dont la tuile se casse
Qu'un savetier logé maintenant dans ce coin,
(Car les jours où vécut l'ancien hôte sont loin)
Quand cède à son effort le fil roux qu'il tiraille,
De chaque coude va heurteur chaque muraille,
Et qu'assis il s'y peut à peine tenir droit.
L'écartement par où l'on rampe en cet endroit,
Porte et fenêtre, veuf de ferrure et de vitre,
Etait louche. Au dedans une mousse de nitre
Souillait les murs, et plus d'un plâtras bossué
Pendait, mou, car la pierre antique avait sué;
De sorte qu'on eût dit un corridor de cave.
Sur le sol gras, qui suinte et de débris se pave,
Un matelas plié, loque affreuse, bavait
Son étoupe; c'était le siège et le chevet;
Mieux eût valu s'asseoir et dormir sur la dure.
Restes décolorés et devenus ordure,
Cent objets, dans un coin, formaient un tas suspect,
Comblant la sale horreur du lieu par leur aspect,
Chargeant l'air, sous ce toit haut de quelques coudées,
Du fade arome propre aux choses dégradées.
Comme c'était au mois d'octobre, vers le soir,
Le jour, gris au dehors, dans le bouge était noir,
Sombre rideau tiré sur cette ignominie;
Et rien ne détonnait dans l'obscure harmonie
Qu'un lambeau rouge, au toit suspendu, vêtement,
Loque, n'importe, enflé de brise à tout moment,
Qui, parfois, avait l'air d'une bête écorchée,
Et, sur le mur, étroite, anguleuse, ébréchée,
Une glace, un fragment de glace, au tain gercé,
Tombé d'une fenêtre, en passant ramassé,
Que l'atmosphère humide ombrait d'un pâle voile,
Mais ce miroir avait la forme d'une étoile.

(A suivre.) CATULLE MENDÈS.

LES ESPRITS FRAPPEURS DE CORAY

Nous lisons dans le *Petit Journal*, n° du 14 novembre:

Châteaulin, 13 novembre.

Depuis plus d'un mois il n'est bruit que des singuliers phénomènes qui se passent à la ferme de Trévissidi, près Coray. Les meubles sont transportés çà et là et, la plupart du temps, retournés par une main invisible; des pierres tombent de tous côtés, cassant les carreaux, brisant les ustensiles de ménage, sans qu'on sache qui les lance.

On accourt de dix lieues à la ronde pour visiter la ferme hantée. Plusieurs personnes de Quimper ont fait le voyage; elles ont été obligées de déguerpir au plus vite. Il leur est arrivé ce qui arrive à tous les visiteurs : elles ont été criblées de coups.

Un de ces derniers jours que toutes les autorités de la commune étaient rassemblées devant la ferme, le brigadier de gendarmerie qui fumait a eu sa pipe brisée dans la bouche. Dimanche plus de six cents personnes étaient sur les lieux et les pierres pleuvaient de plus belle sur les gens de la maison.

Hier une sainte vierge qu'on avait placée sur la porte d'entrée pour éloigner le malin esprit a été décapitée. On pense si cette diablerie, œuvre de quelques mauvais plaisants, impressionne nos populations superstitieuses. Il serait peut-être temps que la justice y mit fin.

On croit rêver en lisant ces choses, aussi étranges qu'un conte des mille et une nuits, et l'on se demande avec raison si ceux qui racontent ces faits jouissent de tout leur bon sens ou ne sont pas les jouets d'audacieux mystificateurs ; l'homme est tellement bercé dans son incrédulité qu'en face de tels phénomènes il n'en peut croire ses yeux malgré leur évidence. Cependant, si nous nous reportons en arrière à travers les âges disparus, nous les voyons assez nombreux pour que ceux qui se présentent de nouveau méritent de fixer l'attention des chercheurs.

Dès la plus haute antiquité nous trouvons épars, il est vrai, une quantité de ces phénomènes réputés surnaturels. Pline le jeune nous en parle dans plusieurs circonstances et nous montre des choses réellement surprenantes, telles que plusieurs personnes trouvant leurs cheveux coupés sans savoir comment; ailleurs des faits d'une autre nature semblent attirer l'attention en provoquant les recherches de la justice; d'un côté, c'est le diocèse de Hildesheins en Saxe; d'un autre, c'est l'Angleterre; puis c'est l'Amérique qui fournit aussi son contingent, et plus près de nous, en France, c'est le quartier de la Sorbonne; Paris, 1846. C'est le presbytère de Cideville, Seine-Inférieure, 1851 ; c'est Vaugirard, 1852. Ailleurs encore, c'est la Martinique où une grêle de pierres tombe pendant huit jours consécutifs sur la maison de M. Sainte-Catherine-Briand-Monplaisir à l'adresse de l'une de ses filles, septembre 1854.

Chose remarquable, c'est que partout où se produisent ces phénomènes, ils ont un même caractère : les meubles dansent, les pierres tombent, les ustensiles de cuisine se brisent, les vitres volent en éclats, etc., mais jamais il n'est possible de mettre la main sur le ou les auteurs de ces méfaits, qui semblent se rire des victimes de leurs tracasseries aussi bien que de ceux qui veulent les faire cesser.

Si nous remarquons que ces phénomènes se produisent assez souvent, sans doute ils doivent avoir leur raison d'être, et il serait téméraire d'en nier la réalité; il serait donc bon pour bien les définir d'en chercher la cause en les étudiant chaque fois qu'ils se présentent, sans parti pris et d'une façon sérieuse afin que l'avenir nous donne une certitude en ce qui les concerne en tant que manifestation. Il y a plusieurs forces dans la nature : parfois certains hommes sont les instruments inconscients de ce qui se produit autour d'eux, d'autre fois des forces réellement conscientes mais invisibles à nos yeux et indépendantes de la volonté humaine peuvent se manifester; ailleurs encore la combinaison d'éléments naturels peut produire certaine perturbation soit par un choc, un frottement, etc., et dégager assez d'électricité pour la production du phénomène; ou bien encore toute autre cause en dehors de nos moyens d'analyses. C'est pourquoi, je le répète, ne rions pas, mais cherchons.

A. BOUVIER.



L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite)

— Je suis à vos ordres, m'écriai-je en saisissant mon chapeau. Habitez-vous loin d'ici ?

— Non, non ! la maison voisine... Pardonnez-moi d'être venue ici, mais justement c'était si près...

J'aurais été mal venu à me blesser de cette excuse... inutile. J'affirmai de nouveau que j'étais prêt à la suivre, et nous sortîmes.

Marchant à côté de la dame, dans la rue, je l'interrogeai au sujet de l'enfant. De quelle maladie était-il atteint ? Depuis combien de temps?

— Elle se meurt, monsieur ! C'est une fille, et qui, il y a six mois, était si fraîche, si forte, si belle !...

— Quel âge ?

— Dix ans. Voilà, monsieur, je suis veuve... je vis seule avec ma fille. Nous ne fréquentons personne, à l'exception de M. Vincent...

— M. Vincent ?

La pauvre femme crut-elle découvrir dans mon accent — et bien à tort certes — une intention soupçonneuse ? Car elle ajouta vivement :

— Oh ! un vieillard, monsieur, soixante... peut-être soixante-dix ans... mais si bon et qui aime tant ma Pauline !...

Nous avions atteint la maison. Nous montâmes au deuxième étage et nous entrâmes. Le logis était propre, bien tenu. Un ordre parfait y régnait. De la salle à manger, qui servait de pièce d'entrée, nous pénétrâmes dans la chambre à coucher, et là, du premier coup d'œil, je vis, étendue dans un petit lit auprès de celui de sa mère, celle qu'elle avait appelée Pauline.

Il est singulier que la maladie et la mort, contemplées à l'hôpital, pendant la période d'internat, ne causent point le centième de l'effet que nous ressentons au chevet de nos premiers malades.

Mon cœur s'était subitement contracté et je m'étais senti pâlir.

La pauvre enfant était blanche, si blanche qu'elle semblait n'avoir plus une seule goutte de sang dans les veines : sous les paupières, aux bords bleus, le globe de l'œil apparaissait terne, grisâtre, et les mains s'étendaient, longues et maigres, sur les draps d'où leur pâleur ressortait encore.

— Une bougie ! demandai-je vivement.

Et je me penchai sur ce lit, examinant avec une attention profonde ce pauvre être que la mort avait déjà frappé de son doigt, en signe d'irrévocable appel. C'était l'anémie à son dernier période.

Mais quelle lésion pouvait avoir déterminé cet état ?

La mère, interrogée, me répéta, avec plus de détails, que sa fille s'était toujours bien portée, qu'elle était — six mois auparavant — d'une santé parfaite, que tout le monde admirait cette fleur vivace et saine en qui se devinait déjà la jeune fille.

— Et il n'y a pas à dire, continuait la pauvre femme en pleurant, qu'il y ait eu le moindre changement dans notre vie. Il y a trois ans que nous demeurons ici. L'appartement est aéré, donne sur des jardins. Je n'envoie pas Pauline à l'école, c'est notre voisin Vincent qui lui donne des leçons, et il est trop raisonnable pour l'avoir poussée trop vite.

En vérité, j'avais presque peur de toucher cette frêle créature dont l'épuisement si subit m'épouvantait en me paraissant inexplicable. Cependant je ne pouvais me convaincre qu'il n'existait aucun moyen de la sauver. Aidé de sa mère, j'auscultai l'enfant avec un soin minutieux et je constatai — avec une véritable stupeur — qu'elle était admirablement conformée ; le cœur était intact et je n'y percevais point le soufle caractéristique de l'anémie, non plus que dans les vaisseaux du cou.

Les poumons était intacts et bien développés. Sous cette maigreur d'étisie, la charpente vitale était exceptionnelle. Aucun symptôme de lypmhatisme.

La mère n'était point pauvre : avec une petite pension qui lui venait de son mari, ancien garde de Paris, elle possédait une rente de deux mille francs. De plus, le vieillard dont elle m'avait parlé, M. Vincent, prenait pension chez elle et payait largement.

Par malheur, la jeune fille n'avait suivi aucun traitement régulier ; avec un entêtement qui provient d'une défiance irraisonnée, la mère n'avait jamais appelé le médecin, se contentant de remèdes anodins : eau ferrée — des clous dans une carafe, — que sais-je ?

Et maintenant j'étais contraint de m'avouer à moi-même que tous mes efforts, pour ranimer cet organisme si étrangement épuisé, n'aboutiraient même pas à une prolongation d'existence, fût-ce de quelques jours.

Je restais là, abattu, vaincu, attendant avec découragement une inspiration qui ne pouvait me venir.

La mère me contemplait, silencieuse, devinant sans doute les pensées poignantes que trahissait mon visage. Je ne savais pas encore cacher mon impuissance sous une phraséologie banale et consolatrice. Je ne m'en fais pas un mérite, le médecin devant agir sur le cerveau comme sur les autres organes.

A ce moment nous entendîmes un bruit de pas dans la première pièce.

— C'est M. Vincent, dit la mère.

La porte s'entr'ouvrit doucement ; mais, au même instant, je vis le corps de la jeune fille se soulever, sa tête se tourner, ses mains se tendre du côté où ce bruit — presque imperceptible — s'était produit.

Je soutins l'enfant et, à ma grande surprise, je sentis un effort suprême dans ce pauvre corps, comme si elle voulait s'échapper de mes bras : la porte s'était refermée et la jeune fille retomba morte !..

Je poussai un cri, à la fois surpris et désespéré. Cette mort si rapide, sans agonie — cette extinction subite de la flamme vitale — me stupéfiait et j'éprouvais une sorte de colère contre mon inintelligence. Car, en vérité, je ne comprenais rien à ce qui venait de se passer sous mes yeux ; il me semblait que j'étais en proie à un cauchemar.

La mère, avec une clameur navrée, s'était jetée sur le pauvre corps immobile. Je m'écartai du lit et machinalement, comme embarrassé de l'inutilité de ma présence, j'ouvris la porte et je pénétrai dans la première pièce.

Ce fut alors que je vis pour la première fois M. Vincent.

Vêtu de couleurs claires, il portait un habit gris, presque blanc. Il était de taille moyenne, assez replet ; mais ce qui me frappa tout d'abord, c'est qu'il me fut impossible de lui attribuer un âge positif. Le cheveux étaient blancs, court frisés et formant trois pointes bien dessinées sur son front et sur ses tempes. Mais le visage était si frais, si rosé, les yeux étaient éclairés d'une lueur si vive qu'en vérité je me demandais si j'avais en face de moi un vieillard ou un jeune homme, qui, par une prédisposition moins rare qu'on ne le croit généralement et tenant au tissu pigmentaire, aurait eu dès l'adolescence les cheveux décolorés.

Et pourtant je me souvenais fort bien que la mère de la morte m'avait parlé de M. Vincent comme d'un septuagénaire.

Il était debout auprès de la fenêtre, attristé, mais pas autant — me sembla-t-il — que je l'aurais voulu trouver. Il s'inclina poliment et m'interrogea du regard.

— Elle est morte, lui dis-je.

Une subite contraction bouleversa son visage, et, dans ce mouvement réflexe, je vis tous ses traits se plisser, montrant les mille

(1) Jolie brochure in-18, o fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts.



rayures qui sont l'indice sûr de la vieillesse. Cette apparence de fraîcheur était toute superficielle. Du reste, sans doute par l'afflux du sang au cœur, provoqué par l'émotion, son teint avait pris subitement une teinte jaunâtre, parchemineuse ; les joues s'étaient creusées sous les pommes saillantes. En une seconde, un masque de mort s'était plaqué sur cette figure.

Et sans dire un mot, saisissant son chapeau avec un emportement fiévreux, M. Vincent, comme pris d'une peur dont il n'était pas le maître, courut à la porte extérieure, l'ouvrit et — je puis dire — s'enfuit avec une rapidité vertigineuse.

Je pensai que cet abandon d'un ami à l'heure suprême serait un nouveau sujet de désespoir pour la pauvre mère, et je me disposais à revenir auprès d'elle, en dépit de la fausseté de ma situation, quand j'entendis frapper à la porte.

Croyant que M. Vincent, pris de remords, s'était décidé à remonter, j'ouvris promptement. C'était deux voisines qui venaient prendre des nouvelles de la jeune fille.

Quand elles eurent appris la catastrophe, elles hochèrent la tête.

— Ça devait finir comme ça, dit l'une.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je vivement.

La femme allait répondre, quand la mère, ayant entendu le son de voix connues, sortit de la chambre et se jeta dans les bras de sa voisine en sanglotant.

Mon rôle était fini ; je m'inclinai et je sortis, éprouvant un sentiment d'indicible soulagement à quitter cette maison où ma sensibilité avait été mise à une si rude épreuve.

Je descendais l'escalier, lentement, oppressé cependant par une angoisse dont je définissais mal la nature. Il me semblait que je laissais derrière moi un mystère inexpliqué.

Au moment où je passais devant la loge du concierge, celui-ci m'arrêta :

— Eh bien ! monsieur le médecin ? commença-t-il.

— J'ai été appelé trop tard, me hâtai-je de répondre.

L'homme me regarda avec étonnement, comme s'il ne comprenait pas. Je lui donnai quelques explications rapides. Il poussa un vigoureux juron ; puis brandissant le poing vers un ennemi absent :

— Ah ! le bandit ! gronda-t-il. Quand je pense, c'était un colosse de santé, monsieur ! et fraîche et rose !...

— Combien y a-t-il de temps qu'elle est malade ?

— Mais six mois, monsieur, six mois juste !

— Qui donc appeliez-vous tout à l'heure... le bandit ?

— Mais lui ! ce vieux tocasson qui n'avait que la peau sur les os et qui est venu se faire nourrir par la mère aux dépens de la fille ! Oh ! il a profité, lui !

— Quoi ! m'écriai-je, supposez-vous donc qu'elle soit morte de faim ?

— Eh bien ! et de quoi donc alors ?

— Viens donc, mon homme, et ne t'occupe donc plus des affaires des autres ! cria du fond de la loge une voix féminine. C'est l'affaire du médecin de savoir la vérité !...

— Au fait, c'est vrai ! fit le concierge en brisant l'entretien de façon irrévérencieuse.

II

Je rentrai chez moi, fiévreux, presque irrité. Pour la première fois qu'on faisait appel à ce qu'il me plaisait d'appeler ma science, je me heurtais à un cas désespéré : brutalement, la mort me barrait le passage, et il me semblait l'entendre murmurer à mon oreille le mot de la suprême désespérance : « Tu n'iras pas plus loin !... »

Mais je ne souffrais pas seulement de ce sentiment égoïste et humilié : l'angoisse qui me poignait tout à l'heure augmentait. Pour m'y soustraire, j'essayais de classer mes idées, de grouper les faits remarqués et d'obtenir d'eux une réponse aux doutes qui m'irritaient.

L'état de cette enfant ne répondait à aucune des observations connues. J'ouvrais mes livres un à un, et nulle part je ne trouvais rien qui me satisfît. La malade ne présentait aucun des symptômes classés, et c'était là justement ce qui me troublait le plus : l'absence de symptômes s'affirmait à chaque instant davantage. Fallait-il croire, selon l'insinuation du concierge, aux mauvais traitements, à l'inanition ? Mais, outre que les allures de la mère, l'affection profonde et non jouée qu'elle portait à sa fille donnaient un absolu démenti à ces suppositions, l'état physique de la malade donnait, à ce point de vue, des contre-indications formelles.

Pendant le peu de temps que j'avais pu l'examiner et l'ausculter, j'avais été surtout étonné de l'état sain des organes importants. Il y avait eu évidemment déperdition de vitalité, lente ou rapide ; mais elle ne s'était opérée par aucun de ces accidents qui laissent en l'organisme des lésions ordinairement faciles à constater.

Mais pourquoi les deux commères avaient-elles paru si bien comprendre ce qui, pour moi, restait inexplicable ? Pourquoi le concierge avait-il semblé dans ses interjections rapides, accuser l'étrange personnage que je connaissais sous le nom de M. Vincent, dont l'abord, il est vrai, m'avait frappé d'une impression pénible, mais que nul indice ne me permettait de soupçonner... Et sur quoi auraient porté mes soupçons ? Si horribles que pussent être certaines hypothèses, je m'y arrêtais et, là encore, groupant mes observations, j'acquérais la conviction qu'elles n'auraient reposé sur aucune base possible.

Puis, je le repète, il est des physionomies qui ne trompent pas, et celle de cette mère respirait la plus parfaite honnêteté. Elle aimait sa fille, ne l'avait jamais quittée... Non, non, il était inutile de se lancer sur une piste que tout démontrait fausse et calomniatrice.

A la fin, cet examen de raison et de conscience m'énerva à ce point qu'il me fut impossible de rester seul plus longtemps. J'avais besoin d'entendre des voix humaines, d'échanger mes pensées, de me rafraîchir le cerveau dans le flot des banalités courantes.

Je sortis. Quand j'entrai dans le cercle de lumière projeté par le gaz de la brasserie, et d'où émergeait la silhouette remuante des jeunes gens, ce fut une clameur de bienvenue. Depuis ma thèse, on ne m'avait pas vu trois fois. Et les quolibets amicaux de pleuvoir sur moi, et les mains de m'attirer, pour me contraindre à m'asseoir devant une pile de soucoupes, obélisque obituaire des chopes disparues. Je ne me fis pas prier, d'ailleurs. Ce bruit, cette exubérance me rassérénaient.

Il me fallut rendre raison de ma perpétuelle réclusion, me défendre d'ingratitude envers les anciennes amitiés, confesser mes ambitions et mes espérances, mais surtout trinquer et retrinquer encore, en absorbant l'horrible dilution alcoolisée qu'en notre beau pays on décore du nom de bière, et dont le principal mérite — apprécié surtout du vendeur — est de condamner le moins altéré à une soif dévorante, mère du renouvellement.

Sous cette influence excitante pour le cerveau, jusqu'au moment où elle torture l'estomac, mes idées se faisaient plus nettes : je reprenais la perception active des faits et en même temps je sentais un invincible désir de raconter l'étrange aventure à laquelle j'avais été mêlé tout à l'heure. Naturellement je ne tardai pas à y succomber et, d'une seule haleine, je narrai l'incident.

(A suivre.) JULES LERMINA.

NOUVELLES DIVERSES

Les Indépendants Lyonnais

Les séances du *groupe fermé* ont lieu tous les lundis soir de 8 heures à 10 heures. Elles sont exclusivement réservées aux membres actifs et les membres titulaires n'y assistent que sur invitation. Ces séances se composent de cours faits par les principaux membres et d'expérimentations.

Depuis un mois environ on procède à l'entraînement des médiums qui ont bien voulu prêter leur concours et dans le courant de cet hiver nous espérons pouvoir convoquer plus de monde à ces séances d'études.

Les premier et troisième dimanches de chaque mois sont consacrés aux conférences; elles ont lieu de 3 heures à 5 heures du soir. Les personnes qui désirent y assister doivent se munir de cartes et s'adresser directement au siège de la société, 5, cours Gambetta.

OCCULTISME EXPÉRIMENTAL. ÉTUDES PRATIQUES

Séance du 3 novembre 1890.

Pour constater l'existence de la force psychique, nous avons construit, sur les indications de l'*Initiation* (1), un petit appareil très sensible et très facile à établir. Voici comment on procède pour s'en procurer un : on coupe une rondelle dans un bouchon de liège, on la traverse dans son milieu par une épingle de façon à ce que la pointe dirigée en l'air puisse servir de pivot. On coupe ensuite un petit carré de papier à lettre ordinaire et, après avoir fait deux plis pour obtenir le milieu on la place en équilibre sur le dit pivot.

Si on entoure (dans une atmosphère très calme) d'un côté quelconque ce petit *moulin à vent* avec la paume de la main, on verra que l'appareil se met à exécuter un mouvement de rotation; les deux mains autour, il tourne beaucoup plus vite et plus longtemps. Pour nous rendre compte du fait d'une façon plus exacte, nous avons eu l'idée d'enfermer l'appareil sous une cloche de verre hermétiquement fermée à sa base.

Ainsi couvert, l'appareil fut placé au milieu d'une table ronde sur laquelle les assistants tenaient tout autour leurs mains appuyées, la pointe des doigts dirigée vers la cloche et à une distance de trois ou quatre centimètres ; une seule personne tenait les deux mains contre les parois du verre. Les mouvements de rotation se reproduisirent au bout de cinq à huit minutes. On en obtint une vingtaine de cette façon. Ces mouvements étaient très lents, mais d'une régularité remarquable. Si les assistants cessaient de maintenir leurs mains sur la table, l'appareil s'arrêtait aussitôt. C'est dans ces conditions que nous avons pu nous convaincre que la chaleur n'était pour rien dans la production du phénomène, plusieurs contre-épreuves du reste sont venues appuyer nos conclusions.

Nous relaterons dans un prochain numéro les recherches faites par M. Horace Pelletier. Ces faits intéresseront nos lecteurs, nous en sommes persuadés. Nous engageons même les personnes qui feront des essais *sérieux* à nous les communiquer ; nous les publierons avec plaisir.

(1) Voir l'*Initiation*, nº 12, septembre 1890.

Nous extrayons du *Voile d'Isis* le compte rendu de quelques séances d'études pratiques de spiritisme.

Séance du 2 août

1º En lumière. Table et écriture.

2º Dans l'obscurité. Des objets sont déplacés sans contact, apportés aux médiums ou projetés sur les assistants. Le guéridon quitte le sol. *Ecriture directe.*

Séance du 16 août (passage Montbrun).

Étaient présents : La famille B..., M. et Mme M..., M. Charles Limouzin, publiciste ; M. Georges Limouzin, M. Georges M.., M. Fernand, D..., M. B..., chevalier de la Légion d'honneur ; M. et Mme Ad. François.

Médiums : Mme M..., M. Georges L..., M. Fernand M..., M. Georges M..., M. Ad. François.

1º En lumière. Table et écriture.

2º Dans l'obscurité. Un lourd guéridon se déplace sans contact; une main invisible pince une guitare et la jette sur le sol; du papier, des crayons sont jetés à terre. A deux reprises, une boite à musique est placée devant un médium ; à diverses reprises, cette boîte joue d'elle-même. Un dessous de plat à musique *(à remontoir)* joue sans aucun contact. Un grelot, pris sur une table par une main invisible, est agité dans le vide, puis est jeté à terre. Une guitare est apportée à un médium. Un porte-bouquet est apporté à un deuxième médium, puis, après quelques instants, lui est repris. Des fleurs sont données à diverses personnes. Des objets légers, tels que balles, gants, boîtes légères, sont projetés sur les assistants. Une dame médium éprouve les symptômes d'une magnétisation occulte et est obligée de quitter la salle.

Le chef du groupe A,
A. François.

Séance du 26 août

1º En pleine lumière. Un médium voyant dépeint, *d'une manière remarquable*, les esprits appelés par les assistants. Table, écriture.

2º Dans l'obscurité. Une sonnette est agitée dans le vide et jetée à terre. Divers objets sont donnés ou projetés sur les assistants. Une boîte à musique joue d'elle-même. Une fleur est prise dans un porte-bouquet et placée devant le médium voyant. Un guéridon, en contact avec deux médiums, s'élève à un mètre du sol environ; il retombe légèrement.

*
* *

DÉCISION

En présence des travaux constants de M. A. François et des résultats obtenus par lui, le groupe d'études ésotériques a décidé de lui décerner un diplôme d'honneur.

Le Gérant : A. Bouchet

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : ELIE STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. PAPUS, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·., CH. BARLET, S.·. I.·.; de MM. Dr FOVEAU DE COURMELLES, J. LERMINA, CATULLE MENDÈS, Léon HENNIQUE, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

LE NUMÉRO **10** CENT. — 1re ANNÉE. — N° 4 — ABONNEMENT : UN AN **3** FR.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

15 JANVIER 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

Lire plus loin : LE SORCIER
Par Stanislas DE GUAITA



SOMMAIRE :

LE MAGNÉTOMÈTRE

INSTRUMENT D'OCCULTISME EXPÉRIMENTAL

Enregistrer le fluide, tel est le rêve le plus ambitieux et le plus scientifique qu'aient pu faire les magnétiseurs ! Probablement même n'ont-ils pas osé élever si haut leur idéal ! Guérir leur prochain, tel est le but humanitaire et suffisant qu'ils se sont fixé. Ils l'atteignent souvent ! Mais les savants en veulent plus pour être convaincus. Guérir, c'est bien ; démontrer, c'est mieux ! Et d'ailleurs les guérisons sont passibles de tant d'interprétations, imagination..., qu'elles sont matériellement insuffisantes à prouver l'existence du *fluide*, c'est-à-dire d'une force s'échappant du magnétiseur et allant au magnétisé. Le fait de projeter sa force, son énergie au dehors une fois démontré, bien des phénomènes considérés comme d'ordre surnaturel deviennent on ne peut plus naturels ! Aussi est-ce à ce but que tendent les savants chercheurs que rendent rêveurs les phénomènes troublants du spiritisme et du magnétisme ! C'est également à ce but qu'a songé une commission scientifique nommée au sein du Congrès Magnétique internationnal de 1889 et dont nous faisons partie. Trouver un appareil enregistreur, et la question était élucidée, c'était le programme tracé.

Déjà certains observateurs affirmaient avoir vu bouillonner de l'eau à une certaine distance de laquelle des *sensitifs* tenaient leurs mains. Mais il fallait des sensitifs, et, comme cette espèce est relativement rare, il fallait songer à mieux. J'eus alors, comme rédacteur en chef de la *Revue universelle des Inventions nouvelles*, la bonne fortune d'être en relation avec l'abbé Fortin, de le voir, de l'entendre et de vérifier ses expériences sur l'ozone, cause de l'influenza ; aussi, dès le mois de février dernier, nous donnions dans cette revue une description sommaire du type unique qui existait alors du *magnétomètre*, l'instrument tant cherché. Depuis, l'abbé Fortin en a indiqué les multiples utilités dans son livre le *Magnétisme atmosphérique* (1). Voici en quoi consiste essentiellement le magnétomètre. Une aiguille de métal ni aimantée ni aimantable, très mobile sur un cadran divisé, en est la partie intégrante. Au-dessous d'elle est un condenseur formé de feuilles d'étain repliées entre elles, mais séparées par une substance isolante. Séparant ce condenseur de l'aiguille, est un multiplicateur formé d'un long fil métallique dont les tours sont isolés. Un globe en verre renferme le tout.

Veut-on agir, on approche la main de l'appareil, on l'y

(1) Carré, édit., 1890.

laisse cinq minutes environ et on l'enlève. Une ou deux minutes après l'enlèvement de la main, l'aiguille se déplace d'un angle qui varie avec chaque observateur. Il n'y a plus qu'à faire opérer les magnétiseurs habitués à concentrer leur volonté, et à voir si, selon la plus ou moins grande concentration de celle-ci, ils obtiendront une déviation proportionnelle.

Ce que l'appareil présente de curieux, d'anormal, de fantastique presque, c'est qu'il ne se borne pas à démontrer l'action humaine, *il annonce les tempêtes !* Par la direction et la valeur de ses angles, il permet de prévoir la force et le sens des ouragans.

Les conséquences de ces utilités multiples bouleversent la science ! En effet, si l'on réfléchit bien à l'action humaine produite sur le magnétomètre, on ne peut l'assimiler ni à l'électricité, — car l'action serait immédiate, ce qui n'est pas, — ni au magnétisme *minéral*, l'aiguille n'étant ni aimantée ni aimantable.

Mais, puisque l'aiguille se meut sous une action ni électrique ni magnétique, les ouragans ou les cyclones ne sont pas dus au magnétisme terrestre ; ils ne peuvent être prévus par ses manifestations. Et il en est ainsi, car l'action de la Terre est analogue à l'électricité ou au magnétisme minéral. Et la science est à refaire sur ce point !

Et qui sait ? que pouvons-nous penser sur les forces humaines répandues dans l'espace ? C'est peut-être le trop-plein de nos énergies — disséminées un peu partout à notre insu — qui bouleverse les éléments, comme parfois nos consciences ! Et sur cette idée bizarre, prétentieuse, étrange, qui vient subitement de germer en mon esprit, — idée que je renie d'ailleurs ! — je termine, laissant le champ libre aux chercheurs.

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1)

(*Suite*)

Il est de fait qu'en tous climats comme à tous les âges, le mal se manifeste sous des aspects peu variables : aberrations de l'esprit, perversions de l'âme, souillures du corps, — ce sont mêmes folies, mêmes passions, mêmes vices, et, comme l'a dit quelque part Eliphas Lévi, « l'Esprit de Ténèbres n'est guère inventif ». — Les magiciens noirs se retrouvent donc tout au long de l'histoire des peuples et l'on serait bien empêché de dire une époque ou un pays qu'ait épargné ce genre de peste.

Interrogez les annales de l'antiquité : pas un écrivain qui ne témoigne de leur existence et de la terreur qui gagnait les hommes à leur approche. Les Pères de l'Eglise proclament à l'envi que les premiers siècles de l'ère chrétienne en furent infestés.

Si l'on se reporte aux chroniques du Moyen âge, on les voit pulluler sur la face de l'Europe, avec l'effroyable fécondité propre aux races maudites.

Ils sont les larves de ce long crépuscule. Comme les libellules de nos étangs, nées de la vapeur d'eau sous l'influence d'un rayon du soleil, eux semblent naître de l'épaississement des ténèbres sur la vapeur du sang versé. Mais ce ne sont point de simples fantômes. hélas ! car la grande aurore de la Renaissance ne les dissipe pas. Ils ne sont que d'une trop formidable réalité. Loin qu'il diminue, leur nombre croît de jour en jour ; le zèle féroce du magistrat ne le dispute qu'à la ruse perverse du criminel, et, toujours capitaux, les procès de sorcellerie ne laissent chômer ni juge, ni procureur, ni bourreau.

Ceci nous conduit jusqu'en plein XVIIIe siècle !... A cette heure même que la torture est abolie et que les nécromans ne risquent guère de démêlés avec la justice, si ce n'est quelque anodine poursuite pour escroquerie ou vagabondage, l'on commettrait une grave erreur à soutenir la disparition de leur postérité funeste.

Être hybride, presque uniformément malicieux et sot, le sorcier ne témoigne que par exception d'une intelligence à demi sombrée déjà dans le fanatisme. Ingénieux par instinct aux travestissements les plus inouïs, il a changé d'aspect, de mœurs et de langage. Sous la blouse du paysan, sous la redingote du médecin, ailleurs encore nous le retrouvons, presque aussi répandu, et j'ajouterai plus dangereux peut-être dans ses modalités nouvelles... hélas ! aussi sous la robe du prêtre. C'est affaire de statistique. A toute époque, du reste, il en fut ainsi... Comme les médecins fournissent à l'opiophagie et à ses équivalents le contingent le plus sérieux, de même, et pour des motifs analogues, l'armée de Satan s'est toujours recrutée de préférence dans le sacerdoce : ce rapprochement ne laisse point que d'être piquant, et la vérification est facile de part et d'autre.

Je le répète : jamais sorciers ne furent plus hardis et plus malfaisants qu'à cette époque qui les nie. Il y a peut-être quelque courage à rompre de visière aux préjugés *les plus honorablement reçus* ; mais ce que j'avance, je le soutiendrai par des exemples, je le démontrerai par des faits ; enfin je l'expliquerai par la mise au jour d'une doctrine singulière et méconnue, médiatrice de la libre raison et des intuitions populaires, conciliatrice de la science la plus méfiante et des plus augustes traditions.

Le sorcier, ai-je dit, est de tous les temps et de toutes les latitudes.

Pour remonter à la plus lointaine des civilisations — si vaguement estompée dans les brumes du passé que tous les documents réunis sur elle par les chercheurs tiendraient presque en une demi-page, — nous savons pourtant que les Atlantes, dont un cataclysme sans exemple dans l'histoire engloutit le continent plus de sept mille ans avant notre ère, avaient leurs devins et leurs enchanteurs.

L'Inde a toujours connu les sorciers ; mais, au début, ils dissimulaient leur malice et déguisaient leurs pratiques sans nom, que n'eussent point tolérées les sages successeurs du grand théocrate Rama. Ils ne commencèrent à se montrer dans l'empire qu'à l'heure où, sourdement travaillé par la fermentation du schisme imminent, l'État social penchait insensiblement vers son déclin.

Pour les modernes Hindous, ils sont descendus jusqu'au dernier échelon des croyances superstitieuses : l'enchanteur est à la fois, chez eux, oracle, magnétiseur, exorciste, saltimbanque et mendiant. Ce sont surtout les Fakirs et même certains prêtres de bas étage (Pourohitas), puis les ascètes et les moines quêteurs : tous rivalisent de momeries et perpètrent des phénomènes d'ailleurs surprenants, à grand renfort de *memtrams* (1) et d'invocations aux *Pitris* (2). L'on peut lire dans les intéressants ouvrages de Louis Jacolliot — le *Spiritisme dans l'Inde* en particulier et les *Fils de Dieu* — des détails aussi complets qu'imprévus sur ces sortes d'espèces. L'admiration, la vé-

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de Sciences Maudites*. 1 fort vol. in-8, avec gravures.

(1) Conjurations.
(2) Esprits désincarnés.



nération des campagnes leur est universellement acquise. Les brahmes *pandits* (1) et les initiés de la haute doctrine : *Dwidjas* (2) et *Yoguis* (3) véritables, *Tchêlas* et *Shabérons* (4), sont presque seuls sur la péninsule tout à fait exempts de cette lèpre morale. Si nous sortons de la caste sacerdotale, à peine quelques Rajahs et l'élite des des Xchatryas font-ils exception (5).

Chez les anciens hébreux, la magie noire se borne à l'évocation des spectres de la lumière négative, *Aôboth* אובות, si sévèrement proscrite par Moïse.

Mais les Finnois et les Accadiens se révèlent moins novices aux opérations criminelles et François le Normant nous signale sur la Nigromancie d'Accad mille détails caractéristiques : on peut voir, dans les nombreux monuments qu'il commente, le théurge très nettement distingué du sorcier, qu'on flétrit du nom d'*homme méchant*. Les maléfices s'appellent l'*œuvre* ; les incantations, *la parole* ; les philtres, la *chose mortelle* (6).

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'existence des magiciens du mal dans les autres contrées de l'Orient. Ce n'est point qu'ils soient rares ou que leur influence y soit nulle ; mais, à part Ceylan, où le Civaïsme dégénéré en sorcellerie (c'est le cas de tous les cultes morts), fait une rude guerre au Bouddhisme triomphant comme religion, les sorciers orientaux manquent de caractéristiques ; ils semblent tous façonnés sur le même patron.

Il est d'ailleurs une confusion qu'on ne saurait éclaircir d'une plume trop précise, une confusion coutumière à tous les historiens de mœurs orientales et que les narrateurs de voyages, — missionnaires ou explorateurs officiels, — semblent prendre à tâche de perpétuer. Sur ce point délicat, ils amoncellent à l'envi de compendieuses ténèbres. Qu'il s'agisse de récits contemporains ou de documents sur l'époque la plus reculée, le narrateur ou l'historien parle volontiers de magie ; mais il désigne d'un même substantif et enveloppe d'une même épithète le théurge initié des sanctuaires et le nécroman de bas étage, dont l'art, prostitué à des œuvres criminelles et sombres, ne répugne pas non plus aux procédés du plus vulgaire escamotage.

Or la Magie noire a pour premiers caractères d'être *furtive* et *antisacerdotale* et les rites les plus suspects ne sauraient justifier l'appellation de sorcellerie, lorsqu'ils sont pratiqués au grand jour, par les prêtres d'une religion quelconque, devant les fidèles assemblés.

Il est pourtant des circonstances atténuantes à la méprise des ethnographes. Ces écrivains ne remontent guère en deçà des temps *dits* historiques, alors que, les multiples débris de l'antique synthèse religieuse se morcelant de plus en plus, le polythéisme incompris de ses sectateurs mêmes dérobait à leurs propres yeux le tabernacle catholique de l'Unité. Il est incontestable qu'alors, dans la plupart des sanctuaires, — surtout à l'entour des autels consacrés à des dieux d'ordre analytique et particulier, — le culte public consistait en mille cérémonies dont le caractère peut à bon droit paraître ténébreux. Les sacrifices humains, pour prendre un exemple significatif, étaient presque universellement consacrés et légitimés par un symbolisme sacerdotal, déjà matérialisé de longue date, et que des prêtres dépravés ou vénaux se chargeaient de maintenir toujours au niveau de leurs passions et de leurs convoitises, en un mot, de leurs intérêts grands ou petits.

(A suivre.) Stanislas de Guaita.

(1) Savants.

(2) Deux fois nés.

(3) Unis en Dieu, réintégrés.

(4) *Schabérons*, moines bouddhistes des couvents thibétains. *Tchêlas*, disciples de la science occulte. On en compte peu dans l'Inde proprement dite.

(5) Recommandons à ce propos un livre très ancien et fort peu connu, dont les documents, cueillis au jour le jour dans l'Inde, furent groupés et mis en lumière par un voyageur du xvii' siècle, missionnaire protestant, Abraham Rogerius, « qui a faict sa réfidence l'efpace de dix années sur les coftes du Choromandel, et aux païs circonvoifins. » *La Porte ouuerte pour paruenir à la connaissance du Paganisme caché*, traduict en français par Th. la Grue ; Amsterdam, Jean Schipper, 1670, 1 vol. in-4°, frontispice et gravures très curieuses. Le lecteur y trouvera de précieux documents, souvenirs peut-être un peu mêlés de mirages, mais doués de la rare et pénétrante saveur propre aux impressions vierges, absolument sincères et naïves. On sent ce livre écrit d'après les notes quotidiennes d'un observateur *neuf*, ignorant des philosophies orientales comme tous ceux de son temps, mais scrupuleux à raconter les choses vues, sans prétentions au bel esprit, et, ce qui vaut mieux encore, sans parti pris d'école. Il y est traité fort au long des superstitions de l'Inde et des maléfices qui s'y exercent.

(6) On ne faisait guère alors de différence entre le *philtre* et le *poison*.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(*Suite*)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

Telle est la thèse générale de la science occulte ; il nous reste à déterminer sa méthode. Mais ne découle-t-elle pas naturellement de tout ce qui précède ? Il est évident que ce ne sera ni l'observation simple des faits et leur collection, *méthode inductive* de la science actuelle ; ni l'énoncé d'axiomes métaphysiques dans lesquels on essaiera de faire rentrer tous les phénomènes, *méthode déductive*, jadis fort en honneur. Nous voyons que si la science occulte aboutit à une théorie de l'univers qu'il est impossible de contrôler, elle s'appuie cependant sur des lois dont nous devons trouver la manifestation dans des faits d'ordre positif et d'expérience. Sa méthode est donc une méthode qui unit l'induction et la déduction, qui prend dans les faits les éléments qui serviront à l'imagination pour construire son plan de l'univers sous le contrôle constant et de plus en plus étendu de la raison et de la science ! Cette méthode, c'est l'analogie.

La *science actuelle* examine les faits, constate l'existence d'éléments opposés et s'en tient à cette constatation.

La *science occulte* pose en principe que ces contraires doivent se concilier et nous fait chercher le terme médian qui doit les unir. L'*induction* livre la science aux hasards et aux tâtonnements des recherches, et, si parfois elle la conduit à la découverte d'une loi, la laisse toujours impuissante à montrer la raison de ces faits et de ces lois. L'*analogie*, fidèle au principe même de la science qu'elle représente, réalise l'harmonie entre le positivisme forcément stérile de l'observation pure et les rêveries de l'imagination. Ces deux contraires, les faits et les principes hypothétiques, sont reliés par l'affirmation de lois que l'expérience peut démontrer et qui servent de boussole à l'imagination dans son voyage à la recherche de l'absolu.

Tels sont dans leurs lignes générales et le principe et la méthode de la science occulte. Nous pouvons les résumer en ces mots : L'ordre ne règne dans la nature que par l'harmonie des contraires, et cette harmonie se réalise au moyen d'un terme médian, la recherche de ce terme est la caractéristique de cette science, et l'analogie la méthode qui donne le moyen de le trouver.

II

En possession de ces principes, il faut, avons-nous dit, en montrer l'application dans un fait d'ordre expérimental. Nous allons prendre l'organisme humain, et cela pour deux raisons : la première est que nous mettrons ainsi face à face la science occulte et la

science actuelle et que nous montrerons que, si nous donnons parfois un interprétation parculière à certains faits, ces faits du moins sont reconnus par tous les savants ; la seconde est que tout en donnant une démonstration du principe occulte nous construirons pièce à pièce et conformément à la loi divine un organisme qui nous servira plus tard de modèle pour la constitution de l'organisme social. Nous exposerons en temps et lieu la légitimité de ce procédé.

Mon savant ami Papus a eu la bonté de me communiquer pour les besoins de la cause un large extrait d'un ouvrage en préparation où il expose avec la lucidité qui lui est propre le sujet qui nous occupe, je lui laisse la parole. Mais auparavant qu'il reçoive l'expression de ma profonde gratitude pour la large part qu'il a bien voulu prendre à ce travail tout entier.

. . . .

D'après la méthode de la science occulte, l'analogie, une portion quelconque de l'organisme humain doit nous donner « la loi » qui dirige l'ensemble de cet organisme.

Trois grandes parties constituent les centres principaux qui déterminent la constitution physiologique de l'hommme, ce sont le *ventre*, la *poitrine*, la *tête*.

L'examen d'une de ces parties va nous donner la clef de la constitution de toute les autres. Prenons la poitrine comme exemple.

La poitrine contient les organes indispensables à deux grandes fonctions : la respiration et la circulation, c'est-à-dire les poumons, le cœur et les gros vaisseaux.

Les poumons reçoivent de l'extérieur l'air qui vient se fixer sur le globule sanguin pour le revivifier. Les poumons sont donc des organes *récepteurs*.

La vie fixée sur le globule sanguin vient se condenser dans le cœur qui la dispensera à l'organisme, suivant ses besoins ; le cœur est une sorte de grenier contenant des réserves vitales : c'est un organe *condensateur*.

Enfin les vaisseaux *centrifuges* ou artères emportent le liquide vivifiant à travers l'organisme, tandis que les vaisseaux *centripètes* ou veines rapportent au centre le liquide qui va se revivifier lui-même.

Au point de vue synthétique, la poitrine nous apparaît comme fabricant la vie au moyen des trois sortes d'organes :

Un récepteur : les poumons.

Un condensateur : le cœur.

Des distributeurs centrifuges et centripètes : les artères et les veines.

Récepteurs, conducteurs, distributeurs : telle est la grande loi physiologique que nous allons retrouver partout.

Dans le ventre, l'estomac recevra également quelque chose : les aliments. Ce sera l'organe récepteur.

Le produit de la digestion se condensera dans le grenier de l'organisme : le foie, sous le nom de matière glycogène.

Enfin les intestins et les vaisseaux chylifères seront respectivement les conduits centripètes et centrifuges de cette partie de l'organisme. La même loi se retrouve encore ici.

Récepteur : l'estomac.

Condensateur : le foie.

Distributeurs centripètes : les intestins.

Distributeurs centrifuges : les chylifères.

Voilà les organes qui fabriquent le corps.

Dans la tête la loi apparaît encore plus évidente :

Un organe reçoit, non plus de la matière solide comme dans le ventre, non plus de la matière gazeuse comme dans la poitrine ; mais bien des impressions supermatérielles, nommées sensations : cet organe, c'est la moelle.

Les sensations vont se condenser, se mettre en réserve dans l'organe *condensateur*, le cerveau.

Enfin des conduits centrifuges ou *nerfs moteurs* et des conduits centripètes ou *nerfs sensitifs* complètent les termes nécessaires de la réalité de notre loi.

Dans le système nerveux nous retrouvons donc :

Un récepteur : la moelle épinière.

Un condensateur : le cerveau.

Des distributeurs, conducteurs centripètes : les nerfs sensitifs.

Des conducteurs centrifuges : les nerfs moteurs.

Mais ces divisions que nous retrouvons dans les trois grandes parties de l'organisme, tête, poitrine et ventre, existent de même pour l'organisme tout entier considéré *in globo*. En lui en effet :

Le corps est le *grand récepteur général*, le système nerveux le *grand condensateur général*. Enfin le système circulatoire le *grand distributeur général*. Cette distribution est réglée dans l'organisme tout entier par un organe indépendant de la Volonté : le *Nerf grand sympathique*.

Telle est l'application analogique de la grande loi générale. *Récepteur, Condensateur, Distributeur*, à l'homme tout entier aussi bien qu'à chacune de ses parties.

(A suivre.) JULIEN LEJAY.

DISCIPLE DE MESMER

A Monsieur A. B...

Disciple de Mesmer propages *sa* science
Qui donne aux malheureux la suave espérance
De reprendre place au soleil.
Que ton apostolat répande sur la terre
D'un fluide divin le bienfaisant mystère,
Remède à nul autre pareil.

Sensible à tous les maux, ta mission sublime
Accueille avec ferveur, même au bord de l'abime,
Le mortel le plus éprouvé.
Quand, mettant sur son front ta main enchanteresse,
Tu répands en son être une douce caresse,
Il rêve au bonheur retrouvé.

Du sceptique railleur rencontré sur ta route,
Qui n'aura dans le cœur, hélas! que l'affreux doute,
Il faut plaindre la cécité.
Mais s'il ne veut pas voir par excès de prudence,
Si les yeux grands ouverts il nie l'évidence,
Ah ! porte ailleurs la vérité.

Laisse certains savants dans leur morgue insolente
Fulminer contre toi leur verve omnipotente
Et lancer d'orgueilleux décrets.
Toi, modeste chercheur, fouille avec patience,
Et tu pénétreras, j'en ai la prescience,
De la nature les secrets.

Tes vaillants devanciers: Du Potet, Lafontaine
Ont porté le flambeau dont la lueur lointaine
Eclaire un fertile sillon ;
Que toi, brave pionnier, sans te laisser distraire
Tu creuses chaque jour plus profond, pour extraire
Un pur et précieux filon.

Pour toi l'humanité n'est pas un mot futile
Que le vain orateur, la faconde subtile,

Glisse dans un discours trompeur.
Non ! c'est la mission vraiment humanitaire
Que sans se dérober chacun devrait sur terre
Accomplir sans feinte et sans peur.

. . . .

Puisqu'il me fut donné d'entendre ta parole,
Homme bon ! généreux ! dont le charme console
Et fait entrevoir le bonheur,
Oui ! puisque tu souris à ma sombre indigence,
Ah ! daigne recevoir de ma reconnaissance
Le trop plein qui part de mon cœur.

Joannès Colléon.

UNE VISION

C'était en 1870, tout en France respirait encore les senteurs du printemps, la belle jeunesse de la mère Patrie se livrait à de joyeux ébats, nul ne pensait aux désastres qui en cette année terrible devaient jeter le deuil dans la nation entière et faire couler en même temps que les larmes des épouses et des mères le sang des pères et des fils. Seul au milieu des champs, se livrant à son travail journalier, un jeune homme pensait à l'avenir et laissait courir sa pensée vers un idéal rempli d'espérance, quand, tout à coup, comme l'héroïne de Domrémy il eut une vision : aussi rapide que l'éclair, il vit se dérouler un panorama au milieu duquel il se reconnut ; l'ennemi envahissait le territoire. Comme une trombe de fer il ravageait tout sur son passage, semant partout la mort et la désolation. Se servant du droit du plus fort, l'Allemand prenait plaisir à réquisitionner les hommes les plus valides pour conduire son butin où les besoins s'en faisaient sentir. Malheur à l'audacieux qui tentait de se soustraire à la puissante étreinte que lui formaient les rangs du vainqueur ; les coups ne lui étaient pas épargnés, quand par hasard il était assez heureux pour rentrer sinon sain du moins sauf au milieu de sa famille impatiente.

L'ennemi avançait toujours, la Champagne était envahie, les cohortes guerrières avançaient sur la Loire, où devaient se livrer les luttes sanglantes dont nous devions être témoins ; puis la vision disparut.

Rentré à la ferme où il était domestique, ce visionnaire raconta ce qu'il avait vu, les uns le prirent pour un cerveau détraqué, d'autres pour un rêveur, un mystique, que sais-je ; les plus sensés se contentaient de hausser les épaules, puis il n'en fut plus question et la chose passa, comme tant d'autres, dans le domaine de l'oubli......

Les mois se sont succédé rapidement ; depuis quelque temps l'on sentait dans l'atmosphère comme des vibrations indécises de choses inattendues, les cœurs palpitaient sous la moindre parole inquiétante, comme si chaque être se fût senti sous l'épée de Damoclès, lorsqu'un jour cette menace si inquiétante se fit réalité par la déclaration de guerre. Aussitôt eut lieu un revirement en faveur de notre visionnaire et chacun de le consulter au sujet de sa prophétie, chose qu'il lui était complètement impossible d'expliquer. Mais, comme dans la plupart des campagnes la superstition règne encore en maîtresse, d'autres se chargèrent d'interpréter ses paroles en ayant soin de les amplifier ou de les défigurer suivant le plus ou moins de fantaisie des narrateurs qui s'en faisaient l'écho.

De même que dans sa vision l'ennemi foulait déjà notre sol, le clergé priait pour la délivrance de la patrie ; les dévots se signaient quand on leur annonçait la présence de l'Allemand ; chacun pensait aux malheurs présents et peut-être à ceux du lendemain, et l'ennemi avançait toujours. Seule, une femme, la fermière où travaillait ce jeune homme, une mère de famille admirable de dévouement, semblait ne pas trembler à l'approche du danger, et se préparait résolument à supporter l'épreuve qu'il plairait à Dieu de lui envoyer, car elle avait confiance et elle savait prier, non du bout des lèvres, mais à sa façon personnelle, c'est-à-dire en se dévouant pour son semblable, croyant faire mieux agissant ainsi que d'égrener un chapelet pour la plus grande gloire du Très-Haut ; aussi conseillait-elle sa famille et particulièrement son domestique auquel elle avait autant d'attachement qu'une mère peut en avoir pour son enfant, de toujours faire comme elle, lui faisant comprendre que par une conduite irréprochable l'on devient fort même en face du vainqueur.

La région fut envahie, le village eut sa part de malheurs, la réalité confirma la vision : une dizaine de fermiers et de propriétaires furent obligés de quitter leur famille emmenant avec eux une partie de leur bétail pour servir de pâture aux mangeurs de choucroute et leurs meilleurs chevaux pour conduire dans leurs charrettes les lourdes bottes que les casques prussiens ne pouvaient plus traîner. Parmi les hommes réquisitionnés se trouvait précisément le domestique dont nous parlons, jeune homme de 19 ans, plein de force et de santé ; il avait le meilleur cheval des environs. Accompagné des Prussiens qu'il conduisait, il prit place dans la colonne allemande et se mit en marche pour une destination inconnue. Chemin faisant, il livra conversation avec un officier qui lui demanda bientôt s'il n'aimerait pas mieux rester à son travail que de courir les risques de la guerre. Comme il est permis de le croire, sa réponse fut vite faite, mais, se trouvant au milieu de la colonne et qu'il était difficile d'en sortir, il continuait sa marche en avant sans savoir que penser d'une telle proposition. Ce que voyant, l'officier allemand, pour des raisons qui furent toujours ignorées, le fit sortir des rangs et le pria de s'en aller. Il avait déjà parcouru 500 ou 600 mètres environ quand des fourrageurs lui firent faire demi-tour et l'obligèrent de nouveau à les suivre. Une première fois il était entouré de personnes de connaissance avec lesquelles il pouvait s'entretenir ; maintenant il se trouvait seul au pouvoir d'hommes intraitables. Que se passa-t-il ? Nul ne le sait ; toujours est-il que l'officier qui l'avait fait sortir une première fois de ce cercle de fer revint auprès de lui et le fit sortir encore, mais cette fois du côté opposé à son chemin, et il restait là, dans les champs, regardant passer cette horde guerrière, avec la crainte bien légitime de se

voir le jouet de plus forts que lui. Peut-être y serait-il resté longtemps si ce même officier ne l'eût fait traverser la colonne et accompagner par un soldat jusqu'à l'entrée de la commune de Villeroy et hors de vue de l'armée, où il put continuer sa route sans être inquiété, pour rentrer à la ferme d'où il était parti, rencontrant çà et là sur son chemin quelques curieux en train de commenter les événements de cette journée qui lui demandèrent avec force détails par quel heureux hasard il avait pu quitter cette avalanche de soldats sans être victime de la brutalité germanique.

Dominé par un orgueil naissant, ne sachant que dire pour expliquer son retour inattendu et voulant satisfaire autant son amour-propre que la curiosité publique, il raconta qu'ayant connu intimement l'officier avec lequel il se trouvait, dans des circonstances toutes particulières, celui-ci n'avait pas voulu lui laisser subir les amertumes réservées à ses voisins pendant plusieurs jours de marche forcée ; sur dix partis ensemble de la commune de Collemiers, près Sens, seul il fit une absence de trois heures; les autres rentrèrent au bout de trois, six, huit et douze jours, après avoir abandonné chevaux et voitures et avoir subi toute sorte de mauvais traitements.

Ce qu'il y a de curieux dans tout ceci, c'est que la vision qui eut lieu au printemps eut sa réalité l'hiver, ce qui fut d'une importance capitale pour la vie future de notre visionnaire. Avant il ne croyait à rien ; après il crut à l'Éternel.

Peu de temps après ces événements, la mère Nandin (ainsi s'appelait la maîtresse de la ferme) tomba malade, et, comme elle espérait en l'au delà et qu'elle sentait l'approche de ses derniers instants, elle fit venir ce jeune homme à son chevet. Là, en présence de sa famille venue l'assister au moment suprême, elle lui fit des recommandations que lui seul comprit. Après lui avoir rappelé la réalité au sujet de sa vision , comme si elle-même aux portes de la mort voyait dans l'au delà de la tombe sur une autre vie, elle lui recomamnda d'être toujours simple et bon, disant que plus tard il verrait autre chose pouvant l'aider dans sa marche à travers l'existence.

Depuis cette époque, vingt années se sont écoulées. Bien des événements se sont accomplis ; nous retrouvons notre visionnaire poussé par le formidable *pourquoi* de l'inconnu à la recherche des causes. Trouvera-t-il ? nous le croyons, car il poursuit un but. En face des questions qui se dressent chaque jour devant lui au sujet des causes suggestives ou hallucinatoires, il pose lui-même un point d'interrogation et se demande si certains événements ne sont pas marqués à l'avance dans un but tout providentiel pour le progrès collectif et individuel.

A. BOUVIER.

HESPÉRUS

(*Suite*)

L'homme, en son trou, gisait, et je le voyais mal.
Sa forme n'était pas même d'un animal,
Sinon de quelque chien rampant, de basse espèce.
Il était tombé là comme une chose épaisse,
Inerte ; l'on eût dit d'un ramas de haillons.
Mais un jet du couchant le baigna de rayons,
Et je vis émerger du mur sa face terne.
Tel, blême, dans l'eau noire d'une citerne,
La lune ; tel le front d'un cadavre embaumé.
Et cette face était comme un livre fermé.
Vivait-elle ? Ses os saillaient, tendant les rides ;
Quelques poils gris épars sur ses tempes arides
Semblaient tels qu'il en pousse aux morts dans le tombeau.
Pourtant, vers le miroir, où le rouge lambeau
Frôlait de son image en tremblant apparue
L'évanouissement léger dans une rue
D'un passant qui fuyait comme une brume fond,
Elle tournait des yeux lourds d'un songe profond.
Ces yeux dont émanait, presque éteinte, une flamme,
Etaient les soupiraux uniques par où l'âme
Du vieux nain, torche, hélas ! d'un caveau, se fit voir ;
Et leur rayon, longtemps versé dans le miroir
Qui le renvoyait, pâle, à ces prunelles sombres,
Formait un fraternel échange, entre les ombres
De l'habitacle morne et de l'hôte hébété,
Du peu que l'un et l'autre ils avaient de clarté.

Je m'appuyais au mur, contemplant en silence
Le lieu, l'homme.

Ma main, qui pendait, heurta l'anse
De la cruche gisant vide sur les pavés ;
J'allai vers la fontaine, et je revins.

« Buvez »
Dis-je. Le nain frémit à ma voix comme un homme
Qui s'éveille, et cria :

« Qui va là ? Je me nomme
Hespérus ! j'ai reçu, quoique indigne, le don
De vaincre dans les champs sacrés d'Armageddon
Les satans qui criaient : silence, à la Parole !
Passant, qu'es-tu ? ton front n'a pas la banderole
Ecarlate qui fait reconnaitre un Esprit
De Jupiter, selon qu'un voyant me l'apprit.
Souffres-tu ? car il est des Anges solitaires...
Mais peut-être tu viens des Ténébreuses Terres
D'où monte, obscur défi de l'Ombre aux Cieux lointains,
La fameuse splendeur de Lucifers éteints ! »

Hélas ! c'était un fou. Je lui tendis sa cruche.

« Tu n'es donc pas celui qui se nomme l'Embûche,
Car Dieu limite au mal la ruse du méchant. »

Sa voix, calmée, avait quelque chose d'un chant
Triste, que l'on entendrait de loin.

Il dit encore :

« Pourtant, je boirai peu. Tel qui se prive, adore,
Et trouve, s'il jeûna de pain et de boisson,
Sa faim grand-pannetier, sa soif grand-échanson,
Dans l'éternel repas, près des pures fontaines. »

(*A suivre.*) CATULLE MENDÈS.



JEANNE LA PATRIOTE

Il était réservé à notre siècle de voir un successeur de Pierre Cauchon faire après trois cent cinquante ans d'oubli l'apologie de Jeanne d'Arc.

Il faut une rare impudence pour oser promener à travers la France les cendres de cette martyre de l'intolérance pour lui élever une chapelle qui conviendrait mieux à Jeanne la papesse.

Il faut une audace toute jésuitique pour dénaturer l'histoire de cette sainte laïque, afin d'en faire une souveraine de l'Église.

Les catholiques ont beau adorer maintenant celle qu'ils ont brûlée, ils n'empêcheront pas qu'elle fut condamnée comme hérétique, relapse et apostate, crimes qualifiés par la très sainte Église d'exécrables et d'abominables.

« Revêtue d'une longue robe de deuil », coiffée de la mitre de l'Inquisition, soutenue et aidée par le prêtre Martin l'Advenu et Jean Massieu l'appariteur, elle monte sur le bûcher; on l'attache au poteau avec une chaîne de fer. A ce moment, l'évêque de Beauvais descend de son siège à la tête de son clergé, fait le tour du bûcher et y met le feu lui-même. » « Hélas!! que vous ai-je donc fait pour me traiter si cruellement », lui dit Jeanne, mais un voile de fumée la dérobe aux regards de cette horde de prêtres, de moines et de gens de guerre ; les flammes crépitent. De ce corps tendre, de cette chair pure, belle fille de 21 ans, il ne restera bientôt qu'un peu de cendre.

Horreur!!....

Eglise (1), voilà ton œuvre ! l'histoire, voilà ton ennemie!

Tous les évêques de France, M. Pagis en tête, peuvent prêcher pour lui élever un autel ; ils ne laveront jamais la tache de sang qui macule cette feuille de l'histoire, véritable page d'infamies.

Du haut de son bûcher, Jeanne l'héroïque, la sublime patriote, n'eut pas une parole de haine ; elle n'avait pas un cœur de dévote, mais elle a laissé échapper ces simples mots qui traverseront les siècles comme un glas funèbre pour l'Église ;

« O évêque, je meurs par vous ! »

L. Fadray.

L'ÉLIXIR DE VIE (2)

(Suite)

Comme il s'agissait d'un enfant — l'éternel problème qui émeut les plus sceptiques, — on m'écouta attentivement, et nul ne me railla lorsque j'affirmai l'émotion douloureuse que m'avait causée mon ignorance.

— Ecoute, me dit Gaston Dussault, un jeune docteur dont nous reconnaissions tous la haute valeur, je n'ai pas la prétention de te donner le mot du logogriphe que tu nous proposes. Mon observation sera d'un caractère plus général et en même temps de nature, hélas ! peu encourageante. Il y a deux périodes dans la vie du médecin. La première — temps de jeunesse — comporte la curiosité ardente, la volonté de vaincre le mal, le dévouement que rien ne rebute. C'est aussi le temps du travail acharné, avec quinze et vingt-heures de lecture ou de griffonnage, avec la brûlure des yeux à des mèches de chandelles fumeuses et mal odorantes. Or, pendant que nous potassons avec cette furie, la vie marche, s'agite, se rue autour et en dehors de nous. Nous nous bouchons les oreilles pour n'entendre pas le bruit que fait l'humanité, la grande malade souffrant par les poumons, par le cœur, par le cerveau. Nous demandons à autrui la science toute faite, celle que le passé a entassée dans les in-8° formidables de lourdeur et de prix et le temps nous manque pour apprendre le secret de la vie et de la mort dans le seul livre toujours ouvert illustré de *schemas* toujours nouveaux, sincères et probants, et ce livre, le voici...

D'un geste circulaire, il montrait le boulevard ; le gaz jetait ses bandes blanchâtres dans lesquelles roulait le flot incessant des promeneurs.

— Voilà le grand manuel de pathologie interne et externe, continua-t-il; voilà la philosophie en action. Que voyons-nous de cela, nous, les jeunes, rivés à l'hôpital ou au cabinet de travail ? Et ceci est un volume, un chapitre, un alinéa de la vaste encyclopédie médicale qui est la société tout entière. Ah! s'écria-t-il d'un accent dont la sincérité nous frappa, avoir le temps — c'est-à-dire l'argent de la vie quotidienne — et se consacrer tout entier à la lecture de la bibliothèque humaine, de ce dictionnaire universel dont chaque homme est une page, l'épeler, la transcrire, l'annoter... et après cela faire de la médecine ! Que dis-je ? Après cela, la médecine serait faite... car alors on aurait autopsié, non des cadavres, mais des êtres vivants, des cerveaux, des poitrines et des cœurs... Dix ans d'observations accomplies avec le superbe courage que nous mettons à remuer des cendres d'érudition, et la vraie flamme jaillirait!...

— Mais après le travail forcené auquel nous devons nous condamner, m'écriai-je, il nous reste plus de la moitié de notre vie...

— Pour devenir le second homme qui est en tout médecin, interrompit-il, le découragé, le sceptique, l'ignorant, le praticien banal et routinier qui vise la croix d'honneur et l'Académie. Quand nous nous évadons des livres, nous sommes aveugles et ne voyons plus l'homme...

A ce moment, je poussai une exclamation et, posant ma main sur son bras :

— Regarde, lui-dis-je.

Il suivit l'indication que lui donnait mon doigt.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il.

— C'est le vieillard dont je te parlais tout à l'heure... M. Vincent !...

En effet, sous le reflet cru des cristaux dépolis, le vieillard s'avançait lentement, péniblement, et je frissonnais en constatant l'incroyable changement qui s'était produit en lui depuis une heure à peine que je l'avais quitté.

Il me paraissait blafard, maigre, voûté, brisé. A chaque pas traîné sur l'asphalte, il regardait autour de lui, tournant son cou branlant dont je croyais entendre craquer les vertèbres.

— Hé! mais, s'écria un de nos voisins, c'est le vieux Thévenin ! Il n'est donc pas mort?

— En effet, reprit Gaston, qui l'avait regardé plus attentivement; je ne l'avais pas reconnu tout d'abord...

— Mais qui est M. Thévenin ? demandai-je impatiemment.

(1) Nous croyons que notre collaborateur a voulu désigner le clergé de cette époque et non l'Eglise. — N. D. L. R.

(2) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts.



Sans me répondre directement, Gaston continua, comme se parlant à lui-même :

— Je l'ai rencontré il y a quelques mois à peine ; il était alerte et rajeuni...

(A suivre.) JULES LERMINA.

NOUVELLES DIVERSES

Les Indépendants Lyonnais

Tous les abonnés directs de l'*Union occulte française* ont le droit d'assister aux conférences les 1er et 3me dimanches de chaque mois.

Nous leur rappelons particulièrement que les séances commencent à 3 heures du soir et qu'à partir de cette heure-là personne ne sera admis.

Revue des journaux

La presse lyonnaise s'en est donné à cœur joie à l'occasion de l'affaire Gouffé pour dauber spirites et magnétiseurs. Hélas! il en est un d'entre eux qui aurait bien dû réfléchir avant de noircir son papier, c'est le *Nouvelliste*, mais enfin il est pardonnable, vu son ignorance absolue de la Science occulte, et même nous pourrions ajouter sa méconnaissance complète de la religion qu'il *semble professer*.

***

L'*Action*, organe socialiste hebdomadaire, diffère, il est vrai, un peu de nos vues spiritualistes, mais elle a le grand mérite de défendre le malheureux et les exploités. C'est à ce titre que nous en conseillons la lecture, nous espérons même que les collaborateurs de cet organe prendront quelque plaisir à étudier la conférence de notre ami Julien Lejay.

***

La *Vie lyonnaise*, littéraire, scientifique. Cette revue mérite de vivre parmi nous. Signalons dans le dernier numéro de très belles poésies, ainsi que de très jolis articles sur l'actualité. Abonnement : un an, 8 fr. ; le numéro, 15 cent.

Revue des Revues

L'*Initiation*. Cette élégante revue s'est définitivement créé une place dans le monde savant et son succès va de plus en plus grandissant. Ajoutons que, fidèle à ses habitudes, l'*Initiation* donne dans son dernier numéro une superbe prime phototypique. Nous signalons deux magnifiques poésies de Stanislas de Guaita et les « Éléments de la Kabbale » en dix leçons inédites, d'Éliphas Lévi. Abonnement : 10 fr. par an. On s'abonne au *Groupe*, 5, cours Gambetta.

***

Le *Spiritisme* (1er janvier). Dans ce numéro, M. G. Delanne continue son étude sur « Spiritisme et occultisme ». Quoique cet article soit intéressant au plus haut point, nous souhaiterions pourtant que M. Delanne nous montre que les occultistes ont véritablement tort dans la théorie de l'inconscient, en citant et en analysant les textes occultes. Ainsi, nous serions très heureux de voir un spirite devenir érudit dans la question.

***

Le *Moniteur spirite et magnétique*. Nous signalons dans cette petite revue, toujours prospère, un article très intéressant de M. Bouvery, intitulé « Quelques Observations ».

***

Revue psychologique illustrée. Force psychique, de L. Moutin; Pour et Contre, de A. Goupil, surtout à lire. Le numéro 50 cent. Chevrol-Girard, 38, quai de l'Hôpital.

Erratum

Dans le dernier numéro de l'*Union occulte française*, page 3, 2e colonne, au-dessous du titre *la Science occulte appliquée à l'économie politique*, lire : Conférence par M. Julien *Lejay*, et non Lermina.

Le Gérant : A. BOUCHET.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : Elie STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Dr Foveau de Courmelles, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. — 1re Année. — N° 5 — Abonnement : Un an **3** fr.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er FÉVRIER 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

Lire plus loin : "Réponse à M. le docteur AUGAGNEUR"

SOMMAIRE :

L'ÉTUDE DE L'OCCULTISME

Le succès croissant de l'*Union occulte française* à Lyon a soulevé certaines polémiques, très courtoises d'ailleurs, dans les cercles spirites, et nous devons répondre de notre mieux aux questions qui nous sont posées à ce sujet de divers côtés.

L'occultisme présente pour les étudiants certains défauts et il offre aussi de nombreux avantages, ne serait-ce que sa prise en sérieuse considération par nos philosophes les plus savants, comme M. Ad. Franck.

La doctrine spirite est claire, simple, facile à comprendre et rend compte de nombreux phénomènes. De plus elle est appuyée sur les données sans cesse renouvelées de l'expérience, ce qui lui donne une autorité toute particulière.

Aussi comprend-on facilement la difficulté qu'éprouvent les étudiants qui se rendent compte de l'action du périsprit, de l'assistance des esprits supérieurs et du progrès indéfini de la monade humaine, à se lancer dans les théories en apparence si compliquées de l'occultisme, théories qui prennent de jour en jour une importance plus grande.

L'apport de ces théories compliquées est-il nécessaire ? Peut-il être de quelque utilité pour le progrès de la doctrine spirite elle-même ?

C'est ce qu'il nous faut chercher.

*
* *

Tous ceux qui se sont occupés sérieusement des phénomènes spirites savent que certaines des communications obtenues ne sauraient être attribuées à leur signataire sans détruire de suite toutes les bases les plus solides de la raison humaine.

Ainsi il suffit de parcourir les revues spéciales et certains des livres spirites pour voir des « communications » dans lesquelles *Ponce Pilate* discute avec *Caïphe* au sujet de Jésus-Christ, tandis que *saint Jean, la Vierge Marie, Robespierre* et *D'Artagnan* actionnent d'autre part leurs médiums chéris. Et je ne parlerai pas de *Victor Hugo* venant accabler les auditeurs de vers de treize pieds ou de rimes atroces. Ces faits sont connus des spirites sérieux qui les déplorent, les attribuent aux « esprits farceurs », mais sans aller plus loin. La raison de celui qui reçoit la communication est, ainsi que le montre Allan Kardec, le seul juge de la vérité de la communication obtenue.

Les hommes de science à qui l'on vient présenter une communication de *Jésus-Christ* ne peuvent que faire une enquête sur l'état mental de celui qui a obtenu la communication et sont fort étonnés en voyant que c'est un homme parfaitement sain et doué de solides facultés d'analyse.

Les spirites eux-mêmes cherchent par des expériences répétées à sortir de ce cercle vicieux : les fausses communications des grands hommes ayant oublié l'orthographe,

et la réalité absolue des phénomènes inexplicables pour la science.

Lors du Congrès de 1889, le comité d'organisation était composé des membres de toutes les écoles spiritualistes en outre de ceux des écoles spirites. Tous étaient d'accord :

1° Sur la réalité absolue des phénomènes spirites ;
2° Sur la persistance du Moi-Conscient après la Mort ;
3° Sur la communication possible avec les Morts.

Il y avait donc à ce congrès des écoles qui donnaient des explications différentes de celles des spirites au sujet des phénomènes produits, car qui dit écoles différentes dit avis différents.

L'admission unanime par ces écoles de la « communication possible avec les morts » indiquait d'autre part que, si des réserves étaient faites sur certaines des communication, ces réserves n'étaient ni générales, ni sectaires.

Laissant de côté la nomenclature de ces écoles, nous ne nous attacherons qu'à la plus importante, celle qui s'est consacrée à l'étude de l'*occultisme*.

***

Les occultistes doivent exposer, pour expliquer un phénomène en apparence extra-naturel, *toutes les doctrines énoncées* avant de prendre un avis.

Ainsi, si on présente à un occultiste une communication de la *Vierge Marie*, il devra faire une enquête sérieuse sur les membres présents à la séance où la communication a été obtenue pour voir s'il ne s'y trouvait pas un ou une catholique qui aurait agi par « suggestion mentale ». Il doit de plus faire une enquête sur les lectures du médium et sur ses habitudes pour voir s'il n'y a pas influence du milieu sur le phénomène produit.

Il suit de là qu'avant d'admettre l'explication spirite, toutes les explications possibles auront été mises en avant.

On voit par là que lorsque les occultistes défendent le spiritisme, comme ils le font personnellement, c'est à bon escient et en toute connaissance de cause.

***

De ces considérations il découle un fait important. C'est que le moindre des étudiants en occultisme doit avoir étudié et doit connaître les théories et les phénomènes du magnétisme et du spiritisme comme un étudiant en médecine doit avoir étudié la physiologie et la thérapeutique. La réciproque est-elle vraie ?

On sait bien que non.

Beaucoup connaissent au mieux le magnétisme ou le spiritisme sans jamais avoir pris soin d'étudier l'occultisme, c'est-à-dire les théories mystiques de l'Inde, de l'Égypte, des Pythagoriciens, des Néo-platoniciens, de l'École d'Alexandrie et des Hermétistes sur ces phénomènes, mystérieux pour nos savants.

Voilà pourquoi un occultiste doit toujours savoir le spiritisme et *quelque chose de plus* ; voilà pourquoi les explications données par l'occultiste sont peut-être plus compliquées, mais sont toujours le fruit d'un véritable travail synthétique.

Le devoir de l'homme sérieux et vraiment épris de vérité est de demeurer impartial et de toujours juger en connaissance de cause, en mettant de côté toutes les considérations secondaires : voilà pourquoi tous les spirites sérieux auront à cœur de connaître les données de la Science occulte, pour pouvoir discuter à valeur égale avec ses représentants.

PAPUS.

RÉPONSE A M. LE DR AUGAGNEUR

Depuis bien longtemps des réponses sont adressées sans succès au journal qui publie chaque semaine les chroniques de M. Augagneur.

Aujourd'hui que Lyon possède un organe s'occupant des questions si désagréables audit docteur, nous répondrons ici à ses articles chaque fois qu'il sera utile de le faire, mais pourtant sans entamer aucune polémique.

Voici plusieurs fois, et tout dernièrement encore dans le *Supplément du Lyon Républicain*, que M. Augagneur traite avec un parti pris sans égal les questions d'Hypnotisme et de Spiritisme. Sa façon d'agir envers ses lecteurs montre une parfaite ignorance de sa part sur les sujets qu'il veut aborder. C'est à ce propos qu'il nous a paru bon d'opposer à ces arguties l'étude de M. le professeur Ch. Richet, de la Faculté de Médecine de Paris.

Cette étude, qui a pour titre : *Les Hallucinations télépathiques*, éclairera certainement le public en lui montrant que nos premiers professeurs des Facultés ne dédaignent pas l'étude des phénomènes si troublants qui font reculer les négateurs *a priori*.

ELIE STEEL.

P. S. — M. Hennequin, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, retrouvera dans cette étude un sujet avec lequel il a passionné l'hiver dernier au palais Saint-Pierre un auditoire très nombreux. Mais, hélas ! Monsieur le professeur, pourquoi vous êtes-vous arrêté en si bon chemin ?

LES

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES [1]

Voici un livre de science qui ne rentre pas dans les cadres classiques. Tout y est nouveau, le but et la méthode. C'est donc une tentative extrêmement hardie, qui mérite la profonde attention du public.

Pour ma part, je crois cette hardiesse absolument légitime, et je vais essayer de la justifier.

Certes, nous avons le droit d'être fiers de notre science de 1890. En comparant ce que nous savons aujourd'hui à ce que savaient nos

(1) Cette notice est la préface d'un livre qui paraîtra prochainement à la librairie Félix Alcan : *les Hallucinations télépathiques*. — Un vol. in-8 de la *Bibliothèque philosophique contemporaine*. — C'est la réduction d'un ouvrage anglais considérable, en 2 gros vol. in-8 : *Phantasms of the Living*, par MM. Gurney, Myers, Podmore, chez Trübner ; Londres, 1888.



ancêtres de 1490, nous admirerons la marche conquérante que l'homme a faite en quatre siècles. Quatre siècles ont suffi pour créer des sciences qui n'existaient pas, même de nom, depuis l'astronomie et la mécanique jusqu'à la chimie et la physiologie. Mais qu'est-ce que quatre siècles, au prix de l'avenir qui s'ouvre à l'homme? Est-il permis de supposer que nous ayons, en si peu de temps, épuisé tout ce que nous pouvons apprendre? Est-ce que, dans quatre siècles, en 2290, nos arrière-petits-neveux ne seront pas stupéfaits de notre ignorance d'aujourd'hui? et plus stupéfaits encore de notre présomption à nier sans examen ce que nous ne comprenons pas?

Oui! notre science est trop jeune pour avoir le droit d'être absolue dans les négations : il est absurde de dire : « Nous n'irons pas plus loin. Voici des faits que l'homme n'expliquera jamais. Voici des phénomènes qui sont absurdes et qu'il ne faut pas même chercher à comprendre, car ils dépassent les bornes de notre connaissance. » Parler ainsi, c'est se limiter au petit nombre des lois déjà établies et des faits déjà connus; c'est se condamner à l'inaction, c'est nier le progrès, c'est se refuser d'avance à une de ces découvertes fondamentales qui, ouvrant une voie inconnue, créent un monde nouveau; c'est faire succéder la routine au progrès.

En Asie, un très grand peuple est resté stationnaire depuis trente siècles pour avoir raisonné ainsi. Il y a en Chine des mandarins, très doctes et très érudits, qui passent des examens prodigieusement difficiles et compliqués, où ils doivent faire preuve d'une connaissance approfondie des vérités enseignées par Confucius et ses disciples. Mais ils ne songent pas à aller au delà ou en avant. Ils ne sortent pas de Confucius. C'est leur horizon tout entier, et ils sont à ce point abêtis qu'ils ne comprennent pas qu'il en existe d'autres.

Eh bien, dans nos civilisations, plus amies du progrès, il règne une sorte d'esprit analogue; nous sommes tous, plus ou moins, semblables aux mandarins; nous voudrions enfermer dans nos livres classiques le cycle de nos connaissances, avec défense d'en sortir. On révère la science, on lui rend, non sans raison, les plus grands honneurs; mais on ne lui permet guère de s'écarter de la voie battue, de l'ornière tracée par les maîtres, de sorte qu'une vérité nouvelle court grand risque d'être traitée d'anti-scientifique.

Et cependant il y a des vérités nouvelles, et, quelque étranges qu'elles paraissent à notre routine, elles seront un jour scientifiquement démontrées. Cela n'est pas douteux. Il est mille fois certain que nous passons, sans les voir, à côté de phénomènes qui sont éclatants et que nous ne savons ni observer ni provoquer. Les hallucinations véridiques, qui sont le principal objet de ce livre, rentrent probablement dans ces phénomènes; difficiles à voir, parce que notre attention ne s'y est pas suffisamment portée, et difficiles à admettre, parce que nous avons peur de ce qui est nouveau, parce que la néophobie gouverne les civilisations anciennes et brillantes; parce que nous ne voulons pas être dérangés dans notre paresseuse quiétude par une révolution scientifique qui troublerait les idées banales et les données officielles.

Donc, dans l'étude des hallucinations véridiques, MM. Gurney, Myers et Podmore — et une part prépondérante doit être faite à M. Ed. Gurney, dont la mort prématurée a été une perte irréparable (1) — ont cherché à concilier ce qui est en apparence inconciliable : d'une part, une précision rigoureuse dans la démonstration; d'autre part, une audace extraordinaire dans l'hypothèse. C'est pourquoi l'ouvrage est vraiment scientifique, si extraordinaire que puisse paraître la conclusion aux yeux de ceux qui s'attribuent le monopole de l'esprit scientifique.

Supposons qu'il s'agisse de démontrer qu'il est certaines hallucinations, lesquelles, au lieu d'être dues au hasard de l'imagination, présentent un rapport étroit avec un fait réel, éloigné, impossible à connaître par le secours de nos sens normaux (1) : comment pourrait-on procéder à cette démonstration? Je ne vois guère que trois moyens : 1° le raisonnement, 2° l'observation, 3° l'expérience.

Eh bien, prenons ces trois moyens successivement, et voyons ce qu'ils valent les uns et les autres.

Le raisonnement est insuffisant; cela est clair. Jamais par A + B on ne pourra prouver qu'il y a de par le monde des revenants ou des fantômes. A vrai dire, on sera tout aussi mal fondé à prouver par le raisonnement la négative. Raisonnements, déductions, syllogismes, paralogismes, calcul des probabilités ou calcul intégral, tout cet appareil sera inefficace à prouver qu'il y a des revenants ou qu'il n'y en a pas. C'est du verbiage, et il faut passer à une autre preuve.

L'observation est une ressource précieuse; mais cette observation a un caractère empirique, fortuit, qui ne permet pas une démonstration absolument irréfutable. Toutefois, à force de patience et de persévérance, certains cas bien complets, bien démonstratifs, qu'on lira plus loin, ont été recueillis, qui constituent des faits positifs. L'interprétation en est évidemment très délicate; mais, à mon sens, il n'est pas permis d'invoquer la mauvaise foi des observateurs ou la possibilité d'une coïncidence fortuite.

Alors la conclusion s'impose. Il y a une relation entre l'hallucination de A et la mort de B : relation qui nous échappe absolument et que nous devons nous borner à constater. Faisons donc cette constatation : faisons-la franchement, résolument, et concluons qu'il y a un lien entre les deux phénomènes.

A vrai dire, cette observation est une donnée empirique. Elle ne se produit pas comme nous le désirons. C'est un fait, ce n'est pas une loi; c'est un phénomène entrevu, ce n'est pas un phénomène étudié. C'est à peu près ainsi qu'avant Franklin et Galvani, on connaissait l'électricité! On savait que les maisons, les meubles, les hommes sont frappés par la foudre du ciel; mais on se bornait à constater les effets destructifs de l'éclair. On ne connaissait ni les conditions de l'étincelle électrique, ni les causes qui la faisaient naître. En un mot, c'était un grossier empirisme; car les sciences d'observation ne peuvent guère dépasser l'empirisme.

Toutefois, plusieurs observations rapportées dans ce livre sont si bien prises, si complètes, qu'il est difficile de ne pas se sentir ébranlé par de pareilles preuves.

Si l'on me permettait de citer mon propre exemple, je pourrais parler des impressions successives par lesquelles j'ai passé en lisant certains des récits exposés dans les *Phantasms of the Living*. Je n'ai pas abordé cette lecture sans une incrédulité railleuse; mais, peu à peu, comme je n'avais aucun fétichisme pour la science dite officielle, j'ai fini par acquérir la conviction que la plupart de ces récits étaient sincères; que les précautions multiples, nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authenticité du fait, avaient été prises, et que, si extraordinaire que fût la conclusion, on ne pouvait se refuser à l'admettre.

Mais — c'est là le défaut des sciences qui reposent sur l'empirisme et non sur l'expérience — la conviction que donnent de pareils récits est fragile. Quand il s'agit d'un fait qui peut être à chaque minute vérifié, comme la composition centésimale de l'eau en hydrogène et

(1) M. Ed. Gurney était un psychologue aussi érudit qu'ingénieux. Il a fait un travail remarquable de psychologie physiologique : *The power of sounds*. Ses recherches sur l'hypnotisme témoignent d'une perspicacité pénétrante et rare, et je ne crois pas être désagréable à ses deux collaborateurs en disant que la part qu'il a prise au plan comme à l'exécution des *Phantasms of the Living* a été considérable.

(1) Pour prendre un exemple précis, A, étant dans l'Inde, voit, le 12 janvier, à huit heures du soir, l'ombre, le fantôme de son frère B, qui est en Angleterre et qu'il a tout lieu de savoir bien portant, et ne courant aucun danger. Or B est précisément mort d'accident, le 12 janvier, quelques heures auparavant; ce qu'A ne peut pas savoir. Donc l'hallucination de A est véridique, en rapport avec la mort de B qui est réelle.

en oxigène, il n'y a pas de place pour le doute ni l'hésitation. La composition de l'eau est un fait d'une certitude absolue, tandis que l'authenticité et la bonne observation d'une hallucination sont d'une certitude relative et imparfaite.

Peu importe cependant : car, à moins de refuser toute valeur au témoignage humain, ces histoires sont vraies et exactes. Le long et patient travail de MM. Gurney, Myers et Podmore a consisté précisément dans la collection de témoignages, la vérification des faits allégués, la constatation des dates, des heures et des lieux, par des documents officiels. On devine quelle immense correspondance cette précision a exigée. Pourtant il ne faut pas regretter tant d'efforts, car le résultat a été excellent. Des faits bien exacts, indiscutables, ont été rapportés. En un mot, autant que la preuve pouvait être faite par des témoignages, cette preuve a été faite ; et, si la certitude n'est pas plus grande, c'est qu'elle ne pouvait l'être davantage, à cause de la méthode même qui n'est pas capable d'une aussi grande perfection, d'une précision aussi irréprochable que l'expérimentation.

Voyons alors ce que donne en pareille matière l'expérimentation. Eh bien, je ne crains pas de l'avouer, c'est assez peu de chose. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu, ni les uns ni les autres, démontrer rigoureusement qu'il y a suggestion mentale, transmission de la pensée, lucidité, sommeil à distance. La démonstration adéquate nous échappe ; car, si nous l'avions, elle serait si éclatante qu'elle ne laisserait pas un incrédule. Hélas ! les démonstrations expérimentales sont assez faibles pour qu'il soit bien permis d'être incrédule. Certes, par-ci par-là on a rencontré de très beaux résultats, que pour ma part je regarde comme très probants, sans prétendre qu'ils sont définitifs. Les alchimistes parlaient avec envie de la dernière expérience, *experimentum crucis*, qu'ils méditaient comme couronnement de leurs efforts. Eh bien, cet *experimentum crucis*, personne n'a pu encore le produire. Il y a eu de remarquables expériences, des tentatives qui ont *presque* réussi, mais qui, malgré leur succès, ont toujours laissé une certaine place au scepticisme et à l'incrédulité, comme un *caput mortuum*, suivant l'expression des alchimistes, qui permet le doute et empêche l'entraînement absolu de la conviction.

En parlant ainsi, je ne veux pas à coup sûr déprécier les résultats qui ont été obtenus, résultats très importants, et qui entraîneraient l'absolue conviction de tous, si nous étions les maîtres de les produire de nouveau à notre gré, et de les recommencer aussi souvent qu'il nous plairait avec la certitude de réussir comme précédemment et suivant les mêmes errements. Ce qui rend les démonstrations expérimentales fragiles, ce n'est pas qu'elles soient mauvaises — il y en a d'excellentes qu'on trouvera dans le cours de ce livre, — c'est qu'elles ne sont pas répétables ; ce qui se comprend, si l'on songe à l'infinie variété des intelligences humaines qui se modifient elles-mêmes à chaque seconde, suivant des lois mystérieuses qui nous sont absolument fermées.

Assurément, c'est grand dommage, car la démonstration expérimentale, quand elle sera donnée — et je ne doute pas qu'elle le soit bientôt — a cet avantage de ne plus laisser le moindre refuge à l'hésitation. Le jour où on aura fourni une preuve expérimentale de la télépathie, la télépathie ne sera plus discutée, et elle sera admise comme un phénomène naturel, aussi évident que la rotation de la terre autour de son axe ou que la contagion de la tuberculose. Que l'on pense un peu à ce qui s'est passé pour le magnétisme animal et l'hypnotisme. Personne ne voulait l'admettre : c'était comme une fable, une légende ridicule. Il y a quelque dix-huit ans, quand je m'en suis occupé (avec une grande ardeur), j'étais presque forcé de me cacher, pour ne pas exciter raillerie, dédain ou pitié. On me disait que c'était me perdre, tomber dans le domaine des charlatans ou des songe-creux. Eh bien, est-ce que dans ce court espace de temps, de 1873 à 1890, les idées sur l'hypnotisme n'ont pas subi une étrange transformation ?

Omnia jam fient fieri quæ posse negabam.

Je m'imagine que pour la télépathie nous assisterons à une transformation pareille, et que notre audace d'aujourd'hui paraîtra dans quelques années une banalité tant soit peu enfantine.

C'est qu'en effet jusqu'à présent bien peu d'expérimentateurs ont abordé scientifiquement la télépathie. Soit paresse d'esprit, soit néophobie, soit scepticisme, ce grand problème a été à peu près laissé à l'écart. Que l'on compare le petit nombre de ceux qui l'ont étudié au nombre immense de chercheurs qui ont par exemple étudié la composition de la pyridine et de ses dérivés. Certes, l'histoire de la pyridine est bien intéressante, et on a fait sur ce point limité de la chimie de bien importantes découvertes, mais peut-être en somme la connaissance approfondie de cette substance est-elle moins grave pour la destinée humaine que l'analyse des plus secrètes fonctions de l'âme humaine. Les liaisons des atomes de carbone entre eux sont une fort belle étude ; mais il ne faut pas dédaigner une série d'expériences qui nous ouvriront peut-être — pour la première fois — une nouvelle faculté, tout à fait inconnue, de l'intelligence, un de ces problèmes de l'*au-delà*, sur lesquels depuis vingt siècles se sont exercés sans succès les plus grands génies de l'humanité. Eh bien, on trouverait sans peine cinq cents chimistes qui ont écrit des mémoires sur la pyridine et ses dérivés, mémoires excellents et ingénieux, fondés sur de difficiles et laborieuses investigations ; mais on ne trouverait pas vingt psychologues ayant analysé avec méthode la télépathie, ses causes, ses conditions, les procédés à suivre pour la démontrer. Peut-être même ce chiffre de vingt est-il encore beaucoup trop fort. Non, ce n'est pas vingt expérimentateurs, c'est bien cinq ou six qu'il faudrait dire. Or, quoiqu'ils soient très peu nombreux, ils ont obtenu des résultats formels, très importants. Quelle ample moisson de faits nouveaux s'ils avaient pu trouver des aides ou des imitateurs ! On trouverait, je suppose, mille heures de travail dépensées à l'étude de la pyridine contre une heure de travail à l'étude de la télépathie.

Mais revenons à l'ouvrage que nous présentons au public français. Nous ignorons l'accueil qui lui sera fait. L'esprit français est positif et sceptique, et peut-être l'idée que les revenants et les fantômes ont quelque réalité fera sourire plus d'un de nos compatriotes. Mais ces sourires nous touchent peu, si nous pouvons susciter quelque travailleur à nous aider à notre entreprise. Les faits d'hallucinations véridiques ont été surtout recueillis en Angleterre et en Amérique. Il n'est pas douteux qu'on en trouvera beaucoup en France. Nous voulons étendre le champ de nos investigations, et c'est pour cela que nous faisons appel aux concours de toutes les bonnes volontés.

Nous demandons des observations : nous demandons des expériences. Pour les observations, on voit comment elles doivent être prises ; des récits de première main sont indispensables. Il faut que celui qui a eu une hallucination la raconte lui-même avec tous les détails, et toutes les circonstances, même les plus futiles en apparence, qui ont accompagné le phénomène. L'observation doit être impartiale, et même écrite avec scepticisme plutôt qu'avec crédulité. Le narrateur ne doit pas exprimer son opinion ; il doit raconter ce qu'il a vu, et accumuler les preuves et documents qui corroborent son récit.

Quant aux expériences, elles sont plus difficiles à faire que les observations ne sont difficiles à prendre ; il faut du temps, il faut surtout une patience qui ne connaît ni la lassitude ni le découragement, malgré des obstacles toujours renaissants ; il faut aussi l'application permanente d'une méthode expérimentale rigoureuse. Mais, quelque difficiles que soient ces multiples conditions, elles ne sont



pas impossibles à rencontrer. Parmi les nombreux sujets hypnotiques qui existent actuellement en France, il en est beaucoup qui seraient susceptibles d'une sorte d'éducation, de *dressage*, dans le sens des facultés dites surnaturelles. Qu'on les étudie, qu'on les exerce à ce point de vue. Par exemple, qu'on mette à profit ce qui a exercé (assez vainement d'ailleurs) la sagacité (?) des magnétiseurs du milieu de ce siècle, c'est-à-dire l'étrange faculté de connaître les maladies, si tant est que cette faculté existe: ou encore qu'on essaye de reproduire le sommeil à distance, ce qui semble bien être un fait réel, quoique extrêmement rare.

Vraiment il est temps de prendre souci de ces nobles problèmes ; et pourtant nous craignons fort qu'on n'accueille cet ouvrage avec indifférence. Nous ne redoutons pas les critiques. Pour peu qu'elles soient loyales et sincères, nous les recevrons avec grande reconnaissance. Non, ce qui nous effrayerait, ce serait de voir le silence se faire devant un tel travail. La masse du public ne se laisse toucher que par des considérations pratiques. Elle est disposée à s'intéresser à une invention mécanique nouvelle, à une réforme de l'hygiène. Rien n'est plus juste assurément ; mais pourquoi ne pas regarder comme extrêmement important ce qui peut jeter une lumière éclatante sur l'intelligence humaine, ce mystère des mystères ? Certes, nous ne voyons pas l'application pratique immédiate des recherches de cet ordre, mais en quoi en sont-elles moins intéressantes ?

C'est la première fois qu'on ose étudier *scientifiquement* le lendemain de la mort. Qui donc osera dire, sans avoir jeté les yeux sur cet ouvrage, que c'est une folie ?

Nous espérons que tous les lecteurs de ce livre comprendront qu'il s'agit d'une grande chose. C'est le premier pas fait dans une voie absolument nouvelle. De là la nécessité de l'indulgence. L'ouvrage n'est pas parfait, il y a des lacunes ; il appartient au public d'y suppléer par des conseils, des observations, des expériences, de nous aider, de devenir notre collaborateur éclairé et assidu. Sans lui, nous ne pouvons rien. Avec lui, au contraire, nous pouvons — c'est du moins notre ferme espoir — créer les fondements d'une science métaphysique positive, qui, au lieu de s'appuyer sur des vagues et nuageuses dissertations, s'appuie sur des faits, des phénomènes et des expériences.

CH. RICHET.

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1)

(*Suite*)

Dès longtemps disloquée par le schisme, l'hérésie et les dissensions politiques, la Confédération théocratique du Bélier avait cessé d'être : à peine quelques contrées fragmentaires de ce vaste empire religieux restaient fidèles à l'enseignement intégral comme au culte traditionnel. — Elles s'opposaient encore, pétrifiées dans leur immuable orthodoxie, à la marée montante d'iniquités et de corruption, soulevée à flots toujours plus menaçants autour d'elles. Mais partout ailleurs de récentes autocraties, assez discordantes pour s'être attribué chacune des lois, des mœurs et des rites nouveaux, s'accordaient au moins pour introduire dans leurs usages publics, et revêtir de la sanction religieuse le principe abominable du sang humain répandu par l'homme en l'honneur de la divinité.

Réellement mais inconsciemment révélateur d'une décadence profonde dans l'ésotérisme (monopolisé en vain par les sacerdoces schismatiques), ce rite impur et sacrilège manifestait le Grand Arcane désormais incompris dans un de ses plus sublimes corollaires : l'ineffable identité du *Grand Adam* et du *Verbe divin*, ou, si l'on veut, la synthèse hominale en Dieu, de qui l'homme Universel (1) est la première extériorisation, le premier développement d'ordre purement intelligible.

Donc, si nous entrons en plein cycle d'Assûr, à cette époque maudite dont *le Taureau* du Zodiaque redevient l'emblème antisocial, après avoir été, tant de siècles auparavant, l'hiéroglyphe astronomique du *Cycle de Bharat* (2), nous trouvons le sacrifice humain sacerdotalement intronisé sous tous les climats.

De l'Inde, où Kali et Çiva revendiquent encore aujourd'hui leur tribut sanglant, jusqu'au divers états phéniciens où les entrailles embrasées des Rutrem monstrueux et des gigantesques Moloch engloutissaient à date fixe des milliers de victimes humaines ; jusqu'en Celtide, où les druidesses de Thor et de Teutad accumulaient sur le dolmen mystique des hécatombes de héros ; et plus tard, depuis la Grèce immolant Iphigénie et payant en redevance annuelle à la bestialité crétoise la fleur des éphèbes et des vierges d'Athènes, jusqu'à la Rome césarienne faisant tomber sous le couteau sacré les prisonniers gaulois : ce ne sont que ruisseaux de sang humain sur les autels des nations.

Israël ne se dérobe pas à cette loi d'iniquité, et, comme le note malicieusement l'auteur de la *Science des Esprits* (3), « le Dieu des juifs avait soif du sang des rois et Josué lui offrait des hécatombes de monarques vaincus. Jephté sacrifiait sa fille et Samuel coupait en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée de Galgal.... (page 218). Moloch ne différait de Jéhovah que par défaut d'orthodoxie et le Dieu de Jephté avait des mystères semblables à ceux de Bélus » (p. 222). Nous ajouterons, sans avoir le mauvais goût d'y trop insister, que les autodafés de la Sainte Inquisition romaine n'étaient point sans offrir quelques traits de ressemblance avec l'idole des Carthaginois, dont les entrailles d'airain rougi avaient toujours faim de chair et soif de sang...

Mais, pour en revenir aux anciens cultes, gardons-nous de détailler ici des pratiques sacerdotales par essence, donc aucunement suspectes de sorcellerie. On a pu remarquer d'ailleurs au chapitre précédent l'esquisse de quelques-unes de ces sombres divinités : car si l'homme qui, du consentement des peuples égarés, sacrifie son semblable sur l'autel d'une idole, est un prêtre et non pas un sorcier, il faut voir en revanche dans ces idoles, en l'honneur desquelles tout ce sang était religieusement versé, de véritables incarnations du spectre vague et terrible qu'on est convenu d'appeler Satan.

L'on aurait au demeurant tort de croire qu'en ces siècles où les religions de plein jour avaient des rites si cousins de ceux de la Nigromancie, les Nigromans chômassent davantage. Entre le sanctuaire aux candélabres d'or et la cave voûtée aux cierges noirs, l'antagonisme est constant : hiérophantes et sorciers mettaient toujours de l'hostilité dans le mutuel accomplissement d'œuvres souvent fraternelles.

En Grèce, les Goëtes tiennent boutique de drogues enchantées : tel philtre inspire l'Amour, tel autre procure la Mort : tant il est vrai qu'un rapport mystérieux lie étroitement ces deux divinités farouches, médiatrices souveraines l'une et l'autre entre le Relatif et l'Absolu, le Fini et l'Infini, entre l'homme et Dieu !... Mille supers-

(1) Le *Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de Sciences Maudites*. 1 fort vol. in-8, avec gravures.

(1) Nous envisageons ici, bien entendu, l'*Homme Universel* comme n'étant autre que le *Règne hominal* conçu dans son principe d'universalité transcendante.

(2) Ouverture du *cycle de Bharat* : 107 siècles à dater du nôtre selon les révélations de l'infaillible chronologie brahmanique.

(3) Eliphas Lévi.



titions d'origine asiatique, et nommément phrygienne, se sont acclimatées sous le beau ciel d'Hellas. Les *ophiogènes* de l'Hellespont semblent avoir hérité de quelque Orphée infernal et appris à son école l'art de charmer les bêtes les plus répugnantes et les plus redoutées : crapauds et vipères, aspics et tards. La poésie subit elle-même la contagion : Erato se fait sorcière.

(A suivre.) STANISLAS DE GUAITA.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(*Suite*)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

III

Voilà l'homme et les lois de son organisme : l'organisme social obéit-il aux mêmes lois? Telle est la question que nous devons examiner dans une troisième partie.

Mais auparavant, prévenons certaines objections. Quel rapport peut-il bien y avoir entre la société et le corps humain ? pourraient nous demander les personnes qui n'ont pas encore saisi la profondeur de la méthode analogique. Je leur répondrai que la loi de l'harmonie est universelle et qu'elle doit s'appliquer à la société humaine comme à toute manifestation de la nature; je leur répondrai que la société, formant la synthèse de tous les hommes qui la composent, doit fatalement refléter les lois de l'homme et que l'organisme social doit fatalement reproduire analogiquement tout l'organisme humain. La société a les mêmes fins que l'homme, la satisfaction des divers besoins des individus qui la composent; ayant les mêmes fins, pourquoi n'emploierait-elle pas des moyens analogues ? Tout le monde sait que la nature n'a pas l'habitude de multiplier inutilement ses procédés.

Enfin à ceux que ce raisonnement ne convaincrait pas, je dirai que la légitimité de cette comparaison a été reconnue par des auteurs qui sont loin de se prévaloir de la science occulte; je citerai entre autres M. Jourdan qui, dans un ouvrage couronné par l'Institut, *Du rôle de l'État dans l'ordre économique*, pose franchement le principe de l'analogie et y puise de sérieux arguments pour sa thèse.

Le malheur est que ces divers auteurs, frappés de l'analogie apparente qui existe entre l'appareil de nutrition, l'appareil de circulation et l'appareil de relation dans le corps humain, d'une part, et l'industrie, le commerce et l'État dans la société, d'autre part, ont conclu immédiatement à l'application des mêmes lois aux appareils sociaux actuels qu'aux appareils physiologiques. Il fallait démontrer auparavant que les organes constitutifs des appareils de la société actuelle obéissent bien aux mêmes lois que les organes humains; or, ils ne l'ont pas fait ! Le moindre mérite de cette étude ne sera pas d'avoir mis en garde les chercheurs contre un pareil danger et d'avoir donné la véritable formule de l'analogie.

La société, avons-nous dit, ayant comme fins la satisfaction des divers besoins des individus qui la composent, doit fatalement nous offrir des organes analogues à ceux qui servent aux fins de chaque individu; or notre frère Papus vient de nous montrer comment dans l'homme tous ces organes se condensent en trois centres principaux : le ventre, la poitrine et la tête, destinés à produire l'un le corps, l'autre la vie, le troisième la volonté. Cherchons dans la société les trois appareils destinés à produire le corps, la vie, la volonté de l'entité sociale, et voyons si leurs organes respectifs obéissent au même principe.

L'ensemble des rapports des travailleurs et des producteurs que la science groupe sous le nom d'*économie* reproduit assez exactement, l'appareil de nutrition de l'homme : ce sera le ventre de la société.

L'ensemble des fonctionnaires chargés de la justice, de l'administration, de l'ordre, constituera assez exactement la vie animique de la société : ce sera la poitrine;

Enfin les gouvernants, gardiens d'Etat, formeront la volonté de l'entité sociale, sa tête.

Mais, de même que ventre, poitrine et tête reposent sur un support commun, le corps de l'individu tout entier, de même économie, administration, gouvernement, reposent sur un support commun, le sol avec ses contours et ses limites lui forment la patrie de tous les citoyens.

Comparons chacun de ces éléments à l'élément correspondant de l'organisme humain et notons contrastes et ressemblances.

Si nous examinons le corps nous voyons que dans l'individu il constitue la base collective des organes et des appareils; il reçoit bien le sang nécessaire à son développement de la circulation générale, mais aucune de ses cellules constitutives ne peut, à l'état sain du moins, agir sur les organes, de même que les organes ne peuvent agir sur lui.

Dans la société au contraire nous voyons des individus s'approprier des parties du sol. Ici le corps social ne constitue plus un support commun protégeant tous les organes également et en vertu d'une loi de l'organisme, mais un support mobile et soumis à l'influence des diverses cellules.

Nous verrons les conséquences de cette infraction à la loi organique, comme de toutes celles d'ailleurs que nous allons constater dans notre quatrième et dernière partie.

Si nous examinons maintenant le ventre de l'homme, nous voyons sans peine que les organes et les cellules qui le composent ont un but unique : la fabrication de l'élément matériel, et forment ce que l'on appelle l'appareil de nutrition. Cellules et organes coopèrent, chacun de leur façon, à cette fonction, mais nous avons vu comment et en vertu de quelle loi le travail est divisé, mais il est aussi *organisé*; c'est en vertu d'une loi générale de tout l'organisme que chaque cellule, que chaque organe accomplit tel travail plutôt que tel autre.

Remarquons enfin que cellules et organes ne consomment pas le fruit de leur travail, mais l'abandonnent à l'appareil de nutrition tout entier qui réunit les divers éléments constitutifs du sang et va les remettre à l'organe distributeur dont la mission est de les lancer dans la circulation générale où cellules et organes puiseront la vie.

Résumons ces données : Nous avons *division*, *organisation* et *corporisation*, si je puis m'exprimer ainsi, du travail de nutrition.

Chaque cellule a un travail propre, mais ce travail est soumis à la loi de l'organisme; il n'a pas pour fin directe le développement de la cellule qui le fait, mais la production d'un des facteurs dont se composera le sang qui dispense la vie au corps tout entier.

Que se passe-t-il dans la *société* ?

Nous remarquons bien des organes : l'*agriculture*, l'*industrie*, la *main-d'œuvre*, etc. *Mais sont-ils coordonnés* ?

Il est facile, hélas, de se rendre compte que non. *Agriculteurs*, *industriels*, *financiers* ne remplissent pas un travail social, mais un travail personnel, et ce n'est que leur intérêt personnel et non l'intérêt social qui guide leurs travaux. L'ordre apparent qui règne entre ces divers organes n'est qu'un équilibre plus ou moins stable entre les intérêts généraux de ces organes libres; de même que dans chaque organe il n'est dû qu'à l'équilibre instable des intérêts particuliers, dont la *concurrence* est le balancier.

Agriculteurs et *industriels*, avons-nous dit, ne sont guidés que par leur intérêt personnel. Comment cela se peut-il faire? Dans le corps, nous avons vu que chaque cellule abandonnait le fruit de son travail à l'*économie générale* qui le lui rendait sous une forme parfaite, le sang. Il n'en est donc pas de même dans la société ?

Evidemment non. Ici chaque travailleur conserve le fruit de son travail et le transforme lui-même en sang, c'est-à-dire en monnaie.

(*A suivre.*) Julien Lejay.

LES EXPÉRIENCES POURSUIVIES AU GROUPE

Depuis un mois environ des expériences touchant les phénomènes de Spiritisme sont poursuivies au *Groupe indépendant d'études ésotériques*. Les cercles d'études, composés au maximum de vingt personnes, se réunissent une ou deux fois par semaine, et constituent les groupes 20 et 21 d'études pratiques.

Le médium est *Mme Foy* qui veut bien se prêter à toutes les conditions d'expérimentation demandées.

Comme les phénomènes ne peuvent se passer que dans l'obscurité absolue, plusieurs objections peuvent être faites. Nous allons voir comment on s'y prend pour rendre impossible d'avance chacune de ces objections. Les phénomènes principaux qui se produisent sont les suivants :

1° Apparition de points lumineux et de mains lumineuses;

2° Enlèvement des objets placés sur une table hors de la portée du médium; débouchage d'un flacon d'éther et rebouchage du flacon après que le liquide a été répandu ;

3° Enlèvement de la table elle-même qui va toucher le plafond et retombe de l'autre côté du médium ;

4° Apparition de mains qui vont toucher les assistants et transporter des objets d'un des assistants à l'autre ;

5° Matérialisations partielles.

OBJECTIONS

Deux objections fondamentales peuvent être soulevées :

1° Tricherie du médium ;

2° Compérage des assistants.

Une fois l'obscurité faite, on peut supposer que le médium se lève et va prendre les objets placés sur la table.

A la demande même du médium, nous attachons ses mains et ses pieds à la chaise *avec des cordes fournies* par nous-même.

Immédiatement on peut nous faire une nouvelle objection et dire que, d'après le procédé des frères Davenport, le médium se détache et se rattache lui-même.

Afin de détruire l'objection tous les *bouts des cordes* sont cachetés en partie sur la chaise, en partie sur le parquet, avec des cachets fournis par les assistants. Ainsi le médium ne peut pas faire un mouvement de six centimètres sans briser tous les cachets.

Toutes les précautions sont donc prises de ce côté. Nous croyons impossible au médium de se détacher et de se rattacher ensuite dans ces circonstances.

Mais admettons que quand même le médium se soit détaché, malgré l'impossibilité de le faire, à notre avis, une seconde série de précautions vient détruire la nouvelle objection possible.

Le médium, une fois détaché, doit atteindre la table pour produire les phénomènes.

La table est placée hors de la portée des mains et des pieds du médium et l'on sème de la sciure de bois *très fine* et en couche *très mince* sur le parquet tout autour du médium.

Ainsi si un des assistants veut servir de compère et passer quelque chose au médium, si le médium lui-même veut aller à la table, les traces des pas *seront inscrites immédiatement* et la supercherie dévoilée. La table est tenue par une des personnes les plus sceptiques de l'assistance, et qui, le voudrait-elle, ne pourrait aider le médium sans agir sur le parquet devenu un appareil enregistreur.

Il faut féliciter Mme Foy de se prêter à toutes ces expériences avec une bonne grâce parfaite, de se laisser attacher et cacheter au milieu même des assistants et de produire dans ces conditions des phénomènes qui étonnent au plus haut point ceux qui n'en avaient point vu de semblables jusqu'ici.

Au point de vue de la théorie de l'occultisme, comment peut-on expliquer ces phénomènes ?

L'homme vivant est composé de trois principes :

Le corps matériel ;

L'esprit;

Le corps astral ou périsprit intermédiaire entre les deux principes précédents.

Dans une séance de ce genre, que se produit-il ?

La *matière* est fournie par les objets sur lesquels agissent les forces en action.

Le *corps astral* ou périsprit est formé presque entièrement par le médium et aussi un peu par les assistants. Quand des mains agissent, le corps astral ou périsprit du médium y est pour beaucoup. Enfin la *direction* des phénomènes appartient à un ou plusieurs « esprits » comme la direction d'un corps humain dépend des principes supérieurs.

Ceux qui ignorent ces données sont tout étonnés de voir des *mains* produire les phénomènes, et oublient de suite toutes les précautions prises. Ils oublient subitement les cordes et les cachets, ils oublient le parquet devenu enregistreur, et sont tentés de dire : le médium a traversé la salle et est ici. Cela est vrai, mais il s'agit de savoir si c'est le corps physique ou le corps astral qui s'est transporté. Nous avons assez montré comment il était de toute impossibilité au corps physique du médium de bouger.

Ajoutons que les assistants appartenaient pour la plupart à l'élite intellectuelle et sociale du monde parisien : des membres du corps diplomatique, des hommes de lettres, des journalistes connus, des médecins, etc., pour écarter l'objection d'hallucination qui frapperait à la fois dix-huit personnes dans chaque séance.

Notons aussi l'influence de l'éther non seulement pour activer les phénomènes, mais aussi pour harmoniser immédiatement des fluides étrangers avec ceux du milieu habituel.

***

Ainsi le *Groupe indépendant d'études ésotériques* poursuit son œuvre d'investigations scientifiques. Loin de fuir les objections, nous les appelons de toute notre force, car chaque objection fait naître un procédé nouveau de contrôle.

L'occultisme est étudié au groupe sous toutes ses faces théoriques et pratiques. On peut ainsi répondre à ceux qui crient : « C'est dangereux, n'étudiez pas les phénomènes médianimiques. »

Il n'y a de dangereux que l'ignorance, et ceux qui parlent ainsi n'ont jamais vu de phénomènes ou sont incapables de les montrer à ceux qui en demandent, après avoir fourni toutes les garanties nécessaires.

Nous espérons arriver bientôt à la photographie et au moulage des formes matérialisées. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux poursuivis dans nos cercles d'études pratiques.

Papus.

On trouvera dans le *Voile d'Isis* les procès-verbaux des séances d'études pratiques des Groupes 4 et 5, ainsi que ceux des autres groupes d'études diverses.

Abonnement : 5 fr. par an ; 2 mois, 1 fr. ; 29, rue de Trévise.

L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite)

— Puisque moi-même, il y a une heure, j'ai cru, en le voyant, me trouver en face d'un homme encore jeune... Il se peut, après tout, que le chagrin ait produit cette métamorphose...

(1) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue St-André-des-Arts.

— Viens, me dit Gaston, en me touchant légèrement l'épaule; je te dirai ce que je sais de lui...

M. Vincent — je continuerai à lui donner ce nom, qui lui appartenait réellement: il s'appelait Vincent Thévenin — avait franchi la zone de lumière dont nous occupions le centre.

Je me levai avec empressement et suivis mon camarade.

En un instant, nous eûmes retrouvé la piste du vieillard, qui remontait le boulevard, se perdant à travers la foule rieuse et gaie qui jouissait de cette soirée d'été plantureuse et vivifiante.

Son dos étroit semblait appartenir à un personnage macabre.

— Parle, dis-je à mon camarade; hâte-toi de me dire ce que tu sais de ce personnage qui m'intéresse, m'inquiète et m'irrite tout à la fois.

Suivons-le d'abord, reprit Gaston; je connais son passé, il me plairait de connaître quelque chose du présent.

Je dus commander à mon impatience et, réglant notre pas sur celui de M. Thévenin, nous nous arrangeâmes de façon à ne le pas perdre de vue.

Je remarquai alors que devant chaque café il s'arrêtait, restant sur le seuil et fouillant du regard, cherchant sans doute quelqu'un... ou peut-être quelqu'une, ajouta Gaston en riant. En effet, il se portait de préférence devant les établissements fréquentés par les jeunes femmes du quartier.

— C'est une simple plaisanterie, du reste, ajouta Gaston; car, outre que Thévenin a toujours été fort chaste, il doit être plus que centenaire...

— Centenaire!

— J'ai trente-cinq ans, reprit mon interlocuteur, et, quand j'en avais quinze, celui qui me raconta l'histoire de Thévenin m'affirma qu'il vivait déjà en 1789.

Cependant le veillard avait repris — non sa course — mais son glissement silencieux qui lui donnait un caractère quasi-fantastique.

A mesure qu'il marchait, il semblait qu'il se courbât davantage sous un poids devenu plus lourd: son apparence falote s'accentuait. En vérité, nous en venions à craindre qu'il ne s'affinât au point de s'évanouir dans l'air et de disparaître tout à fait.

Arrivé à l'extrémité du boulevard, il s'arrêta, comme hésitant sur la direction qu'il devait suivre: mais l'heure passait, les promeneurs devenaient rares. Étant tout près de lui, presque à le toucher, nous le vîmes esquisser un geste qui tenait à la fois de la colère et du découragement; et il s'engagea dans une rue transversale.

Nous ne perdîmes pas sa trace et bientôt nous le vîmes traverser la rue et marcher droit à une porte cochère, devant laquelle une grosse femme — évidemment une concierge — humait les fraîcheurs de la soirée, tenant sur ses genoux un garçon de six à sept ans, solide et gras.

A peine le gars eut-il aperçu Thévenin qu'il sauta en bas du giron de sa mère et courut à lui à grandes enjambées. Il heurta même si fort le vieillard que nous craignîmes un instant qu'il ne le renversât. Mais au contraire, avec une force qui nous étonna, Thévenin le saisit dans ses bras, l'enleva de terre et l'embrassa longuement:

— Pauvre homme, murmurai-je attendri, il pense à la petite morte.

Cependant la grosse femme rappelait son garçon, l'objurgant en criant:

— Veux-tu bien laisser Monsieur .. petit gredin!... Je vous demande pardon, monsieur Vincent...

Il répondait doucement, tapotant les joues du petit qui était venu se coller contre lui.

— Ah! je sais bien que vous êtes le papa Gâteau de tous les enfants! continuait la femme, et, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils courent à vous...

Cependant M. Vincent n'entrait pas, quoique la concierge se fût écartée pour lui livrer passage.

Il paraissait hésiter ; puis il dit timidement:

— Vous ne voulez pas me le confier..., je lui apprendrais tant de belles choses!

— Oh! ce serait avec plaisir, monsieur Vincent. Mais vous savez bien qu'il reste à la campagne, chez sa grand'mère. Pour qu'on me l'ait prêté huit jours, il a fallu la croix et la bannière... Et puis l'air est si bon là-bas!...

M. Vincent n'insista pas. Il embrassa encore une fois l'enfant et disparut dans le long corridor. Il semblait rajeuni, en vérité.

Gaston s'approcha:

— C'est bien le savant M. Vincent Thévenin qui vient de rentrer?...

— Oui, monsieur. Ah! oui, un savant, et puis un si brave homme! Le père aux enfants, quoi! Et ils le savent bien, les petits gueux; ils lui soutirent des sous toute la journée.

— Il demeure ici?....

— Depuis dix ans...

— Je l'ai un peu connu autrefois. Il me paraît bien vieilli...

— Ne vous y fiez pas! Tenez, il y a six mois, il était si cassé qu'il n'avait plus que le souffle. Tout à coup, patatras! ç'a été comme un coup de baguette. Je ne sais pas ce qu'il avait inventé pour se soigner, mais en moins de six semaines il était retapé... là... à neuf! au point que, si j'avais été veuve...

(A suivre.) JULES LERMINA.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons *la Médecine occulte*, par L. FADRAY.

Le Gérant : A. BOUCHET.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : Elie STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Dr Foveau de Courmelles, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro 10 cent. — 1re Année. — N° 6 — Abonnement : Un an 3 fr.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

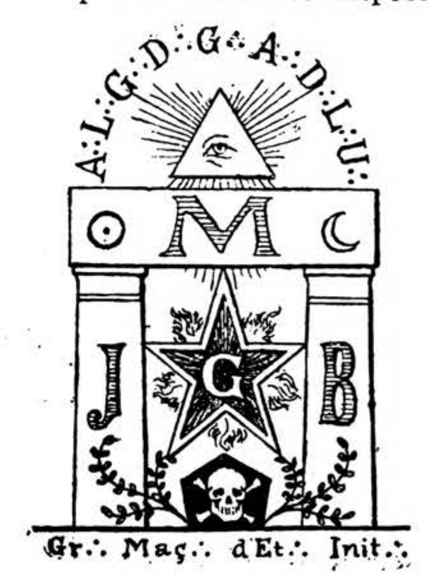
15 FÉVRIER 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

SOMMAIRE :

INITIATION MAÇONNIQUE

On est généralement d'accord pour considérer la Franc-Maçonnerie comme le représentant moderne des célèbres mystères de l'Antiquité. Mais on est disposé à y voir une



Gr∴ Maç∴ d'Et∴ Init∴

institution tristement déviée de son idéal primitif. On assure dès lors volontiers qu'aucun avantage sérieux n'est à tirer des initiations puériles, dont les loges maçonniques sont actuellement le théâtre.

C'est là une prévention absolument injustifiée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier à fond la F∴ M∴ sans limiter ses investigations aux apparences les plus superficielles.

Dans ces conditions, on ne manquera pas de reconnaître que non seulement la Maçonnerie moderne n'est en rien inférieure à toutes les associations initiatiques du passé, mais qu'elle leur est manifestement supérieure en plusieurs points.

Ce qui démontre l'incontestable exactitude de cette assertion, c'est le résultat auquel a déjà conduit la F∴ M∴ depuis moins de deux siècles qu'elle existe sous sa forme actuelle. Si l'on apprécie l'arbre d'après les fruits qu'il porte, on ne peut assurément concevoir que la plus haute idée d'une institution qui, avant même d'être sortie de sa période d'enfance, s'est répandue déjà sur toute la surface du globe, pour provoquer partout les réformes dont se glorifie notre époque.

Quelle est la confraternité occulte qui puisse faire valoir de pareils titres ? Qu'a fait en particulier l'Orient avec toute sa science orgueilleuse, enfouie dans des monastères introuvables ? Ne s'est-il pas noyé dans les insondables profondeurs de ses spéculations abstraites qui ont fini par lui faire oublier totalement les données solides de la réalité concrète ?

C'est là certes un reproche que ne mérite pas la F∴ M∴. Ce n'est pas elle qui a pour défaut de s'égarer à la poursuite de conceptions chimériques. On serait tenté de l'accuser plutôt de ne pas s'élever assez au-dessus des questions terre-à-terre, si ce n'était point là ce qui fait précisément tout le mérite de l'ordre maçonnique.

C'est qu'en matière d'initiation la maçonnerie n'a jamais cessé de viser à la *pratique*. Elle a toujours évité de donner dans le travers des abstracteurs de quintessence qui, par l'effet miraculeux de leurs savantes formules, prétendent délivrer l'humanité de toutes ses affections.

Les maçons comprennent qu'on n'exerce point la *Méde-*

cine Universelle en se bornant à rédiger une ordonnance pour abandonner ensuite le malade à lui-même. Ils se croient tenus de payer davantage de leur personne, et, lorsqu'ils proposent un remède, ils s'attachent à l'appliquer eux-mêmes. Ils ont ce que les chrétiens appellent la *foi agissante*, et ne se contentent jamais de proclamer de belles théories, en négligeant de pourvoir aux moyens de leur réalisation positive.

La maçonnerie remplit ainsi sa mission de haute et puissante *Ecole de Sagesse*. Elle se distingue de toutes les sociétés de simple propagande intellectuelle par le soin qu'elle prend de ne jamais perdre de vue l'application effective de ses enseignements théoriques.

Elle a pour propre de *réaliser*, là où d'autres *rêvent*. Il en résulte que la F.·. M.·. n'engage point ses adeptes à gagner le ciel, par un détachement complet du monde. Il ne s'agit nullement pour eux de s'abandonner à l'extase de la contemplation mystique, mais de se rendre forts pour l'action, en se perfectionnant sans cesse, *dans le but de se rendre utiles*.

∴

Toute l'initiation maçonnique tient en effet dans ces deux mots : DEVENIR UTILE. Elle est consacrée tout entière au *Culte du Progrès*, et apprend aux maçons à se vouer au *Grand Œuvre* de la régénération intellectuelle, morale et matérielle de l'humanité. — C'est ce que représente le *Travail* de la construction universelle, ayant pour objet d'élever un *Temple à la gloire du Grand Architecte de l'Univers* (A.·. L.·. G.·. D.·. G.·. A.·. D.·. L.·. U.·.) (Voir le pantacle accompagnant la présente étude.)

Le temple matériel se construit d'après un plan idéal dont les maçons doivent s'efforcer de comprendre les données essentielles s'ils veulent devenir véritablement les collaborateurs conscients du *Principe coordinateur*, qui fait concourir les efforts de tous les êtres à l'exécution d'un travail harmonique de commune et solidaire rédemption.

L'initiation maçonnique n'a dès lors d'autre but que d'*éclairer* les hommes, afin de leur apprendre à *travailler utilement*, en pleine conformité avec les finalités mêmes de leur existence.

Or, pour *éclairer* les hommes, il faut les débarrasser tout d'abord de tout ce qui peut les empêcher de *voir la Lumière*.

On y parvient en les soumettant à certaines *purifications*, destinées à éliminer les scories hétérogènes, causes de l'opacité des enveloppes qui servent d'écorces protectrices au noyau spirituel humain.

Dès que celles-ci deviennent limpides, leur transparence parfaite laisse pénétrer les rayons de la *Lumière extérieure* jusqu'au *Centre conscient* de l'Initié.

Tout son être, alors, s'en sature progressivement, jusqu'à ce qu'il soit devenu un *Illuminé*, dans le sens le plus élevé du mot, autrement dit un *Adepte*, transformé désormais lui-même en un foyer rayonnant de *Lumière*.

L'initiation maçonnique comporte ainsi trois phases distinctes, consacrées successivement à la *découverte*, à *l'assimilation* et à la *propagation de la Lumière*.

Ces phases sont représentées par les trois grades d'*Apprenti*, *Compagnon* et *Maître*, qui correspondent à la triple mission des maçons, consistant à *rechercher* d'abord, afin de *posséder* ensuite, et pouvoir finalement *répandre la Lumière*.

Le nombre de ces grades est absolu : il ne saurait y en avoir que *trois*, ni plus ni moins. — C'est là une vérité reconnue par tous les auteurs maçonniques sérieux, qui n'ont jamais cessé de blâmer l'adoption en maçonnerie de grades prétendus supérieurs à la Maîtrise.

L'invention des différents systèmes de soi-disant « hauts grades » ne repose d'ailleurs que sur une équivoque, qui a fait confondre les *Grades Initiatiques*, strictement limités au nombre de *trois*, avec les *Degrés de l'Initiation*, dont la multiplicité est nécessairement infinie.

Les *Grades Initiatiques* correspondent au triple programme poursuivi par l'initiation maçonnique. Ils apportent dans leur ésotérisme une solution aux trois questions de l'énigme du Sphinx : D'où venons-nous ? — Que sommes-nous ? — Où allons-nous ? — et répondent par là à tout ce qui peut intéresser l'homme de savoir. Ils sont immuables dans leurs caractères fondamentaux, et forment dans leur trinité un tout complet, auquel il n'y a rien à ajouter ni à retirer. L'*Apprentissage* et le *Compagnonnage* sont les deux piliers qui supportent la *Maîtrise*. (Voir la figure illustrant graphiquement ce principe.)

On peut aussi comparer les trois grades maçonniques aux trois étages d'un édifice qui, en raison de sa destination, ne pourrait pas plus en avoir *un* ou *deux* que *quatre* ou davantage.

Quant aux *degrés de l'Initiation*, leur partie n'est plus du tout la même. Ils figureraient dans l'exemple précédent les échelons multiples conduisant d'un étage à un autre.

Leur nombre est indéfini. Ils permettent à l'initié de pénétrer plus ou moins profondément dans l'ésotérisme de chaque grade. Il en résulte une infinité de manières différentes d'entrer en possession des trois grades d'App.·., de Comp.·. et de Maître.

On peut n'en posséder que la forme extérieure, la lettre incomprise. — C'est le cas de la majorité des maçons actuels, dont l'initiation n'est souvent restée que fort superficielle. En Maçonnerie, comme partout, il y a, sous ce rapport, beaucoup *d'appelés* et peu *d'élus* ; car il n'est donné qu'aux initiés véritables de saisir l'esprit intime des grades initiatiques. Chacun n'y parvient pas, du reste, avec le même succès. On sort à peine, le plus souvent, de l'ignorance ésotérique, sans s'avancer d'une manière décidée vers la *Connaissance intégrale* de la *gnose parfaite*.

Celle-ci, que figure en Maçonnerie la lettre *G*, de l'*Etoile Flamboyante*, s'applique simultanément au programme de recherches intellectuelles et d'entraînement moral des trois grades d'App.·., Comp.·. et Maître.

Elle cherche, avec l'*Apprentissage*, à pénétrer le mystère de l'origine des choses ; avec le *Compagnonnage*, elle dévoile le secret de la nature de l'homme, et révèle, avec la *Maîtrise*, les arcanes de la destinée future des êtres.

Elle enseigne, en outre, à l'*Apprenti* à porter jusqu'à

leur plus haute puissance les forces qu'il porte en lui-même, — elle montre au *Compagnon* comment il peut attirer à lui les forces ambiantes, — et apprend au *Maître* à régir en souverain la nature soumise au sceptre de son intelligence.

Il ne faut pas oublier, en cela, que l'initiation maçonnique se rapporte au *Grand Art*, à l'*Art Sacerdotal et Royal* des anciens initiés.

Cela veut dire que la Maçonnerie a pour objectif final d'apprendre à chacun à devenir son propre *roi* et son propre *prêtre*.

Cette formule est très importante à retenir. Elle détermine ce que la F∴ M∴ entend par l'émancipation des peuples, qu'elle s'efforce de soustraire à la tutelle de leurs tyrans spirituels et temporels, en enseignant aux hommes à se gouverner réellement eux-mêmes, tant en matière de religion qu'en politique.

Mais, pour se gouverner soi-même, il faut être à la fois *prêtre* et *roi*, au sens primitif de ces deux termes, qui ne furent originairement que des titres initiatiques.

Les sages de l'antiquité se considéraient, en effet, comme investis d'un souverain sacerdoce moral et d'une suprême royauté intellectuelle.

Pour eux, le caractère sacerdotal n'était nullement lié au fait de s'affubler d'un costume disparate, pour faire l'office de marchand de prières et entretenir les peuples dans la superstition, sous prétexte de les moraliser. — L'individu qui exploite ainsi la crédulité des masses, en se livrant à une profession justement méprisée de nos jours, n'a jamais été considéré par les initiés comme un *prêtre authentique*. Ils n'ont toujours vu en lui qu'un indigne charlatan, un *faux prêtre*, se rattachant à la race maudite des pharisiens. — Tous les honnêtes gens devraient donc comprendre que les sycophantes de l'obscurantisme n'ont rien de commun avec les ministres du culte de la Lumière. Ce sont des imposteurs iniques, des sépulcres, qui ne sont même pas blanchis, et renferment la pourriture de la *lettre morte*, dont les émanations délétères empestent le monde. Ils usurpent un titre respectable en lui-même, auquel ils n'ont aucun droit, et qu'ils ont avili, au point qu'on ne peut plus appeler *prêtre* aujourd'hui ceux qui cependant peuvent l'être *en esprit et en vérité*, c'est-à-dire *intérieurement*.

Cela est profondément regrettable, car, dans le sens propre du mot, un *prêtre* est un ministre de la vraie *religion*, c'est-à-dire de celle *qui relie effectivement* pour unir tous les hommes, sans les diviser jamais.

Une telle *Religion* doit se baser nécessairement sur la *Tolérance* et la *Solidarité*, sources premières de toute réelle *Fraternité*. — Comme ministres, elle ne peut avoir que des hommes entièrement soumis à tous les devoirs de la vie sociale, en l'accomplissement desquels ils se distinguent par un degré supérieur d'intelligence et de vertu. Ce doivent être avant toutes choses des hommes de cœur, qui, étant animés eux-mêmes des sentiments les plus généreux, savent entretenir l'amour du prochain parmi leurs frères en humanité, en leur apprenant à s'entendre pour s'entr'aider et travailler en commun à l'amélioration du sort de tous, grâce au perfectionnement individuel de chacun.

En appelant *prêtres* de pareils hommes, on ne ferait que restituer à ce terme sa signification primordiale dont il a dévié à tel point qu'il ne serait plus pris que comme une injure par ceux qui, cependant, sont aussi près de la *chose* qu'il restent éloignés du *mot*.

Mais que diraient les apôtres du Juste et du Vrai, si non content de les considérer comme *prêtres*, on s'avisait encore de les déclarer *rois* ? Ils s'empresseraient de repousser avec horreur ce titre détesté, qui cependant leur appartient et devrait logiquement ne s'appliquer qu'à eux.

Un *roi*, en effet, n'est pas autre chose qu'un homme placé au-dessus des autres, un homme à qui personne ne commande, et se trouvant, par suite, absolument *libre*.

Or, est-ce bien là le cas des rois ordinaires ? Leur élévation n'est-elle pas toute conventionnelle ? Sont-ils indépendants, et font-ils réellement ce qu'ils veulent ? Il est bien évident, au contraire, qu'ils sont plus esclaves que leurs sujets. Leur grandeur apparente ne provient que de l'abaissement de leur entourage, qui se prosterne à leurs pieds, comme devant des idoles, sans comprendre que ce ne sont que des mannequins, jouant un rôle pompeux, mais que ce ne sont pas, à proprement parler, des *rois*.

C'est que, pour être *roi*, il faut être réellement *libre*, ce qui n'a lieu que lorsqu'on a secoué le joug des passions, des préjugés et des illusions du vulgaire. Un despote couronné ne saurait être pour l'initié un *roi* légitime. C'est pour lui un homme qui règne par la *Raison* et par la *Science*. Son gouvernement s'appuie sur la *Logique*, dont l'autorité confère seule la Royauté incontestée de la *Sagesse* et de l'*Intelligence*.

Les aperçus très sommaires qui précèdent permettront sans doute au lecteur de se faire une idée juste de la tâche poursuivie par l'initiation maçonnique.

Elle enseigne aux hommes à chercher la réalisation de l'idéal social dans la *Liberté*, l'*Egalité* et la *Fraternité*.

Elle conçoit la *Liberté* comme la suppression de l'esclavage sous toutes ses formes, et s'efforce dès lors d'affranchir à la fois dans l'homme l'esprit, l'âme et le corps.

Cet affranchissement n'est possible que par l'*Egalité*, que la Maçonnerie entend établir parmi les hommes, non pas en les *rabaissant* à un même niveau de médiocrité générale, mais en les *rehaussant* tous, au contraire, jusqu'au summum d'élévation, qui puisse leur être donné d'atteindre.

Quant à la *Fraternité*, elle ne devient effective qu'entre hommes *égaux* et *libres*, unis par des aspirations communes et solidairement associés en vue d'une même œuvre féconde de progrès et de lumière.

Cette œuvre est dirigée par la Maçonnerie avec une prudence qui en assure infailliblement le succès. — L'ordre maçonnique, en effet, sait toujours proportionner la portée de ses enseignements au degré de culture intellectuelle auquel sont parvenus ses adeptes. Les erreurs dangereuses, que fait naître toute vérité mal comprise, sont ainsi évitées, grâce aux soins qui sont pris de ne propager que les idées qui peuvent être utilement répandues, tout en ren-

fermant dans l'ombre du mystère les vérités non mûres encore pour naître à la lumière.

Celles-ci restent cachées, non seulement aux profanes, mais encore aux maçons eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas su pénétrer le sens ésotérique de leurs rites et de leur symboles.

Il ne faut donc pas juger la Maçonnerie d'après ce qu'on en voit paraître. Elle se fait petite afin d'être comprise et ressemble en cela à la mère qui se baisse pour parler à son enfant. Mais attendez que celui-ci grandisse, et vous verrez se redresser graduellement son initiatrice, en qui n'a jamais cessé de s'incarner la GRANDE ISIS, *l'Educatrice suprême de l'Humanité*.

OSWALD WIRTH,

Membre du Gr.·. Maç.·. d'Et.·. Initiatiques.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES CIVILISATIONS DE L'ANTIQUITÉ

I. — *Loi cyclique du Progrès.*

Est-il bien vrai, comme l'affirme l'école actuelle du transformisme et de l'évolution, est-il bien vrai que le progrès se fasse en ligne droite et d'une manière incessante et continue? L'histoire est là pour nous affirmer et démontrer le contraire. Toutes les civilisations atteignent un certain apogée pour péricliter ensuite et finalement mourir. Mais le flambeau allumé par elles ne s'éteint pas cependant pour cela, elles le passent à d'autres chargées de le rendre plus lumineux et plus brillant. Autrement dit, le progrès se continue bien réellement, mais il suit cette courbe bien connue des mathématiciens que l'on dessine aux yeux des étudiants qui commencent l'étude de la *théorie des maxima et des minima* : cette courbe, qui s'élève *toujours*, part d'un certain MINIMUM pour atteindre ensuite un certain MAXIMUM, duquel elle redescend pour s'arrêter à un nouveau MINIMUM pour remonter à un nouveau MAXIMUM, et ainsi de suite indéfiniment. mais de telle sorte que chaque minimum est plus élevé que le minimum qui le précède et que chaque maximum est également supérieur à celui qu'il suit. Cette courbe, à sommets tantôt en bas, tantôt en haut, représente bien réellement la marche du progrès sur notre globe. Les savants hindous ont depuis longtemps reconnu cette loi cyclique du progrès ; ils regardent l'esprit humain comme régi par la même loi que le pendule, loi d'oscillation en vertu de laquelle le progrès planétaire a ses phases de lente éclosion, de brillante maturité, puis de déclin et de régression. Mais cette régression n'est qu'apparente, et la planète monte quand même vers ses destinées divines qui ont pour expression finale: l'harmonie, ce NIRVANA où arrive et va tout ce qui atteint la perfection.

Voilà ce qu'on devrait enseigner dans nos écoles au lieu du matérialisme qui déprime et tue notre génération. Tristes lycées en vérité que les nôtres où le dogmatisme autoritaire étouffe la pensée et coule toutes les âmes dans le même moule. Notre Université est une nouvelle bastille, non plus construite de pierres, mais d'idées imposées et de principes matérialistes, bastille qui donnera plus de peine à démolir que celle qui, le 14 juillet 1789, tomba sous le glaive indigné de la justice. Aujourd'hui c'est l'exclusivisme universitaire qui a remplacé le despotisme religieux, et c'est le gouvernement de la Liberté qui va sur les brisées du cléricalisme. Aussi doit-on s'attendre à voir bientôt naître une réaction fatale qui démontrera une fois de plus la réalité de cette loi du pendule qui régit l'esprit humain.

Notre éducation nationale est péremptoirement fausse. Elle ne développe que l'intelligence, ou même que la mémoire. Or il n'y a pas que le *sens intellectuel* seulement dans l'homme, il y a encore un sens qu'on a laissé complètement s'atrophier chez les peuples de l'Occident; c'est ce *sens spirituel* qui nous permet d'entrer en communication directe avec le monde occulte, autrement important que notre monde visible et tangible. sens spirituel que les Mahatmas de l'Inde ont si bien su développer en eux qu'ils en sont arrivés à faire vivre leur âme presque indépendamment de leur corps. Il y a aussi dans notre personnalité le *corps*, qui doit être soumis à une hygiène rationnelle afin d'éviter aux hommes, par de sages préceptes et un entraînement convenable, ces horribles maladies qui les assiègent pendant leur existence et les rendent plus malheureux que les animaux eux-mêmes.

Telle est bien véritablement la triple nature de l'homme : INTELLECTUELLE, SPIRITUELLE et MATÉRIELLE, qui devrait faire l'objet des soins d'une éducation complète et bien comprise.

En un mot, notre société doit revenir vers cette antique religion, qui dominait autrefois l'Etat social, et qui n'était autre chose que la synthèse de toutes les sciences établies en monument religieux, comme un temple vraiment divin où tous les actes de la vie des hommes venaient prendre leur règle, leur force et leur autorité. Là était conservée avec un soin jaloux la science intégrale acquise et réalisée par les plus hautes énergies intellectuelles parues dans l'Humanité, laquelle science fut transmise d'âge en âge par les diverses associations occultes chargées de la conserver pure de tout alliage et de toute destruction. Mais à la faveur même du mystère imposé aux vrais *adeptes*, les sciences occultes, c'est-à-dire les sciences qui illuminent la destinée de l'homme et le mettent dès ici-bas en relation avec les secrets du monde invisible, ces sciences, disons-nous, tombèrent avec le temps dans les mains d'ignorants, d'exploiteurs du merveilleux et de charlatans qui en altérèrent le caractère scientifique et moral et furent cause qu'elles devinrent un jour complètement dédaignées des esprits sérieux. Et dès lors toutes les superstitions envahirent le monde et les hommes n'eurent plus de boussole qui les guidât. Le pendule revenait sur ses pas et la planète retombait vers un nouveau *minimum* relatif dont elle est actuellement en train de se relever pour remonter vers un *maximum* nouveau dont le XX[e] siècle verra peut-être la gloire et l'apogée.

Oui, cela est bien certain, il y eut autrefois une civilisation mystérieuse et gigantesque qui florissait en Orient dans les temps préhistoriques, et l'on sait pertinemment que, pendant toute la durée grecque et romaine, les Initiés aux mystères se transmettaient soigneusement les vestiges d'une science antique rapportée d'Orient et d'Égypte par Orphée et Pythagore. Pythagore avait vu dans le temple d'Ecbatane, capitale de la Médie, toute la représentation vraie de notre système solaire où des sphères dorées imitaient les mouvements des planètes autour du soleil; et dans les temples on avait institué des danses qu'exécutaient les Initiés et qui imitaient ces mouvements planétaires. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, les révélations astronomiques des Grecs Hicétas et Philolaüs vulgarisèrent une partie de cette doctrine secrète de Pythagore. D'ailleurs, dans les livres sacrés de l'Inde, et en particulier dans le *Râmayana*. composé six cents ans avant Jésus-Christ, on peut s'assurer que les principales vérités astronomiques étaient vulgarisées en Orient bien avant ce que nous appelons la période historique. et, bien avant Copernic, Kepler, Galilée. Newton, on avait vu au moyen âge Giordano Bruno brûlé vif, et Campanella torturé, pour avoir enseigné ces mêmes vérités qui étaient en contradiction avec la science et les dogmes imposés par le catholicisme romain. Enfin les lecteurs désireux de s'instruire n'auront qu'à lire la *Mission des Juifs* de M. de Saint-Yves, ils y trouveront mille documents. tous faciles à contrôler aux sources mêmes, sources indiquées

par lui, qui démontrent bien clairement aux yeux de tout lecteur impartial la haute science de ces époques reculées et la puissance inouïe qu'avaient acquise les Initiés dans la connaissance et l'application des lois de la nature, lois que nous commençons à peine à retrouver aujourd'hui. Télégraphie, optique, acoustique, électricité étaient parfaitement connues de ces temps-là, et la musique la plus savante conduisait les chœurs et les danses. Enfin les sciences *psychurgiques*, que le spiritisme de nos jours commence à peine à faire renaître, étaient savamment utilisées à cette époque, et la Cosmogonie (*science de la création de l'univers*) aussi bien que l'Ontologie (*connaissance de la nature des êtres*) étaient également connues des savants Initiés. C'était en un mot à cette époque une synthèse scientifique inconnue encore à la nôtre. « Mais la haute science, dit dans son intéressant article *la Doctrine ésotérique* Louis Dramard, prix du développement harmonique de l'être, réclame le concours de l'imagination et du cœur autant que l'intelligence. L'amour désintéressé du vrai, du beau, du juste, éclaire plus que des études imparfaites ; et c'est pourquoi l'homme du peuple, le paria de notre civilisation égoïste, le prolétaire qui souffre et meurt, mais qui espère et aime, a l'intuition de la grande loi cosmique de solidarité et de progrès, dont la marche cyclique, méconnue du philosophe, du prêtre et du savant, est depuis longtemps formulée par les Adeptes de la science ésotérique (1). »

Que l'on veuille bien arrêter sa réflexion sur les monuments pour ainsi dire surhumains dont les ruines nous montrent encore l'image de ces civilisations éteintes, et l'on sera bien obligé de reconnaître que leur importance et leur grandeur s'accroissent en proportion de leur enfouissement dans la nuit du passé. Indépendamment même des monuments de pierre on a retrouvé des langues admirables dont nos langues modernes ne sont que d'impurs dérivés, langues savantes qui dévoilent la plus haute intellectualité. Enfin toutes les religions isolées, toutes les philosophies actuelles découlent, on le sent bien, d'une source unique cachée dans les arcanes du passé. Ce sont là, entre mille, des preuves qui parlent assez haut et qui nous permettent de mépriser ce scepticisme routinier de notre époque qui ne vit que d'erreurs et de préjugés.

La loi d'évolution, quel que soit l'organisme dans lequel elle fonctionne, affecte toujours un caractère cyclique. C'est ainsi que la terre a quatre phases dans son mouvement diurne: aurore, jour, crépuscule et nuit, de même qu'elle a quatre phases encore dans son mouvement annuel : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ainsi en est-il pareillement de l'organisme humain qui parcourt également les quatre phases de la vie : naissance, croissance, maturité, déclin. L'enfant qui voit le soleil couchant plonger dans le gouffre occidental, peut craindre que la lumière du jour soit évanouie pour toujours à ses yeux et appréhender le triomphe définitif de la mort quand il voit la nature se pétrifier sous les glaces et les frimas de l'hiver. Cependant ses craintes sont vaines et naissent de son ignorance des véritables lois de la nature. « On oublie trop, dit Camille Flammarion, que la durée de la vie humaine est une minuscule échelle de comparaison pour mesurer de telles grandeurs (épaisseur des couches géologiques) et que les temps historiques de l'humanité tout entière ne sont qu'un instant s'évanouissant en face de la prodigieuse immensité des temps géologiques. L'homme est naturellement conduit à se servir, comme mesure du temps, de l'espace compris entre sa naissance et sa mort, et cette mesure instinctive a exercé une influence considérable sur notre conception générale de la nature, depuis Moïse et Jésus jusqu'à Bossuet et Cuvier. Un homme âgé de quatre-vingts ans a vécu vingt-neuf mille deux cent dix-neuf jours. Imaginons que cette vie soit réduite à sa millième partie, soit à vingt-neuf jours, et que tous les phénomènes de notre existence soient accélérés dans la même proportion. Dans ce cas un homme arrivant à la fin de ses jours n'aurait pu observer qu'une seule révolution de la lune : il dirait donc que notre satellite tourne *lentement* autour de la Terre, tandis que nous disons qu'il tourne *vite* parce nous savons qu'il fait douze tours par an. Le même observateur ne connaîtrait le changement des saisons que par tradition, et il se pourrait que bien des générations d'hommes semblables eussent disparu depuis cette période de grand froid que nous nommons l'hiver. Réduisons encore ces vingt-neuf jours à leur millième partie. La durée de la vie de notre octogénaire serait alors de quarante minutes, aussi courte que celle de certains éphémères. Alors le changement du jour et de la nuit serait inconnu, et, s'il avait assez de pénétration pour remarquer que pendant sa vie le soleil s'est un peu déplacé vers l'Ouest, il n'aurait aucune raison de croire assurément que ce soleil se couchera jamais et reviendra par l'Est (1). »

Rien ne peut nous faire mieux comprendre que cette citation le peu de valeur de ce que nous appelons nos temps historiques. Rien non plus ne peut mieux ouvrir notre esprit à l'intelligence de ces temps et de ces civilisations antiques dont les patientes recherches de nos savants retrouvent à chaque instant de nouveaux vestiges. Il nous sera facile aussi de nous élever à la conception du mouvement cyclique par lequel procède le progrès sur notre Terre, progrès qui lui aussi, a son printemps, son été, son automne et son hiver.

(*A suivre.*) René CAILLIÉ.

(1) *La Revue socialiste*, rue du Faubourg Saint-Denis, 19.

(1) *Le Monde avant la création de l'homme*, page 258.

L'ATLANTIDE

Loin de la multitude où fleurit le mensonge
Puisque l'âme s'épure et s'exalte en rêvant,
Au gré du souvenir vogue, ô mon âme ! et songe :
Songe à la cendre humaine éparse dans le vent.

Songe aux crânes heurtés par le soc des charrues,
Aux débris du passé dans l'inconnu flottant :
Car des mondes sont morts, des cités disparues,
Où la Vie eut son heure et l'Amour son instant !

⁂

Aux siècles primitifs, une île, immense et belle,
Nourrice jeune encor d'un peuple de géants,
Livrait à ses fils nus sa féconde mamelle,
Et sa hanche robuste au choc des océans.

Cette terre avait nom l'Atlantide. — Des villes
Y florissaient alors, superbes, par milliers,
Avec leurs parthénons et leurs jardins fertiles,
Et leurs palais de marbre aux antiques piliers.

Aqueducs ! Monuments massifs, aux colonnades
De jaspe, défendus par de grands léopards !
Coupoles de granit ! Innombrables arcades
Brodant de leur dentelle épaisse les remparts !

L'on eût dit des forêts de pierre. — Les bois vierges
Reflétaient leur verdure aux lacs bleus sans roseaux.
Et l'âme des jasmins et des lys, sur les berges,
Se mariait, légère, à des chansons d'oiseaux!

Un cantique montait d'espérance et de joie
Vers Jupiter très bon, très auguste et très grand ·
L'homme tendait les mains à l'azur qui flamboie,
Et le fleuve apaisé priait — en murmurant !..

Mais ce monde, marqué du sceau de ta colère,
Devrait s'anéantir, sans que rien ne restât
Que des ilots perdus sur l'onde tumulaire,
Seuls vestiges épars où notre œil s'arrêtât!

On entendit rugir les forges souterraines,
Tout le sol s'effondra, secoué brusquement...
Et la mer fit rouler ses vagues souveraines
Sur la plaintive horreur de cet écroulement !

***

Cependant, par delà ces monstrueux décombres
Que, sous mille pieds d'eau, tu vois se dessiner,
O mon âme, entends-tu ?... Du fond des lointains sombres
De prophétiques Voix semblent vaticiner :

***

« — Ainsi les continents, les villes séculaires,
« Les grands monts hérissés de sapins et d'orgueil,
« L'homme et ses passions, le monde et ses colères,
« — Cadavres disloqués et mûrs pour le cercueil,

« Gigantesques amas sans nom, épaves mornes, —
« S'engloutiront un jour (tout étant accompli)
« Sous les flots ténébreux d'une autre mer sans bornes,
« Et plus profonde encor, qui s'appelle l'Oubli !

« Alors exécutant la suprême sentence,
« L'ombre, comme un déluge, envahira les cieux ,
« Et tout bruit s'éteindra, comme toute existence,
« Dans le néant obscur, vaste et silencieux. »

STANISLAS DE GUAITA.

HESPÉRUS

(*Suite*)

Puis il rêva.
« Sagesse ! Amour ! Noces lointaines ! »

Et, fixant la lueur étrange de ses yeux
Sur la glace qui fut comme un lac soucieux
Où le mirage pur d'une étoile se lève,
Dans ses yeux reflétés il regardait son rêve.

Mais, brusque, le soleil s'enfuit en ce moment.
On eût dit d'un rideau tombé soudainement
Ou d'un volet fermé par le vent qui se rue :
Tout s'effaça.
Pensif, je regagnai la rue.

Or, ce quartier, le soir, à l'heure du repas,
Est désert. Un écho, très long, y suit les pas.
Et l'horizon, au fond de la rue, était rouge.
Inquiet, je tournai la tête.
Hors du bouge
Le nain courait.
« Suis-moi ! criait-il, sois témoin !
Toi seul, comme un oiseau porte une graine au loin,
Dois semer la leçon de notre destinée ;
Car Dieu t'élut, passant ! »
Sa face illuminée
Par l'occident, semblait descendre du Sina.
Ses loques palpitaient dans l'air. Il m'entraîna.
Devant nous, le couchant rayonnait comme un trône.
Un mendiant passa.
Le nain dit : « Fais l'aumône. »

Cependant, à travers la déserte cité,
Nous courions. Son manteau fuyait vers la clarté,
Plein du vent qui souffla dans la robe d'Élie.
Et moi je le suivais, penché sur sa folie,
Tout près d'y choir. Ainsi nous sentons le désir
De l'engloutissement stupide nous saisir,
Pour avoir regardé trop longtemps un abîme.
C'en était un, avec des feux, comme une cime.

(A suivre.) CATULLE MENDÈS.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

On comprendra qu'à son origine l'histoire de l'*art sacré* soit obscure: le peu de documents que les auteurs anciens nous ont laissés ne répand qu'une faible lumière sur ce sujet. De plus, leurs descriptions imparfaites ne remontent pas au delà des temps florissants de l'Egypte et de la Grèce.

Avec Jacolliot, je crois qu'il faut partir de l'Inde qui, au témoignage d'Hérodote, est le pays le plus peuplé, pour trouver la vraie source de toutes les sciences. Malheureusement l'Inde nous est à peu près inconnue dans sa littérature, de sorte que nous sommes condamnés à des probabilités, à des conjectures sur l'origine d'une science qui d'ailleurs n'a pris d'importance qu'au fur et à mesure que les peuples se sont écartés des lois de l'hygiène. Or, sur l'hygiène il n'y a pas de doute, les anciens étaient plus pratiques que nous. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire les *Védas* et les lois de Manou.

Les bains de toutes sortes et sous toutes les formes étaient pris comme ablutions, pratiques auxquelles ils attribuaient des vertus multiples, et qui étaient sensées purifier l'âme avec le corps ; les vases d'airain ou de pierre, les piscines, les fontaines, les eaux courantes d'une rivière, d'un fleuve, toutes les eaux avaient le don d'effacer les souillures, sauf les eaux stagnantes.

Les enfants étaient complètement nus : le climat, il est vrai était plus propice que le nôtre; leurs membres n'étaient pas enfermés dans des étuis en étoffe, leurs corps libres croissaient comme de jeunes chênes et donnaient une race forte et vigoureuse. On ne voyait que rarement des difformités: à cette époque les orthopédistes étaient inconnus. Leur nourriture saine ne se composait que de laitage, de grains, de fruits et autres végétaux ; ils avaient horreur de la viande, et ne connaissaient ni la goutte ni les rhumatismes et toute la kyrielle des maladies qu'amène ce régime.

Outre que les anciens étaient d'une grande tempérance, il faut joindre à cela les causes naturelles ; la population était moins dense, la vie moins fiévreuse ; on travaillait peu, parce qu'on se contentait de peu.

Il est fort probable que de prime abord l'art de guérir dans l'Inde ne fut pas sacerdotal ; il resta domestique pendant de longs siècles. Les maux durent être regardés comme des punitions envoyées par les dieux ; rien d'étonnant alors à ce qu'on cherchât à apaiser leurs courroux par des offrandes d'abord, et plus tard par des sacrifices.

L'art de guérir était exercé par des hommes de grande distinction, par les rois comme nous le voyons en Egypte, les héros, les prêtres, etc., et les rares cures qu'ils obtenaient durent les faire regarder comme particulièrement privilégiés des dieux.

Pour se préserver des maladies, on avait recours aux talismans, amulettes qui consistaient en des herbes, racines, os d'animaux ou d'êtres humains qu'on pendait au cou, aux bras, selon les parties du corps que l'on désirait préserver.

Maxime de Tyr (1) nous apprend que plusieurs peuples de l'antiquité avaient l'usage de porter ou d'exposer leurs malades sur les places publiques, les passages fréquentés, afin d'interroger les passants qui s'arrêtaient auprès d'eux et de leur demander ce qu'ils avaient fait ou vu faire dans des circonstances semblables.

Nul doute que l'usage dont parle Maxime de Tyr ne fût répandu, mais il en est un autre beaucoup plus populaire et qui fut commun à tous les peuples de l'antiquité : je veux parler des songes.

Les songes ont joué un grand rôle dans l'histoire ancienne aussi bien que les oracles des prêtresses, des pythonisses et des sybilles. Chez tous les peuples de l'antiquité ils étaient considérés comme l'indice de la vérité, on y voyait l'intervention des divinités.

On voit l'importance qu'on leur attribuait dans l'histoire de Nabuchodonosor qui avait fait un songe et l'ayant oublié ordonne à ses mages de le deviner et de l'interpréter sous peine de mort.

Pline dit que les Grecs attribuent à une pierre nommée *Eumecès* la propriété de donner des songes.

Hippocrate regardait les songes comme pouvant indiquer les états de l'âme et du corps surtout quand ils n'ont rien de commun avec les occupations du jour.

La loi des Juifs ne défendait pas la science des songes; la Vulgate dit bien : « Vous n'observerez point les songes. » Mais le mot *songe* n'est pas dans l'hébreu et il est assez étrange qu'on réprouvât leur interprétation dans le même livre où il est dit que Joseph parvint à la plus haute dignité et devint le bienfaiteur de l'Egypte pour avoir expliqué trois songes.

Dans les Gaules, l'art médical était entre les mains des *Saronides* ou druides (1) instruits dans toutes les sciences; ils passaient pour être habiles dans l'art de guérir les maladies ; le gui qu'on trempait dans l'eau avait de grandes vertus ; ils rendaient leurs oracles dans les bois sacrés; éloignés des yeux du vulgaire.

A. Thierry nous apprend qu'il y avait aussi des prêtresses vierges appelées *Sènes*. On donnait à ces femmes un pouvoir illimité sur la nature, elles connaissaient l'avenir et guérissaient les maux incurables.

(*A suivre.*) Louis Fadray.

(1) *Dissertation*, XL.
(2) Selon Diodore, *derwidd*.

L'ÉLIXIR DE VIE

(Suite)

Elle rit franchement, en femme qui peut se permettre un peu de gauloiserie sans que personne y trouve à critiquer.

— Mais quel âge lui donnez-vous? ajoutai-je.

— Oh ! un zeste ! dans les quatre-vingt-quinze... au moins.

— Voilà l'homme, reprit Gaston quand, nous étant éloignés, nous eûmes repris notre promenade. Très estimé, très respecté, aimant les enfants. Qu'en dis-tu ?

— Rien. J'attends son histoire.

— Elle est fort simple, en somme, j'entends pour nous qui, en fait de science, n'admettons guère l'impossible. M. Vincent de Bossaye de Thévenin est le dernier descendant d'une grande famille qui a émigré pendant la Révolution française. Son père était un des cent actionnaires à 2,400 livres du fameux Mesmer, qu'il suivit en Suisse où, comme tu le sais, le célèbre thaumaturge résida jusqu'à sa mort, survenue en 1815. M. de Bossaye père rentra en France avec les Bourbons et mourut bientôt après, laissant un fils, celui qui nous occupe. Vincent suivit les leçons de Carra et de Saussure, conduit ses grades dans la médecine et s'attacha au fameux Deleuze, qu'on surnommait, sous la Restauration, l'Hippocrate du magnétisme animal.

« Dès lors, il rompit en visière avec la routine académique, fut pendant quelques années secrétaire de la Société magnétique fondée par le marquis de Puységur et devint enfin l'ami, le secrétaire, l'*alter ego* du marquis de Mirville, directeur de la Société d'Avignon et auteur d'un très étrange ouvrage sur *les esprits et leurs manifestations fluidiques*.

J'interrompis vivement Gaston m'écriant :

— En somme, ce grand savant est un spirite... un fou !

— Pourquoi t'emporter ainsi? reprit Gaston en souriant. L'homme qui, il y a cent cinquante ans, aurait prévu l'éclairage électrique des gares de chemins de fer eût paru digne d'être enfermé aux Petites-Maisons. La science part d'un fait minime et grandit par les hypothèses. Un fou! continua-t-il en s'animant; crois-tu que Crookes, qui a découvert un métal nouveau, le thallium; qui a posé l'irritante énigme du radiomètre, dont le fonctionnement visible reste encore inexpliqué, soit un fou ? Eh bien! étudie ses dernières recherches et dis-moi si tu ne sens pas ébranlé en toi *quelque chose* que tu jugeais bien solide. Mais revenons à M. Vincent. Depuis 1825, environ, cet homme — en qui se combine l'étonnante patience du fakir avec l'active persévérance du chercheur — a été le chef universel, reconnu et respecté, de cette bizarre population de magnétiseurs et de magnétisés, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le croit, dont la bonne foi ne peut être suspectée et qui a les passions, les vaillances de l'apostolat. Alexandre Bertrand, Georget, furent ses élèves, et cependant jamais Thévenin n'a permis que son nom fût prononcé. Il n'intervint pas directement dans la fameuse querelle avec l'Académie qui, en dépit du rapport d'Husson, se termina par un refus absolu de la docte compagnie de prendre le magnétisme au sérieux. Tu n'ignores pas que cette décision date de 1837, sur l'initiative du docteur Dubois d'Amiens.

Le docteur Thévenin ne protesta pas : au contraire, il sembla se désintéresser de la question, et rompit avec ses adeptes. Mais je sais de source certaine qu'il n'abandonna pas ses études. L'homme de qui je tiens tous ces détails et qui a été un des derniers élèves de Thévenin m'a déclaré, quelques mois avant sa mort, que la science de son maître l'épouvantait — c'est le propre terme qu'il a employé. — Et il ajoutait :

« — Ne croyez à aucune jonglerie, à aucun charlatanisme, non

plus qu'à une de ces *déséquilibrations* cérébrales qui peuvent tout expliquer par un intérêt d'argent ou d'orgueil, sinon par la folie. M. Vincent est l'homme le plus froid, le plus strictement positif que j'aie rencontré de ma vie. Jamais il n'a procédé par à-coups, c'est-à-dire en laissant au hasard le soin de décider du bien ou du mal fondé de ses observations. Il va lentement d'un point à un autre, degré par degré, soumettant aux vérifications les plus minutieuses chaque progrès obtenu. C'est peut-être en raison de cette lenteur même que j'ai tant de peine à le suivre: sans cesse mon imagination m'emporte et m'entraîne en fausse route. Lui va tout droit, sans s'écarter d'une ligne de la voie tracée.

« Tu comprends, continua Gaston, combien j'étais curieux d'obtenir des détails. Science, soit! mais quelle science? A toutes les questions que je lui adressai, mon ami répondit avec une discrétion qui équivalait à un refus de divulguer les secrets de son maître. Cependant, voici ce que je pus obtenir. M. Vincent ne s'est préoccupé ni de la seconde vue ni de la prévision de l'avenir. Ses études portent uniquement sur le fait physiologique, ou même physique, d'une force radiante — exactement le terme employé depuis par Crookes — émanant du corps de l'homme et dont l'action — attirante ou pénétrante — peut s'exercer à distance et sans l'aide d'un conducteur matériel.

(A suivre.) Jules Lermina.

NOUVELLES DIVERSES

Encore M. Augagneur

Décidément, notre Docteur fera bien de donner sa démission de conseiller municipal pour se sacrifier entièrement à son art et plus particulièrement à l'hypnotisme. Le Supplément du *Lyon Républicain* (5 février) réédite, pour la cinquième fois — et je suis modeste en citant ce chiffre — une de ses chroniques où sont répétés les mêmes propos banals qui ne méritent pas l'honneur de l'analyse. M. Augagneur se contente de piocher dans les livres de ses confrères et fabrique de la sorte un article où il n'a mis en avant aucune de ses connaissances, ni aucune expérience personnelle, pour la bonne raison, nous le croyons, qu'il ne possède point les premières et qu'en fait d'expériences il se soucie fort peu d'en faire.

Quoiqu'il soit tout de même curieux de saisir le *Karma* dudit docteur dans les divers passages de ses écrits, pour cette fois-ci nous lui répétons ce petit alinéa en laissant au lecteur le soin de faire la réciproque :

	RÉCIPROQUE
Le professeur Liégeois enseigne à la Faculté de Nancy le droit administratif. Il est banal de voir des hommes éminents dans une spécialité chercher des triomphes sur une voie qui n'est pas la leur. Ingres ne s'estimait que comme violoniste, et Théophile Gautier se croyait un grand peintre. Le code administratif, avec son cortège de décrets, de circulaires et de décisions judiciaires, n'a sans doute aucun mystère pour M. Liégeois.	KARMA

Donc croyez-nous, cher Docteur, le moment est venu où tous les savants vont être forcés d'entrer dans une nouvelle voie; veuillez faire bonne figure à ce nouveau cortège composé, vous le savez, des hommes les plus éminents.

Elie Steel.

Le Gerant : A. Bouchet.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : Elie STEEL

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Dr Foveau de Courmelles, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. — 2e Année. — N° 7 — Abonnement : Un an **3** fr.

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er MARS 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

SOMMAIRE :

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1).

(*Suite*)

Charme ne vient-il pas de *Carmen* ? — *Incanter*, de *Cantus* ? — Or, l'incantation des femmes de Thessalie, — habiles à mêler, en l'honneur de la triple Hécate, les sucs perfides et les paroles empoisonnées, — est devenue légendaire :

> Néfastes végétaux au port majestueux,
> Vos graines ont germé par une nuit maudite,
> Sous l'œil d'un astre fauve, hostile et monstrueux.
>
> Vos noms mêmes, suspects au Sage qui médite,
> Furent bannis du Verbe, en ces temps anciens
> Où savoir vos vertus était chose interdite.
>
> Des Sages de Colchide et des Égyptiens
> Déterraient, sous l'horreur de la Lune sanglante,
> Votre racine, chère aux seuls Magiciens,
>
> Qui, mariant la sève acerbe d'une plante
> Avec la lymphe morte extraite des os blancs,
> Sous l'incantation modulée à voix lente,
>
> Distillaient, vers minuit, ces philtres accablants
> Par quoi la chasteté des Vierges de la Grèce
> Tombait, livrant à nu le trésor de leurs flancs... (2)
>
> . . . .

Chacun sait les légendes de l'Ionie : quelles métamorphoses merveilleuses s'accomplissaient à la voix des magiciennes, et comment leurs poèmes — pour parler le langage de M. Rollinat — *fantômatisaient* la nature entière.

Les lampes mystiques s'allumaient aux coins des triangles, dans les cimetières : alors sortaient des tombeaux de pâles légions de lémures et de fantômes, revêtant un corps d'emprunt pour semer l'épouvante; les Vampires (aujourd'hui *broucolaques*) s'allaient tapir dans les alcôves, pour sucer, minuit sonnant, le sang et la force des humains (*sanguinem et robur...*) Enfin ce serait une erreur de penser qu'au moyen âge revient l'invention du *loup-garou* : la *lycanthropie* était alors aussi commune et peut-être plus redoutée qu'au xve siècle de notre ère.

La *nécromancie* — comme ses sœurs la *lycanthropie* et l'*erraticité vampirique* — se rattache au culte de la sanglante Hécate. Une ancienne tradition hellénique veut que les spectres, pour apparaître, empruntent une enveloppe fluidique — ou corps phosphorescent — à la substance même des rayons lunaires. Citons à ce propos un texte entier de conjuration évocatoire, rapporté d'Origène (*Philosophoumena*, p. 72) et qu'on peut traduire ainsi :

Viens, ô triple Bombo, déesse infernale, et terrestre et céleste; Déesse des grands chemins et des carrefours ! Ennemie noctambule de la Lumière et qui cependant nous apportes la lumière ; amie et compagne de la Nuit !... Errante parmi les ombres et les sépulcres, tu te plais aux longs abois des chiens et à la vapeur du sang répandu. Tu désires le sang et apportes aux mortels l'épouvante... O Gorgo ! Mormo ! Lune multiforme, favorise d'un rayon propice de tes yeux ce sacrifice offert en ton honneur !

Pour ce qui est du sacrifice en lui-même, demandez à Théocrite de quelles crapuleuses cérémonies les sagas étaient coutumières : le sabbat lui-même, l'immonde sabbat du moyen âge n'atteint pas à ce niveau d'horreurs.

Horace est à Rome l'écho de Théocrite, et, de Grèce en Italie, les rites varient peu : le peintre latin soulève également le dégoût par l'intensité de ses descriptions. Mais pour que la nausée s'éteigne dans un éclat de rire, il faut lire Lucien : de quelles lanières il cingle cette hideuse canaille, ingénieux à faire trébucher l'horrible dans l'ornière du ridicule ! (Lucien, *le Faux prophète.*)

C'est surtout vers le déclin de la grande République, alors que les compétitions sanglantes de la dictature laissaient présager le prochain établissement des Césars, que les sorciers de tout acabit prirent

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de sciences maudites*. Un fort vol. in-8, avec gravures.
(2) *Rosa Mystica*, par Stanislas de Guaita. Paris, Lemerre, 1885, fort in-12.



pied à Rome et dans les provinces. Les cliquetis d'armes de la guerre civile sonnaient le glas de la liberté : l'heure de la licence était venue. On vit éclore toute une génération spontanée des larves du faux occultisme : jeteurs de sorts, diseurs de bonne aventure, Phrygiens faisant négoce clandestin de philtres, de charmes et d'amulettes; faux astrologues ; soi-disant Chaldéens qu'on jugeait versés dans le tréfonds de toutes les connaissances secrètes et prohibées : la lie des peuples avait envahi la grande cité en fermentation. A défaut de science et de moralité, ces charlatans, qui ne manquaient pas d'audace, faisaient une rude concurrence aux augures, flamines et autres aruspices ; le peuple penchait aux mômeries, déjà désenchanté de la religion des ancêtres, et les vainqueurs policés du monde accueillaient avec faveur les plus dégradantes superstitions des barbares vaincus.

Mais la vogue allait surtout aux devins, aux astrologues..... On vit des citoyens acquérir à prix d'or et consulter dans le plus grand mystère quelques recueils d'énigmes qu'ils s'obstinaient à regarder comme d'authentiques et inappréciables copies de ces fameux rouleaux que la sybille de Cumes avait brûlés, dit la légende, en présence de Tarquin et de son attitude dédaigneuse.

La magie devient empoisonneuse à Rome avec Locuste, comme en Colchide et en Thessalie avec Médée. La mort de Britannicus, scrupuleusement relatée par Tacite jusqu'en ses moindres détails, atteste la connaissance et l'emploi, sous le règne de Néron, de toxiques dont nous ne possédons plus la formule. Le fait du jeune prince foudroyé dès que la coupe a touché ses lèvres, fit songer la plupart des commentateurs à l'acide prussique, le seul (1) des poisons connus à cette heure dont l'action soit assez immédiate pour expliquer la très précise version des contemporains. Mais cette hypothèse nous apparaît dénuée de fondement. L'on se souvient que l'empereur, par une perfidie vraiment exquise et bien propre à détourner le soupçon, goûta le premier au breuvage qu'il destinait à sa victime. Mais Britannicus se récria, tant la boisson lui parut brûlante, et, sans défiance, il y fit verser de l'eau froide. Chose prévue : la perte assurée de Britannicus valait bien que Néron se brûlât un peu les lèvres..... Seule, l'eau froide était empoisonnée. C'est ainsi que la mort se glissa — furtivement, si l'on peut dire — dans la coupe de l'hôte impérial.

Or, l'acide cyanhydrique (2) est aussi volatil que l'éther. Mêlé à un liquide presque en ébullition, il se fût aussitôt dégagé en torrents d'âcres vapeurs, et non seulement Britannicus eût chancelé, suffoqué du coup, sans avoir pu lever la coupe à hauteur de ses lèvres, mais encore l'asphyxie aurait terrassé l'échanson lui-même, et peut-être les voisins immédiats du prince. En tous cas, une subtile et pénétrante odeur d'amande amère envahissant toute la salle eût révélé sur-le-champ, en incommodant les convives, la nature du liquide versé. Qu'on se reporte au récit de Tacite : rien de pareil n'eut lieu.

Qu'en conclure? Est-ce à dire que Locuste possédât le secret de toxiques inconnus à la science de nos jours ?... Ou le breuvage qu'elle sut préparer était-il *plus* ou *moins* qu'un poison, dans la moderne acception du vocable?...

L'école théurgique des néo-platoniciens, fondée à Alexandrie, appartient par tout un côté à l'histoire de la haute magie. Elle verse néanmoins dans certaines pratiques plus que suspectes et c'est sans injustice qu'on lui a reproché souvent, malgré sa science, des tendances entachées d'une évidente superstition.

Ce même grief s'applique plus équitablement encore aux diverses écoles de gnose, même les moins excentriques. Nées dès le berceau du christianisme, ces sectes ésotériques, sous prétexte d'une protestation de l'*esprit* contre la *lettre morte*, réalisèrent l'*Antéchrist* (1) au sein de l'Église, en y déterminant le schisme. Ce point de vue capital une fois mis de côté, il n'est guère déniable que plusieurs de ces communions dissidentes s'adonnèrent presque aussitôt aux plus noires pratiques de la Goëtie.

Simon le Magicien, l'homme au sac à prestiges, mais aussi, comme la plupart de ceux que nous allons citer, Simon (le terrible manipulateur des forces astrales), poursuit dans l'apothéose d'Hélène sa concubine (incarnation de Séléné ou de la Lune) la réhabilitation de l'abrutissement et de la débauche.

Le nègre Montanus fait de son corps d'eunuque un vivant trépied, où, sybilles de l'hystérie, Maximille et Priscille, ses *colombes*, balbutiant des mots sans suite, se tordent, en proie à toutes les frénésies d'un irréalisable amour.

Marcion (le plus coupable peut-être, à coup sûr le plus savant) fonde la secte des *Ophites*. Non content de porter une main mauvaise, une main sciemment sacrilège, sur l'un des inviolables voiles kabbalistiques, il matérialise encore la plus formidable et la plus occulte des manifestations de la magie cérémonielle jusqu'à synthétiser — au cas présent, c'est confondre — les notions secrètes de l'*Agathodémon* et du *Cacodémon* sous la forme dès lors équivoque d'un serpent; enfin (abominable parodie !) il fait de l'ὄφις sacré l'instrument physique des plus détestables mystères !...

(A suivre.) Stanislas de Guaita.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES CIVILISATIONS DE L'ANTIQUITÉ

(Suite)

II. — *Les Initiés d'autrefois.*

Autrefois, à l'endroit occupé de nos jours par les eaux au sud de l'Afrique, existait un vaste continent appelé l'Atlantide. La submersion de la ville de Posseïdonis il y a dix mille ans, submersion relatée par les annales de l'Égypte et racontée par Solon et différents voyageurs grecs, est une preuve certaine de ce fait de la disparition de ces contrées sous les eaux, à la suite sans doute de quelque événement astronomique ou géologique. Les habitants de l'Atlantide appartenaient à la race jaune-rouge et avaient asservi la race noire, alors très avancée en civilisation. Indépendamment du continent aujourd'hui disparu, les Atlantiens avaient conquis et civilisé l'Asie occidentale et méridionale, le nord de l'Afrique et les bords européens de la Méditerranée. Bientôt ils entrèrent en contact et en lutte avec la race blanche aryenne dont la masse principale occupait les plateaux de l'Asie centrale et qui jouissaient d'une civilisation bien inférieure à celle des Atlantiens. Les livres hindous, et notamment le *Râmayana*, donnent des détails intéressants sur le luxe et la science de ces nations, peuplant alors l'Atlantide, qui avaient su subjuguer toutes les forces de la nature, et sur les luttes épiques que les héros aryens, plus développés au point de vue esthétique et moral, eurent à soutenir contre eux. La lutte se termina par le triomphe définitif de la race blanche.

C'est alors que fut institué le gouvernement que M. de Saint-Yves appelle la SYNARCHIE, ou Empire de Ram ; et, pendant à peu près toute la durée de cette période historique, la paix régna sur la plus grande partie du globe. C'est le souvenir de cette longue paix qui se

---

(1) Toutes les substances susceptibles *à la rigueur* d'avoir produit une action aussi rapide : *nicotine, conicine, azotite d'amyle*, sont également volatiles, les deux dernières surtout, et douées toutes trois d'une odeur aussi forte que révélatrice.

(2) C'est le nom scientifique de l'acide prussique.

(1) *Spiritus qui solvit Christum* : voilà une définition bien profonde de l'antéchrist ; c'est l'esprit de sectarisme, d'intolérance, de division...

Il est bien entendu qu'il ne saurait être question ici des gnostiques orthodoxes : saint Irénée, saint Denys l'aréopagite, saint Clément d'Alexandrie, Synésius, etc...



retrouve dans les traditions de tous les peuples sous les différents mythes de l'*âge d'or*, du *paradis terrestre*, du *règne de Bacchus*, de *Saturne* ou de *Rhée*, etc.

A cette époque, *le gouvernement des hommes était une science*. C'étaient des Initiés qui en tenaient les rênes, et leur autorité était en raison des grades qu'ils avaient conquis et des épreuves qu'avait su affronter leur courage. Mais la science de cette époque ne ressemblait pas à celle de nos jours; l'enseignement était INTÉGRAL dans toute la véritable acception du mot. Toutes les facultés *physiques, intellectuelles, morales* et *psychiques* de l'adepte étaient cultivées, entraînées, développées parallèlement et non pas, comme on le voit à notre époque, les unes à l'exclusion des autres. En vertu des lois de l'hérédité, lois parfaitement connues de la biologie de nos jours, l'indifférence et la paresse, aussi bien que le développement systématique des spécialités, ont amoindri chez nous les dispositions naturelles qu'a l'homme à ces sciences; on sait, en effet, que toute faculté ou tout organe isolément exercé prend au dépens de l'ensemble un développement qui peut aller jusqu'à la monstruosité physique ou morale. C'est ainsi que l'abus des facultés psychiques a produit des fanatiques et des bourreaux qui ont couvert l'Europe de bûchers et d'échafauds, de même que l'abus que font nos savants des travaux de l'intelligence et du cerveau les a conduits tout droit au matérialisme et à la négation de l'âme humaine. Les Initiés des temps antiques connaissaient le danger des spécialités, ils prévoyaient les calamités de toute sorte qu'elles feraient fondre sur l'Humanité, par le fait de quelque imposteur ou de quelque ambitieux s'imposant aux masses ignorantes, et ils veillaient soigneusement à ce que l'enseignement ne fût pas dépouillé des garanties qui le rendent bienfaisant. Hélas! nous ne sommes plus à cet âge d'or où le savant prévoyait le mal et mettait tout son courage et toutes ses vertus à l'éviter à l'Humanité future! *Quantùm mutatus ab illo!* et aujourd'hui, dans cet âge de fer où nous sommes tombés, c'est partout l'épée, la parole hypocrite et l'intrigue qui sème la mort et la guerre d'homme à homme, de famille à famille, de peuple à peuple. C'est aujourd'hui la lutte bestiale pour l'assouvissement de toutes les passions et de toutes les convoitises.

« Mais, dit Louis Dramard dans son article de la *Revue Socialiste*, méthode ésotérique adoptée par les Initiés, était-elle bien la bonne pour éviter le mal? » *That is the question*. Peut-être n'était-il pas sage et prudent, comme ils le pensaient, de confiner la science dans le secret des sanctuaires. En tous cas, la méthode serait inapplicable de nos jours, où l'intelligence est plus répandue et où les populations, qui croissent en progression géométrique, sont plus denses. A notre époque, l'initiation doit épouser une nouvelle forme, tout en restant l'apanage des intelligents, des travailleurs, des dévoués et des forts. En effet, le progrès monte suivant une spirale, et ce n'est pas le même degré d'initiation qui doit faire émerger les énergies composant la classe dirigeante, mais un degré d'initiation nouveau, *sui generis*; sans quoi ce serait nier la loi du progrès. Quelle devra être cette nouvelle forme d'initiation?

C'est à l'élite intellectuelle de notre société qu'il appartient de répondre à cette question si haute et si délicate. Mais tout cet aperçu nouveau, si brillant, dévoilé par M. de Saint-Yves, doit nous donner la foi dans nos destinées à venir, et faire naître en nous la ferme conviction que le jour est proche où l'Humanité s'unifiera de nouveau, et même plus étroitement que par le passé. Nous gravissons évidemment notre calvaire, mais à l'horizon paraît le splendide lever de soleil où les peuples, groupés et réunis sous le même phare, marcheront de nouveau sous la direction de la science intégrale, représentée, dit Dramard, par des Initiés plus savants et plus grands. Bientôt l'on comprendra qu'il faut l'instruction intégrale pour tous et le plus grand développement possible de toutes les virtualités de chaque citoyen. « Et alors, quand le moins avancé des hommes possédera toute l'instruction dont il est susceptible, et sera capable, par conséquent, d'apprécier la véritable supériorité, quel ambitieux ou quel imposteur osera essayer d'exploiter la crédulité publique? En effet, il faut tenir compte et de la loi du progrès et de l'indomptable tendance de l'esprit humain à toujours savoir davantage; et le plus grand malheur de nos jours, c'est la malédiction dont le catholicisme romain a frappé la science. Le symbole du *fruit défendu*, de la doctrine mosaïque, doit être considéré comme ne se rapportant qu'au développement exclusif des facultés intellectuelles, lequel est évidemment dangereux quand il se fait au dépens du sens esthétique et moral.

Nous, adeptes du cycle scientifique nouveau, nous devons travailler à prévenir l'humanité future des fléaux qui ont infesté notre globe depuis sa désagrégation de l'antique État social établi par Ram. A nous de lutter plus sagement contre l'ignorance et le despotisme qui ont ensanglanté le globe, et cela par la science, mais par la science intégrale, seule capable de régénérer l'humanité tombée si bas. Mais le premier devoir à remplir, c'est d'apprendre au peuple la cause de ses souffrances et de ses malheurs en lui faisant l'histoire de tous les tyrans qui l'ont réduit en esclavage. Il faut lui apprendre à détester ce Ninus, roi d'Assyrie et mari de l'odieuse Sémiramis, qui fit assassiner les Initiés et brûler leurs livres dans tout l'Iran; et cet infâme Nabon-Asar qui fit gratter toutes les inscriptions qui racontaient l'histoire de l'EMPIRE DE L'AGNEAU, briser les tables d'airain, fondre tous les stèles, brûler les bibliothèques; et cet ignoble Tsinche-hoang, en Chine, qui punit de mort tous ceux de ses sujets qui gardent un livre chez eux et fait massacrer tous les lettrés organisés en corps d'Initiés par l'initié Fo-Hi; et le sanguinaire César, et l'épouvantable Dioclétien, et le monstre Théodose, et l'empereur chrétien Théophile, qui détruisirent les livres, les bibliothèques et les temples, derniers asiles de la science et de la morale antique.

Mais une dette nous reste à payer, c'est de rendre hommage à ces hommes dévoués et courageux, à ces Initiés dont Moïse et Jésus firent partie, qui ne se découragèrent jamais dans ce long duel contre le despotisme. Partout on les voit s'appliquer à retenir le char social précipité dans le gouffre de l'anarchie, en vulgarisant la science et la philosophie. En Grèce, ce sont Orphée, Cadmus, Solon, Démocrite, Pythagore et bien d'autres, qui sont nos maîtres. En Judée, ce sont les prophètes qui luttent contre le cléricalisme de la synagogue et bravent tous les supplices. Puis vinrent les Kabbalistes que pourchassa l'obscurantisme catholique; puis toutes les sociétés secrètes qui se fondèrent pour combattre l'ignorance et la domination des papes, parmi lesquelles celles des Templiers, puis celles des Rose-Croix et des Francs-Maçons qui existent encore à notre époque.

Honneur à eux donc, et au dévouement et au courage des Initiés de tous les temps.

René CAILLIÉ.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(Suite.)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

Mais ce sang social vient-il au moins d'une source unique? Est-il canalisé? A-t-il une circulation régie par une loi générale de l'organisme? Non! La monnaie va et vient, circule sans loi au milieu du corps spécial, afflue ici, manque là selon les hasards et les caprices de la production et de l'échange de cellules individualistes et égoïstes. C'est l'incoordination dans la circulation comme dans la production!

Mais ne sommes-nous pas en présence d'une nouvelle infraction à la loi de l'organisme ? Le ventre de l'homme n'a *qu'une seule fonction*, c'est la nutrition. Ici nous voyons la *nutrition* et la *circulation* confondues. Dans l'homme le *ventre* est le centre de la *nutrition* ; la *poitrine*, le centre de la *circulation*. Dans la société le ventre contient à la fois et *nutrition* et *circulation*; reprenons les autres différences que nous avons constatées, *l'incoordination des organes* et le travail égoïste des cellules, et nous aurons un résumé des infractions à la loi de l'organisme dont nous montrerons tout à l'heure les conséquences.

Passons à la poitrine. C'est dans la poitrine humaine, avons-nous dit, que vient se condenser le fruit du travail de toutes les cellules et de tous les *organes du ventre,* le sang; il se vivifie sous l'action des poumons, passe au cœur et de là irradie dans tout l'organisme qu'il régénère. C'est ce que l'on appelle la *circulation*.

Nous voyons là l'élément mixte qui doit unir la *poitrine* au *ventre*. Quel est l'élément qui l'unit à la tête et en fait bien ce terme médian dont nous avons parlé au début, destiné à équilibrer ces deux contraires: le ventre et la tête ? Cet élément, c'est le *grand sympathique :* indépendant de la volonté, il est le régulateur de tous les organes qui fonctionnent sans l'intervention de celle-ci, par exemple le cœur, le foie, l'estomac. Si maintenant nous cherchons quelque chose d'analogue dans la société, nous n'y trouvons rien.

Nous avons vu que le ventre avait absorbé la circulation. La tête a absorbé *l'administration*.

Le terme médian n'existe pas dans la société ; les deux contraires, l'Etat et le peuple, sont en présence ; si la loi occulte est vraie, ils doivent s'opposer constamment l'un à l'autre ; l'ordre ne peut pas régner dans la société parce qu'il n'y a pas d'équilibre. Nous verrons bientôt ce qu'il en est.

Lorsque je dis que le terme médian n'existe pas, j'exagère évidemment. S'il était complètement absent, la société ne serait pas ce qu'elle est actuellement: nous aurions l'anarchie ou le despotisme bien nets. *Ce terme médian existe à l'état embryonnaire* ; il se manifeste dans l'économie par l'intervention de l'Etat dans la production et la circulation, dans l'administration par l'autonomie relative de certaines autorités locales : c'est là évidemment une *circulation* et une *organisation* bien élémentaire ! Qu'est-ce en effet que cette intervention intermittente et particulière de la volonté sociale à côté de l'action constante, régulière et générale du *cœur* et du grand sympathique ? Quoi qu'il en soit, nous voyons là un essai d'organisation générale, une réaction lente du principe social contre le principe individuel, une confirmation de la loi qui veut que les organes dépendent de l'organisme et non l'organisme d'un organe quelconque.

Comparons enfin la Tête et l'Etat.

Tête et Etat représentent la volonté: *la volonté de l'individu, la volonté de la société !*

La volonté est produite au moyen d'un organe particulier, le *cerveau*, qui, comme tous les autres organes, *reçoit* le sang nécessaire à sa vie et à son développement, de la circulation générale dont la poitrine est le centre.

Si nous examinons cet organe, nous voyons qu'il est composé de cellules spéciales, cellules affinées, quintessenciées, subtilisées par l'organisme tout entier.

La *volonté* dans l'homme est donc le produit d'un organe *spécial*, le cerveau, nourri conformément à la loi de l'organisme tout entier, mais composé de cellules particulières.

Dans la société, l'Etat, *organe de la volonté,* ne reçoit pas la monnaie, ce sang social, d'une circulation générale qui n'existe pas ; il la reçoit en vertu d'une circulation particulière, l'impôt, qui part du ventre pour arriver jusqu'à lui. *Économiquement*, l'Etat ne semble pas faire partie intégrante du corps social ; il s'en détache presque et n'est relié à lui que par une espèce de cordon ombilical qui est l'impôt. Cette opposition était encore plus frappante avant 1789, alors que tous ceux qui touchaient à l'Etat ne payaient pas d'impôt. Depuis, le cordon s'est élargi, *mais au fond la situation est la même*.

Si nous examinons maintenant les cellules qui composent plus particulièrement l'organe de la volonté, les *gouvernants*, nous voyons qu'elles proviennent d'une sécrétion morbide intermittente, des cellules quelles qu'elles soient qui composent le corps !

Le cerveau dans l'homme est le produit du perfectionnement de *cellules hiérarchiquement évoluées à travers les générations*,

Dans la société, le cerveau se fabrique de toute pièce, et les éléments en sont puisés à tous les degrés de la hiérarchie sociale *indistinctement*.

Je n'insiste pas sur ces oppositions qui donneront lieu dans la suite à quelque développement.

Faisons cependant un peu de psychologie sociale en passant. Dans le corps, les organes agissent sur la tête par les sensations. Les fonctions synthétisées par le grand sympathique agissent par le sentiment ; c'est la combinaison de ces sensations et de ces sentiments qui fait naître idées et jugements, c'est-à-dire la pensée et la raison. Dans la société, *nous avons bien* les sensations, et encore pas depuis bien longtemps ; c'est l'action des gouvernés sur les gouvernants, le droit de suffrage et la liberté de la presse. *Mais il n'y a rien* qui corresponde aux sentiments. C'est une administration indépendante seule qui pourrait manifester le trouble ou la régularité des fonctions sociales, mais nous avons vu que l'administration est passive et n'a qu'à exécuter les ordres de la volonté.

C'est là, *disons-le en passant*, la cause de la lutte des autorités locales et de l'administration centrale ; c'est ce qui s'oppose à la décentralisation, car à l'*incoordination* des organes s'ajouterait immédiatement l'incoordination des seules fonctions qui aujourd'hui soient *socialisées* et qui maintiennent l'ordre, les *fonctions administratives* ! La décentralisation ne sera possible que le jour où la coordination des organes et des fonctions sera parfaite et conforme à la loi universelle. *Alors*, le gouvernement n'aura rien à redouter de l'indépendance de l'administration. *On ne fera plus de politique* ! Jusqu'à ce jour (il est inutile, n'est-pas, de dire qu'il est assez éloigné) toute tentative de décentralisation sera dangereuse sinon funeste ; elle précipitera la *désagrégation* sociale et l'anarchie.

J'ai volontairement anticipé sur la quatrième partie afin de rompre un peu la monotonie de ma comparaison.

Elle est achevée d'ailleurs. Nous venons de voir (nécessairement d'une façon bien succincte) toutes les manifestations sociales qui obéissent plus ou moins à la loi de l'organisme humain et toutes celles qui la violent.

(*A suivre.*) JULIEN LEJAY.

RÊVES ET FANTOMES

Parmi la quantité de mensonges enfantés par l'esprit humain, il se trouve parfois des vérités dont le sens trop clair échappe à nos yeux et nous laisse indifférent ; nous préférons toujours le labyrinthe tortueux du Mystère à la saine logique qui s'impose à la perception de nos sens ; nous discourons, nous discutons et tournons toujours dans le cercle étroit de nos propres connaissances sans vouloir nous occuper du travail accompli par d'autres ; il suffit, en



effet, que nous voyions les idées d'autrui en opposition avec les nôtres pour ne pas les accepter; nous nous garderons bien de les analyser, car nous craindrions de nous laisser aller en dehors du cercle restreint où nous nous trouvons, et puis il est si doux de se bercer dans les illusions enfantées par soi-même, que l'on craint toujours que ce beau rêve cesse trop tôt et fasse place à l'ignoble cauchemar de la réalité. C'est alors qu'à cheval sur les ailes du vent, l'on voit ces pensées vagabondes courir après un idéal impossible, bâtissant des châteaux en Espagne pour satisfaire un désir dont le but fuit toujours. Courez, folles, fugitives insensées, courez, courez encore, puisque, pour ne pas voir vous fermez les yeux, craignant de vous trouver face à face avec la *Chaste Vérité*.

Trop timide, elle fait entendre les sons harmonieux de sa harpe dont les notes bémolisées viennent caresser notre oreille pour nous faire sentir sa présence avant d'apparaître à nos regards dans toute sa nudité, craignant sans doute pour elle-même, en rendant jaloux de ses charmes les mortels trop empressés de vivre dans son amour en reposant sur son sein plein de vie leur tête endolorie par la souffrance de l'incrédulité.

Oui, rêvez, cerveaux humains, livrez-vous à tous ces songes creux, enfantés par vos désirs, faites de la science un laboratoire où vous trouverez à profusion de quoi satisfaire votre orgueil en bâtissant théorie sur théorie; piochez, piochez sans crainte, ce terrain est fécond; analysez la chair, le sang, les os, en un mot tout ce qui est matière; quintessenciez les atomes, descendez dans l'invisible, et c'est là seulement que vous trouverez de quoi vous satisfaire. Vous comprendrez alors que malgré votre science et malgré votre savoir il est impossible de disséquer le fantôme qui reste devant vous.

Fantôme de l'invisible dans le fond duquel tout se meut, qu'es-tu? Es-tu simplement la créature de mon imagination ou le créateur de mes sensations? Es-tu le trop-plein de ce que nous pouvons concevoir ou le grand vide de ce que nous croyons connaître? Réponds-moi, ou je m'endors pour mieux rêver au néant des connaissances humaines en face des beautés que j'entrevois.....

Je rêve.

Vérité, laisse tomber ton voile, afin que je m'habitue peu à peu à la contemplation de tes charmes. Oh! surtout, parle-moi, parle-moi, je t'en supplie, dis-moi d'espérer. C'est en vain que depuis ma naissance, lancé dans le tourbillon de la vie, je cours après la mort pour connaître l'au-delà; toujours je suis au même point. Est-ce que, comme toi, ma vie est éternelle? Est-ce que mon existence terrestre ne serait qu'un mensonge voilant ma réalité? Oh! je t'en prie, *Vérité*, parle-moi.....

Je m'éveille.

La tête encore lourde de ce pesant sommeil, je me frotte les yeux afin d'en faire disparaître les dernières traces, je me trouve devant une glace qui réfléchit mon image et me prouve encore la vérité du mensonge en me voyant où je ne suis pas; je me touche afin de ne pas être le jouet d'une illusion, mon sosie rend fidèlement mon mouvement; je crois que je me moque de moi-même et me retourne pour ne plus voir, par malheur, me trouvant entre la lumière et le mur, je vois mon ombre qui me prouve encore qu'il y a autre chose que mon corps puisque j'en vois les reflets sur les parois du mur; cette fois j'en perds la raison et me lance pour la saisir, mais, fugitive comme une ombre, je ne peux toucher que le mur qui m'offre assez de résistance pour me faire croire à la matière. Sous l'empire de ces diverses impressions, je veux prendre l'air pour remettre un peu de calme dans mon pauvre cerveau et me dirige vers la fenêtre qui est ouverte, afin de changer le cours de mes idées par la vue des personnes qui passent dans la rue; de nouveau je vois ma silhouette se profiler sur la maison d'en face, ayant toujours la lumière derrière moi; voulant enfin me soustraire à cette obsession de mon ombre, je ferme la fenêtre pour ne plus voir; hélas! je comptais sans autrui; il devait encore m'en coûter. A peine avais-je fermé qu'un bruit se fit entendre dans la rue; poussé par la curiosité, je regardai à travers les vitres, et, fatalité étrange, je vis encore mon ombre que je pris pour un fantôme de mon imagination, encore folie et mensonge!

Mais, j'y pense, si mon imagination travaille et fait naître des idées dans mon cerveau, ces idées elles-mêmes ne sont palpables et susceptibles d'être analysées que si je leur donne une forme matérielle, soit par le signe, soit par le son; donc il y a en moi un principe capable de donner ces formes; ce principe, créant des choses immatérielles comme la pensée, peut donc les matérialiser par des actes. Or ce principe existant et pouvant créer doit être une parcelle de la *vérité*. Donc la *vérité* étant immuable et éternelle, existera toujours malgré le voile que lui forme le mensonge.

Le principe créateur de mes pensées, parcelle de la *vérité*, restera donc éternellement, malgré la création des actes qui mettent un bandeau sur ses yeux.

C'est ainsi que si nous courons après les fantômes de l'imagination, nous les verrons toujours se matérialiser par des actes pour donner corps au mensonge; car, tout éveillé, je crois encore rêver, je me vois dans une glace au point de ne pas savoir quel est le fantôme ou la réalité.

L'être de la glace est un mensonge, la glace est la *vérité*, je la touche, elle résiste, mais je ne suis pas dedans, je me retourne, je vois mon ombre; mensonge! la lumière productrice est la vérité, je la touche, je me brûle, mon ombre est impalpable; je change de position, je suis toujours le même, la lumière aussi, mon ombre prend des proportions colossales, la lumière et mon corps ne changent pas: *vérité*; mon ombre agrandie, nouvelle forme du mensonge. Je ferme la fenêtre, je continue de voir mon ombre, malgré la résistance des vitres, encore vérité et mensonge luttant l'un contre l'autre, malgré les barrières de la matière.

Or, puisque Principe, Lumière, Vérité } sont éternels,

et Mensonge, Ombre, Actes } sujets aux modifications,

le principe créateur de mes actes doit être éternel, et les actes transitoires et sujets aux modifications.

De même qu'ombre et lumière peuvent passer à travers l'opacité du verre pour s'opposer l'un à l'autre, principe et actes agiront sur mon corps, en raison de sa résistance matérielle, et seront ainsi en lutte continue jusqu'au moment où, vainqueur, le principe dominera sur les actes par la destruction du corps pour continuer la série de ses manifestations sous d'autres formes; en donnant corps à de nouveaux mensonges, lui seul restera Vérité.

Phal-Nose.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

(Suite.)

En Egypte, la médecine est entre les mains des prêtres qui l'exercent dans les temples.

Diodore de Sicile (1) rapporte que l'art de guérir était contenu dans un livre sacré, dont il était défendu de s'écarter. Chacun des prêtres devait se borner à une spécialité, les uns pour la tête, les autres le ventre, etc. ; ils formaient une caste puissante et étaient divisés en collèges ou corporations dans lesquelles on ne parvenait que par la naissance ou l'initiation.

« Ces Mages se mariaient entre eux, leurs fils et leurs filles ne s'alliaient jamais aux autres classes de la nation. Ils conservaient à la fois l'esprit de corps et l'influence sacerdotale. Les fils étudiaient, depuis l'enfance jusqu'à la maturité de l'âge, toutes les sciences; ils se perfectionnaient ensuite dans une branche spéciale selon leurs aptitudes; les jeunes filles étaient employées au service de la divinité dans les temples pour l'ornementation des solennités religieuses. »

Malgré cette savante organisation, la médecine fait peu de progrès; il faut passer en Grèce, où, bien des siècles plus tard, nous voyons l'étude de cette science poussée avec ardeur par les prêtres Asclépiades.

Les temples *Asclépiions*, dédiés aux dieux de la santé, étaient pour la plupart situés dans des lieux très salubres et très agréables. Ils étaient comme en Egypte entourés de bocages, de jardins, de petites cascades, de fontaines, etc.; quelques-uns étaient sur de hautes montagnes près des sources minérales.

On voit de suite l'influence énorme que produisaient sur les masses superstitieuses ces temples majestueux aux lignes sévères.

Les malades y accourent avec confiance; le changement de pays, le changement de régime, l'impression morale contribuaient beaucoup à leur guérison.

Avant d'être admis en présence du dieu, les malades avaient à subir diverses pratiques imposées par les Asclépiades. Ces pratiques étaient bien propres à exalter et à frapper leur imagination déjà prédisposée.

La première condition était une obéissance passive, absolue, *perinde ac cadaver*; la deuxième, un jeûne de plusieurs jours afin d'être plus pur et plus digne des bienfaits qu'on attendait du dieu. Il y avait d'ailleurs sur le portique du temple cette inscription : *Celui qui veut entrer dans ce lieu doit avoir une âme pure*. Les malades ne pouvaient entrer dans le temple avant d'avoir subi toutes les purifications, ablutions partielles ou totales d'eau simple ou minérale accompagnées de frictions, d'onctions et de fumigations.

Nous ne parlerons pas des prières, des chants, des processions qui précédaient ou suivaient ces pratiques préparatoires.

A tout cela, les prêtres y joignaient un autre genre d'impressions; ils racontaient en détail les cures les plus récentes et les plus merveilleuses du dieu et montraient les inscriptions gravées sur les colonnes du temple ainsi que les riches offrandes de ceux qui avaient été guéris.

Tout en cherchant à augmenter la confiance en leur dieu, les prêtres écartaient avec un soin méticuleux tous les malades qui étaient en danger de mort; les femmes enceintes ne devaient pas s'approcher du temple.

Enfin, tous ces préparatifs se terminaient par un sacrifice toujours accompagné de ferventes prières dans lesquelles on invoquait le dieu de la médecine, Esculape.

Aristide, célèbre juge d'Athènes, nous apprend même que souvent ces prières étaient chantées avec accompagnement de musique.

Les sacrifices consistaient en agneaux, coqs, chevreaux, etc.

Après plusieurs jours arrivait la dernière scène; tous les moyens propres à frapper l'imagination n'étaient pas épargnés : on faisait coucher le malade dans le sanctuaire pendant la nuit seulement et sur la peau chaude encore du bélier qui avait servi au sacrifice; là, les prêtres ordonnaient de dormir et d'attendre l'arrivée des songes prophétiques.

Les Asclépiades savaient parfaitement que celui qui se couche sans dîner voit les anges en rêve. Les malades dont l'imagination était, on le comprend, fortement préoccupée, avaient presque toujours des songes, mais qui souvent n'avaient aucun rapport avec la guérison de la maladie: dans ce cas, les songes étaient dits « allégoriques ». Des prêtres spécialement attachés au temple étaient chargés de les interpréter, et étaient en même temps autorisés à se livrer aux songes en place des malades qui ne pouvaient en obtenir, le tout moyennant finance, bien entendu. Cette pratique des songes était appelée l'*Incubation*.

(A suivre.)

Louis Fadray.

(1) *Bibliothèque historique*, liv. I, ch. 82.

L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite)

« Tu vois que de là à l'hypnotisme et surtout à la suggestion il ny a qu'un pas.

« Avec l'audace de la jeunesse, je me suis rendu chez M. Vincent et j'ai tenté de le confesser. Un homme très singulier, en vérité, et qui m'a produit une impression telle que jamais je n'en ai éprouvé de semblable. Pendant que je lui parlais, m'autorisant du nom de mon ami — qui alors n'existait plus — pour m'offrir en quelque sorte à prendre sa succession d'élève, M. Vincent me regardait, et, chose singulière, je ressentais un effet qui n'était ni l'engourdissement somnambulique, ni la fascination hypnotique; mais il me semblait qu'une irrésistible attraction s'exerçait sur moi. Comprends-moi bien : mon corps n'était pas entraîné vers lui, mais *quelque chose* qui émanait de toute la périphérie de mon corps, comme si à travers mes pores une substance impalpable, éthérienne, avait été projetée de moi vers lui. L'effet ne dura d'ailleurs que quelques secondes, puis cessa tout à coup.

« — Quel âge avez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

« — Vingt-six ans, lui répondis-je.

« — Vous travaillez trop, reprit-il. Vous vous dépensez trop vite et trop tôt. Prenez garde, économisez-vous.

« Je ne comprenais guère, me sentant jeune et vigoureux, sous cette réserve qu'après l'effet singulier dont je viens de te parler je ressentais une sorte de lassitude, comme après un excès.

« J'essayai de revenir au sujet qui m'avait amené. Mais il m'interrompit.

« — N'attendez rien de moi, me dit-il avec une certaine rudesse. En l'état actuel des connaissances, ou plutôt en face de l'ignorance universelle, il m'est interdit de communiquer à qui que ce soit ce que je sais.

« — Mais pourquoi donc? m'écriai-je. Pourquoi ne pas nous aider, nous les jeunes gens, à lutter contre les stupides routines ?

« — Pourquoi ? acheva-t-il en se levant et en dardant sur moi ses yeux dans lesquels brillait une flamme ; parce que... parce que ma science est un crime!

« Et alors, sans que j'eusse insisté, il se mit, en un discours d'une éloquence stupéfiante, à me tracer un tableau complet, encyclopédique, de la science actuelle. Il n'était pas un système, pas une théorie, pas une découverte qu'il n'eût étudiée et vérifiée. Et avec une verve sarcastique qui parfois devenait féroce, il flagellait les préjugés, les timidités, les lâchetés qui arrêtaient tous les travailleurs au seuil de la science réelle. Prophète inouï, il me prédit, il y a de cela dix ans, les quelques progrès que nous avons accomplis depuis lors ; il voyait — positivement — au delà de notre horizon, et cela sans charlatanisme, par la force de déductions dont j'appréciais moi-même la justesse. Et quand il eut terminé, il ajouta, en me congédiant d'un geste :

« — Je vous refuse ma science, qui est criminelle... Oui, criminelle! car elle augmente, elle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour la vie, fait les vainqueurs et les vaincus.

« Sur cette parole énigmatique, je dus me retirer, emportant, je l'avoue, une impression d'admiration terrifiée. Oui, en ces quelques minutes d'entretien, cet homme m'était apparu surhumain, à la fois superbe et sinistre. Y avait-il là prédisposition nerveuse? C'est possible. Cependant, si je voulais peindre d'un mot l'étrange concept qui avait jailli de son cerveau, tout à coup, sans raisonnement, comme ces mots qui parfois obsèdent la mémoire sans cause appréciable, je te dirais — ne ris pas de moi surtout — que cet homme m'avait produit l'effet d'un vampire savant. Qu'est-ce que cela veut dire? Aujourd'hui encore, je serais bien embarrassé de l'expliquer nettement. Cherche si tu veux!

« Là-dessus, il est tard. Rentrons.

« — Encore un mot, dis-je. As-tu revu M. Vincent?

« — Oui, plusieurs fois je l'ai rencontré, tantôt vieux, brisé, comme il nous est apparu ce soir; tantôt, au contraire, rajeuni, vivace, rosé, robuste.

« — Et tu le crois centenaire?

« — Rappelle-toi les dates que je t'ai citées, et conclus. »

Un instant après, nous nous séparions, et bientôt, seul chez moi, à la lueur de ma lampe, je reprenais l'étude interrompue.

On a souvent ri de la rapidité avec laquelle les enfants passent d'une idée à une autre. Au moment où toute leur attention est concentrée sur un fait, voici qu'une mouche s'envole et, soudain, le cours de leurs pensées est modifié, et ils oublient ce qui, à la minute précédente, excitait si fort leur intérêt.

Des enfants aux hommes, la différence est-elle, après tout, si grande ? L'importance des faits qui détournent l'attention des uns et des autres est, en réalité, équivalente et a pour mesure commune l'intensité diverse de leurs sensations. La course d'un chat nous laisse indifférents et ne nous trouble pas: mais une jupe qui passe nous arrache à nos réflexions de l'heure et parfois nous emporte bien loin du chemin que nous suivions.

Puis-je dire quelles circonstances m'empêchèrent de donner suite au dessein bien net que j'avais formé de revoir M. Vincent et de l'étudier de plus près? J'en serais fort embarrassé. Des impressions nouvelles, les unes futiles, les autres plus graves, s'étaient superposées à celle-là : à peine si, de temps à autre, le souvenir de l'étrange personnage traversait ma mémoire, mais à la façon d'une vision vague et sans contours précis.

Des semaines, des mois, des années passèrent et amenèrent dans ma situation d'importants changements: mon père était mort, me laissant une petite fortune amassée sou à sou, avec cette ténacité superbe du paysan qui se prive de tout pour assurer l'avenir de l'enfant. La clientèle était venue, et j'avais renoncé à mes projets de professorat. Enfin je m'étais marié et, dans les délais légaux, mais rigoureux, je fus père d'une adorable petite fille.

On devine si M. Vincent et sa science-crime étaient loin de ma pensée. Et encore, et encore les années s'écoulèrent. L'aisance était venue; mes études sur les maladies nerveuses, mes expériences sur les hystériques avaient fait quelque bruit. Ma fille grandissait de plus en plus adorable et adorée. J'étais heureux, et cependant j'avais une histoire, car les Académies accueillaient mes communications, et les Revues les imprimaient. Une épidémie de choléra m'avait mis définitivement en lumière et m'avait signalé à la bienveillance rubanière du gouvernement.

Il y avait justement dix ans que j'avais passé quelques heures à deviser sur un trottoir, avec mon ami et maître Gaston, sur le personnage en question, et j'avais oublié jusqu'à son nom, quand le hasard, qui dispose toute notre vie, me le rappela en des circonstances encore plus bizarres que la première fois.

Un de mes confrères, le docteur F..., directeur d'une maison de santé, m'écrivit un billet pour me prier de passer chez lui — à loisir — dans le but d'examiner une de ses malades.

Me trouvant alors surchargé de besogne, je tardai de quelques jours à me rendre à son invitation. Mais, sur une nouvelle lettre plus pressante, je me hâtai d'aller chez lui. Le cas dont il désirait m'entretenir était des plus intéressants et rentrait exactement dans la spécialité des études auxquelles je m'étais voué. Il s'agissait du très curieux phénomène du dédoublement de la personnalité, et, pendant

(1) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

plusieurs heures, nous nous livrâmes à des expériences d'un intérêt toujours grandissant. Mais, craignant de fatiguer la malade outre mesure, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Nous descendîmes dans le jardin qui précède le magnifique établissement que toute l'Europe connaît et admire, et lentement mon confrère me reconduisait, me communiquant le résultat de ses observations personnelles sur le sujet que nous venions d'examiner.

Au moment où nous allions franchir la grille d'entrée et échanger la poignée de main d'adieu, un petit garçon déboucha d'une allée de lauriers et de troènes et, courant vers le docteur, se jeta dans ses bras.

Celui-ci le souleva, et me dit :

— Monsieur mon fils... Huit ans... et une bonne nature.

C'était un très joli enfant, aux traits délicats, mais qui me parut un peu pâle. Je le caressai en songeant à ma petite fille, si rose et si fraîche, et je dis :

— Pourquoi donc courais-tu si vite ? On dirait que tu te sauvais ?

Question banale et à laquelle je n'attachais aucune importance.

— Oh ! c'est pour rire ! fit le gamin. C'est pour taquiner M. Vincent...

— M. Vincent ! m'écriai-je ; quel M. Vincent ?

Ce nom avait vibré en ma mémoire comme un coup de clairon.

L'enfant répondit avec une certaine irritation :

— Pardi ! il n'y a qu'un M. Vincent... c'est papa Gâteau !

Papa Gâteau ! On appelait ainsi un M. Vincent, il y avait dix ans.

— C'est un bien singulier personnage, ajouta mon confrère.

— Serait-ce Vincent... Thévenin ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?...

— Il n'est donc pas mort !

— Ah ! vous aussi, fit le docteur en riant, vous le croyiez disparu. Point. Cent dix à cent quinze ans, mon cher. Qu'on dise après cela que la folie n'est pas un brevet de longévité !

— Et depuis quand est-il dans votre maison ?

— Depuis quatre mois environ. Et il y est entré en des circonstances bien curieuses que je vous raconterai demain ; car, pour aujourd'hui, ma journée quotidienne me réclame. Il est six heures...

— Six heures ! moi aussi je suis en retard. A demain, nous causerons de M. Vincent.

— A vos ordres, cher confrère.

(A suivre.) JULES LERMINA.

PENSÉE

Homme, d'où viens-tu ? Où vas-tu ?

Je viens de l'Infini, longtemps je fus atome roulant à travers les Mondes. Mon nom, alors, était Lumière, Chaleur. De transformations en transformations, je devins Intelligence, Amour ; je suis Volonté, je deviendrai Puissance, puis un autre horizon s'ouvrira devant moi, car le repos n'existe que dans l'acceptation d'une inéluctable Loi, celle de l'éternelle activité.

PAULE JANICK
M. F. E.

GROUPE DES INDÉPENDANTS LYONNAIS

Dans sa séance du 15 février, la commission a donné connaissance de sa situation financière aux membres des groupes. On compte à ce jour quarante membres titulaires dont douze membres actifs se livrant aux recherches faites par le *Groupe Fermé*. C'est donc un très beau résultat obtenu en très peu de temps si l'on considère que les Indépendants Lyonnais ne fonctionnent que depuis le 1er octobre 1890.

LES CONFÉRENCES

C'est devant un public toujours très nombreux que les principaux membres développent leurs conférences. Citons un très intéressante étude de M. L. Fadray sur la médecine occulte et les causeries toujours très attrayantes de M. Bouvier sur le spiritisme.

Prochainement M. Bouchet traitera *des Influences occultes et des possessions*.

Deux membres se livrent en ce moment à des expériences magnétiques sur des animaux; sous peu ils communiqueront leurs résultats aux lecteurs de l'*Union Occulte Française*.

Dimanche 1er mars, conférence par M. L. Fadray.

N. B. — Les statuts sont communiqués à toute personne qui en fait la demande.

NOUVELLES DIVERSES

LE SPIRITISME, 1er février. *Occultisme et Spiritisme*. Fin d'une étude de M. Gabriel Delanne.

En vérité, si nous allons de ce pas-là, les spirites seront loin de s'entendre avec les occultistes. Bientôt, espérons-le, nous saurons qui a tort ou raison dans la question de l'inconscient.

***

LE MONITEUR SPIRITE, 15 février. *Sauvons le Magnétisme*, par J. Bouvery. Excellente critique à lire.

***

L'ETOILE, février. Superbe conférence de Alber Jhouney sur le *Christ ésotérique*. — On trouvera dorénavant cette revue dans les principales librairies.

***

Médiums et Groupes. Spiritisme et Hypnotisme, par D. Metzger. — 1 broch. de 48 pages, in-8, 0 fr. 50.

Tirages à part d'une excellente étude de l'écrivain spirite si connu.

L'INITIATION est en vente régulièrement tous les mois aux librairies suivantes :

Chevrol-Girard, quai de l'Hôpital, 38 ; *Monavon*, rue de la République, Péristyle du Grand-Théâtre ; *Chambfort*, librairie des Nouveautés, place Bellecour.

Le Gérant : A. BOUCHET.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. PAPUS, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·., CH. BARLET, S.·. I.·.; de MM. AUGUSTIN CHABOSEAU, J. LERMINA, CATULLE MENDÈS, Léon HENNIQUE, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

LE NUMÉRO **10** CENT. — 2e ANNÉE. — N° 8 — ABONNEMENT : UN AN { France. . **3** fr. Étranger. **3 50**

Les manuscrits doivent nous parvenir 5 jours francs avant l'impression du journal. — Ils ne sont pas rendus.

SIÈGE :
5, cours Gambetta, 5
LYON

16-31 MARS 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

AVIS

Par suite d'une nouvelle organisation dans la direction de la Revue l'*Union Occulte Française*, **notre journal paraîtra à l'avenir le 1er et le 3e dimanche de chaque mois, portant les dates 1er-15 (mois), 16-31 (mois).**

SOMMAIRE :

A PROPOS DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Quelques lecteurs de l'*Union Occulte Française* se demandent quelles sont les raisons qui poussent ses rédacteurs à s'occuper de la Franc-Maçonnerie; ils ne peuvent concevoir qu'une société ayant été excommuniée par le pape Pie IX puisse étudier la philosophie tant au point de vue humanitaire qu'au point de vue religieux.

Quoique *profane* et au risque d'être excommunié nous-mêmes, nous croyons devoir répondre de notre mieux en ce qui concerne cette société occulte.

Nous dirons d'abord que notre titre montre notre indépendance et que vu cette indépendance nous devons étudier non seulement la Franc-Maçonnerie dans son symbolisme, mais aussi dans ses actes, afin de la comparer avec les sociétés dominantes politiques ou religieuses qui gouvernent la plupart des hommes, car du jour où nous nous bornerions à n'étudier qu'une seule chose, soit religieuse: bouddhisme, christianisme, spiritisme; soit mystérieuse: magnétisme, magie, kabbale; soit scientifique : médecine, chimie, physique, etc., etc., et toute autre science se résumant en cette vaste synthèse formant l'occultisme, nous deviendrions sectaires, et partant de là, nos libertés et nos actions seraient compromises; il n'y a donc qu'à la condition d'étudier chaque chose avec une entière bonne foi et sans parti pris afin d'accepter ou rejeter ce qui satisfait ou choque la conscience qu'il est permis de faire œuvre utile en cherchant la vérité qui doit se trouver aussi bien dans le symbole de l'étoile flamboyante et la croix mystique que sous le scapel du savant.

Généralement l'homme a peur des mots ou des signes qu'il ne comprend pas; trop bercé dans son mysticisme, il préfère ne pas s'occuper de l'inconnu craignant de se laisser éblouir par une trop vive clarté, et c'est avec une complète indifférence qu'il foulera aux pieds les connaissances si simples et si grandes qui révèlent sa marche progressive vers un but qu'il fuit toujours en faisant acte de sectarisme.

Les religions se croient toutes bonnes, et de fait, elles se valent; toutes renferment une part de vérité au point de vue religieux bien entendu, seuls les hommes qui les professent les envisagent de façons différentes, s'attachant plutôt à la lettre qu'à l'esprit; aussi que voyons-nous? Les mystères du passé s'effacent devant l'occultisme qui résume et approfondit toutes les sciences, les hommes d'aujourd'hui s'inclinent devant l'explication du symbolisme ésotérique qui, peu à peu, sous la poussée puissante des Maîtres, devient un exotérisme facile à comprendre; si les Chrétiens, les Bouddhistes, les Musulmans, les Juifs ont foi en leur Dieu, la Franc-Maçonnerie, au sein de laquelle se trouvent réunis des membres de chaque secte, croit au *Grand Architecte de l'Univers*, c'est dire que son Dieu n'est pas aussi limité que celui de telle ou telle religion, puisqu'il les résume toutes, et qu'on en trouve la preuve dans son sein

par la diffusion des doctrines représentées qui tentent à s'unifier pour le plus grand bien de l'humanité.

Nous voyons donc par ce qui précède que cette société, dont les branches s'étendent partout, fait réellement œuvre utile ; politique ou religieuse, elle poursuit un but vraiment humanitaire : l'émancipation de l'homme par la connaissance de lui-même en lui faisant comprendre qu'il ne peut trouver de satisfaction que d'autant plus qu'il travaille pour le bien des masses. Trop souvent les dévots des différentes religions travaillent pour eux-mêmes dans le but d'être agréable à leur Dieu ; les francs-maçons, au contraire, travaillent pour la société dans le but d'être agréables à eux-mêmes ; aussi patients que la goutte d'eau qui tombe et creuse le roc, ils éclairent chaque jour le monde des connaissances acquises. Il n'est donc pas étonnant d'après cela qu'ils aient une prépondérance sur les autres sociétés; aussi qu'arrive-t-il ? D'un côté les religions s'affaissent sur elles-mêmes, car elles ont toujours trop de tendance à voiler la vérité, d'un autre, la Franc-Maçonnerie devient toujours plus forte puisque, confondant les religions, elle veut relever l'esprit religieux en ôtant le boisseau qui couvre la lumière ; tous ses membres s'unifient dans la société, la société s'unifie dans l'esprit, en un mot la Franc-Maçonnerie en tant que symbolisme et actes synthétise toutes les religions pour en former une seule et unique vraiment humanitaire et universelle où l'homme comprendra *en Vérité et en esprit* quel est réellement le but de la vie.

A. Bouvier.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(*Suite.*)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

Il nous reste à mettre en lumière les conséquences de ces infractions. Qu'est-ce qui nous prouve, pourrait-on nous objecter en effet, que la société doive suivre en tous points la loi de l'organisme humain ? Nous voyons bien qu'elle l'enfreint en bien des circonstances. Mais qu'est-ce qui nous prouve que ces infractions ne soient pas nécessaires ? Qu'est-ce qui nous prouve qu'elles doivent avoir fatalement des conséquences mauvaises ?

La réponse à ces objections, *très naturelles* nous devons l'avouer, va faire l'objet de notre quatrième et dernière partie. On conçoit que si nous pouvons montrer que chaque fois que la société enfreint la loi il en résulte un mal et que ce mal n'a pas été créé pour les besoins de la cause, mais est réellement ressenti par la société, qu'il donne des preuves manifestes de son existence et qu'il est exprimé plus ou moins nettement dans les programmes politiques en cours, on conçoit, dis-je, que nous trouverons là une sanction singulièrement éclatante à la loi universelle et à la science qui l'enseigne.

Faisons jouer ce mécanisme bizarre dont nous venons d'examiner les rouages et voyons ce qui va se passer.

∴

4

Il est bien entendu que je ne fais qu'esquisser les actions et réactions de ces rouages les uns sur les autres, ainsi que la résultante finale. Chacun des aspects que nous allons envisager donnerait en effet matière à tout un volume! Je ferai mon possible toutefois pour que la clarté ne souffre pas de cette brièveté nécessaire.

La première différence que nous avons constatée entre la société et le corps humain est celle-ci : *Dans l'homme*, la peau, la chair et les os se développent en vertu de la loi générale de l'organisme, mais n'agissent en aucune façon sur les organes qu'ils protègent, de même que les organes ne peuvent agir sur eux.

Dans la société, au contraire, nous avons vu que le sol subissait sans cesse l'action des individus.

Ici, le corps va prendre la forme que des organes incohérents voudront bien lui donner. Or quelles sont leurs tendances particulières? Nous l'avons déjà vu, la tendance des organes du ventre est d'absorber le plus de richesse possible, sans souci de la collectivité.

Le ventre va donc se développer outre mesure. *La société va devenir obèse*. Nous allons voir l'être social avec une tête décharnée, une poitrine écrasée et un ventre énorme. Ce n'est évidemment pas là le type de la beauté et de la santé.

Mais cet être social a-t-il toujours manifesté la même tendance ? Il est facile de se rendre compte que non. Il y a cent ans, la silhouette était tout autre. Nous avons un individu presque tout en tête, une tête énorme, *toujours pas* ou *peu* de poitrine, un ventre étique.

Nous avons là, Mesdames et Messieurs, les deux conséquences bien nettes du dualisme que nous avons constaté et de la lutte implacable, en l'absence d'un terme médian, que doivent se livrer ces deux opposés : *l'Etat et le peuple, le pouvoir et l'économie sociale !*

Il y a cent ans, c'est la tête qui vivait au dépens du reste de l'organisme. Nous connaissons le résultat : une réaction terrible qui s'appelle la Révolution française : au fond, 1789 a été la revanche du ventre ! Revanche inévitable mais malheureusement aveugle ! Nous venons de voir l'excès contraire auquel elle pousse la société.

Il serait intéressant de montrer dans le socialisme d'Etat, tel qu'il est conçu aujourd'hui, un retour à l'ancien état de choses, une nouvelle manifestation des actions et réactions continuelles que doivent fatalement exercer l'un sur l'autre les deux principes en présence.

Mais cela m'entraînerait trop loin ; qu'il me suffise de montrer dans l'histoire une trace sanglante du mal que peut engendrer dans une société le microbe *individualiste*, et, dans le procès-verbal d'un congrès tout récent, la reconnaissance de ce vice d'organisation :

Il y a un mois environ, un congrès socialiste, dû, je crois, à l'initiative du publiciste américain bien connu Henry George, posait en principe la propriété collective du sol *indépendamment de ce qui le recouvre*, et proposait comme moyen, pour arriver au résultat, l'impôt unique de la rente foncière.

Il ne rentre pas dans mon plan de faire la critique des théories que j'invoquerai sur mon passage. Mon but est simplement de montrer dans ces théories la reconnaissance des différents maux qui, selon moi, doivent résulter des différentes infractions à la loi de l'organisme, et de trouver ainsi à la science que j'ai invoquée au début une sanction qu'on pourrait lui refuser de prime abord. J'essaierai simplement de montrer en deux mots le côté faible de chacune de ces théories et je passerai.

La théorie de la collectivité du sol repose sur une conception fausse des *phénomènes économiques*. H. George croit que la cause du paupérisme est l'absorption par la rente de la terre de toute la plus-value que fait naître le progrès. On voit alors son raisonnement. Faisons que la terre appartienne à tous, et tous profiteront de la plus-value ! Les richesses qui s'accumulent dans l'industrie et dans le commerce,



d'une part, la situation de moins en moins brillante des propriétaires fonciers de l'autre, combattent assez énergiquement cette thèse pour que je n'insiste pas. L'impôt unique sur la rente foncière ruinerait toute une classe de propriétaires, et cela sans profit pour personne. Socialiser le sol est bien, c'est un premier pas vers la réalisation d'une société vraiment rationnelle, mais il faut nécessairement socialiser aussi les fonctions, c'est-à-dire la coordination. Faire l'un sans l'autre, c'est détruire inutilement l'espèce de logique qui existe dans le mal actuel, c'est précipiter la désagrégation générale.

Nous venons de voir l'aspect extérieur que le corps social doit prendre sous l'influence du principe d'évolution des organes sociaux. Portons notre analyse sur chacun d'eux tour à tour et voyons ce qui s'y passe.

Fidèle au plan que nous avons suivi jusqu'ici, nous allons commencer par les organes dont le jeu constitue ce qu'il est convenu d'appeler l'économie politique.

Nous savons en quoi cette économie diffère de l'économie humaine. Le travail y est individuel et égoïste ; il ne reçoit son impulsion que de l'intérêt de chaque individu, au lieu d'être réglé et organisé par une loi sociale; *de plus*, nutrition et circulation se confondent, puisque chaque individu produit et échange tout à la fois.

Voyons ce qui doit résulter de la combinaison d'éléments ainsi composés :

C'est toute une théorie économique à résumer ; je vais essayer de l'esquisser aussi brièvement que me le permettra l'intelligence d'une question aussi complexe.

Le langage courant résume en un seul mot le moteur de tous ces rouages que nous venons d'exposer : c'est la concurrence.

Quels vont être les effets de la concurrence sur les individus, sur les organes et sur l'organisme social tout entier ; tels sont les trois points que nous allons essayer de mettre en lumière.

(A suivre.) Julien Lejay.

Influence du Magnétisme sur les animaux

Le magnétisme animal, dont on s'occupe depuis très longtemps, a été surtout étudié dans l'espèce humaine. Placés dans d'excellentes conditions pour expérimenter sur les animaux, nous avons cherché quelle pourrait être l'influence de ce fluide sur des organismes autres que celui de l'homme.

Nos expériences ont surtout porté sur les chiens, aussi tout ce que nous allons dire aura trait à ces animaux. En règle générale, on peut dire qu'ils sont d'autant plus sensibles que leur cerveau est plus volumineux. Nous avons toujours obtenu les meilleurs résultats, chez les chiens de forte taille. Peut-être y aurait-il encore des différences selon les races ?

En outre, les conditions dans lesquelles on se trouve au moment de l'expérimentation ont une certaine influence. Autant que possible, il faut opérer dans le silence, le bruit amenant toujours une distraction plus ou moins grande du sujet. Nous avons remarqué que l'on agissait bien plus facilement sur un animal lorsqu'on a le soin de lui appliquer les mains sur le front pendant quelques minutes avant d'opérer. Les tempéraments ont aussi une importance assez considérable, et ici comme chez l'homme les natures nerveuses sont les plus sensibles.

Voici les premiers symptômes que l'on observe lorsqu'on magnétise un animal : Au début, rien, ou du moins les phénomènes qui se produisent échappent totalement à l'œil de l'observateur. Après quelques minutes, vingt au plus, quelquefois trente, le sujet témoigne par certains signes qu'il éprouve l'action du fluide. Il cherche à se déplacer ; s'il est couché, il se relève pour se coucher immédiatement dans une autre position. Les oreilles offrent à de courts intervalles une sorte de tremblement très caractéristique, comme pour chasser une mouche importune qui viendrait les frôler. Ces tremblements, ces petites contractions spasmodiques, augmentent de plus en plus d'intensité et l'animal semble éprouver une sensation de gêne inhabituelle. De temps à autre il secoue la tête et regarde l'opérateur. Les glandes salivaires fonctionnent activement, les déglutitions sont fréquentes et quelquefois la salive s'écoule sur le sol.

Arrivé à cette période, certains animaux entrent dans une colère violente, quoique à l'état normal ils soient d'un caractère très doux. Le chien qui s'irrite ainsi sous l'influence magnétique fait entendre des grondements sourds et montre les dents, attendant l'occasion de mordre. Alors, au moment où la main quitte la tête pour se porter sur le dos, le sujet ainsi libéré essaye vivement de happer cette main tendue vers lui. Il est non seulement difficile mais encore dangereux de continuer à le magnétiser et nous n'avons jamais cherché à pousser l'expérience plus loin. Heureusement, il n'en est ainsi que pour un petit nombre d'animaux.

Nous allons maintenant envisager ce qui arrive chez le plus grand nombre des sujets.

Sous l'influence du fluide, la gêne précédemment indiquée augmente. La surexcitation est grande et le patient fait entendre parfois de petits cris plaintifs. A ce moment il n'est pas loin d'être terrassé, bientôt il se calme et entre dans une profonde torpeur. C'est tout ce que nous avons obtenu chez la majorité des animaux soumis à nos expériences. Le sujet ainsi magnétisé simule très bien le chien endormi. Sa position est naturelle mais son sommeil est beaucoup plus profond qu'il ne l'est normalement. En réalité s'agit-il là du sommeil ordinaire ? Nous ne le croyons pas. L'animal a conservé les yeux à demi clos, le regard est morne. On croirait qu'il succombe à une profonde fatigue et il reste indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Les inspirations sont lentes et régulières. La sensibilité est émoussée sans être complètement abolie.

Chez quelques sujets débilités à tempérament nerveux, nous avons obtenu des effets bien plus remarquables. Ces animaux passaient rapidement par toutes les phases que nous venons de décrire. L'excitation du début faisait place immédiatement à une somnolence tellement grande que le sujet, au lieu de chercher à se coucher, tombait comme frappé d'un coup de masse et conservait une fois à terre la position plus ou moins bizarre dans laquelle il se trouvait. En insistant davantage nous pouvions alors déterminer une insensibilité presque absolue.

L'opérateur, plongeant de longues épingles dans le corps du sujet, n'arrivait jamais à provoquer le moindre mouvement de défense. Il nous a été possible, en lésant les tissus profondément, de lui arracher comme une sorte de plainte, mais l'animal a toujours gardé l'immobilité la plus complète.

Avions-nous fait naître dans ces cas particuliers de l'insensibilité ou de la paralysie ? Telle est la question qui se pose. Nous espérons pouvoir définitivement la résoudre lorsque nous retrouverons des sujets sensibles. Notre conviction est que l'on pourrait arriver, au moins chez quelques animaux, à l'anesthésie la plus parfaite.

Nous avons vainement essayé d'obtenir des phénomènes d'attraction, ou plutôt les quelques résultats obtenus sont si peu concluants que ces expériences ont besoin d'être reprises.

Avant de terminer, nous devons signaler la remarque suivante, que nous indiquons pourtant sous toute réserve, n'ayant observé le phénomène qui lui a donné lieu qu'une seule fois. Il s'agissait d'un animal plongé dans le coma dont nous avons déjà parlé. Une piqûre assez superficielle lui ayant été faite, il ne s'en échappa aucune goutte de sang. Mais l'ayant éveillé environ dix minutes après, notre étonnement fut grand en voyant une hémorragie se produire. Le fluide magnétique détermine peut-être une vaso-constriction des vaisseaux périphériques et par suite une congestion des organes internes, laissant les parties extérieures presque exsangues. Ce qui nous explique pourquoi l'hémorragie signalée plus haut ne se produisit qu'après le réveil.

Tel est le résumé de nos essais sur la magnétisation des animaux. Nous espérons, dans un bref délai, pouvoir indiquer les résultats de nos expérimentations sur l'influence curative du fluide.

NANO et WILD.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

(Suite.)

Quoique attachés au temple, les prêtres qui interprétaient les songes allégoriques n'étaient pas entièrement initiés et on commettrait une grande erreur si on les confondait avec les Asclépiades. Ils formaient une corporation inférieure de prêtres subalternes, les uns, mendiants, allaient de porte en porte, mais de préférence dans les maisons où il y avait des malades et demandaient si l'on désirait faire dire des prières au dieu de la santé; les autres, prêtres serviteurs, aidaient les malades dans les pratiques préparatoires et en surveillaient la stricte exécution.

Pendant la nuit, tantôt les prêtres revêtaient le costume d'Esculape, et s'approchaient des malades, pratiquaient sur eux des opérations chirurgicales ou rendaient les oracles à la place du dieu lui-même. Souvent, on entendait une voix entrecoupée qui ordonnait ce qu'on devait faire; d'autres fois on voyait les médicaments eux-mêmes, ou le remède était indiqué d'une manière allégorique. Les prêtres profitaient du sommeil des malades et de l'obscurité pour faire disparaître les plus riches offrandes qui étaient sur l'autel; le lendemain ils annonçaient que le dieu était satisfait des présents.

Une particularité étrange dans les temples était l'élevage des serpents.

Le serpent était un des symboles d'Esculape et sur plusieurs monuments antiques on voit une femme qui donne du lait à boire à un de ces animaux. Elien (1) pense que ces serpents servaient à tirer des augures sur l'issue favorable ou funeste des maladies. Des prêtresses étaient chargées de leur porter à manger; selon la manière dont ils recevaient les aliments, on augurait bien ou mal ; tout porte donc à croire que les prêtres se servaient des serpents comme moyen de pronostic.

Si les Asclépiades savaient manier la belladone, la ciguë, la stramoine, etc., et beaucoup d'autres plantes médicinales, il n'en est pas moins vrai qu'ils employaient aussi des remèdes superstitieux. On doit cependant convenir que la médecine fit de grands progrès entre leurs mains ; les frictions, les massages, les vomitifs et les purgatifs ainsi que les saignées leur étaient d'un grand secours. Galien nous dit qu'Esculape guérissait l'obésité par des exercices fatigants à jeun ; de nos jours, nous ne faisons rien de plus, et la recette d'Esculape est bien connue des jockeys.

Avec la science et tous les moyens moraux dont disposaient les prêtres, il y avait de nombreuses guérisons, mais il y avait les réfractaires. Ces témoignages vivants de l'impuissance du dieu ne pouvaient que produire une mauvaise impression sur ceux qui étaient en cours de traitement. Les prêtres n'étaient pas embarrassés pour si peu. C'était toujours l'incurable qui n'avait pas su s'attirer les faveurs du dieu ou qui n'avait qu'imparfaitement rempli les pratiques préparatoires. Les Asclépiades connaissaient l'influence des voyages, des changements de climats, aussi envoyaient-ils les malades dans d'autres temples ; c'est ainsi qu'Aristide voyagea pendant quinze ans, usant de tous les remèdes pour se guérir d'une maladie de langueur qu'on croit être l'hypocondrie.

Par la lecture de ses *discours sacrés*, on voit toutes les pratiques stupides auxquelles il ajoutait foi, et on y admire son courage en même temps qu'on se demande comment un homme d'une certaine valeur peut avoir été si crédule.

Un jour il tomba en extase en sortant de se baigner par ordre d'Esculape dans un fleuve qui charriait des glaçons (p. 295) ; une autre fois, il eut un songe dans lequel on lui disait de se tirer cent livres de sang; plus tard, on lui dit de se jeter dans un fleuve débordé dont les eaux roulaient des bois et des débris de toutes sortes. Il eut le courage de suivre tous les traitements que lui indiquait Esculape, frictions, bains, saignées, voyages, pratiques superstitieuses, etc.

(1) *Histor. animal.*, l. XI, ch. II.

En vain ses amis lui faisaient remarquer l'état déplorable de sa santé et qu'il avait une foi trop grande aux songes.

Enfin, lorsque les malades obtenaient leur guérison, les prêtres assemblaient le plus possible de peuple afin de montrer la grande puissance d'Esculape. Les personnes guéries laissaient ordinairement un souvenir, c'était le plus souvent la partie moulée ou gravée, quelquefois peinte, du corps qui avait souffert.

Ces témoignages étaient gardés dans le temple et portaient une inscription ne contenant que le nom du dieu invoqué, le nom du remède ou du malade.

Lorsque les cures étaient remarquables, on les gravait sur des tablettes spéciales ou sur les colonnes du temple.

On retrouve cet usage de la médecine par les songes chez presque tous les peuples. Les sauvages de l'Asie et de l'Afrique allaient dormir sur les tombeaux des guerriers pour obtenir des remèdes à leurs maux.

Je ne chercherai pas dans cette étude bien incomplète si les prêtres des temples mettaient en usage le magnétisme, M. A. Gauthier, dans son *Histoire du somnambulisme*, avoue qu'on en trouve peu de trace dans l'antiquité. On dira peut-être que le magnétisme, faisant partie des mystères de la doctrine secrète, n'était révélé qu'aux initiés.

Outre qu'il n'a jamais été prouvé que le magnétisme fut connu des anciens, il est bien étonnant que cette pratique ne fut pas connue d'Hippocrate, qui était de la famille des Asclépiades et qui, par conséquent, était initié à tous les mystères de la médecine des temples.

Les prêtres d'Égypte avaient pour conserver le secret de leurs sciences occultes un moyen que n'avaient pas les prêtres grecs, c'était leur langue sacrée et leurs caractères hiéroglyphiques. Mais en Grèce, pays de liberté et d'indépendance, où les prêtres se relâchèrent de leur sévérité au point d'admettre des étrangers à l'initiation de leurs mystères, s'ils avaient été en possession d'une force capable de produire de si grands et si troublants phénomènes, on trouverait au moins un auteur ancien qui en parlerait.

On trouve bien par ci par là quelque analogie, les frictions, le sommeil, etc. des temples, et ce que nous observons aujourd'hui dans la pratique du magnétisme curatif; sans compter qu'on peut les interpréter aussi bien contre que pour le magnétisme; ce sont des preuves d'une bien mince valeur.

(*A suivre.*) Louis Fadray.

LE MAGNÉTISME A DISTANCE

S'il est une chose encore bien controversée, c'est sans contredit l'action curative du magnétisme à distance. Tout au plus si le grand public veut croire à son efficacité de près; les savants, toujours positifs, et avec raison, n'admettent les faits que d'autant plus qu'au préalable il y a suggestion ou auto-suggestion subie par le patient. Nous avons déjà vu qu'il ne doit pas en être ainsi si nous en croyons les rapports de certains magnétiseurs dans les travaux du Congrès magnétique de 1889. Mais admettons pour l'instant que nulle autre force ne soit en jeu que l'action suggestive; comment pourra-t-on expliquer la guérison presque instantanée d'animaux qui ne doivent nullement se douter qu'une action occulte puisse agir sur eux, surtout quand ils restent où ils sont pendant que celui qui agit se trouve à plusieurs kilomètres.

D'abord, avant que d'entrer dans les détails qui nous amènent à écrire sur ce sujet, les animaux sont-ils susceptibles de ressentir l'action magnétique? Nous répondrons franchement oui; nous avons nous-mêmes expérimenté maintes fois, et toujours nous avons eu la satisfaction d'amener d'heureux résultats. D'autre part, nous connaissons des personnes placées dans des milieux où il leur est permis d'expérimenter journellement sur toute sorte d'animaux et elles s'aperçoivent que, même au point de vue expérimental, ces animaux peuvent subir, en dehors de l'action curative, divers phénomènes qui prouvent surabondamment l'action d'une force dirigée par la volonté de l'opérateur, force agissant plus ou moins suivant certaines circonstances mais néanmoins agissant toujours; il va sans dire que nous ne croyons pas que ces animaux se prêtent volontiers aux fantaisies des expérimentateurs, comme il y a tendance à le croire des sujets qui veulent bien se soumettre de bonne volonté aux exhibitions publiques.

Or, si le magnétisme et les fluides ne sont pas de vains mots, et que l'action puisse en être ressentie à distance, les animaux en ressentiront les effets aussi bien que les hommes et cela d'une façon d'autant plus prompte que l'animal est toujours passif; il ressent, mais il n'analyse pas, chose qui lui sert d'autant plus qu'il ne repousse pas l'action par son doute. La personne malade, au contraire, se rend compte du travail qui s'opère: loin d'être passive elle est toujours active, elle doute du résultat et par ce seul fait repousse l'action qui devient de plus en plus lente en face des barrières que forment les volitions de la pensée. C'est pour cela que si la foi aide considérablement en certaines circonstances, c'est également par cette raison qu'elle peut nuire, car si dès les premiers instants le malade n'éprouve pas le soulagement désiré, sa foi est ébranlée et il arrive à douter plus fort que jamais. Il y a lutte constante entre le désir et ce doute qui le tue. Il est vrai que jusqu'ici nous n'avons pas guéri tous les malades sur lesquels nous agissons à distance; mais nous avons néanmoins quantité de cas qui passent pour miraculeux; cependant nous ne nous sommes pas dérangés, nous n'avons fait que d'agir suivant les connaissances que nous nous sommes acquises par une étude constante et la grande habitude de faire.

Si nous considérons que les personnes malades jouissent toujours de l'activité volitive de la pensée qui est le plus grand moteur pour la réalisation du désir, et qu'en raison des volitions de cette pensée notre action est repoussée ou accueillie, avec fruit, l'animal toujours passif subira notre influence sans y apporter d'entrave et en raison directe de son besoin de santé, il soutirera davantage le fluide que nous aurons projeté sur lui pour le rétablissement de son organisme déséquilibré par une cause quelconque.

Si cet animal se trouve à distance et que nous ne le voyons pas, il se produira certainement un phénomène dû à notre action du moment où il en ressentira les effets à l'heure exacte où nous agissons (*phénomènes d'ordre occulte que nous étudierons en temps et lieu*). Nous avons pu remarquer que si quelquefois sur certains malades l'action n'est pas nettement définissable, sur les animaux elle est presque constante et il n'y a pas lieu de croire à une action suggestive quelconque; après avoir constaté maintes fois la réalité de ce que nous avançons, nous avons encore vu la semaine dernière un phénomène de cet ordre qui a tendance à

nous faire prendre pour le diable ou le bon Dieu, pour sorcier ou mage, sans être ni l'un ni l'autre.

Un M. X... des environs de Bourgoin (Isère) vint nous demander de guérir un cheval malade depuis un mois et soigné sans résultat par le vétérinaire de la localité; l'animal était enflé, ne mangeait plus et ne pouvait se lever; nous fîmes remarquer à X... l'heure qu'il était en lui disant que dès cet instant son cheval irait mieux, chose qu'il vérifia en rentrant chez lui. Deux jours après l'animal était guéri et reprenait son travail, ce qui nous valut la visite d'autres personnes de la localité.

Ces phénomènes étant nombreux à notre connaissance et ayant la plupart un même caractère de spontanéité, nous éviterons les répétitions afin de ne pas être trop long; toutefois nous citerons un autre cas des plus curieux : Etant un jour dans un village proche de Lyon où nous avions déjà guéri un cheval condamné par le vétérinaire, une dame G... vint nous prier d'aller en voir un autre qui boitait depuis huit jours sans pouvoir se porter sur la jambe malade ; ne pouvant nous déranger, nous nous sommes contenté de dire à cette dame : « Votre cheval est guéri », chose qu'elle vérifia à sa rentrée en l'attelant pour le faire travailler. Depuis cette époque la guérison s'est maintenue. Est-ce hasard ou simple coïncidence, le mieux se fait dès lors que nous agissons.

Mages et Initiés qui pénétrez les mystères d'Eleusis, arrachez ce voile qui cache la Vérité pour la découvrir à nos yeux profanes.

En écrivant ces lignes, nous nous attendons bien aux sourires ironiques des sceptiques et aux railleries sans nombre qui nous seront accordées, mais peu nous importe, nous n'enregistrons que la stricte vérité avec la conviction du devoir accompli en donnant à d'autres l'idée de la recherche dans ce champ mystérieux toujours plein de surprises.

Phal-Nose.

HESPÉRUS

(Suite)

II

LA VISITATION

Jadis, ferme soudard de granit cuirassé,
Francfort avait des tours, des murs, un grand fossé
Propre à décourager les chercheurs d'aventures,
Car le Mein s'y ruait par quatorze ouvertures ;
Tel routier qui n'avait jamais, quand il vint là,
Bu d'eau pure, y connut trop bien le goût qu'elle a.
Mais un grand désarroi de rocs et de ferrailles
Combla tout le fossé de toutes les murailles.
Sur les débris un parc aux verdissants contours
Se déroule, ceinture ombreuse des faubourgs,
Que boucle, par endroits, la grille d'une porte ;
Et douce la cité rit d'avoir été forte.
Le lent prolongement des saules balancés
S'incline où des créneaux roides se sont dressés ;
Grêle, un rosier tient lieu d'un bastion superbe ;
Plus de lances, sinon des pointes de brin d'herbe ;
La voûte où l'on voyait des ombres se mouvoir,
Sinistres, dans la paix inquiète du soir,
Quand, douze fois, à coups chaque fois plus funèbres,
Le cœur du noir minuit battait dans les ténèbres,
Est un chemin de houx et d'épines fleuri,
Où le jeune passant se recueille, attendri
De ce signe de croix aisément effaçable
Que le pas d'un petit oiseau fait sur le sable,
Ou triste de l'adieu d'un merle voyageur
Qui va d'un saule à l'autre et s'envole, ou songeur
D'ouïr dans les légers volubilis la guêpe
Tinter, clair battant d'or de ces cloches de crêpe.

Seul, un donjon, bloc noir, de lierre interrompu,
Que la pioche oublia de détruire ou n'a pu
Mettre à bas, dresse encor ses murs rectangulaires :
C'est l'Abendthor, qui vit de tragiques colères.
Le jour, ce ténébreux cadavre de granit
Se ravive aux gaîtés du ciel, du vent, du nid ;
Le rire frais éclos du liseron circule
Dans ses fentes où luit l'or de la renoncule ;
Il a l'oiseau, l'enfant, l'écureil, et consent
A l'escalade ; il semble un aïeul innocent
Qui joue et qui veut bien qu'on le coiffe de roses.
Mais la nuit qui connaît les légendes moroses
Des prisonniers cloués au mur à coup d'épieu,
Et trouve que la joie au sépulcre sied peu,
Se développe, morne, et, selon la justice,
Restituant le deuil à l'antique bâtisse.
Sous le porche où le vent tracasse un lourd chaînon,
Le trou hagard qu'a fait un boulet de canon
S'arrondit dans le mur comme une lune noire ;
Les vieux échos du burg gémissent de mémoire ;
Il est plein de l'effroi spectral de ce qu'il fut :
C'est l'éclair d'une mèche au-dessus d'un affût
Qu'une étoile entre deux créneaux de ce décombre ,
Et cette solennelle évocatrice, l'Ombre,
Place au guet sous la herse, en sentinelle autour
Des fossés, en vigie au sommet de la tour,
Les fantômes que fit une ancienne défaite.

Un escalier de blocs écroulés monte au faite
De l'Abendthor. Le nain, qui m'avait amené
Vers ce lieu, salua le donjon ruiné
Et gravit, m'entraînant, la périlleuse côte.

« L'aigle s'envole mieux d'une cime plus haute,
Dit-il, et le brouillard des vallons est trompeur. »

Le faite était peu large, et chancelait. J'eus peur.
Hespérus me poussa sur les extrêmes pierres,
En criant : « Puisque l'Ange a béni tes paupières,
Regarde, et vois ! »

J'ouvris très largement les yeux.
L'immense paix de l'ombre envahissait les cieux ;
Sous un vent dont tremblaient seulement les hauts arbres,
Des nuages profonds, pareils à de grands marbres,
S'assemblaient au-dessous de Vesper, pâle point,
Comme une flottaison de banquises se joint ;
Et, s'étageant par blocs en de lugubres formes,
Voûtaient l'ascension de leurs courbes énormes,
Jusqu'à mettre à la terre un couvercle total.
Seule, très faible, au bas du ciel occidental.
Une ligne de nue et d'or blême, restée
Comme un ruban d'écume au bord d'une jetée,
S'amincissait avec de plaintives douleurs.
Et, sous l'oppression des noirs envahisseurs,
Elle mourut. Ainsi finit la lueur vermeille
D'un collier, quand l'écrin se referme. Pareille,
Après les lustres d'or éteints par les valets
Dans l'antichambre et dans les salles d'un palais,
S'échappe la lueur qui glissait sous la porte.
Et le ciel m'effraya comme une steppe morte.
« Que vois-tu ? dit le nain.

— L'obscurité du ciel.

(A suivre.) Catulle Mendès.



L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite.)

Je me jetai dans ma voiture, dont la portière se referma sur moi. J'étais dans un singulier état d'agitation, mordu d'une indicible curiosité. En une seconde, j'avais revu tout le passé, le petit appartement dans lequel j'attendais patiemment un client trop retardataire, puis la pauvre mère accourant et m'appelant à l'aide, puis ce lit funèbre où gisait la jeune fille. Je me demandais si, aujourd'hui, en face du même problème de mort, je serais plus habile qu'alors. Et, en vérité, je frissonnais, me disant qu'aujourd'hui comme alors je ne comprenais rien à cette catastrophe. J'essayais de sauver mon orgueil en supposant que certains symptômes avaient échappé à mon diagnostic, qui maintenant me frapperaient au premier coup d'œil. Et je sentais que je me mentais à moi-même. Non, je n'avais rien deviné, et, fussé-je appelé demain dans des conditions identiques, je ne devinerais rien !

A cette souffrance d'amour-propre, à ce regret sincère du travailleur se juxtaposait alors le souvenir de M. Vincent, de cet être falot, presque fantastique, qui vivait, vivait encore, vivait toujours, en dépit de la sénilité abominable qui nous avait si fort troublés, Gaston et moi, alors que nous le suivions par les rues.

Par quel miracle avait-il résisté au poids écrasant d'un siècle auquel venaient encore s'ajouter dix années ! Je me rappelais, les paroles inexplicables que m'avait rapportées Gaston :

« Ma science criminelle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour la vie, fait les vainqueurs et les vaincus. »

Et aussi ce mot échappé à mon ami, comme l'expression d'une idée réflexe : « Un vampire savant. »

Ces mots accouplés ne représentaient en réalité aucun sens à mon intelligence : mais je les répétais mentalement avec une sorte d'horreur, comme les termes d'un problème insoluble, expression d'une algèbre inconnue.

Jusqu'à mon retour en mon cabinet, il me fut impossible de me soustraire à cette obsession. Par bonheur, le travail, puis les occupations de la soirée, puis le sommeil eurent enfin raison de cet état anormal. Au matin, la hantise s'était évanouie, et, de toute cette émotion, je n'avais conservé qu'un prurit de curiosité, qui n'avait plus rien de maladif.

A l'heure convenue, je me présentai de nouveau chez le docteur F..., qui me parut soucieux. L'interrogeant avec un intérêt dicté par la sincère sympathie qu'il m'inspirait, j'appris que, depuis quelque temps, la santé de son fils lui donnait de vagues inquiétudes. Il coupa court d'ailleurs à ces confidences, repris par la passion du chercheur, et nous nous rendîmes à l'infirmerie auprès du sujet que nous avions déjà examiné la veille. Nous restâmes plusieurs heures absorbés dans l'étude des stupéfiantes manifestations de la catalepsie et de l'hypnotisme. Puis nous revînmes dans le cabinet du docteur afin de coordonner nos observations.

— Maintenant, lui dis-je, permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis hier de me parler plus longuement de votre pensionnaire, M. Vincent.

— Je ne vous ai pas oublié, et je ferai mieux que de vous exposer mes souvenirs : J'ai l'habitude, à l'entrée de mes clients, de relater par écrit les circonstances intéressantes de notre première entrevue.

(1) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

Le docteur se leva, ouvrit un carton et en tira quelques feuilles de papier qu'il me remit, en ajoutant :

— Lisez, pendant que je vaquerai à quelques occupations nécessaires. Je reviendrai tout à l'heure.

Resté seul, voici ce que je lus :

« Aujourd'hui, 15 avril 188., à six heures du soir, on me présenta la carte d'un visiteur qui réclamait un entretien immédiat. Elle portait ce nom : *Vincent de Bossaye de Thévenin, de la Faculté de médecine de Paris.* J'eus un mouvement de surprise. Comme aliéniste, j'ai dû m'occuper spécialement de l'histoire du magnétisme animal, et je me rappelai avoir été frappé de ce nom, à une époque déjà lointaine. Il me semblait qu'il devait être porté par un contemporain de mon grand-père ou tout au moins de mon père. Je donnai ordre d'introduire immédiatement la personne qui avait remis cette carte, et un instant après je vis entrer un vieillard, portant dans tout son être la trace non équivoque de la décrépitude, quoique sur le visage parcheminé subsistassent des vestiges singuliers d'une fraîcheur inacoutumée. La marche témoignait encore d'une certaine vigueur.

« M. Thévenin s'inclina, je lui rendis son salut en lui désignant un siège, puis je le priai de me faire connaître le motif de sa visite.

« — Je viens, me dit-il, d'une voix qui n'avait point de tremblotement sénile, je viens vous prier de me prendre comme pensionnaire... Oh ! payant, bien entendu, ajouta-t-il vivement, comme pour répondre d'avance à une objection possible.

« — Pardon, lui dis-je, mais vous êtes bien le docteur Thévenin?..

« — L'ancien élève de Mesmer, l'ami de Puységur. C'est bien moi.

« — Vous devez être très âgé ?...

« — J'ai cent neuf ans...

« — Ne prenez point pour une défaite l'objection que je dois vous faire. Ignorez vous que ma maison est spécialement destinée aux aliénés !

« — Je le sais, me dit-il. Ma demande n'en est que mieux justifiée. Je suis fou.

« Bien que je sois habitué à bien des excentricités, celle-ci me parut dépasser quelque peu les bornes.

« — Vous me permettrez d'en douter, lui dis-je. Vous me paraissez en possession de toute votre raison.

« — Vous vous trompez, ajouta-t-il avec le même calme, je suis fou, et, j'appuierai sur ce point, un des fous les plus dangereux qui existent.

« — Soit. Mais puisque vous êtes médecin, et des plus savants, je le sais, vous avez sans doute analysé votre état, et vous pouvez aisément me donner les raisons de votre affirmation si péremptoire.

« Il fixait sur moi ses yeux d'une pénétration étrange. Je compris comment, dans la force de l'âge, cet homme avait dû être un des plus fervents et des plus convaincus adeptes du magnétisme. Il garda le silence pendant quelques minutes, se livrant complaisamment en quelque sorte à mon observation.

« Je repris alors :

« — En ce moment, sans doute, vous sentez que vous vous trouvez en ce que, acceptant votre hypothèse, j'appellerai un moment lucide ?

« — C'est une erreur.

« — Cependant, je crois avoir quelque expérience, et je ne découvre en vous, en votre physionomie, en votre regard, aucun signe caractéristique de l'aliénation mentale.

« — Les folies les plus dangereuses, dit-il, sont celles que nul œil humain ne peut deviner.



« Et il ajouta, d'une voix basse à peine perceptible :

« — Il y a cinquante ans que je suis fou, et personne, parmi les plus savants, n'a soupçonné mon état.

« — Mais enfin, cette folie, m'écriai-je, en quoi consiste-t-elle ? Avez-vous des visions ? Evoquez-vous les morts ? Croyez-vous être Mahomet ou Jésus-Christ ? Etes vous de verre ? N'êtes-vous pas vous-même ?...

« — Je suis, reprit-il nettement, l'homme qui peut ne pas mourir et qui, jusqu'à ce jour, ne l'a pas voulu.

« — Ainsi, selon vous, c'est grâce à votre seule volonté que vous êtes parvenu à vivre cent dix ans ?

« — C'est cela.

« — Vous possédez des moyens infaillibles pour prolonger la vie humaine ?

« — Non, pas la vie d'autrui, mais la mienne.

« — Le grand œuvre ! m'écriai-je, la pierre philosophale...

« — Point d'alchimie, dans le sens où vous l'entendez.

« — Et ce moyen, êtes-vous disposé à me le faire connaître ?

« Je constatais maintenant que j'avais affaire à un genre spécial de monomanie raisonnante, et je m'efforçais de pousser le sujet plus avant sur son propre terrain.

« — Je ne puis rien vous dire, reprit-il sans s'émouvoir, pour deux motifs...

« — Lesquels ?

« — Le premier, c'est qu'en vous dévoilant mon secret je courrais grand risque, en l'état actuel de la société, d'être traité comme un des pires criminels...

« — Mais vous même, vous reconnaissez-vous coupable ?

« — Non, en raison des lois supérieures de la lutte pour la vie. Oui, en face des préjugés régnants...

« — Avez-vous tué ?

« — Oui, me répondit-il sans hésiter.

« — Vos crimes ont-ils été découverts... ?

« — Non.

« — Ont-ils donné lieu à des poursuites contre des innocents ?

« — Non.

« — Cependant, vos victimes... que sont-elles devenues ? Les avez-vous fait disparaître ?

« — Non.

« — Et nul ne s'est aperçu qu'elles étaient mortes de mort violente ?

« — Personne.

« La folie se caractérisait de plus en plus.

« — Vous m'avez parlé de deux motifs qui vous imposaient le silence. Quel est le second ?

« — Je me tais, reprit-il d'un accent solennel, parce que, de deux choses l'une : ou, connaissant mon secret, vous seriez impuissant à vous en servir, ou, étant parvenu à en user, vous commettriez les crimes que j'ai commis...

« — Sans doute, fis-je en souriant, quelque préparation vénéneuse qui ne laisse aucune trace ?

« — Ne cherchez pas : vous ne pourriez trouver. D'ailleurs, coupons au plus court. Je viens chez vous, aliéniste, et je vous dis : « Je suis fou, fou dangereux. Voulez-vous m'interner ? »

« — Une entrée volontaire vous donnerait droit à une sortie volontaire. Je ne puis vous admettre chez moi qu'à la condition d'avoir toute autorité sur vous. Pour cela, il vous faudra vous soumettre à l'examen de deux médecins dont le certificat sera ma garantie. Acceptez-vous cette condition ?

« — Oui. Mais, à mon tour, je pose mes conditions.

« — Je vous écoute.

« — Mon but, en entrant chez vous, est de mourir. Tant que je serai libre, je suis sûr de vivre, n'ayant pas le courage de ne point user de mon secret. Ici je ne pourrai le faire, et alors la nature agira seule. J'exige d'être traité comme vos autres pensionnaires à cette seule différence près que personne du dehors ne sera admis auprès de moi.

(*A suivre.*) Jules Lermina.

LES FOUILLES DE DELPHES

Les occultistes apprendront avec plaisir que sous le patronage d'archéologues français, des fouilles vont être prochainement faites sous le village de Kastri, situé au pied du mont Parnasse.

On sait, en effet, que ce petit village d'environ trois cents maisons est sur l'emplacement du fameux temple de *Delphi*, célèbre par ses oracles et les pèlerinages qui s'y faisaient jadis.

Que trouvera-t-on ?

Nul ne le sait au juste, mais on peut dire que ces fouilles nous réservent plus d'une surprise.

Certes, la plupart de ces immenses richesses accumulées par les peuples, les rois et les pèlerins n'est pas engloutie ; les prêtres étaient trop prudents pour n'avoir pas divisé et mis en sûreté dans d'autres édifices tous ces trésors.

Sans compter qu'on retrouvera les larges dalles de marbre blanc, bariolé de vives couleurs, qui garnissaient l'intérieur de l'enceinte du temple, les inscriptions, les statues, les bassins, les trépieds, les vases d'or ou d'argent, les métaux précieux travaillés par les plus habiles artistes, éclaireront d'un jour nouveau l'histoire de ce centre religieux qui fut le rendez-vous de plusieurs millions de pèlerins. L. F.

Le Gérant : A. Bouvier.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. PAPUS, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·., CH. BARLET, S.·. I.·.; de MM. AUGUSTIN CHABOSEAU, J. LERMINA, CATULLE MENDÈS, Léon HENNIQUE, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

LE NUMÉRO **10** CENT. — 2e ANNÉE. — N° 9 — ABONNEMENT : UN AN { France. . **3** fr. Étranger. **3 50**

L'indépendance étant notre raison d'être, chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er-15 AVRIL 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

SOMMAIRE :

LA LUMIÈRE ASTRALE ET L'OD DE REICHEMBACH

La Science occulte se présente au premier abord comme constituée uniquement par une série d'affirmations plus ou moins logiques sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu. Ces théories avancées sont, de plus, inconnues le plus souvent des contemporains.

La Science occulte ne saurait toutefois être séparée de la Science ordinaire, ainsi que le marque si justement M. Ad. Franck dans sa lettre ci-jointe. En apparence l'occultisme diffère des connaissances courantes par sa conception de l'Univers et des forces qui y sont en action.

Quand nous disons *diffère* nous devrions dire *différait*; car chaque jour la Science en arrive à démontrer par la méthode expérimentale les données de l'ésotérisme, contre lesquelles elle s'élevait avec tant d'ardeur la veille.

S'est-on assez moqué des alchimistes et de leurs rêveries? Quatre éléments! Quelle naïveté!

La chimie a pris naissance, montrant que les quatre éléments étaient des corps composés. De progrès en progrès on est parvenu à créer quatre *types* généraux constituant la tête de quatre séries générales : l'Hydrogène monoatomique, l'Oxygène di-atomique, l'Azote tri-atomique et le Carbone tétratomique.

On a repris depuis les livres des alchimistes et l'on a constaté ceci :

Les quatre éléments sont considérés par eux comme des *êtres*. Les propriétés de ces éléments sont les *fonctions* de ces êtres.

On a pris un de ces êtres, l'*eau*, on l'a *disséqué*, on a montré ces organes constituants : l'Oxygène et l'Hydrogène, qu'on a mis dans des bocaux séparés. On a fait l'*anatomie* du règne minéral, chose que les hermétistes n'avaient pas fait.

Mais quand sous le nom de « Philosophie de la Chimie » on a voulu faire la *physiologie* de ce règne minéral... on a découvert que les alchimistes connaissaient parfaitement cette physiologie, qu'elle avait été la seule préoccupation de leurs grands maîtres.

Qui a fait surtout cette découverte? M. Berthelot, un de nos plus prodigieux savants.

Il est ainsi pour tout. Il serait naïf de dénier à la Science actuelle ses progrès considérables dans l'analyse, dans le perfectionnement des appareils. Les Chinois connaissaient depuis de longs siègles la poudre, la boussole, mais ils n'ont rien *perfectionné*. La Science actuelle peut être considérée, vis-à-vis de la Science occulte, comme un ingénieur européen vis-à-vis d'un ingénieur chinois.

Celui-ci connaît des forces, des appareils que *ne connaît pas encore* celui-là; mais, du jour où l'Européen découvre un instrument, le génie analytique de l'Occidental s'empare de cette découverte et la conduit à des résultats inconnus du Chinois et souvent, si nous en croyons les dernières guerres, nuisibles pour lui.

Le but de la Science occulte ne doit plus être de garder ses secrets, conduite digne d'un autre âge, mais de les livrer sans crainte aux adeptes de la Science expérimentale et, par cette alliance, de créer un ensemble de connaissances vraiment synthétique.

*
* *

Les alchimistes parlent, dans tous leurs traités, d'un *feu* qui ne brûle pas, d'un *feu humide*. Ils insistent bien pour qu'on ne croie pas que ce feu est fait avec du bois ou du charbon ou toute substance qui brûle.

Les maîtres en philosophie hermétique, initiés à la Kabbale, disent que ce feu est répandu entre les astres et vient animer tous les êtres vivants; ils l'appellent AOUR (le véritable OR des alchimistes) et prétendent qu'il se manifeste sous deux polarisations:

La polarisation positive ou OD.

La polarisation négative ou OB.

Martinez Pasqualis et Saint-Martin ont désigné ce feu sous le nom de *Lumière astrale*, terme employé depuis par Éliphas Levi.

*
* *

Cette question de la *Lumière astrale* est capitale en occultisme. Aussi nous permettra-t-on d'insister un peu sur ce point.

Afin de ne pas nous embrouiller, prenons la définition donnée par la *Table d'émeraude d'Hermès*, document auquel on ne peut refuser une grande antiquité, qu'on en place l'origine au second siècle avant notre ère ou dans la civilisation primitive de l'Égypte.

LE SOLEIL EN EST LE PÈRE, LA LUNE EN EST LA MÈRE, LE VENT L'A PORTÉ DANS SON VENTRE, LA TERRE EST SA NOURRICE; LE PÈRE DE TOUT, LE THÉLÈME DE TOUT LE MONDE EST ICI.

Pour bien comprendre cette génération de la Lumière astrale, nous allons essayer de procéder le plus logiquement possible.

Le véritable *Athanor*, c'est l'homme. En lui gît cette force universelle qui se trouve partout où il se trouve (*Le Thélème de tout le monde est ici*). Si votre médecin, sceptique, vous demande où est condensée cette force, vous pouvez lui répondre sans crainte: « Dans les ganglions de mon grand sympathique. » C'est elle aussi qui circule dans tout mon être portée par les globules sanguins.

Mais d'où vient-elle?

L'organe est baigné par le sang; le sang contient deux principes, l'un visible: la substance; l'autre *invisible*, occulte: la force, la vie.

L'organe puise sa vie dans le sang. Mais l'homme, où puise-t-il la sienne?

Dans quelque chose où il est baigné aussi, dans l'*air atmosphérique*.

L'air est pour l'Homme ce que le sang est pour les organes; l'air contient, invisible, le principe de la vie (*le vent l'a porté dans son ventre*).

L'air baigne tous les êtres situés à la surface de la Terre. L'air agit pour ces êtres comme le sang pour les organes. *L'air est le sang de la Terre.* Mais le sang tire son principe dynamique d'un autre milieu; pour la Terre comme pour l'Homme il doit y avoir un élément différent, générateur de la force contenue dans celui-ci.

L'air, comme certaines forces physiques connues ici-bas, est un produit de la Terre, comme le sang, matériellement parlant, est un produit de l'Homme. A ceux qui douteraient de ce fait, encore inconnu de la science, nous montrerons que les hautes montagnes, même sous l'équateur, c'est-à-dire les endroits de la Terre les plus *rapprochés* du Soleil, sont couvertes de neige. A mesure qu'on monte vers le soleil, le froid augmente; à mesure qu'on descend dans la Terre, la chaleur augmente. Faut-il être grand clerc pour voir que la chaleur est produite par la Terre et non *par le Soleil*; remarquez que je me garde bien de dire *sans le Soleil*. Il en est de même de l'atmosphère terrestre qui ne dépasse pas sa nourrice de quelques lieues en hauteur (*la Terre est sa nourrice*).

Si l'air baigne la Terre, comme le sang baigne les organes, quelque autre chose doit envelopper la Terre, comme l'air enveloppe l'homme. Et de même que l'air qui entoure l'homme est le centre commun où tous les êtres de la Terre puisent les forces diverses qui leur sont nécessaires, de même ce quelque chose doit entourer tous les êtres semblables à la Terre, c'est-à-dire les astres. Ce quelque chose, c'est la *Lumière solaire* dans laquelle baignent tous les astres de notre système et d'où ils tirent leurs forces.

Le Soleil est donc l'origine réelle de cette force répandue partout dans le monde.

Le Soleil en est le Père.

Cette force solaire vient baigner la Terre qui la transforme en air atmosphérique.

La Terre est sa nourrice.

Cet air atmosphérique est le milieu nourricier où puisent tous les êtres de la Terre qui respirent.

Le vent l'a porté dans son ventre.

C'est le Père de tout.

Cet air respiré par l'homme vient vivifier le milieu intérieur et renouvelle *la vie*.

Le Soleil est donc bien le père de la Vie humaine; mais on sait à la suite de quelles transformations:

Le Télème de tout est ici.

(*A suivre.*) PAPUS.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ORIGINE DES ÊTRES

Depuis longtemps les hommes se sont préoccupés de l'origine des êtres.

Ce problème a-t-il été résolu par les peuples anciens? Oui, si nous en croyons les partisans de l'Esotérisme. Les Védas de l'Inde possédaient sur cette intéressante question des notions dont la profondeur nous étonne.

Malheureusement leurs doctrines, voilées à dessein par des symboles parfois très obscurs, ne nous permettent pas toujours d'en saisir le sens exact.

Les données actuelles de la science n'ont pu pénétrer le mystère de l'apparition de la vie. Mais l'évolution des espèces qui peuplent actuellement notre globe a été élucidée d'une façon assez satisfaisante.

Sans vouloir faire un historique complet de tout ce qui se rapporte à ce sujet, nous ne pouvons passer sous silence les travaux de



Lamarck et de Darwin qui ont le plus contribué à établir sur des bases scientifiques la théorie de l'Évolution. D'après ces auteurs, les êtres descendent les uns des autres et les différences qu'ils présentent ne sont que le résultat des influeuces qu'ils subissent dans la nature.

Le premier, dans son ouvrage intitulé : *Philosophie Zoologique* publié en 1809, fait remonter l'origine de tous les organismes vivants à la cellule. Les idées de Lamarck n'eurent pas un grand retentissement, soit que les esprits ne fussent pas préparés comme aujourd'hui par les remarquables travaux qui se sont accomplis dans les diverses branches des sciences naturelles, soit que l'auteur ait appuyé ses théories sur des faits quelquefois futiles. En outre Lamarck avait admis la génération spontanée pour expliquer l'apparition de la vie sur la terre. Aussi, quand Darwin fit connaitre en 1859 ses idées sur l'origine des êtres, l'hypothèse de la fixité des espèces régnait sans conteste dans le monde scientifique. Son ouvrage fit sensation et des savants d'une grande valeur se firent les défenseurs enthousiastes de ces nouvelles théories. Le grand penseur anglais avait su choisir ses exemples et les coordonner avec une remarquable logique. De plus, il avait évité avec soin les exagérations dans lesquelles son prédécesseur était tombé. Néanmoins, comme toutes les doctrines, celle de Darwin devait avoir d'ardents détracteurs.

Il est curieux de remarquer que ses adversaires les plus acharnés se rencontrent dans le monde religieux où l'on ne peut concevoir l'origine de l'homme que d'après la Bible. Pourtant ces nouvelles conceptions nous font connaître un Dieu bien plus grand et bien plus sublime. Le Créateur de toutes choses n'a-t-il pas été sage en établissant pour tout ce qui vit une même loi : celle du progrès.

Les théories spiritualistes sont parfaitement d'accord avec la science sur ce point. Nous ne pouvons mieux faire qu'en citant un passage d'un des plus éloquents champions du Spiritisme, M. Léon Denis : « L'âme s'élabore au sein des organismes rudimentaires. Dans l'animal elle n'est encore qu'à l'état d'ébauche ; dans l'homme, elle acquiert la connaissance et ne peut plus redescendre. Mais, à tous les degrés, elle prépare et façonne son enveloppe. Les formes successives qu'elle revêt sont l'expression de sa valeur propre. La situation qu'elle occupe dans la chaine des êtres est en rapport direct avec son état d'avancement. »

Le progrès réalisé est immense. Nous touchons enfin au jour où la Science se confondra avec la Religion pour ne former qu'un même Tout.

Il n'en pouvait être autrement, car la Religion, telle que la concevait le Grand Nazaréen, est trop pure pour ne pas être l'expression de la vérité. La Science n'a qu'un seul but, celui d'étudier la nature pour arriver à la connaissance du vrai.

L'homme, possédant enfin les grands secrets de l'Univers et s'étant dépouillé de ses passions, comprendra l'immuable sagesse de son Auteur, sera lui-même un Dieu.....

Nano et Wild.

LA FORCE DU VERBE

> Les hommes disparaissent, la matière se transforme et les idées restent, pour l'accomplissement du progrès. Ainsi se manifeste le Verbe divin.
>
> A. Bouvier.

La science, de toute spéculative qu'elle paraît être, devient de plus en plus positive et avec raison, car sans la science pas de foi et sans la foi pas de force basée sur l'observation rigoureuse, les plus grandes découvertes se succèdent les unes aux autres avec une régularité croissante et l'homme arrive malgré lui à sonder ce vaste problème de l'existence. La médecine combat les maux avec ardeur et si ceux qu'elle définit sûrement disparaissent sous la loupe et le scalpel, ceux qu'elle ne peut concevoir semblent se jouer de ses efforts pour se montrer toujours les pires ennemis de l'humanité; l'espèce humaine, de plus en plus névrosée, s'indigne à la pensée de la mort et ne peut croire au néant. Les matérialistes ont beau bâtir théories sur théories, ils ne peuvent eux-mêmes se soustraire à ce sentiment inné chez l'être, sentiment indéfinissable qui lui dit toujours d'espérer malgré les craintes de la mort. Du reste l'Eternel se conçoit, mais le néant, ce vide de l'âme qui ne peut le comprendre, ne sera jamais accepté aux approches des grands dangers; la force du verbe est tellement grande que cette idée de la survivance de l'être, qui persiste depuis la création des mondes, résiste à tout ce qui est susceptible de destruction, et, d'époque en époque, ce verbe se fait chair pour devenir plus compréhensible; de nouvelles aurores apparaissent aux regards éblouis de ceux qui fuient la lumière, et le progrès se fait, cheminant paisiblement le long de la route de l'éternité, comparant les différents âges emportés sur les ailes du temps.

Cycles de monstruosités, cycles de paix, cycles de gloire, l'humanité passe tour à tour de la douleur à la joie et prend chaque fois de nouvelles envolées vers de plus beaux horizons ; à chaque époque des Messies, des prophètes, des visionnaires, des inspirés viennent redonner de l'autorité au verbe, et le *verbe s'accomplit* en esprit après s'être manifesté par la chair.

Si nous suivons l'histoire, tour à tour l'humanité est décadente ou florissante suivant que tyrans ou sages dominent sur ses actions, mais, malgré tout, les lois des hommes n'étant que transitoires et passagères, la pensée grandit toujours, l'être devient de plus en plus conscient de sa destinée en se spiritualisant chaque fois davantage; alors l'esprit, dominant la matière, se crée de nouveaux besoins plus propres à la vie qu'il veut se faire en cherchant de nouvelles satisfactions dans la connaissance de l'au delà par la loi d'évolution qui se manifeste sans cesse devant lui. Alors l'être devient plus fort, il acquiert assez d'empire sur lui-même pour dominer les instincts, les vices ou les passions qui le retiennent trop encore ici-bas, et il voit dans le monde invisible comme s'il en était déjà l'habitant. Aussi que voyons-nous ? l'humanité, lassée du joug des siècles passés, veut faire mieux que de croire sur un simple article de foi; il ne lui faut rien moins que la preuve de son existence future par des faits pour être convaincue de la réalité et cette réalité apparaît par la venue de fantômes prouvant leur existence par des actes réellement conscients. Ceci est constaté non seulement par quelques pauvres hères hallucinés, mais par des appareils enregistreurs construits par nos plus honorables savants, et, pendant que ces phénomènes sont discutés par ceux qui les provoquent, d'autres décrivent sous des formes de plus en plus attrayantes la possibilité de ces manifestations ; dans tous les organes il

n'est question que d'apparitions; la grande presse n'est pas un jour sans enregistrer quelque nouveauté de ce genre; nos écrivains les plus connus, animés de cette pensée universelle du VERBE RÉALISANT, font germer dans les masses l'idée de l'au delà; de toute part chacun est la vivante manifestasion de ce VERBE toujours actif et toujours vrai qui pousse l'homme à la connaissance de lui-même.

A dix-neuf siècles de distance ce verbe se manifeste de deux façons différentes et cependant invariables comme vérité; en premier lieu, Jésus relevant l'humanité abattue: *Verbe divin dans la personnalité de l'homme, il manifeste sa puissance sur tout ce qui est pensée;* en second lieu, *verbe, pensée universelle* se manifestant par la puissance de sa force en produisant les divers phénomènes qui poussent l'homme à la recherche du vrai, en le faisant pénétrer de plus en plus dans l'invisible au sein duquel tout se meut; et alors il se connaît, il comprend que, de même essence que ses frères, il doit travailler au progrès collectif de l'humanité pour entrer dans l'ère de paix et de concorde qui doit être le règne de Dieu sur la terre en attendant le règne de l'esprit dans le sein du Divin: et ainsi le verbe s'accomplit.

A. BOUVIER.

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1)

(*Suite*)

Ailleurs, le diacre Marcos, ordonnant prophétesses et prêtresses du Christ des jeunes filles du même coup déflorées et consacrées par lui, les fait monter à l'autel toutes nues et palpitantes au souffle de sa bouche: car c'est d'un souffle impur qu'il a su allumer en elles les flammes — souvent jumelles, hélas! — du *Vaticinium* magnétique et du dévergondage absolu...

Tous ont prostitué la sainte Magie au Mal, quelques-uns avec une puissance de perversité consciente véritablement infernale... Et ce sont là autant d'exemples pris au hasard et qui suffisent à faire entrevoir les abîmes de honte et de folie où l'exaltation d'un mysticisme, presque toujours ascétique au début, fait rouler des natures ardentes et généreuses, nées pour le combat de la vie: on a voulu nier la chair, ou mieux la *spiritualiser* en la mâtant sous la compression de l'Esprit; mais c'est l'Esprit qui descend de son extase pour venir polluer la chair!...

Ah! quelles révélations nous aurons à faire, au chapitre VI, sur un grand nombre de faits similaires, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute. Nous offrirons au lecteur une gerbe de turpitudes contemporaines, issues d'un mysticisme fou d'orgueil et de délire: car où l'orgueil sème, dans la déraison, c'est toujours Satan qui récolte, dans la honte.

C'est alors que le mot célèbre de Pascal nous reviendra en mémoire: *L'homme n'est ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête.*

Nous l'avons dit ailleurs: toutes les hérésies des premiers siècles sont empreintes d'un vernis de la plus noire goétie; tous les hérésiarques sont des sorciers.

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de sciences maudites*. Un fort vol. in-8. avec gravures.

En voici la raison profonde: Protestataires de l'*Esprit* contre la *Lettre* formulée par l'Église enseignante, ils veulent se faire les mages du dogme primitif révélé dans son ésotérisme, bien ou mal compris par eux. Mais ils oublient qu'en provoquant un schisme, ils ont agi en anarchistes et que leur œuvre se trouve de ce fait viciée dans son principe et stérilisée dans son germe.

Quand on se propose de guérir un malade, il ne faut point amputer tout d'abord, sous prétexte de le préserver de la contagion, le seul membre que la maladie n'ait pas encore atteint; car le corps privé d'un membre se cicatrise et continue de vivre, tandis que le membre séparé du corps se décompose et meurt. De même, si l'on aspire à réformer l'Église, il faut avant toute chose rester dans l'Église: l'Église est l'entité vivante et le principe même de l'Unité.

C'est ce que ne purent comprendre les *protestants* de la première heure. Leur ambition fut de se faire les pontifes d'un culte rénové; le mauvais lot leur échut seul, de grossir le nombre des sectes maudites (1).

Tandis que les luttes de l'Arianisme ensanglantaient l'Europe, le Manichéisme — réédition chrétienne du dogme antagoniste des Perses, tel que la vision moins nette du second Zoroastre l'avait défiguré — affirmait l'égalité d'origine et de puissance des deux principes: le Bien et le Mal, le Verbe divin et le Verbe diabolique, le Christ et l'Antéchrist. Méconnaître le caractère relatif et transitoire du Mal, c'était élever au mauvais Principe divinisé un temple ou un autel de ténèbres, — véritable point de ralliement pour tous les adorateurs du démon. C'était recruter à l'avance, et jusque dans les siècles futurs, tous les faux mystiques et tous les sorciers.

Nous n'en finirions pas à suivre cette hérésie protéiforme dans toutes ses modalités: l'essence de ces mystères se révélera d'elle-même, quand nous étudierons les rites et les cérémonies de Sabbat. Nous n'hésitons pas à maintenir cette allégation, pour injurieuse et paradoxale qu'elle puisse paraître. Albigeois, Vaudois, Trembleurs des Cévennes et même Sorciers du pays de Labour, sont autant de sectes manichéennes à peine déguisées, et le procès des templiers manichéens (2) jettera pour nous quelque lumière sur la nature infernale et dualistique de cette monstrueuse hérésie.

Nous ne saurions poursuivre la personnalité fuyante du Sorcier sous tous ses déguisements à travers l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Même tracée *currente calamo*, une pareille monographie ferait double emploi: en signalant au chapitre IV quelques-uns des plus fameux procès dont l'invariable issue laisse à toutes les pages de nos annales chrétiennes autant de taches de sang, il nous sera loisible de distinguer, à des traits caractéristiques, le vrai Sorcier du faux.

L'appellation de *faux sorcier*, dont pourrait s'étonner le lecteur, se justifie d'elle-même, quand on songe que tous les grands hommes, pour peu qu'ils ne se résignassent point au bonnet d'âne du *Doctor Scholasticus*, étaient fatalement accusés de maléfice et d'hérésie! Du même coup ils risquaient la prison, la torture, le bûcher.

Toute supériorité récalcitrante se voyait timbrée de l'étiquette fatale, non seulement au regard des clercs et de leur envieuse médiocratie, mais encore devant le tribunal de l'opinion publique.

A tout seigneur, tout honneur: Albert le Grand, Trithème, Agrippa valent d'être cités en première ligne. — C'étaient des Mages ... comment n'en eût-on pas fait des Sorciers? — Saint Thomas d'Aquin lui-même, l'ange de l'École! ne peut échapper au soupçon de Sorcellerie, pas plus que son contemporain le moine Raymond Lulle de Palma, — le Docteur très illuminé.

(1) Sans examiner l'œuvre et la doctrine de ces sectaires, on peut les dire marqués *a priori* d'au moins un des caractères où l'on reconnaît les sorciers: ils portent tous l'estampille antisacerdotale.

(2) Chapitre IV, *la Justice des hommes*.

En humeur d'universelle méfiance, les monomanes de la Démonologie n'épargnèrent pas même le trône pontifical. Il faut croire que les papes Sylvestre II et Grégoire VII passaient encore au XVII[e] siècle pour des suppôts de Beelzébuth, puisque le savant Naudé plaide leur innocence, dans l'excellent et courageux livre qu'il publia en 1625, *Apologie pour les tous grands hommes qui ont été accusez de Magie* (Paris, in-8.) Encore est-il aigrement repris de son scepticisme par le capucin Jacques d'Autun (de son vrai nom sieur de Chevannes), l'auteur d'un inepte in-4 de plus de mille pages, qui a pour titre *l'Incrédulité ſçauante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers* (Lyon, 1674).

Rien n'est plus bouffon que les accusations portées contre tous les génies par les maniaques entêtés de surnaturel, accusations dont s'indigne l'honnête Naudé. Nous en citerons d'après lui deux exemples.

Sur *Corneille Agrippa :* — « Delrio raporte qu'eſtant à Louuain, comme le diable eut éſtranglé l'vn de ses penſionnaires, il luy commanda d'entrer dans ſon corps & de le faire marcher 7. ou 8. tours deuant la place publique auparauant que de le quitter, afin qu'il ne fut mis en peine et ſoupçonné de ſa mort, quand tout le peuple l'auroit iugée ſubite et naturelle. A quoy ſe r'apporte pareillement ce que Paul Ioue dit en ſes éloges, qu'il mourut fort pauure et abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon, et que touché de repentance, il donna congé a vn grand chien noir qui l'auoit ſuiui tout le temps de ſa vie, luy oſtant vn collier plein d'images & figures magiques, et lui disant tout en cholere : *Abi, perdita bestia quæ me totum perdidisti;* en fuitte de quoy ledit chien ſ'alla précipiter dedans la Saone et ne fut depuis ny veu ny rencontré (1). » (NAUDÉ, *Apologie*, édition de Paris, 1669 (2), in-12.)

(*A suivre.*) STANISLAS DE GUAITA.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES

(*Suite.*)

Ceux qui ont soutenu avec le plus de force l'antiquité du somnambulisme sont certainement M. Aubin Gauthier (3) et un auteur anonyme qui a publié une série d'articles dans les *Annales du Magnétisme* (4).

Je ne conteste ni le savoir ni l'érudition de ces deux écrivains, malheureusement leurs meilleures preuves ne sont que des interprétations des songes de l'orateur Aristide qui vivait au II[e] siècle de notre ère sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux.

Comme ce serait m'écarter de mon sujet, je ne veux pas insister sur des opinions émises par les magnétiseurs et les occultistes. J'y reviendrai plus tard s'il y a lieu.

Loin de moi l'idée de vouloir déconsidérer le magnétisme, je crois, au contraire, que sous peu, lorsque nous connaîtrons mieux la loi de la force magnétique, la médecine sera complètement transformée, car, de l'aveu même des princes de la science médicale, la physiologie et la thérapeutique pataugent. La physiologie pèche par sa base : *le moteur de la machine humaine*. Quant à la thérapeutique, on est convaincu de son impuissance devant le fatras de recettes et de formules du *Codex*.

Mieux connu, mieux appliqué, le magnétisme deviendra la médecine populaire, qui, au lieu d'être un *moyen* de s'enrichir, va recouvrer le vrai caractère qu'elle n'aurait jamais dû quitter, celui du *sacerdoce*.

Mais fermons cette parenthèse déjà trop longue et revenons à notre médecine occulte.

En Égypte, les temples les plus réputés étaient ceux de Thèbes, de Memphis, Héliopolis, Canope, etc., dédiés à Isis, Osiris et Sérapis.

En Grèce, les principaux temples où s'exerçait la médecine étaient ceux de Titane, qui originairement n'était qu'un tombeau (1), d'Epidaure où Pausanias croit qu'Esculape était né, de Cos, de Gnide, de Pergame, d'Egée en Cilicie où fut initié Apollonius de Thyane. Les temples étaient très nombreux : il y en avait dans presque toutes les villes. Pausanias en compte soixante-trois, non compris quinze temples dédiés aux divinités égyptiennes dont le culte fut introduit plus tard. Les divinités en honneur dans les temples de la Grèce étaient Apollon, Mercure, mais surtout Esculape. Dans le *Phédon* nous voyons Socrate lui-même, après avoir bu la ciguë, recommander à son ami Criton d'aller offrir un coq à Esculape.

Ce n'était pas seulement pour la guérison des maladies que l'on allait dormir dans les temples ; si l'on en croit Élien, on le faisait encore pour les affaires ordinaires de la vie et pour les affaires d'État.

Quelquefois, au lieu d'aller au temple, on consultait les pythies ou les sybilles, qui rendaient leurs oracles sur un trépied d'or ; les plus célèbres étaient celles de Delphes, de Trophonius, de Charonium, etc.

Alex. de Tralles (2) rapporte qu'un jeune Athénien nommé Démocrate, qui était atteint d'épilepsie, se rendit à Delphes pour demander au dieu quel remède il devait pendre à son cou pour se guérir. La pythie lui rendit un oracle en vers contenant une prescription d'amulette. Comme l'oracle était obscur, un prêtre l'interpréta en ordonnant de prendre des vers qui sortent quelquefois des narines des chèvres, de les envelopper avec la peau d'une brebis noire et de les pendre à son cou. Alex. de Tralles ne dit pas si le malade guérit.

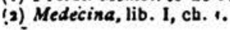
Reste à savoir si pauvres et riches étaient également admis dans les temples où s'exerçait la médecine ; sur ce sujet, les opinions sont partagées. Mercurialis, s'appuyant sur un passage de Strabon, dit qu'un grand nombre de malades étaient nourris dans les temples. Hecker, dans son *Histoire de la Médecine*, blâme, non sans quelque raison, Mercurialis d'établir des rapports entre les temples d'Esculape et les hôpitaux ; les prêtres n'exerçaient la médecine

(1) De même Bodin : « Le chien noir d'Agrippa, qu'il appeloit Môſieur' ſi toſt qu'Agrippa fut mort en l'hoſpital de Grenoble, ſ'alla jetter en la riuiere deuant tout le monde et depuis ne fuſt jamais veu. » (*Réfutation des opinions de Vvier*, p. 241).
Ainsi Jove et Bodin sont bien d'accord sur le prodige du suicide de ce pauvre chien; mais ils ne peuvent s'entendre sur la ville où mourut Agrippa. L'un tient pour Lyon, l'autre pour Grenoble... Cela est bien caractéristique.

(2) Ayant entre les mains cette édition de Paris, 1669, in-12, c'est sa pagination que j'indique.

(3) *Histoire du somnambulisme chez tous les peuples.*

(4) M. A. Gauthier regarde le comte Abrial comme l'auteur de ces articles.



(1) Freret. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI, p. 27.

(2) *Medecina*, lib. I, ch. 1.



que pour enrichir le temple et non pour secourir les indigents; les malades ne faisaient, il est vrai, qu'un court séjour dans le temple, et il est probable qu'ils n'y recevaient pas d'aliments.

Suétone rapporte un décret de l'empereur Claude qui donnait la liberté aux pauvres délaissés, aux esclaves malades qu'on envoyait et abandonnait dans l'île de Tibre où il y avait un temple d'Esculape.

Les malades qui avaient les moyens de faire de riches offrandes aux temples pouvaient sans doute y séjourner pendant la durée de leur traitement, mais il n'est pas certain qu'il en fut de même pour les pauvres. Platon dit que lorsqu'un artisan est atteint d'une maladie qui ne guérit que lentement, il est plus avantageux pour lui de mourir. Pour trancher nettement cette question, nous devons avouer que nous manquons de documents.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Grecs tenaient des Égyptiens leur médecine des songes et que les rites en usages dans la Grèce différaient peu de ceux des temples égyptiens.

Combien de temps la médecine fut-elle l'apanage exclusif des prêtres ?

Pline nous dit que la médecine fut plongée dans une nuit obscure depuis Esculape jusqu'à Hippocrate. C'est donc pendant huit siècles que la médecine fut exercée par les prêtres qui, en cherchant à s'attirer la considération et le respect pour augmenter la vénération que l'on portait au dieu qu'ils servaient, se faisaient de riches offrandes et d'immenses revenus pour l'entretien de leurs familles, qui vivaient dans le luxe et l'opulence.

Les Asclépiades étaient divisés en écoles rivales; cette rivalité contribua beaucoup aux progrès de la Médecine. Malheureusement ils se relâchèrent de leur sévérité, laissant fléchir peu à peu leurs règles et discipline ; les mystères de l'initiation pouvaient être connus par l'étranger s'il consentait à donner une certaine somme d'argent pour son instruction. On vit alors plusieurs de ces initiés parcourir la Grèce et traiter les malades partout où ils se trouvaient. Hippocrate, dans ses œuvres, donne la conduite que doit tenir le médecin qui va dans les maisons.

A mesure que les *périodeutes* (1) augmentent, l'influence des prêtres diminue, mais, tant que l'ordre des Pythagoriciens subsiste, il est encore difficile de soulever le voile mystérieux.

Jamblique, dans sa *Vie de Pythagore*, nous apprend que des disciples infidèles qui parcouraient les villes dévoilèrent les pratiques relatives à la médecine et que peu à peu ils jetèrent le masque et avouèrent qu'ils guérissaient par des moyens naturels.

Aristophane, dans ses comédies, parle d'un certain *Eudamus* qui vendait des anneaux — sorte de talisman — contre les maladies et les morsures des bêtes venimeuses.

Cicéron parle aussi d'un *Claudius d'Ancône* — pharmacien ambulant — qui portait avec lui une quantité de remèdes.

(1) On appelait ainsi les initiés étrangers qui parcouraient les villes et n'étaient attachés à aucun temple.

Les philosophes enlevèrent également aux prêtres l'exercice de l'art sacré : Démocède, Héraclite, Empédocle, Démocrite, Anaxagore, mais surtout Hérodicus qui importa d'Égypte la médecine gymnastique.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire de la médecine ancienne jusqu'à Hippocrate qui divulgua entièrement cette science que deux mille ans d'expériences n'ont que peu avancée.

(*A suivre.*) LOUIS FADRAY.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(*Suite.*)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

Ramenons l'économie sociale à ses éléments primordiaux. Tout le monde travaille, tout le monde reçoit une certaine quantité de monnaie en échange de son travail ; c'est avec cette monnaie que chaque individu satisfait à ses différents besoins. Connaître le rapport de chaque individu avec la monnaie, c'est donc *connaître* la mesure dans laquelle il satisfait ses besoins ; montrer les lois en vertu desquelles ces rapports sont variés, c'est prédire le sort de tous les travailleurs, et par conséquent celui de la société tout entière qui en constitue la synthèse.

Ces rapports sont connus. Tout le monde sait que parmi les travailleurs sociaux les uns reçoivent en échange de leur travail un salaire, d'autres un prix de vente, d'autres enfin des appointements : salariés, vendeurs et appointés, ou, en d'autres termes, ouvriers, patrons et fonctionnaires, forment donc dans la société trois groupes bien distincts qui ne reçoivent pas la même quantité de monnaie et n'ont par conséquent pas le même mode de nutrition. Tout le monde est d'accord là-dessus ; où les divergences commencent, c'est dans la nature des rapports des individus de chaque groupe entre eux, d'une part, et de chaque groupe avec le groupe voisin, d'autre part.

Il est facile de voir l'importance de la question. Si l'on admet en effet que le principe en vertu duquel ces inégalités existent entre les individus et les groupes est un principe rationnel, on admire les effets de la concurrence et on attend d'elle, de son épanouissement complet, le remède aux maux que l'on est bien forcé de constater. Si, au contraire, on déclare que le principe est mauvais, on ne voit dans l'avenir que crises et complications successives, et l'on demande avec instance des réformes que l'on considère comme urgentes.

Essayons de lire dans les faits la solution de cette énigme redoutable.

Si nous recherchons de qui les travailleurs des différents groupes que nous venons de poser reçoivent leur monnaie, nous voyons que les ouvriers la reçoivent des patrons-vendeurs, que les fonctionnaires la reçoivent de l'État. Vendeurs et État forment donc deux centres distincts qui jouent un rôle prépondérant dans l'économie générale. Nous retrouvons ici nos deux entités rivales dont nous constatons la lutte depuis le commencement.

Mais cet État, de qui reçoit-il la monnaie? Il la reçoit par un procédé spécial, *l'impôt*, de tous les travailleurs sociaux, salariés, vendeurs et appointés. Mais *surtout* des vendeurs : nous savons, en effet, que l'impôt est assis presque en totalité sur la production et la



circulation des marchandises diverses. — Or production et vente de marchandises forment, comme nous le verrons, la caractéristique de la seconde des deux entités économiques que nous venons de voir en présence.

La vie économique de l'État, et par conséquent celle de tout un groupe de travailleurs, les fonctionnaires, qui reçoivent de lui leurs appointements, dépend donc bien, en résumé, des vendeurs seuls, puisque nous avons vu que de leur côté les ouvriers dépendent eux-mêmes des patrons de qui ils reçoivent leur salaire. *Nous sommes bien en présence du dualisme fatal.*

On voit dès lors l'intérêt qui s'attache à la question de savoir si l'harmonie va régner parmi ces travailleurs et si production et consommation vont suivre une marche ascendante.

Les effets de la concurrence et de la loi de l'offre et de la demande sur les rapports particuliers des vendeurs entre eux sont connus. Ils sont, à des degrés divers, les conséquences des deux caractères de l'économie sociale actuelle que nous avons exposés. Premièrement : l'individualisme, le fait que tout individu n'est guidé dans son travail que par son intérêt personnel et non par l'intérêt de la société. Deuxièmement : la liberté de production qui livre les différents organes de la nutrition sociale aux hasards de la combinaison de ces intérêts divers, au lieu de les soumettre à la règle que nous avons vue appliquée dans le corps : récepteur, condensateur, distributeur.

Je n'insiste donc pas, je me contente de marquer ici la place d'un développement assez important, et je passe à l'examen d'un fait qui a échappé jusqu'ici et qui revient confirmer d'une façon éclatante la loi que nous avons exposée au début de cette étude.

On a étudié les rapports des individus et les rapports des divers organes de l'économie entre eux; et de cette étude on a tiré les conclusions les plus opposées.

Cela se conçoit facilement. Ces rapports en effet ne forment qu'*une partie* du mécanisme économique. Il en est une autre que l'on a laissée de côté et dont l'examen doit pourtant jeter une étrange lumière sur la question *: c'est la confusion* des appareils de nutrition et de circulation ; c'est la troisième infraction à la *loi* de l'organisme que nous avons constatée dans l'économie sociale. Voyons ses conséquences :

Dire que nutrition et circulation sont confondues, ce n'est pas dire autre chose que ceci : tout individu est à la fois producteur et consommateur, vendeur et acheteur.

Chaque fois que dans l'individu le vendeur souffrira, l'acheteur qui est en lui s'en ressentira nécessairement. Mais si nous voyons que l'acheteur est précisément le trait d'union qui l'unit aux autres producteur, il est facile de voir que le contre-coup se fera également sentir sur ces producteurs eux-mêmes.

(*A suivre.*) JULIEN LEJAY.

CRÉDO

Quand mon regard ému s'ouvrit à la lumière,
Sous les baisers brûlants de la vie en éveil,
Tout mon être sans force écouta la prière
Qui s'élevait vibrante en son premier réveil.

Devant l'aube naissante et qui semblait renaître,
Sous les rayons tombants des mondes étoilés,
Je sentais croître en moi le désir de connaître,
Je voulais découvrir enfin les sphinx voilés !...

Et les astres planant, majestés de l'espace,
Qui vont se refléter sur d'autres horizons,
Murmuraient doucement dans la brise qui passe :
« Pensée, envole-toi ; fuis tes sombres prisons ! »

Puis, me penchant alors sur le béant abîme
Qui s'ouvrait ténébreux à mes yeux attentifs,
Je voyais rayonner la vérité sublime,
Et je la contemplais de mes regards craintifs.

Vérité ! vérité ! lorsque l'homme t'appelle,
Pourquoi ne viens-tu pas heurter son front penché,
Pourquoi n'offres-tu pas ta splendeur éternelle
A celui qui t'implore et qui n'a point péché ?

Oh ! lorsque le penseur, dont l'âme se tourmente,
Te cherche dans la tombe ou sur les monts vainqueurs,
Pourquoi fuis-tu, semblable à l'infidèle amante
Qui veut dédaigner ceux dont elle a pris les cœurs ?

Bien souvent, j'ai senti l'âpre aiguillon du doute
Se glisser lâchement dans mon cerveau lassé;
Puis il s'est retiré, ne laissant sur sa route
Qu'un triste et douloureux souvenir du passé !

Oui, j'ai vu bien des fois se briser mon courage
Devant la formidable énigme du Tombeau
Et devant ce sublime et grandiose ouvrage :
L'Univers rayonnant, si puissant et si beau !

Mais aujourd'hui, je crois ! j'ai vu, dans le mystère
Qui planait nuageux sur nos fronts abaissés,
Se lever magnifique, en embrasant la terre,
Une immense lueur baignant les cœurs blessés.

J'ai vu, dans un rayon, les âmes immortelles
Sous l'effort du Progrès, s'élancer jusqu'à Dieu...
Et j'ai voulu prier pour les pensées rebelles
De ceux qui vont mourir en nous disant adieu.

CLAUDIUS CHAPOT

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En bonne logique, il semble que l'on devrait connaître à fond les sujets dont on veut s'occuper, avant d'émettre des avis que les faits viennent souvent contredire, ou d'exposer des théories dont il serait bien difficile de fournir la preuve.

Tel est, je crois, le cas dans lequel s'est mis votre prédécesseur, M. Élie Steel, dans l'étude qu'il publie dans le *Voile d'Isis*, n° 18, sous le titre: *Médiums Incarnatifs*.

Ou M. Elie Steel n'a jamais lu Allan Kardec, ou il n'a gardé aucun souvenir de cette lecture; car autrement il n'aurait pas confondu deux situations absolument distinctes. Il n'y a en effet rien de commun entre la médiumnité possessive dont il parle et la possession ou la subjugation. Allan Kardec a très clairement établi cette différence dans son *Livre des Médiums*, que M. Elie Steel aurait dû au moins consulter avant d'écrire son article.

Je crois inutile de relever la charge sous laquelle il nous présente les évocations par ce genre de médiums ; elle peut paraître cocasse, elle me semble en tout cas indigne d'une plume qui se respecte et n'a en vue que le culte de la vérité. Il faut que M. Elie Steel ait été bien mal servi par les circonstances, ou que ses facultés d'observation manquent de netteté, pour qu'il n'ait jamais vu rien de probant par ce genre de faculté (1) et se croie autorisé à n'y voir que des crises d'hystérie.

M. Elie Steel nous cite comme exemple son frère, qui devient *insupportable, baroque, impossible même, perd entièrement le goût du*

(1) Je serais curieux de savoir combien de temps ont duré ses investigations et dans quelles conditions elles ont eu lieu.



travail chaque fois qu'il se livre à ce genre d'évocations. Voilà vingt-trois ans que je m'occupe de spiritisme, hé bien ! je le déclare, je n'ai jamais vu se produire de cas semblable. Si la chose est vraie, elle tient plutôt aux dispositions du sujet qu'à l'influence des évocations. M. Elie Steel me permettra de croire qu'il noircit, un peu à plaisir, son frère pour les besoins de sa thèse.

Après une citation, pas mal trouvée, qu'il emprunte à M. de Guaita, M. Elie Steel nous recommande, à nous spirites, de cesser de rêver et d'étudier les hiéroglyphes et les symboles que nous ont légués nos ancêtres ; c'est là une mauvaise plaisanterie sans doute. Malgré son initiation de fraîche date, M. Elie Steel, pas plus que beaucoup d'autres, n'en connaît le premier mot ; il serait même bien en peine de donner seulement l'explication de la figure qui orne le journal.

Une dernière remarque. M. Elie Steel, quand on veut enseigner aux autres, il faut d'abord étudier soi-même, et il ne suffit pas de s'affubler d'un nom baroque pour acquérir le droit de parler ex-professo et se croire pour cela toute science infuse.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Gros-Jean cherche à en remontrer à son curé ; il aura beau changer de nom, il n'en restera pas moins Gros Jean comme devant.

Henri Sausse.

L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite.)

« — Avez-vous des parents, des amis ?

« — Je suis seul, tout seul. Nul n'a autorité sur moi.

« — Je puis vous assurer que votre désir sera respecté, à moins que l'administration supérieure n'exige votre comparution...

« — Oh ! cela m'importe peu. Donc, que personne, en dehors de vous et de vos infirmiers, ne parvienne jusqu'à moi. D'autre part, je puis vous affirmer que nul ne s'apercevra de ma folie, que je n'aurai ni accès de fureur ni fantaisies excentriques. D'ailleurs, si vous observez fidèlement le traité que nous signons ici, dans trois mois... je serai mort.

« — Vous savez que la surveillance exercée par les gardiens écarte toute possibilité de suicide.

« — Oh ! ils ne pourront rien contre moi.

« — Vous savez encore qu'avant d'être interné dans le local que vous aurez choisi, vous serez fouillé, visité si exactement qu'il vous sera impossible de conserver n'importe quelle substance vous permettant de vous donner la mort.

« — On ne me dépouillera pas de mes cent-dix ans, fit-il en souriant, pour la première fois depuis le début de notre entretien. Je connais la provision de vie qui reste en moi... douze semaines environ.

« Toute discussion étant inutile, je n'avais plus qu'à accepter mon étrange client, qui fixa lui même des prix très élevés, en échange desquels il réclamait un grand confortable... »

Ici se terminait le manuscrit du docteur. En marge était écrite cette note : « Pavillon 2, n° 17. »

J'avais lu ces lignes avec un intérêt profond, et, quand j'eus terminé, j'éprouvai un sentiment de désappointement. M. Vincent restait pour moi non moins énigmatique que par le passé.

Mon confrère rentra.

— Eh bien ! me demanda-t-il. Que pensez-vous de l'ancien mesmérien... ?

— Je ne sais que trop que vous répondre. Il y a là une folie peu ordinaire. Mais j'y songe, M. Thévenin est entré ici le 15 avril, et nous voici au 10 septembre. Or, il est encore vivant : son diagnostic infaillible l'a donc trompé.

— Absolument.

— Comment s'est-il comporté depuis qu'il est votre hôte ?

— Comme interné, je n'en ai jamais rencontré de plus docile ni d'un commerce plus agréable. Il s'est prêté d'abord de la meilleure grâce à l'examen de deux de mes confrères, qui n'ont pas hésité à confirmer mon diagnostic de monomanie. C'était en fait un exemple assez banal de rectitude raisonnante sur tous les points, sauf un seul. Donc, sa situation étant régularisée, je n'eus plus d'autre but que de lui rendre ses dernières années — ou ses derniers mois — aussi agréables que possible. Je l'ai installé dans un pavillon isolé, avec un jardin assez spacieux. Deux infirmiers furent attachés spécialement à son service. Il s'est composé une bibliothèque scientifique des plus curieuses et paraît travailler. Un seul détail prouve le dérangement d'esprit. Pendant quinze jours de suite, il a passé plusieurs heures étendu nu sur la terre. Il m'avait d'ailleurs prévenu, ajoutant qu'il tentait une expérience. Comme c'était en juin, pendant une période réellement caniculaire, je ne crus pas devoir m'y opposer. Il y renonça bientôt de lui-même.

Pendant le premier mois, je ne remarquai en lui aucun changement. Mais, à partir du milieu de mai, les symptômes de décrépitude commencèrent à se manifester, et quand, en juin, il fit sa très singulière expérience, je crus véritablement qu'il avait bien prévu la date de sa mort en la fixant à trois mois. Quand l'accès de nudité — passez-moi l'expression — fut passé, nous reprîmes nos relations ordinaires. J'avoue que j'ai rarement rencontré chez un de mes confrères autant d'érudition et de hardiesse dans les aperçus. Si cet homme n'avait pas la double monomanie du magnétisme et de ce que j'appellerai sa prétendue volonté vitale, je le proclamerais un des plus grands savants d'aujourd'hui. Vers les premiers jours de juillet, je m'aperçus que ses forces déclinaient de plus en plus, sans d'ailleurs que la lucidité de son esprit diminuât. Seulement j'avais pitié, je l'avoue, de ce centenaire, seul, abandonné de tous, et qui passait ses dernières journées assis sur un fauteuil, cherchant le soleil revivifiant.

(A suivre.) Jules Lermina.

(1) Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

Le Gerant : L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Augustin Chaboseau, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. — 2e Année. — N° 10 — Abonnement : Un an { France. . **3** fr. Étranger. **3 50**

L'indépendance étant notre raison d'être, chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

16-30 AVRIL 1891

Il parait un numéro les 1er et 15 de chaque mois

AVIS

Par suite d'une entente avec la Société Fraternelle, les principaux membres du groupe les *Indépendants Lyonnais* continueront à l'avenir leurs cours, causeries et conférences les 1er et 3e dimanches de chaque mois, de 3 à 5 heures du soir, dans le local de la société, 7, rue Terraille, les jours de fête exceptés. Néanmoins ils conserveront leur entière indépendance : Tous les abonnés à la Revue l'*Union Occulte Française* pourront assister aux cours et conférences sur la présentation d'une carte qui leur sera délivrée à cet effet.

La première réunion aura lieu le dimanche 3 mai. Les abonnés qui n'ont pas leur carte sont priés de la retirer, 5, cours Gambetta.

SOMMAIRE :

LA LUMIÈRE ASTRALE ET L'OD DE REICHEMBACH

(*Fin.*)

Mais j'ai oublié la *Lune*.

J'ai gardé cette action pour la fin, car c'est une des plus curieuses que nous puissions déterminer.

Elle a rapport à la fonction occulte des satellites que je voulais ne révéler que dans le « Traité »; mais l'occasion se présente et, ma foi, je ne m'y soustrairai pas.

Dans l'homme (1) deux systèmes nerveux existent, agissant séparément : Le système de la conscience et celui de l'inconscient inférieur.

Quand nous dormons, le système de l'inconscient reste éveillé et dirige la marche de notre cœur, règle notre respiration, préside aux sécrétions diverses, répare les organes usés et fait croître ceux qui doivent grandir.

Ainsi, quand un enfant grandit, c'est le système de l'inconscient qui agit, de même que quand une de nos dents pousse.

Mais ce système, où prend-il la force nécessaire à son action ?

Dans le système nerveux conscient d'une part, dans le sang d'autre part (les racines du grand sympathique prennent presque exclusivement leur origine dans la moelle antérieure). Ce système est donc un *reflet* du premier, une sorte de centre d'accumulation et de réserve chargé de présider à la *croissance*.

Tel est le rôle de la Lune par rapport à la Terre. Entrant en action quand l'influence du Soleil cesse de se faire sentir, la Lune est l'organe de condensation des forces végétatives ; c'est de là que descend le courant d'*involution*, c'est la porte qui conduit à l'incarnation sur Terre.

La Lune préside à la croissance de tout ce qui pousse sur notre planète. C'est le ganglion du grand sympathique de notre système, c'est elle qui condense, qui préside à la croissance, à l'embryonnant des forces solaires; c'est la *Mère* ; aussi Hermès dit-il :

La Lune en est la Mère.

(1) Il faut toujours expliquer la Nature par l'Homme et non l'Homme par la Nature. (*L. Cl. de Saint-Martin.*)

On voit par cette considération comment on peut déduire l'activité vitale d'une planète du nombre de ses satellites.

Telle est l'origine de la Lumière astrale.

Telles en sont les grandes spécifications.

*
* *

Revenons à l'homme.

La Science expérimentale, avons-nous dit, vient prouver et développer les affirmations faites par l'ésotérisme.

M. Berthelot a montré cela pour l'alchimie. Un autre savant, *M. le colonel de Rochas*, s'est acquis une réputation justement méritée en reprenant et en développant les études faites sur la Lumière astrale fixée dans l'homme.

Dès longtemps les Kabbalistes enseignaient que cette force, condensée dans l'homme, irradiait incessamment autour de lui et pouvait être perçue dans des conditions spéciales. Cette idée de l'*aura* magnétique a été exposée par Paracelse comme base de sa théorie des sympathies et des antipathies.

Mais c'était là, en somme, une de ces affirmations dont sont coutumiers ces bons occultistes et rien ne pouvait en démontrer la valeur scientifique.

Vers 1853 un docteur en philosophie viennois, le baron *de Reichembach*, entreprit une série d'expériences dans le but de vérifier l'existence de cette force fluidique à laquelle il donna le nom d'*Od*. Je ne sais si Reichembach dit quelque part où il a pris ce nom, mais il est curieux de constater qu'il répond au mot hébreu qui désigne une des polarisations de l'AOUR.

Reichembach fit une série d'expériences admirablement bien conduites : mais ces travaux n'eurent guère de retentissement; à peine pouvons-nous citer en France *Ragon* qui résuma la théorie de l'*od* à la fin de son *Initiation hermétique* et *Cahagnet* qui traduisit en l'abîmant un fragment de l'ouvrage original.

Il fallait donc rendre à Reichembach la justice qui lui était due en vérifiant au besoin ses expériences. C'est là l'œuvre entreprise et menée à bonne fin par le colonel de Rochas qui vient de publier un premier travail à ce sujet (1).

Nos lecteurs connaissent déjà M. de Rochas et ses nombreux travaux. Son ouvrage sur *les Forces non définies* l'a de suite classé parmi nos savants aux idées les plus larges; ses études sur *les États profonds de l'hypnose* dénotent un expérimentateur du premier ordre; enfin ses recherches sur la *Science de l'antiquité*, les *Théories chimiques au* XVII*e siècle*, le *Phonographe au* XVII*e siècle* et les *Rêveries scientifiques* nous révèlent une érudition du meilleur aloi.

Dans l'ouvrage qui vient de voir le jour, la personnalité de M. de Rochas n'apparaît que dans quelques notes, fort intéressantes du reste. Mais nous allons faire une horrible trahison en révélant à nos lecteurs que les expériences de Reichembach ont été répétées, la plupart du temps avec plein succès, par notre auteur.

(1) *Le Fluide des Magnétiseurs*. Précis des expériences du baron de Reichembach sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées par le *lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun*, administrateur de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-8. Prix : 4 fr.

En quoi consistent essentiellement ces expériences ?

Placer des sujets sensitifs dans un état spécial, ou dans des milieux particuliers, de manière à permettre à ces sujets de décrire les lueurs, les couleurs, les effluves qui s'échappent de divers objets et surtout du corps humain.

Une des planches insérées dans le volume de Reichembach (p. 153) est des plus curieuses à observer. Cette image montre, dessinées par un voyant, les lueurs qui sortent des aimants, de cristaux divers, d'une main et d'une tête. Pour un occultiste c'est une description du plan astral, pour un profane c'est le résultat d'états névropathiques spéciaux.

Mais à propos de ces fluides, comme à propos de phénomènes spirites, les affirmations des médiums sont loin de valoir les empreintes enregistrées par des appareils mécaniques. Reichembach avait recherché des preuves de ce genre et était parvenu à en obtenir : la lumière de l'aimant impressionnait après une longue pause, le chlorure d'argent.

M. de Rochas est parvenu à un résultat encore plus beau. Il a pu photographier ce que nous appelons l'*image astrale* d'un minéral. Il serait indélicat de ma part d'en dire davantage, voulant laisser toute liberté à ce sujet au consciencieux expérimentateur. Ainsi ce domaine de « l'Astral » commence à s'éclaircir de par la science expérimentale. Les travaux de Reichembach ne s'intéressent qu'au côté physique de la question. Tout le côté psychique, celui qui a rapport aux élémentals, à la fusion des élémentals et des idées des hommes pour constituer des êtres à vitalité éphémère, à l'action des élémentaires sur les vivants, tout ce domaine inexploré n'a été abordé encore avec méthode que par les travaux de Carl du Prel en Allemagne. C'est là un champ d'études ouvert à tous les chercheurs. Les expériences sur le fluide se multiplient du reste suffisamment. Je tiens à remercier particulièrement M. de Rochas de la mention qu'il a faite de nos travaux à propos des études de MM. Horace Pelletier, V. Fernandez, Yvon le Loup et Louis Fayard (p. 159).

Les encouragements venus de la part d'esprits aussi éminents que M. Ad. Franck ou M. de Rochas suffisent amplement à nous montrer que nous sommes dans la bonne voie et qu'une œuvre sérieuse répond mieux que toutes les discussions aux attaques de ceux « qui sifflent bien, mais qui ne chantent pas », suivant la juste remarque du fabuliste.

PAPUS.

MÉDIUMS INCARNATIFS

Nous trouvons dans le *Voile d'Isis*, n° 18, mars 1891, un article dont l'auteur semble nier la possibilité des phénomènes d'ordre incarnatif ou possessifs, vu qu'il n'a pu s'en rendre compte à sa fantaisie comme si les êtres invisibles allaient tout bonnement se prêter aux élucubrations



plus ou moins plaisantes du premier venu, dans le simple but de lui être agréable; il serait bon peut-être, avant que de nier à priori en parlant de faits qu'il n'a pas étudiés crainte de se donner la peine que peut procurer un peu de travail, de voir si d'autres avant nous ont eu connaissance de ces faits afin de s'en faire une idée plus exacte; il serait sage d'étudier les auteurs anciens d'abord, puis de voir si leurs écrits peuvent avoir certains rapports avec ce que peut fournir l'observation en se mettant en présence des phénomènes.

Si nous en croyons l'histoire du passé — et les auteurs sont nombreux, — les possessions démoniaques sont incontestables; nous pouvons à ce sujet recommander la lecture de la bible et des évangiles. Du reste un fait est avéré, c'est celui de Jésus chassant le démon du corps des possédés, et depuis l'ère chrétienne plusieurs saints hommes sont réputés pour l'accomplissement des mêmes prodiges: le moyen âge avec ses bûchers et ses tortures fourmille de faits de ce genre, et les exorcismes se succèdent les uns aux autres pour éloigner l'esprit du mal.

Mais, à part ce que nous dit le passé, n'avons-nous pas le présent où chaque jour des phénomènes de cette nature semblent se jouer des chercheurs en se posant sans cesse comme point d'interrogation, phénomènes d'ordre occulte qui peuvent cependant semer le doute dans l'esprit des plus sceptiques. D'un côté l'hypnotisme fait passer les sujets par diverses phases qui trouvent leurs explications toutes naturelles dans l'état de santé ou de sensitivité des sujets, mais il en est d'autres qui restent inexplicables malgré le grand savoir de ceux qui les provoquent. Jusqu'ici tous ces phénomènes sont provoqués pour les besoins de la cause et il y a toujours explication plus ou moins juste, il est vrai, car certains états ne peuvent être définis d'une façon rigoureusement scientifique. En dehors de ces états provoqués par de savants chercheurs, il en est d'autres qui n'en existent pas moins et dont les causes paraissent inconnues quoique existant réellement; causes qui en certains cas paraissent agir consciemment et même d'une façon très intelligente. Ces causes sont-elles des Dieux ou des Diables, des anges ou des démons, peu importe! Ce dont il s'agit, c'est d'en constater la réalité si elle existe ou la rejeter si elle n'existe pas; puis, s'il y a lieu, une fois leur existence constatée, voir si ces êtres peuvent jouir d'une force occulte capable d'agir sur les forces physiques connues en vertu de lois déterminées, soit par obsession, subjugation ou possession, car ces trois états, selon nous, diffèrent essentiellement quoique rattachés par des degrés intermédiaires allant du moindre au plus, c'est-à-dire de l'obsession simple à la possession la plus réelle.

Qu'il nous soit permis de bien définir notre idée afin de montrer que nous ne confondons pas entre eux les trois états dont nous parlons.

Voyons d'abord ce que nous entendons par obsession. C'est une idée ou une impression ressentie qui est toujours la même et qui nous pousse à accomplir un acte en dehors de nos propres désirs, impression que nous analysons; c'est une idée de laquelle nous ne pouvons nous séparer d'un seul coup, mais cependant contre laquelle nous ne pouvons réagir et finalement nous séparer sans accomplir l'acte faisant l'objet de cette idée.

Les formes de l'obsession étant très nombreuses, nous ne prendrons pas la tâche de les analyser toutes; ce serait nous entraîner beaucoup trop loin. Ces formes peuvent naître aussi bien dans l'idée que dans toute autre cause matérielle ou occulte; les hypocondres subissent certainement un genre d'obsession.

Dans la subjugation, au contraire, nous ne pouvons plus réagir quoique possédant encore toutes nos facultés d'analyse; nous nous sentons poussés par une force inconnue à accomplir tel ou tel acte en dehors de nos idées, et malgré nous l'acte s'accomplit. Nous raisonnons, nous voulons rester nos maîtres, la chose est impossible: cette force mystérieuse nous étreint, elle agit sur tout notre être, elle nous enlace et nous entraîne malgré nous; nous éprouvons toutes les angoisses et les sensations de la résistance que nous lui opposons, et nous ne pouvons la maîtriser. Ici la force agissante semble extérieure, mais nous ne pouvons nous y opposer; les initiés aux sciences occultes le savent parfaitement; c'est comme si nous voulions paralyser l'effort d'un train lancé à toute vitesse après lequel nous serions accroché, ou bien comme si nous voulions sortir d'un engrenage dans lequel nous serions pris; en un mot c'est une force qui nous emporte et nous maîtrise sans que nous soyons capables d'agir par nous-mêmes, bien que possédant encore toutes nos facultés pensantes. L'être subjugué se trouve dans les mêmes conditions que le sensitif, qui, sans être hypnotisé, veut réagir contre le désir de l'expérimentateur quand il se prête aux expériences et qui, avec pleine et entière connaissance, analyse ses sensations sans pouvoir se soustraire à l'action qui l'entraîne malgré toute l'opposition qu'il y met.

Dans la possession l'être ne s'appartient plus, il n'est plus entouré par la force agissante, mais il en est pénétré; c'est la maison qui a changé de locataire. Le possédé semble le même individu à part quelques légères modifications sensibles seulement pour les personnes habituées aux phénomènes; tous les signes extérieurs sont les mêmes, il n'y a que les actes qui diffèrent. Ici le corps semble être l'outil qui change d'ouvrier et qui par lui-même ne conserve aucun souvenir du travail accompli par les différents êtres auxquels il sert. En un mot comme l'écrivait le R. P. Dom Augustin Calmet en 1746 (1), le démon (pour nous la force occulte) agit en dedans tandis que dans les autres états il agit en dehors. De nos jours tous ces phénomènes ont encore lieu; plusieurs savants les ont constatés. Pour eux c'est simplement un second état dans lequel entre le sujet et rien de plus, et ils sont dans le vrai, puisque physiquement l'être matériel qu'ils voient est toujours le même; il n'y a que l'être psychique qui diffère et qu'ils expliquent suivant que leurs études viennent plus ou moins confirmer leurs propres idées. Telle est l'histoire de Félida, racontée par le Dr Azam, de Bordeaux (2), et plus récemment le cas du

(1) *Dissertation sur les apparitions*, page 150.
(2) *Annales médico-physiologiques*, 1876.



Dr Proust (1) où un sujet reste du 23 septembre 1888 au 15 octobre suivant sans savoir ce qu'il a fait, cas que nous recommandons à l'analyse des savants et des philosophes.

Nous pourrions augmenter le nombre de nos citations, mais cela ne prouverait pas davantage, puisque chacun envisage le phénomène d'une façon différente, ce qui n'empêche nullement sa réalité.

D'après ce qui précède, et si nous en croyons les théologiens et les philosophes de tous les temps, qui ont admis la possibilité des possessions soit démoniaques ou angéliques, il n'y a pas de raison pour que ces mêmes phénomènes n'existent plus ; il n'y a que la façon de les interpréter qui change, mais les faits n'en existent pas moins bien réels et tangibles, et tout observateur sérieux qui veut en faire l'étude attentive et raisonnée peut arriver à la conviction que, parfois, toute part laissée au domaine scientifique, il existe des cas qu'il est complètement impossible d'expliquer sans avoir recours sinon à la métaphysique, tout au moins à l'analyse de la saine raison.

Si maintenant nous considérons que sans le vouloir et malgré eux certains êtres sont dominés par différentes causes qui paraissent mystérieuses, mais cependant connues, nous pourrons concevoir que des sujets spécialement doués à cet effet, les médiums par exemple, pourront devenir les instruments aptes à favoriser ces sortes de phénomènes, et il nous sera permis d'étudier d'une façon sérieuse en nous servant des moyens d'analyse que possèdent la plupart des chercheurs actuels. L'un des meilleurs serait, à notre avis, la photographie des sujets sous différents aspects quand ils tombent en transe ou quand ils reviennent à leur état normal ; en se mettant dans les conditions spéciales pour l'obtention du phénomène, il serait permis à l'œil de l'appareil de reproduire ce que nos sens trop grossiers ne peuvent voir ; ensuite nous pourrions nous rendre compte, par les plaques reproductrices, que quelque chose de vaporeux comme un léger nuage s'approche et se fond dans le sujet, de même qu'il sera permis de le voir sortir et s'éloigner.

Il faut remarquer que nous ne donnons aucune théorie des phénomènes; jusqu'ici, nous nous sommes bornés à en constater la réalité; à d'autres à en faire la définition scientifique.

D'après ce que nous venons de dire et pour résumer, dans l'obsession, la force invisible agissante est à côté de l'être obsédé et agit par projection: tel un rayon lumineux qui, partant de sa source, pénétrera dans une chambre obscure et éclairera la partie où il tombe. Dans la subjugation, cette force ou cause occulte entoure l'être et empêche sa liberté d'action ; c'est une véritable camisole de force qui, bien que le maîtrisant, ne l'empêche pas de penser et se souvenir. Dans la possession, c'est une pénétration de l'être; actes et pensées ne lui appartiennent plus, et par ce fait il ne se rappelle rien une fois revenu à son état normal.

Les voyants savent parfaitement dépeindre ces différents états, mais, comme nous sommes toujours tentés de faire une large part à l'hallucination, raison de plus pour que, scientifiquement, l'appareil vienne confirmer l'expérience.

PHAL-NOSE.

(1) *Journal des Débats*, 4 février 1890.

LE MAGNÉTISME AU POINT DE VUE CURATIF

Encouragés par les résultats que nous avons obtenus en expérimentant sur les animaux domestiques, nous avons entrepris sur eux une série d'expériences pour étudier l'influence curative du fluide.

Nous ne parlerons pas ici de ces tentatives; comme elles portent sur des maladies réputées incurables, on conçoit que le traitement doit en être long.

Nous voulons aujourd'hui signaler à l'attention de nos lecteurs certains faits qui ont, à notre avis, une valeur incontestable. Il s'agit de l'influence du fluide magnétique sur diverses affections de l'homme.

Ces temps derniers, l'un de nous se trouvant dans une famille, la maîtresse de la maison fut atteinte de douleurs rhumatismales intolérables dans le coude gauche. Déjà, depuis de longues années, elle souffrait beaucoup de cette affection, mais elle avait eu rarement d'aussi violents accès. Le magnétisme fut proposé comme moyen curatif. Signalons en passant que la malade était d'une incrédulité parfaite, afin de prouver qu'il n'est pas du tout nécessaire, pour obtenir des résultats, que le patient soit convaincu.

Au début la magnétisation à distance essayée fut abandonnée pour une magnétisation au contact. L'opérateur, prenant à pleine main le coude gauche du sujet, où les douleurs se faisaient le plus vivement sentir, se mit à agir avec toute la force dont il était capable. La malade, qui était d'une grande sensibilité, éprouva l'action au bout de vingt ou vingt-cinq secondes; elle sentit très nettement un courant s'établir dans son bras qui subit une sorte d'engourdissement. Au bout de deux minutes environ, le magnétiseur cessant d'agir, quel ne fut pas l'étonnement de la malade et de tous ceux qui étaient présents en constatant que toute douleur avait disparu. L'articulation qu'elle fléchissait avec peine auparavant avait repris sa mobilité normale.

Il est à remarquer la rapidité avec laquelle l'action se produisit, puisque l'expérience avait duré à peine deux minutes.

Dans la suite, l'opérateur eut l'occasion de répéter la même expérience quatre ou cinq fois, et toujours le résultat a été aussi prompt et aussi positif. La malade, que des souffrances aussi aiguës empêchaient souvent de dormir, a pu jouir toutes les nuits d'un repos complet.

En signalant ces faits, ajoutons quelques mots sur les inconvénients de la magnétisation au contact. Du Potet, dans son ouvrage intitulé *Manuel de l'Étudiant magnétiseur*, a fort bien traité cette question. Il prétend qu'une véritable inoculation se produit de l'individu malade à l'individu sain, ce que l'un de nous a pu vérifier à ses dépens.



Lorsqu'il était en contact avec le sujet, il éprouva dans le bras droit et plus particulièrement dans le coude un engourdissement qui, augmentant peu à peu, devint une véritable douleur, douleur sourde, il est vrai, et parfaitement supportable, mais assez nette néanmoins pour ne laisser aucun doute sur son origine. Il y avait eu là une inoculation réelle.

Le rhumatisme n'étant pas assez connu dans sa nature essentielle, nous ne nous rendons pas compte de quelle façon le phénomène a pu se produire. Mais ce qu'il importe d'indiquer, c'est qu'il s'est produit.

Du reste nous avons vu chez un magnétiseur d'une grande puissance de semblables phénomènes qui ne nous permettent pas de douter de leur réalité.

Si ce procédé offre quelque danger, il ne s'agit point là d'un danger réel. Les accidents qui en sont la conséquence ont peu de durée et disparaissent au bout d'un temps assez court. En revanche la magnétisation au contact possède l'avantage précieux, non pas d'agir plus efficacement, mais d'une manière plus rapide.

Par de semblables magnétisations nous avons pu soulager un certain nombre d'autres personnes.

Une femme, qui avait une céphalalgie lui occasionnant de fréquentes insomnies, se vit débarrassée de ce mal cruel par une magnétisation de vingt minutes.

Une autre malade ayant une violente migraine fut énormément soulagée de la même façon.

Mais un cas bien plus curieux que nous tenons à citer est le suivant : Une dame d'un âge très avancé ayant perdu la plupart de ses facultés montrait pendant la nuit une agitation extrême. Rien ne pouvait la calmer; sa frayeur dans l'obscurité était très grande. En outre son caractère, aigri par de continuelles souffrances, la rendait très exigeante envers son entourage. Une première magnétisation de vingt minutes lui procura pour une nuit un sommeil qu'elle avait perdu depuis longtemps. Le lendemain, son agitation étant très grande, elle fut soumise à l'action du fluide vers onze heures et demie du soir environ, et le calme se produisit immédiatement. Depuis elle fut magnétisée régulièrement tous les soirs et toujours les résultats attendus se manifestaient.

Ici comme dans les faits précédents il est indéniable que le succès ne soit dû au magnétisme; ce qui montre une fois de plus combien il est efficace contre toute sorte de maux.

On peut se magnétiser soi-même et obtenir de grands soulagements : les expériences que nous avons tentées sur nous le prouvent. Bien mieux, une personne, se magnétisant pour la première fois, put se débarrasser de violentes douleurs rhumatismales en faisant quelques passes sur la région malade.

NANO et WILD.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES (1)

(*Suite.*)

Malgré la divulgation d'Hippocrate, le culte d'Esculape continue de se répandre de plus en plus. Il ne brille plus, il est vrai, d'un vif éclat comme dans l'Égypte, mais, pendant plusieurs siècles encore, ce qu'il perd en intensité, il le gagne en étendue.

Environ 450 ans avant notre ère, selon Tite-Live, la médecine des temples est introduite officiellement dans les Etats romains pour faire cesser une peste qui depuis plusieurs années désolait la capitale. Valère Maxime nous apprend que, ne sachant que faire pour arrêter le fléau, on consulta les sybilles qui ordonnèrent d'amener à Rome le dieu de la médecine Esculape d'Épidaure. L'ambassadeur Ogulnius fut chargé de cette mission. Arrivé au temple du dieu, à Épidaure, un des serpents qu'on y élevait en sortit pour entrer dans le vaisseau romain, et n'en sortit que lorsque le vaisseau fut parvenu à l'embouchure du Tibre et alla dans une des îles où il se roula sur lui-même, ce qui indiquait le lieu où Esculape voulait être adoré. Les Asclépiades qui suivirent la statue du dieu firent élever un temple qui devint célèbre par la suite (2).

Peu de temps après l'introduction dans les États romains du culte d'Esculape, des médecins grecs, probablement des périodeutes, vinrent s'y établir.

On ne peut nier cependant que les Romains eurent pendant plusieurs siècles une grande vénération pour la médecine des songes, et que, s'il faut en croire Creuzer (3), non seulement ils adorèrent Apollon, Minerve, Mercure, Hygie et toutes les divinités grecques, mais encore un grand nombre de dieux étrangers.

L'introduction du culte d'Esculape ne contribua en rien au perfectionnement de la Médecine à Rome. Hecker en attribue la cause aux choix que les Romains avaient fait des Asclépiades d'Épidaure qui étaient moins instruits que ceux de Cos et de Cnide. Plus tard, nous voyons, par une inscription publiée par Spon et enrichie d'un commentaire, qu'il y avait un collège d'Esculape et de la Santé composé d'initiés qui s'assemblaient à certains jours de l'année pour y faire des sacrifices et des repas et pour recevoir des présents. Le nombre de ce collège était fixé à soixante, et les fils y succédaient aux pères.

Rien n'est plus tenace que la superstition, et malgré les écrits d'hommes célèbres, le public continua de donner sa confiance aux dieux des temples; ce qui fit dire à Cicéron (*De Divinitione*, liv. 2, ch. 59) : « Nous rêvons pendant des nuits entières, nous étonnerons-nous d'après cela que nos songes se vérifient quelquefois ? »

(1) Voir les nos 6, 7, 8 et 9 de l'*Union occulte*.

(2) Il existe une médaille frappée sous le règne de l'empereur Antonin, qui représente l'arrivée d'Esculape à Rome; on y voit le dieu de la médecine sous la figure d'un serpent qui se tient sur la proue d'un vaisseau, et le dieu du Tibre sort de l'eau pour le recevoir. (Spon, p. 531.)

(3) *Religions de l'antiquité*, tome I, p. 411.

Les souverains eux-mêmes montraient l'exemple de la plus grande confiance aux songes sérapiques.

Je ne rapporterai pas en détail toutes les guérisons qui furent opérées par des rois, des philosophes, des Mages, ou même par de simples personnages qui surent s'attirer la confiance du peuple.

Nous savons par Plutarque qu'en 300 avant Jésus, Pyrrhus, roi d'Épire, guérissait les engorgements de la rate en pressant lentement avec le pied droit la région du corps où est situé cet organe pendant que le malade était couché sur le dos; le même auteur affirme ensuite le plus sérieusement que le gros orteil du pied droit de Pyrrhus avait une vertu divine et que, son corps ayant été brûlé sur le bûcher, on retrouva le gros orteil entier. Tacite et Spartien disent que Vespasien et Adrien opérèrent plusieurs guérisons d'aveugles et d'estropiés. Apollonius de Tyane, Simon le Magicien firent des prodiges.

Toutes ces histoires merveilleuses prouvent qu'il y a toujours eu des hommes crédules et des flatteurs.

Quant à Christ, une étude sérieuse et sans parti pris des mœurs judaïques et de l'origine du christianisme nous le montre comme un réformateur, comme un philosophe touché des misères du peuple, sacrifiant sa vie pour faire triompher la cause de la justice et de la liberté; mais il n'est pas, comme on se plait à le peindre, cet être presque divin qui pendant un certain temps fait miracle sur miracle, guérissant les malades, les aveugles-nés, faisant parler les sourds-muets, ressuscitant les morts et se ressuscitant lui-même, etc., et cela sans que les historiens du temps en parlent.

Jésus a guéri quelques infirmes, mais non tous les malades qui se présentaient à lui. D'ailleurs les évangélistes nous montrent Jésus en Galilée son pays, scandalisant ses compatriotes qui, non contents de le chasser, veulent le précipiter du haut d'une montagne; il faut remarquer qu'il ne put faire là aucun miracle *à cause de leur incrédulité*; de là le dicton : nul n'est prophète en son pays.

Ce qui veut dire que Jésus ne guérissait que ceux qui le croyaient d'avance capable de les guérir.

Qu'est-ce que cette histoire de possédé dont il envoie l'esprit dans les corps de deux mille cochons dans un pays où cette bête est en horreur ? Deux mille cochons dans un pays où il n'y eut jamais de cochons doivent sentir le miracle!

Si l'on veut se rapprocher de la vérité, il faut en rabattre, et beaucoup, de cette légende chrétienne créée et entretenue par dix-huit siècles d'exaltation.

Les juifs avaient aussi leurs magiciens, mais, selon les premiers Pères, ils tenaient leur pouvoir de Bel-Zébuth.

Les premiers chrétiens, qui étaient divisés en un grand nombre de sectes, pratiquaient tous la médecine des songes.

L'Empereur Julien, dans son *Discours aux Athéniens* (p. 144-146), reproche aux premiers chrétiens d'aller dormir dans les sépulcres et les cavernes pour avoir des songes; il est vrai, ajoute-t-il, que c'est un ancien usage chez les juifs de se servir des sépulcres comme d'une espèce de charme et de magie pour se procurer des songes.

(*A suivre.*) Louis Fadray.

UN DÉFI

C'est la deuxième fois que les *Indépendants lyonnais* sont pris à parti sans provocation aucune, ce qui porterait à croire que certains spirites lyonnais, pour être modestes, n'en éprouvent pas moins de temps à autre le besoin de déverser fraternellement leur trop plein de bile sur ceux qui ont le tort de ne pas penser comme eux, absolument comme s'ils avaient le monopole de la Vérité.

Nous sommes assez naïfs pour croire que la sagesse ne consiste pas à s'enfermer dans un système, dans des principes ou dans un cercle de connaissances et à nier ou mépriser tout ce qui est au dehors.

Nous sommes assez simples de croire que s'il y a imprudence ou légèreté à tout accueillir dans l'Occultisme, il y a témérité à vouloir rejeter tout.

Oui, les Indépendants étudient l'occultisme avant de le juger, parce que ce n'est pas avec un verbe haut et une morgue dédaigneuse qu'on parvient à résoudre les questions qui nous occupent; et je préfère, ma foi, l'orgueil inoffensif de quelques occultistes à l'insinuante acrimonie de certains spirites.

Je ne sais comment le spiritisme est étudié à Paris et dans les autres villes, j'aime à croire qu'il l'est plus sérieusement que dans notre cité, sans quoi il serait bien malade; tout ce que je puis dire c'est que, étudié comme il l'est dans quelques groupes de Lyon, le spiritisme n'est souvent qu'un leurre, une duperie quand il n'est pas une mystification.

Je ne veux pas dire que les spirites soient des trompeurs ou des mystificateurs, non, mille fois non, ils sont sincères dans leur croyance ; je ne fais que constater les résultats de leur méthode et je soutiens qu'avec les médiums qui fréquentent ces sociétés, on ne peut pas obtenir un seul fait de typtologie dans vingt séances, dans des conditions de contrôle rigoureux.

L. Fayard.

HESPÉRUS

(*Suite*)

— Tant qu'en mon sein fut clos l'œil immatériel,
Reprit-il, je ne vis, comme toi, que ténèbres.
Rhéteur, docteur, fameux entre les plus célèbres,
Mais plein d'ombre, c'était l'ombre que j'enseignais;
Je prenais vainement le mystère aux poignets
Pour le forcer d'ouvrir enfin ses mains fermées;
Étreignant des éclairs, colletant des fumées,
J'avais dans l'inconnu des combats à tâtons;
Et mes élans rampaient comme des avortons;
Mais la Sagesse, enfin, m'élut entre les hommes!

Ce fut un soir, à l'heure, à la place où nous sommes,
Un frisson secoua tout mon être, et des Voix
Crièrent : Hespérus ! sois en esprit, et vois !

O clémence ! ô sacré déchirement du voile !

D'abord, comme un lever miraculeux d'étoile,
Surgit dans l'Orient nocturne un point lacté,
Tremblant espoir de jour, œuf grêle de clarté,
Qui laissa lentement et plume à plume éclore
Et blêmir, comme un cygne ineffable, une aurore ;
Et cette aube grandit, blanchissant tout le ciel
D'un éblouissement profond, torrentiel,
Et sa splendeur d'argent fluide, atténuée
Dans une transparence éparse de nuée,
Doux abîme, sembla délicieusement
Un golfe merveilleux, couleur de diamant,
Où l'onde en un brouillard diaphane déferle
Sur des îles d'opale et des brisants de perle !

Et j'étais en esprit sur les monts.

Et voici
Que brillamment visible à mon œil éclairci,
Une forme d'enfant émana de l'aurore.
Candide nudité, front qu'un nimbe décore,
Elle marchait, avec un lis dans chaque main,
La pente d'un rayon lui servant de chemin.
Et, vieux, je saluai l'ange enfant.

Mais, grandie
Et splendide, lueur devenue incendie,
La vision sembla le fulgurant essor
D'un cavalier sonnant d'une trompette d'or
Sur un cheval ailé de neige comme un cygne.
Sous l'éphod que la règle hyménéenne assigne,
Elle avait dans les yeux l'inextinguible éveil;
Écarlate, roulait de la gorge à l'orteil
Sa robe où des rayons tremblaient comme une frange;
Et je levai les bras vers le beau jeune homme ange !

(A suivre.) Catulle Mendès.

NOUVELLE

Depuis quelques années les progrès du magnétisme soit expérimental ou thérapeutique sont inouis, et, bien qu'il y ait encore des détracteurs pour cette science de l'avenir, nous sommes heureux de voir que, parmi ceux qui ont le plus de tendance à faire croire qu'il y a là un œuvre du démon, se trouvent des hommes vraiment éclairés, qui ne craignent pas d'affirmer de leur haute autorité épiscopale que là est une des plus grandes vérités comme le témoigne la lettre suivante que nous empruntons au livre *le Nouvel Hypnotisme* de M. Moutin et que nous reproduisons dans son entier :

« Digne, le 7 novembre 1885.

« Nous attestons volontiers que M. Moutin a donné dans notre Petit Séminaire une séance fort intéressante de magnétisme. Les expériences qu'il a faites ont eu grand succès auprès de nos enfants, des professeurs et des prêtres de notre ville épiscopale.

« Nous lui demeurons nous-même reconnaissant d'avoir, par là, fourni l'occasion à tous de constater évidemment, *ainsi que Rome vient de le déclarer en ces derniers temps* (1), à savoir que la réalité des phénomènes du magnétisme est tout ce qu'il y a au monde de plus incontestable et de mieux prouvé, et que son usage est permis, intéressant et la science et la foi, quand il consiste, comme le fait s'est passé sous nos yeux émerveillés, dans le simple emploi de moyens physiques, licites eux-mêmes, et dans leur opération.

« † A. François,
« *Évêque de Digne.* »

(1) C'est nous qui soulignons ce passage.

En présence d'une telle attestation, nous croyons tous commentaires inutiles : les fidèles n'auront plus à craindre les foudres de leur directeur de conscience.

A. Bouvier.

PENSÉES

Atomes jetés dans l'immensité des mondes, le moindre de nos actes apporte une nouvelle vibration dans l'harmonie des cieux, et cette vibration, suivant sa puissance et sa durée, irrite ou charme par sa laideur ou sa beauté.

*
* *

Partis d'un même point, le *mystère*, nous devons attendre le même but, la *compréhension*.

*
* *

Ceux qui savent se doivent à ceux qui ignorent, et le *Verbe* Divin se manifeste ainsi.

*
* *

L'Homme est un monde qui domine l'univers de son être et l'*Être* agit pour se soustraire à la domination de l'homme.

A. B.

REVUE DES JOURNAUX

La nouvelle direction de l'*Union occulte française*, tenant à justifier les faveurs dont l'honore le public et grandir si possible les sympathies qui lui ont été accordées, a décidé d'apporter dans la rédaction du journal toutes les modifications et améliorations désirables, afin que ses lecteurs soient vite et bien renseignés sur les travaux qui se font dans le domaine de l'occulte ; à cet effet, elle s'est assuré le concours d'un nouveau collaborateur lyonnais, M. H. Sylvestre, qui sera chargé spécialement de rendre compte, dans chaque numéro, des travaux importants publiés par les Revues spéciales et la presse politique sur le spiritisme, le magnétisme, l'occultisme sous toutes ses formes.

En entrant dans cette voie nous sommes persuadés d'être agréables à nos lecteurs ; aussi nous espérons qu'ils approuveront notre détermination et nous continueront leur précieux concours.

La Rédaction.

Me trouvant en communauté complète de vues et de sentiments avec la Direction actuelle de l'*Union occulte française* et n'ayant comme elle d'autre but que la recherche de la vérité, j'accepte avec plaisir et empressement la tâche qui m'est confiée. Je m'efforcerai, non seulement d'être agréable à nos lecteurs, mais surtout de leur être utile, en leur signalant les travaux importants, publiés dans les différents journaux sur les questions qui nous intéressent, ou s'y rattachent plus ou moins directement, soit pour, soit contre, afin que chacun puisse se faire une idée exacte des arguments employés par nos adversaires et de ceux qui leur sont opposés avec preuves à l'appui.

Au début de ma tâche, il est un regret que je ne puis m'empêcher de formuler ; malheureusement le peu d'espace qui m'est accordé ne me permettra souvent de donner qu'une simple nomenclature de ces travaux, ou un résumé trop succinct. Je ferai de mon mieux cependant pour le rendre le plus clair et le moins aride qu'il me sera possible.

Occultisme. — A tout seigneur tout honneur ; je suis heureux de la bonne fortune qui me permet de signaler, dans l'*Initiation* du 15 mars, une lettre fort intéressante de M. Ad. Franck de l'Institut ; les sages conseils qu'elle renferme ne peuvent manquer d'être utiles à

tous ceux qui veulent se livrer à l'étude de l'occulte. A lire dans le même numéro le compte rendu de *Jeanne d'Arc victorieuse*, *l'Erreur latine* et *Occultisme pratique*, par M. Horace Pelletier.

Le *Voile d'Isis* n°19, 25 Mars, nous donne une étude de M. Papus sur *la Renaissance de l'Alchimie* et la première partie d'un travail de M. Henry Sausse ayant pour titre *Médiumnité et Fraude*; nous attendons la fin de ce dernier article très intéressant.

Dans le n° 20, 1er avril, le même journal fait connaître les essais de Télépsychie tentés avec succès par M. Papus et un de ses lecteurs. Espérons qu'ils se renouvelleront de même ailleurs et que les lois auxquelles ces phénomènes sont soumis seront bientôt connues et nettement formulées. Voir dans le même numéro une nouvelle lettre de M. H. Lefort sur *l'Erreur latine*.

Spiritisme. Le *Moniteur Spirite et Magnétique* de Bruxelles, continue vaillamment son œuvre de propagande; le numéro du 15 mars est intéressant à plus d'un point: d'abord par la lettre de M. Bouvery à MM. Papus et Gabriel Delanne et la réponse de ces Messieurs; le bulletin parisien de M. B. Sylvain, toujours si attrayant, et l'analyse d'une conférence faite par M. Gabriel Delanne à la Société scientifique du Spiritisme.

Dans le *Messager de Liège*, M. V. Tournier continue le récit de ses premières armes en spiritisme, beaucoup d'expérimentateurs seraient heureux d'être aussi bien favorisés. La traduction de l'article du *The two Worlds* du 13 juin 1890. *Le Fantôme d'un mendiant* ainsi que *Les Fakirs de l'Indoustan*, par M. Horace Pelletier méritent aussi d'être signalés.

Le *Spiritisme* du 25 mars continue l'étude de M. Gabriel Delanne *Occultisme et Spiritisme*. Notre confrère défend brillamment et scientifiquement la doctrine spirite dont il est un des meilleurs écrivains. Lire dans le même numéro *le Voyage au Pays des Souvenirs*, de M. A. Delanne et le charmant feuilleton de M. P. Grendel: *Influence de la cousine Marthe*.

La Revue Spirite, n° 4 d'avril, répare une omission en publiant : *Un aperçu sur le rôle des fluides*, par le Dr Chazarin. Il eût été vraiment dommage que ce travail, qui aurait dû être inséré dans l'ouvrage du Congrès spirite n'ait pas été publié. Faisons des vœux pour que la conclusion soit bientôt une réalité :

« Lorsque ces idées seront comprises par la généralité des hommes, la justice présidera enfin aux relations sociales ; il n'y aura plus des exploiteurs et des exploités ; tous les membres de la famille humaine se reconnaissant comme frères seront justes et bons par devoir et par intérêt. La question sociale aura alors vécu. »

L'Église et l'Esclavage, de Ernest Bosc, mérite aussi l'attention du lecteur ainsi que la fin de la *Thérapeutique du rêve* du Dr Carl du Prel.

Le *Supplément illustré du Petit Journal*, du 28 mars, donne une histoire extraordinaire d'Edgard Poé: *Les Souvenirs de M. Auguste Bedloe*: C'est un mélange des données spirites et magnétiques présentées sous forme de nouvelle. Les natures sensitives feront bien de ne pas le lire avant de se mettre au lit, si elles veulent passer une bonne nuit.

Le même journal, le 11 avril, sous la signature de M. Mary Summer, nous fait connaître un cas de double vue, qui permit à son auteur M. Mehul, maître de chapelle de Napoléon Ier, de faire arrêter à Paris, cinq ans après le crime, l'assassin d'un de ses amis, M. M., tué en 1799 dans le trajet de Paris à Corbeil.

Magnétisme. — La *Revue des sciences psychologiques illustrée*, dirigée par M. Moutin, peut servir de trait d'union entre les journaux dont je viens de parler et ceux qui me restent aujourd'hui à étudier, dans le n° 3, 20 mars 1891, M. Marc Bonnefoy s'occupe des *Existences progressives ;* il nous dit en terminant : « Ce qu'il faut retenir de cette étude, c'est que l'âme émane de Dieu. Elle est libre, responsable et par conséquent immortelle, puisque la loi du mérite et du démérite, de la justification et de l'expiation n'est pas sanctionnée sur la Terre. » B. Sylvain que nous retrouvons dans ce numéro, y flagelle Loriquet II ; tandis que MM. V. Levasseur et Moutin s'occupent de l'affaire Gouffé, le premier au point de vue de la suggestion magnétique, le second dans le compte rendu de cette cause célèbre à tant de titres divers, ne serait-ce que par la mise en lumière du désaccord complet existant entre l'école de Paris et celle de Nancy.

Dans le *Journal du Magnétisme*, M. H. Durville publie un chapitre de son ouvrage en préparation, le *Magnétisme chez les anciens*. Si la suite répond à *Chez les Grecs* nul doute que ce travail soit bien accueilli par les disciples de Mesmer.

La *Chaîne magnétique* du 15 mars nous donne une définition du fluide magnétique et de sa nature par M. Jobert; c'est là une question que la controverse de MM. Vinot et Robert n'arrivera pas à élucider: pour obtenir un tel résultat il serait indispensable de remplacer les invectives par plus de calme et de bonne foi. Dans le même numéro, M. Henri Sausse fait connaître les causes qui ont amené à Lyon l'interdiction des séances publiques de suggestion et d'hypnotisme et donne le texte de l'arrêté pris à cet égard par M. le Maire de notre ville.

Tels sont aujourd'hui, chers lecteurs, les travaux que j'avais à vous signaler, j'espère que mes confrères du journal ne me reprocheront pas de trop avoir empiété sur leur domaine; au cas où ils me trouveraient trop gêneur, je compte sur vous pour m'autoriser dans ma prise de possession.

H. Sylvestre.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la publication de : *Le Sorcier*, par Stanislas de Guayta; *la Science occulte appliquée à l'économie politique*, par Lucien Lejay; *l'Élixir de vie*, par Jules Lermina.

Le Gérant : L. Coulaud.

Tours. — Imp. E. Arrault et C, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Augustin Chaboseau, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. 2ᵉ Année. — Nº 11 Abonnement : Un an { France. . **3** fr. Étranger. **3 50**

L'indépendance étant notre raison d'être, chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1ᵉʳ-15 MAI 1891

Il parait un numéro les 1ᵉʳ et 15 de chaque mois

SOMMAIRE :

OCCULTISME ET SPIRITISME

DÉCLARATION PERSONNELLE

Fortes quia patientes.

Le succès croissant de notre mouvement a suscité dans la presse spirite certaines attaques basées sur de telles erreurs d'interprétation que je tiens à appeler l'attention de tous les chercheurs indépendants sur l'occultisme et ses enseignements.

La déclaration que je fais est entièrement personnelle et n'émane ni de l'*Initiation*, ni du *Groupe Indépendant d'études ésotériques* avec lesquels un intérêt tout particulier pousse sans cesse à me confondre, pour dénaturer le caractère absolument indépendant de ces créations.

Je passerai donc en revue trois points principaux :

1° Mes opinions personnelles sur la question du spiritisme et de l'occultisme ;

2° Le rôle du Groupe indépendant d'études ésotériques ;

3° Les confusions faites sans cesse dans la presse spirite et leur caractère.

I

Certains écrivains se figurent que l'occultisme traditionnel est, d'après moi, un ennemi né du spiritisme dont il nie *tous* les enseignements.

Cette opinion est basée sur ce fait que, appelé à résumer les doctrines comparées des deux écoles, dans le volume du Congrès de 1889, j'ai exposé les opinions extrêmes dans chaque classe de façon à bien faire ressortir les différences. C'est donc faire preuve d'une singulière dose de naïveté que de vouloir assimiler mes opinions personnelles à l'une des deux écoles exclusivement. Je ne suis pas plus le spirite sectaire de la colonne de gauche que l'occultisme intransigeant de la colonne de droite. J'ai exposé impartialement les points extrêmes de chaque doctrine ; ma personnalité n'a rien à voir là-dedans.

Je crois absolument à l'existence des esprits, à la communication possible entre eux et les vivants ; mais je crois absolument aussi à l'existence des élémentals et à l'action de l'inconscient qu'un physiologiste doublé d'un histologiste est surtout capable de bien apprécier.

Tous les occultistes sont d'accord entre eux sur les points *essentiels* de la doctrine ; mais s'ils ne différaient pas chacun dans la façon de concevoir les détails ou de les exposer, ce seraient de vulgaires machines à répétition et non des écrivains ayant chacun leur personnalité.

C'est ainsi que le successeur d'Eliphas Levi, *Stanislas de Guaita*, représente l'occultisme au point de vue strictement traditionnel et maintient énergiquement ses affirmations au sujet du spiritisme, sans jamais nier toutefois l'intervention possible des « Esprits ».

De très longue date cependant, l'occultisme a cherché s'il n'y aurait pas lieu d'expliquer un certain nombre de faits imputés « aux esprits » par l'intervention de forces d'un autre ordre.

C'est ainsi qu'un occultiste de l'école d'Eliphas Lévi ne saurait admettre une communication de la Vierge Marie, de Jésus ou de Melchissédec que comme le produit soit de l'aliénation mentale soit de la tromperie consciente ou inconsciente du médium, des expérimentateurs ou des êtres invisibles d'ordre divers.

L'entêtement à soutenir des balivernes comme les communications médianimiques de Victor Hugo en vers de treize pieds, ou les amours posthumes de Mᵐᵉ de Girardin avec un médium américain éloignent chaque jour des cercles spirites sectaires les gens sérieux.

Sur ce point je me rattache donc entièrement à l'occultisme, que préfère de cent fois à ces rêveries spirites.

Cependant je ne saurais adopter *in extenso* les opinions des écrivains occultistes sur les questions du détail. Voilà pourquoi j'ai tou-

jours déclaré et je suis prêt à déclarer de nouveau qu'Allan Kardec avait grandement mérité de l'Humanité en réalisant et en popularisant les enseignements sur la Réincarnation des âmes et sur la solidarité des vivants et des morts. Je fais cette déclaration sans aller toutefois jusqu'à considérer Allan Kardec comme un Dieu; l'instituteur Rivail fut un grand réalisateur, mais les Védas, Origène et la Gnose contiennent des enseignements que « les esprits » n'ont pas encore atteints dans leurs communications.

Voilà pourquoi je prétends garder toujours mon indépendance vis-à-vis de toutes les écoles, quitte à affirmer ma préférence pour l'occultisme le plus souvent possible. Et ici (je prie le lecteur d'excuser ce détail) je ne saurais mieux répondre aux fraternelles insinuations de ceux qui prétendent que je suis un *dilettante* avide d'avantages matériels pour moi-même qu'en rappelant ma conduite depuis six ans. Toutes les sommes provenant de l'exercice de ma profession d'écrivain ou de ma situation médicale dans les hôpitaux de Paris ont été consacrées à l'Idée et je n'ai jamais quitté la chambre sous les toits qui constitue mes « appartements » alors que j'aurais pu le faire très facilement.

C'est ridicule d'être obligé de parler ainsi de soi-même; mais je suis d'avis qu'il faut couper, dès leur naissance, le cou aux «canards» lancés par les intéressés en vue de nuire à des idées en s'attaquant à l'un de leurs défenseurs.

II

On a voulu assimiler le *Groupe indépendant d'études ésotériques* à une société spirite.

Une société de ce genre ne peut sortir d'un cadre forcément très restreint. C'est ainsi que les études d'esthétique, d'orientalisme, de philosophie transcendantale ou de Kabbale, les recherches sur le symbolisme, l'hermétisme, la Franc-Maçonnerie ou le Martinisme sembleraient pour le moins incompréhensibles à la plupart des membres habituels d'un cercle purement spirite.

Cependant les études déjà publiées ou sur le point de paraître : de F. CH. BARLET sur l'*Évolution de l'Idée* (philosophie transcendantale) ; d'AUGUSTIN CHABOSEAU sur *la Philosophie Bouddhique* (orientalisme) ; d'EMILE MICHELET sur *l'Ésotérisme dans l'Art* (esthétique); de GEORGES VITOUX sur *l'Occultisme scientifique* ; d'AUGUSTE POISSON sur l'Alchimie (hermétisme), etc., etc., sont des preuves PAR LE FAIT de la généralité des études poursuivies au Groupe.

C'est à cette largeur de vues qu'il faut attribuer le succès de notre Groupe et pas à un autre facteur. Le phénomène ou la théorie spirite ne tiennent dans nos études qu'une place très restreinte (3 groupes sur 18) au Quartier Général. Ces études n'en sont pas moins poursuivies d'une façon impartiale puisque nous n'avons pas hésité un instant à rendre publique la fraude observée dans nos séances de médiumnité. Le médium appelé à se justifier devant une commission d'enquête s'est enfui honteusement. Cette expérience nous a coûté une centaine de francs; mais elle est venue montrer que nous n'hésiterons jamais à dévoiler les hypocrites qui vivent du Spiritisme. De nouvelles expériences, portant sur le télépsychie à courte distance, sont actuellement poursuivies dans un de nos groupes fermés. On voit que nous n'avons pas abandonné notre devoir d'expérimentateurs.

Chacun de nos présidents de branches est invité à créer, à l'imitation du Quartier Général et en toute liberté de sa part, des groupes d'études comprenant :

1° Le Spiritisme ;
2° Le Magnétisme ;
3° L'Hermétisme et les rites initiatiques.

Cet exemple a été suivi avec plein succès à Bruxelles où la loge Kumris dirigée par F. Vurgey, prend chaque jour une extension plus considérable.

C'est là la réponse à ceux qui nous accusent de tromper les spirites. Comme s'ils n'étaient pas assez intelligents pour voir où se trouve le sectarisme.

III

Les écrivains spirites adorent la discussion, la polémique et les grands discours. Les pointes discrètes, les grosses attaques à coups de phrases redondantes, les défis jetés à droite et à gauche ornent agréablement les numéros des revues spéciales.

Cet amour de la bataille a fait porter des jugements hâtifs sur les doctrines de l'occultisme par des contradicteurs peu au courant de la question. L'un d'eux n'ayant pas pris la peine de vérifier l'idée toujours identique cachée sous les mots d'*élémentaire* ou d'*élémental* pirs, de même que les mots d'âme et d'esprit, successivement l'un pour l'autre par des auteurs différents, a cru pourfendre l'occultisme, qui n'a pas eu la peine de répondre. Il suffisait de lire Paracelse ou Eliphas Lévi. Un autre, ne sachant pas ce qu'on peut bien entendre par *élémental*, part à grand renfort d'arguments en guerre contre cette idée. D'autres enfin se démènent à qui mieux mieux, invoquent *le fait, le fait invincible* (qui n'a jamais été nié par les chercheurs sérieux), appellent à la rescousse Crookes, Richard Wallace, etc., et ne possèdent même pas entre tous un médium à matérialisations pouvant opérer scientifiquement. L'interprétation différente donnée au fait n'est pas la négation de ce fait, et l'occultisme qui prétend que saint Joseph n'a jamais été incarné dans un médium, ne nie pas pour cela la réalité absolue du phénomène de l'incarnation,

***

L'*Initiation*, fidèle à la ligne de conduite qui assure son succès, ne peut faire de la polémique que dans des circonstances graves. La polémique n'enseigne rien, ne sert à rien, ne prouve rien.

Une œuvre, même mauvaise, vaut mieux que cent articles batailleurs et profite davantage à tous.

Voilà pourquoi nous avons fait cette déclaration personnelle, voilà pourquoi nous prévenons nos honorables contradicteurs qu'il ne sera plus répondu aux attaques que par des œuvres et que nous nous garderons dorénavant de relever dans nos journaux les invites à la polémique, les défis, autres provocations passés, présents et futurs. C'est là notre première et, espérons-le, notre dernière déclaration touchant le prétendu antagonisme entre le spiritisme et l'occultisme.

La vérité est assez forte pour s'imposer par elle-même, quel qu'en soit le défenseur.

PAPUS.

NOTE

Nous sommes heureux de constater que notre collaborateur n'est pas le sectaire que l'on se plaît à décrier. La déclaration personnelle qu'il fait et que nous insérons avec plaisir, montre qu'avant tout c'est un travailleur prêt à accepter la vérité sous quelque forme qu'elle se présente ; aussi, en face de son activité sans cesse grandissante pour combattre les doctrines matérialistes, nous ne pouvons qu'applaudir à sa résolution de ne répondre que par des faits ; à la fois spirite et occultiste, mais ni sectaire ni intransigeant, il borne ses tendances personnelles à la recherche de la vérité, son vrai nom avant tout est celui de *chercheur* et à ce titre nous sommes heureux de le voir dans nos rangs.

B. NICOLAÏ.



DU MAGNÉTISME EXPÉRIMENTAL

Nous avons été témoins il y a quelques jours d'un phénomène qui est commun en magnétisme, mais que nous tenons à signaler parce qu'il nous a permis de répéter de bien curieuses expériences.

Nous voulons parler du sommeil hypnotique ou somnambulique. Cet état, qui d'après du Potet serait mieux dénommé *puységurisme*, a été provoqué chez une demoiselle B... âgée d'environ vingt-cinq ans, de taille moyenne, cheveux bruns et d'un tempérament robuste.

Elle sait vaguement ce que l'on entend par magnétisme et n'y ajoute pas grande foi Nous lui proposons d'expérimenter sur elle, elle accepte, curieuse de nous voir opérer et persuadée que nous n'arriverons à aucun résultat.

Quelques passes faites sur un bras nous indiquent immédiatement que le sujet est d'une grande sensibilité. L'un de nous la fixe alors avec persistance pendant trente-cinq secondes environ, mais un petit incident nous ayant dérangé, elle refuse de continuer, objectant qu'elle « éprouve autour des yeux des picotements intolérables ». Cette courte expérimentation nous avait permis néanmoins de juger que le sujet était en effet très sensible. Sa pupille, moyennement dilatée au début, avait subi des alternatives de dilatation et de contraction ; il était de toute évidence que l'action avait été sentie.

Sur son refus absolu de continuer, nous lui demandons à agir sur elle par des passes magnétiques. Ce moyen lui semble si inoffensif qu'elle ne peut résister à la tentation de nous voir expérimenter.

L'opérateur, se plaçant en face du sujet qui est debout, se met immédiatement à agir avec l'intention bien arrêtée de provoquer le sommeil. Ainsi que l'indique Du Potet, des passes sont faites depuis la base du front jusqu'au haut de la poitrine. Comme nous étions seuls et qu'aucun bruit n'arrivait jusqu'à nous, le magnétisme pouvait agir avec une grande force. La face du sujet est en pleine lumière, ce qui nous permet d'observer les moindres modifications qu'il éprouve. Au début le visage, qui est légèrement coloré, devient pâle, le regard acquiert plus de fixité et les traits, en s'immobilisant, donnent à la physionomie une expression sérieuse. La tête est légèrement inclinée sur la poitrine et le sujet semble plongé dans une profonde méditation. Tout à coup, les phénomènes de dilatation et de contraction pupillaires signalés plus haut se reproduisent avec une grande netteté. La paupière supérieure éprouve un mouvement vibratoire rapide puis brusquement s'abaisse et recouvre l'œil : le sujet dort !

A ce moment, l'expérimentateur, craignant d'être le jouet d'une illusion, est légèrement émotionné, la magnétisée semble ressentir le trouble qu'il éprouve car elle fait effort pour ouvrir les yeux. Alors, redoublant d'énergie et concentrant toute sa volonté, l'opérateur la plonge dans un sommeil plus profond. La respiration est lente, régulière et la face a conservé toute son immobilité. Le temps nécessaire pour en arriver là n'a pas excédé trois minutes.

Nous éloignant alors de la magnétisée autant que la salle où nous nous trouvions pouvait le permettre, nous tentons d'obtenir quelques phénomènes d'attraction. A notre grand étonnement, le sujet, qui penchait en avant comme si quelqu'un le poussait, se met à marcher dans notre direction d'un pas automatique et saccadé. Le magnétiseur, en prenant alors une main qui lui fut abandonnée sans résistance, fit asseoir le sujet dans un fauteuil.

Une idée subite nous vint à l'esprit : « Allons-nous pouvoir le réveiller ? »

Beaucoup de magnétiseurs se sont trouvés quelquefois dans un grand embarras. Assez ennuyés d'avoir ainsi tenté seuls une expérience dont on n'est pas toujours le maître, nous nous mîmes en devoir de la faire cesser. Quelques passes à grand courant n'eurent pour tout résultat que de rendre le sommeil encore plus profond. Nous fîmes des frictions magnétiques sur les arcades orbitaires, rien. Décidément, nous commencions à craindre d'être allés un peu loin. A bout de ressources, nous nous avisâmes d'employer un procédé, mentionné par Littré, qui consiste à frictionner les paupières du sujet tout en lui soufflant sur le visage. Il se produisit une brusque détente et la dormeuse fut éveillée instantanément. Interrogée après ce réveil, elle déclara n'éprouver aucun malaise.

Possédant désormais un moyen commode pour faire cesser le sommeil, nous résolûmes séance tenante de provoquer de nouveau l'état somnambulique.

Rapidité encore plus grande pour l'obtention de ce résultat et mêmes symptômes précurseurs, c'est-à-dire immobilité des traits, pâleur de la face, contraction et dilatation pupillaire, et enfin vibrations de la paupière supérieure.

Nous fîmes alors une série d'expériences dont nous allons donner le résumé.

Première expérience.— Pour vérifier si le sujet dort bien réellement et ne nous trompe pas, l'opérateur se place à une petite distance de lui et essaye de l'attirer. La magnétisée ne se fait pas prier longtemps ; elle penche en avant au point de perdre l'équilibre, fait un pas, puis un second suivi d'un troisième et finalement arrive à s'appliquer contre le corps du magnétiseur comme si elle voulait le pénétrer.

Nous avons varié cette expérience le plus possible et acquis la certitude que l'attraction exercée dans de semblables circonstances est irrésistible.

Signalons également que l'intensité de cette attraction est manifestement plus grande lorsqu'on agit par derrière au niveau du dos. Ceci tient peut-être à ce que les centres nerveux (moelle épinière) sont plus près de l'opérateur. Avec la distance, la force attractive semblait diminuer, néanmoins le résultats attendus se produisaient toujours.

Nano et Wild.

(*A suivre.*)

UNE LETTRE DE VICTORIEN SARDOU

(DE L'ACADÉMIE)

Le *Lyon Républicain*, dans son supplément du 16 avril, reproduit un article du *Jour* dans lequel il est question des dessins de M. Victorien Sardou. Nous y relevons le passage suivant :

« Il faut noter pourtant que ce ne sont point là les débuts de « Sardou dessinateur » ; au Champ de Mars, en 1889, on apercevait un *Château des Songes* (1) que l'auteur des *Pattes de Mouches* avait dessiné sous l'inspiration des esprits... car il était spirite, en sa prime jeunesse... »

Non, seulement, chers confrères, Victorien Sardou fut spirite en sa prime jeunesse, mais il le fut encore dans l'âge mûr à l'apogée de son talent et de sa gloire, et il reste de nos jours fidèle à ses premières convictions ainsi qu'en témoigne la lettre suivante (2) que nous croyons devoir reproduire, car elle est un exemple de franchise et d'indépendance que bien peu de savants en France ont eu le courage d'imiter.

H. S.

« Paris, 30 novembre 1888.

« Mon cher Rambaud,

« Il y a plus de quarante ans que j'observe, en curieux, les phénomènes qui, sous les noms de magnétisme, somnambulisme, extase, seconde vue, etc., étaient, dans ma jeunesse, la risée des savants. Quand je me hasardais à leur faire part de quelque expérience, où mon scepticisme avait dû se rendre à l'évidence : quel accueil, et quelle gaieté ! — J'entends encore le rire d'un vieux docteur de mes amis, à qui je parlais de certaine fille que des passes magnétiquss mettaient en état de catalepsie. Un coup de feu partait subitement à son oreille ; un fer rouge effleurait sa nuque. — Elle ne bronchait pas ! « Bast ! me répondit le bonhomme, les femmes sont si trom- » peuses !... »

« Or, voici que tous les faits niés alors de parti pris sont aujourd'hui acceptés, affirmés par les mêmes gens qui les traitaient de jongleries. Il n'est pas de jour où quelque jeune savant ne me révèle des nouveautés que je connaissais avant qu'il fût né. Je n'y vois rien de changé que le nom : ce n'est plus le *magnétisme* — vous pensez bien que ce nom sonnait mal aux oreilles de ceux qui l'avait tant ridiculisé, — c'est l'*hypnotisme*, la *suggestion* : désignations qui ont meilleure grâce. En les adoptant, on donne à entendre que le *magnétisme* n'était réellement qu'une duperie dont on a fait bonne justice, et que la science officielle mérite doublement notre reconnaissance. Elle nous en a délivrés, et nous a dotés, en échange, d'une vérité scientifique : l'*hypnotisme*, qui d'ailleurs est exactement la même chose.

« Je citais, un jour — je parle de loin, — à un fort habile chirurgien ce fait, aujourd'hui bien connu, de l'insensibilité produite chez certains sujets, en les obligeant à regarder fixement un petit miroir ou quelque objet brillant, de façon à provoquer le strabisme. Cette révélation fut accueillie, comme elle le méritait, par de bons éclats de rire et quelques fines plaisanteries sur mon « miroir magique ». — Des années se passent : le même homme vient un matin déjeuner chez moi, et s'excuse d'être en retard. Il a dû arracher une dent à une jeune fille très nerveuse et très craintive. « Et j'ai, dit-il, tenté sur elle une expérience nouvelle et fort curieuse. A l'aide d'un petit miroir métallique, je l'ai si bien endormie que j'ai pu extraire la dent sans qu'elle s'en doutât ». — Ici je me récrie : « Pardon ! mais c'est moi qui, le premier, vous ai signalé le fait, et vous vous en êtes bien moqué ! » — Désarçonné tout d'abord, mon homme a vite fait de se remettre en selle. « Bon ! me dit-il, vous me parliez magie ; mais ceci est de l'hypnotisme ! »

« Toute la science officielle a traité nos pauvres vérités méconnues de cette façon-là. — Après les avoir bien bafouées, elle se les est appropriées ; mais elle a eu soin de changer les étiquettes.

« Enfin, quel que soit leur nom, les voilà dans la place. Et puisque nos savants ont fini par découvrir à la Salpêtrière ce que tout Paris a pu voir, sous Louis XV, au cimetière Saint-Médard, il y a lieu d'espérer qu'elle daignera s'occuper un jour de ce spiritisme qu'elle croit mort de ses dédains et qui n'a jamais été plus vivace. Elle n'aura plus, ensuite, qu'à lui imposer un autre nom, pour s'attribuer le mérite de l'avoir découvert, après tout le monde.

« Seulement, ce sera long ! — Le spiritisme a d'autres ennemis à combattre que ce mauvais vouloir.

« Il a d'abord contre lui les expériences de salon, détestable moyen d'investigation, bon tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications, et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

« Il a, de plus, à lutter contre les charlatans qui font du spiritisme à la Robert-Houdin, et contre les demi-charlatans qui, doués de facultés médianimiques véritables, ne savent pas s'en contenter et, par vanité ou par intérêt, suppléent à l'insuffisance de leurs moyens par des moyens factices.

« Mais il a surtout à vaincre deux grands obstacles : l'indifférence d'une génération toute à ses plaisirs et à ses intérêts matériels, et cette défaillance des caractères, chaque jour plus manifeste, dans un pays où personne n'a plus le courage de son opinion, mais se préoccupe surtout de celle du voisin, et ne se permet d'en adopter une que lorsqu'il lui est bien prouvé qu'elle est celle de tout le monde.

« En toute matière, art, lettres, politique, science, etc., ce que l'on redoute le plus, c'est de passer pour un naïf, qui croit à quelque chose, ou pour un enthousiaste, qui ne s'y connaît pas, puisqu'il admire ! — L'homme le plus sincèrement ému par une belle parole, une belle œuvre, une belle action, s'il voit quelque sceptique esquisser un sourire, n'a rien de plus pressé que de railler ce qu'il allait applaudir, pour établir qu'il n'est pas plus « gobeur » qu'un autre, et qu'il est un juge très éclairé, puisqu'il n'y a pas moyen de le satisfaire.

« Comment des gens si soucieux de l'opinion d'autrui — fussent-ils d'ailleurs convaincus de la réalité des manifestations spirites par les preuves les plus décisives, — comment oseraient-ils l'avouer en public, confesser leur foi, et dans ce siècle de lumières, après Voltaire !.. ô Prudhomme ! braver ton indignation et la terrible apostrophe que tu me cornes aux oreilles depuis si longtemps :

« Alors, monsieur, vous admettez donc le surnaturel ? »

« Non, Prudhomme, non ! je n'admets pas le surnaturel. — Il n'y a pas de surnaturel. — Dès qu'un fait se produit ; ce n'est que par l'effet d'une loi de la nature. — Il est donc naturel ! — et le nier *a priori*, sans examen, sous prétexte que la loi productrice n'existe pas ; déclarer qu'elle n'existe pas, parce qu'elle est inconnue ; contester la réalité du fait, parce qu'il ne rentre pas dans l'ordre des faits établis et des lois constatées : c'est l'erreur d'un esprit mal équilibré qui croit connaître toutes les lois de la nature. — Si quelque savant a cette prétention-là, c'est un pauvre homme !

(1) Ce dessin représente une scène imaginaire sur Jupiter. Il fut dessiné et gravé en neuf heures par Victorien Sardou, médium, sans aucune étude préalable ; il est signé Bernard Palissy. M. Victorien Sardou, qui n'avait jamais appris à graver ni dessiner, fut, dit-il, guidé d'une façon occulte par l'esprit qui signa ce travail.

M. Camille Flammarion a reproduit ce dessin dans les *Terres du Ciel*.

(2) Cette lettre a été publiée dans le *Gaulois* du 4 décembre 1888.

H. S.

« Mais où je l'attends, c'est à l'examen sérieux des faits, quand il sera forcé d'y venir. Je lui promets quelques surprises.

« Mille amitiés.

« V. Sardou. »

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES (1)

(Suite.)

Esculape étendait ses bienfaits même sur les monstres; Hérodien rapporte que le Lyonnais Caracalla partit de Pergame après en avoir reçu autant de songes qu'il en désirait.

Par un passage de Prudence, on voit que du temps de l'empereur Julien on exerçait toujours la médecine dans les temples à l'aide des songes. Julien lui-même avoue dans son *Discours* (2) pages 104 et 105 « qu'Esculape guérit nos « corps, Apollon et Mercure nous procurent les mêmes « avantages, la médecine d'Esculape s'est répandue par « toute la terre, et c'est lui qui m'a guéri de plusieurs ma- « ladies et qui m'a appris les remèdes qui étaient propres à « leur guérison ».

Cet usage d'aller dans les temples pour y recevoir des songes se perdit entre le IVe et le VIe siècle.

Cependant Georges Fabricius dit avoir vu à Padoue au XVIe siècle des enfants de la campagne aller dormir une certaine nuit dans l'église de Saint-Antoine. Mais, en admettant que cette pratique aurait eu lieu dans un canton de l'Italie, cela ne prouverait nullement qu'il en était de même partout.

On lit dans les écrits de saint Augustin, de Grégoire de Tours et de plusieurs autres auteurs ecclésiastiques que quelquefois des malades croyaient voir en songe des saints qui leur conseillaient des moyens de guérison, et qui les engageaient à toucher les reliques ou à se rendre au tombeau d'un martyr pour y recouvrer la santé. On voit en outre que des malades allaient passer la nuit dans les églises chrétiennes, mais c'était pour y prier et non pour dormir afin d'y recevoir des songes. Ce qui le confirme, c'est le mot *pernoctare* (3) dont se servent les auteurs qui rapportent ces faits.

Saint Irénée, Tertullien disent que beaucoup de femmes sont favorisées du don de révélation lorsqu'elles sont dans l'église. Étant ravies en extase elles conversent avec les anges et connaissent ce qu'il y a de plus caché dans le cœur et enseignent des remèdes salutaires à ceux qui le désirent. On croit que ces femmes appartenaient presque toutes au montanisme, secte du IIe siècle dont les préceptes étaient très rigoureux. Nous ne nous arrêterons pas à relater toutes les histoires de guérison d'une authenticité douteuse qui fourmillent dans la *Vie des Saints*.

Entre le VIIe et le VIIIe siècle une absurde croyance, qui s'est conservée même après la Révolution, attribuait aux rois de France le don de guérir les scrofules en les touchant de leurs mains sur lesquelles avait été faite une onction avec la sainte ampoule ! Dès le lendemain du sacre le roi touchait les malades atteints de cette affection en prononçant les paroles : *Dieu te guérisse, le roi te touche.* Il renouvelait cette cérémonie cinq fois tous les ans et des centaines de malades ou soi-disant tels lui étaient alors présentés.

Malgré l'inefficacité de cette pratique, les rois conservèrent la réputation de guérir les humeurs froides et l'on a vu Charles X, en 1824, prendre son rôle au sérieux et remplir son ridicule office.

Les rois d'Angleterre, en s'attribuant au temps de Henri VI le titre de roi de France, en avaient pris aussi toutes les attributions, et, quoiqu'ils fussent eux-mêmes affligés de cette maladie, ils n'eurent garde de laisser tomber en désuétude le privilège de guérir les écrouelles.

Si la médecine occulte semble disparaître, il faut moins l'attribuer à l'établissement du christianisme qu'aux progrès que faisait la médecine hippocratique. Des hommes de savoir, parmi lesquels Celse, Oribase, P. d'Egine, etc., lui donnent une puissante impulsion, mais par malheur approche l'époque du triomphe de l'Église, le flambeau de l'intelligence semble s'éteindre. Une nuit noire de cinq siècles pendant laquelle la barbarie féodale s'allie à la papauté cruelle et despote pour broyer l'humanité sous leurs pouvoirs tyranniques. C'est cette époque encore mal étudiée du bas âge (qu'on a tort de confondre avec le moyen âge), où les superstitions les plus grossières ont cours. C'est bien l'époque du sorcier noir dont nous parle S. de Guaita dans son *Serpent de la Genèse*.

Les Arabistes fondèrent des écoles partout, et, en se répandant, la médecine tomba entre les mains de présomptueux, d'ignorants et surtout d'horribles spéculateurs.

L'alchimie, qui était l'auxiliaire de la médecine arabiste, tomba sur une terre bien mal préparée; on vit bientôt paraître une multitude de marchands de secrets, de breuvages, de phyltres se disant triacleurs, drameurs, enchanteurs ou charmeurs et qui n'étaient que de vulgaires exploiteurs.

Beaucoup parmi ceux qui étudiaient l'alchimie furent sincères et passèrent de longues veilles à chercher un secret; honneur à ces chercheurs dont j'admire la patience et le courage; mais il en est d'autres qui sous prétexte de charmes, de talismans, d'incantations magiques, manipulaient des compositions mystérieuses, promenant la souffrance et la mort partout, plus sûrement que le revolver et le poignard.

Aussi, il fallut des édits fort sévères, défendant sous peine d'être roué, écartelé ou brûlé vif, de s'occuper de toutes sortes de maléfices, enchantements, breuvages et tout ce qui s'opère par art magique; l'astrologie et les mathématiques furent même suspectées.

A ces empoisonneurs nous sommes cependant redevable de quelques découvertes sur cette matière délicate de la toxicologie ou science des poisons ; et de nos jours encore

(1) Voir depuis le numéro 6 de l'*Union occulte*.
(2) *Discours contre les chrétiens*, édition de 1768. Berlin.
(3) Ce mot signfie passer la nuit en veillant.



les poisons tiennent une grande place dans la médecine allopathique et homéopatique.

(*A suivre.*) LOUIS FADRAY.

La Science Occulte appliquée à l'Économie politique

(*Suite.*)

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction de l'*Initiation*.

Nous voyons donc une première conséquence fatale de cette confusion des appareils. Tout ce qui se passera dans la production agira sur la consommation. qui devra réagir à son tour sur la vente et par conséquent sur la production.

Connaître le sort de la production, c'est connaître la vie économique de toute la société.

Il n'est pas nécessaire d'être un économiste distingué pour connaître les tendances de la production actuelle. Tout le monde sait que sa loi est la concurrence, sa devise « *struggle for life* ».

C'est en vertu de ces deux principes que chaque branche de la production sociale tend à se concentrer dans un nombre d'individus de plus en plus restreint.

Les grands capitaux, les merveilles de la science permettent à quelques-uns de suffire presque à la consommation générale et de la satisfaire à des prix qui défient toute concurrence.

Mais c'est le progrès ! dira-t-on. Les besoins sociaux sont satisfaits avec moins de travail et à meilleur compte; que peut-on désirer de mieux ?

C'est en effet le raisonnement que se tiennent la plupart des économistes.

Réfléchissons un peu. Suivons attentivement le phénomène dans toutes ses phases, et, loin de trouver en lui la manifestation du progrès, la preuve de la marche de la société vers un avenir meilleur, nous y trouverons la réponse à cette terrible énigme gravée sur le front de la société:

Pourquoi le perfectionnement des moyens de production, les conquêtes incessantes du travailleur sur la nature ? Le progrès, en un mot, est-il incapable d'éteindre le paupérisme?

Pourquoi ? Ah! mon Dieu, la réponse est bien simple, elle est naïve presque: C'est parce que le progrès ne profite qu'à quelques-uns et ne peut profiter qu'à eux.

Que deviennent les vaincus de la concurrence? Ils portent leur industrie ailleurs, disent tranquillement les économistes ! — Et s'ils sont ruinés ! et si tous les moyens de production sont accaparés, si partout la lutte devient acharnée, que vont-ils devenir ? — Ils vont aller grossir la masse de ceux qui louent leur force de travail moyennant un salaire, moyennant une somme de monnaie qui, elle aussi, subit la loi de l'offre et de la demande de la marchandise humaine.

Le rapport de leur travail avec la monnaie est modifié, et leur consommation doit l'être.

Rappelons ici ce que nous avons dit tout à l'heure sur l'action et la réaction de la production et de la consommation l'une sur l'autre. Montrons l'aspect général de la concurrence dans toute l'économie et voyons ce qui va se passer.

Partout nous voyons la lutte pour la monnaie faire une œuvre de sélection. — Partout nous voyons les producteurs les mieux armés pour la lutte rendre la concurrence de plus en plus difficile aux faibles, — réduire de plus en plus leur vente, c'est-à-dire leur rapport avec la monnaie, et par conséquent diminuer d'autant leur consommation.

La loi de chaque organe est l'écrasement du concurrent ; or en détruisant un concurrent le producteur détruit le consommateur, dont d'autres producteurs attendaient la monnaie.

Dans chaque organe de production quelques cellules s'engraissent aux dépens des autres et détruisent les éléments nécessaires au développement de l'organe tout entier. Voilà pourquoi la loi de la concurrence n'est pas une loi de *progrès social*; voilà pourquoi on se trompe quand on croit que du : *struggle for life* naîtra la solidarité.

Les moyens de production se perfectionnent, les prix tendent à baisser, mais ceux-là seuls qui sont victorieux dans la lutte en bénéficient; les vaincus sont rejetés comme des scories inutiles.

Mais ces vaincus sont des contribuables. *Que va devenir l'impôt?* Leur richesse faisait la richesse de l'Etat, leur ruine ne fera-t-elle pas sa ruine ?

Nous savons qu'aujourd'hui déjà l'Etat remédie à l'insuffisance de l'impôt par des emprunts annuels d'environ 600 millions. Or la concurrence vient d'entrer à peine dans sa phase destructive ! Je vous laisse le soin de conclure !

* * *

Telles doivent être, selon nous, les conséquences des trois infractions à la loi de l'organisme que nous avons constatée : le *travail égoïste*, la *production anarchique* et la *confusion de la production et de la circulation dans la société*.

Fidèle à notre plan, nous devons maintenant essayer de prouver que ce n'est pas là un mauvais rêve. Vous avez malheureusement trop souvent sous les yeux, messieurs, la confirmation de ce triste diagnostic. La naissance presque subite de fortunes énormes, l'opposition de ces fortunes aux misères les plus noires, qu'est-ce autre chose que la conséquence de l'égoïsme dans le travail et de la lutte des intérêts?

(*A suivre.*) JULIEN LEJAY.

QUESTIONS

Homme, as-tu quelquefois sondé le grand mystère
Qui plane, immense énigme, au-dessus de nos fronts?
As-tu, dans l'ombre épaisse où le penseur austère
Rêve en désespérant, plongé tes yeux profonds ?

As-tu senti parfois tressaillir en ton être
Le désir affolé d'étreindre l'inconnu,
Et de toujours monter, et de voir enfin naître
Le sublime idéal en son sein contenu ?...

Et quand ton cœur, meurtri par les âpres blessures
D'un destin trop cruel, se refermait brisé,
Quand il se révoltait devant les flétrissures
Qui souillent trop souvent notre corps méprisé,

Quand les rayons du ciel n'éclairaient plus ton âme
Ensevelie au sein de l'effroyable Nuit,
Et lorsque tu voyais pourtant le vice infâme
Se lever radieux sur l'Univers séduit,

N'as-tu pas éprouvé cette angoisse infinie
De l'espoir en un Dieu qui veut rester voilé,
Sans pitié pour l'horreur de la lente agonie
Qui tord l'homme effaré dans l'espace isolé ?

CLAUDIUS CHAPOT.



L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(Suite.)

Je m'aperçus un jour qu'il adorait les enfants, et j'amenai mon petit garçon auprès de lui. Je ne saurais vous décrire l'expression de joie qui éclaira son visage. Si je ne l'eusse aussi bien connu, j'aurais été presque effrayé de la lueur qui tout à coup passa dans ses yeux. Quant à mon petit Georges, sa sympathie n'hésita pas. Il courut à lui, comme s'il l'eût connu depuis de longues années. Ce fut une amitié subite, comme en conçoivent souvent les enfants. Et depuis lors il n'est pas de jours où Georges ne passe plusieurs heures auprès de lui. L'effet de cette distraction a été tel sur le centenaire qu'en vérité depuis lors il semble avoir retrouvé une nouvelle jeunesse... Oui, c'est comme un sang restauré qui coule dans ses veines. Sa maigreur a disparu, et je ne m'étonnerais pas qu'il eût un bail prolongé avec la vie. C'est une organisation étonnante.

— Mais ne me disiez-vous pas, lorsque je suis arrivé, que votre fils vous causait de son côté quelque inquiétude?

— Oh! un peu de faiblesse, la fatigue de l'été... et puis la croissance. Je suis tranquille. Il y a deux mois, il avait trop de fraîcheur. Cela reviendra.

Depuis quelques instants, j'étais saisi du désir de revoir ce singulier personnage que j'avais aperçu seulement dans des circonstances assez bizarres. J'en fis part à mon confrère. Mais il me fit observer que l'engagement pris par lui s'opposait à ce qu'il y satisfît. Ne s'était-il pas formellement interdit d'introduire auprès de M. Vincent toute personne qui ne ferait pas partie du personnel de l'établissement?

Je n'avais qu'à m'incliner. Je n'insistai pas, et je pris congé de mon confrère, bien résolu d'ailleurs à écarter définitivement de mon esprit les idées incohérentes, presque folles, qui me hantaient douloureusement.

Oui, j'avais en moi je ne sais quelle épouvante inexpliquée qui tenait du vertige. Comme Pascal, je voyais un gouffre ouvert devant moi et, au fond, tout au fond, j'apercevais une face ricanante qui avait les traits de l'élève de Mesmer!

III

J'avais repris mes occupations et encore une fois perdu le souvenir agaçant de ce personnage quand, au matin d'un des premiers jours de novembre, je reçus une dépêche qui me causa une indicible émotion.

Elle était signée du docteur F..., et ainsi conçue:

« Mon enfant se meurt. Je fais appel à tous mes amis. Venez. »

Je bondis hors de mon fauteuil et, quelques instants après, je sautais dans une voiture dont le cocher, alléché par la promesse d'un fort pourboire, fouettait vigoureusement son cheval.

Je ne puis dire que cette dépêche me surprenait. Cachée sous les préoccupations de chaque jour, dont je me faisais un rempart contre les visions du ressouvenir, il était une pensée latente dont il me semblait que cette nouvelle fût l'explosion.

La silhouette de M. Vincent, gravée dans les lobes de mon cerveau, se liait invinciblement à celle d'un enfant, de cette pauvre fille que j'avais vue là-bas, morte avant d'être mourante, et qui m'avait laissé cette impression — absolument nulle au point de vue de la science vraie — d'un arrachement de la vie, de la force animique.

Et voici que, cette fois encore, l'apparition de ce centenaire, entêté à vivre, se confondait avec celle d'un enfant, si vigoureux, paraît-il, six mois auparavant, et mourant aujourd'hui!

Si long que fût le trajet, je n'en eus pas conscience, tant j'étais absorbé dans mes méditations, et, quand la voiture s'arrêta, quand le cocher, étant descendu, ouvrit la portière en me criant: « Bourgeois, nous y sommes! » je descendis en chancelant comme un homme ivre, ne sachant ni où j'étais, ni où j'allais.

Ce fut instinctivement, et rien qu'instinctivement, que, salué par le concierge, je m'engageai dans la longue allée d'ormes qui conduisait au bâtiment principal.

Lorsque j'arrivai au perron, un infirmier, qui semblait faire sentinelle, me reconnut: sans même me demander mon nom, il me précéda dans la maison et, ouvrant une porte, m'introduisit dans un salon où, du premier coup d'œil, je reconnus quatre de mes confrères, sans doute appelés comme moi par dépêche, et qui me serrèrent silencieusement la main.

Après un court temps de silence que je ne cherchai pas à troubler, incapable que j'eusse été de prononcer deux mots sensés, un d'eux prit la parole.

Ils avaient examiné l'enfant. Tous avaient constaté que les organes étaient sains et qu'ils ne présentaient aucun caractère de nature à faire redouter un dénouement fatal. Cependant, en dépit de ce diagnostic qui leur était commun, ils ne se dissimulaient pas que la situation était grave: il y avait dans le pauvre petit comme une exhaustion (ce mot me frappa) des facultés vitales, et cela sans qu'une lésion appréciable expliquât cette dégénérescence.

A ce moment, le père nous rejoignit: il était dans un état de désespoir qui faisait peine à voir. Ayant perdu deux ans auparavant une femme qu'il adorait, il avait reporté toutes ses affections sur ce petit être qu'un mal inconnu lui enlevait tout à coup. Il m'aperçut, vint à moi, voulut me parler, mais, empêché par les sanglots qui emplissaient sa gorge, il me prit par la main et m'entraîna.

(A suivre.) JULES LERMINA.

[1] Jolie brochure in-18, 0 fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

REVUE DES JOURNAUX

OCCULTISME. — Le *Voile d'Isis* du 8 avril, nº 21, publie un article sans doute très profond, très érudit: *La Communication verbale*; je l'ai relu trois fois, et je dois confesser, à ma honte, que je n'ai pu me pénétrer des pensées de l'auteur; ce n'est donc pas moi qui me sen tirai le courage « de prendre l'épée d'or et de croiser mon fer contre sa Tradition ».

M. H. S....ilvestre n'eut jamais d'autre prétention que celle de bien connaître les hommes et les choses du pays qu'il habite, et point du tout celle de se poser en savant. Il est parfois un peu vif, acerbe, mais ce n'en est pas moins, croyez-le, un chercheur de bonne volonté ayant admis depuis longtemps qu'*il n'est pas de Religion plus belle que la Vérité*. Pour la défense de ce principe, M. H. Sylvestre — avec un *y* si vous le voulez bien — espère n'avoir jamais maille à partir avec la Direction du *Voile d'Isis*. Il la prie d'agréer ses salutations.

Dans les nºs 21 et 22, suite et fin de l'article *Médiumnité et Fraude*, par M. Henri Sausse. *La doctrine Bouddhique* par M. G. Vitoux, ainsi que *Études pratiques*, par Aour, offrent un réel intérêt. *Les Mages et le Secret magique*, par Nehor, est un article digne de fixer notre attention.

L'*Initiation* d'avril, nº 7, débute par un *Mandement* de Sar Péladan, maître de la *Rose Croix Catholique*, à M. Papus. Le Sar Péladan se sépare de la rédaction de l'*Initiation*, son orthodoxie ne pou-

vant lui permettre plus longtemps une telle promiscuité morale, il « quitte donc et pour toujours l'œuvre accomplie ensemble », mais, loin de dire adieu à ses pairs, il leur assigne un nouveau rendez-vous : « Je vais avec mes adelphes vous attendre devant l'autel eucharistique, dans le palais d'*ignis ardens*, et j'espère un jour vous y accueillir avec d'indicibles *lœtare*. »

Amen.....

Dans les *Modernes Avatars du Sorcier*, M. Stanislas de Guaita mange, à bouche que veux-tu, et du spirite et du magnétiseur. — Quel appétit féroce, mes amis, j'en ai le vertige. — Ne sont-ils bien vraiment que des pelés, des galeux capables de toutes les aberrations, de toutes les infamies. Est-il bien vrai que leurs sciences maudites sans cesse les exposent, les poussent, les pressent, les forcent même à se rendre coupables des plus épouvantables sacrilèges, des crimes les plus hideux, les plus immondes? On aura quelque peine à le croire. Brrr... ce vilain tableau, noirci à plaisir, m'a donné des frissons et fait danser à mon esprit une sarabande infernale, en compagnie des spectres, des élémentaux, des larves, des lemures et des légions de coques astrales.

Magnétiseurs mes frères, spirites mes amis, nous courons, paraît-il, les dangers les plus épouvantables, en suivant les sentiers d'Allan Kardec et de Mesmer.

Il est certain « que les apôtres contemporains du Magnétisme et surtout du Spiritisme y trébuchent habituellement et glissent dans l'ornière de la sorcellerie ». Hein, comme c'est amusant ! Au fait c'est possible, tout le malheur est que nous soyons toujours comme les enfants terribles. Spiritisme et Magnétisme, étant nos jouets de prédilection, nous VOULONS savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Que les lâches nous abandonnent, que les prudents se retirent, nous resterons toujours assez de téméraires pour marcher en avant ayant pour excuse et pour égide notre amour de la vérité.

Le *Bouddhisme*, par Papus, est une étude aussi consciencieuse qu'intéressante, du nouveau livre de M. Augustin Chaboseau ; je ne crois pas cependant qu'il soit du goût des membres de la S. T. qui y sont malmenés de main de maître. Le Spiritisme également y reçoit un croc-en-jambe.

A lire dans le même numéro : *Occultisme pratique*, par M. Horace Pelletier ; à méditer : *Occultisme et Spiritisme*, par M. Papus, *article que nous reproduisons en son entier.*

SPIRITISME. — Le *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles (1) grâce au zèle de B. Sylvain, nous donne comme primeur le compte rendu de la cérémonie du 31 mars à Paris. L'analyse des discours prononcés sur la tombe d'Allan Kardec est des plus intéressantes. Très juste le discours de Bouvery ; il serait bon que ses idées entrassent davantage dans nos mœurs, nos travaux. *Spiritisme et Occultisme*, par M. D. Metzger, est une étude comparative qu'il sera bon de lire et de méditer. Le *Congrès de Bruxelles*, par M. Denis, est certainement une série d'appréciations fort justes ; il faut espérer qu'elles porteront leurs fruits.

Simple réponse au « Voile d'Isis » par M. B. Martin, est une série d'arguments rigoureux contre l'article de M. Elie Steel sur les *Médiums incarnatifs* ; dans la *Tribune du magnétisme*, M. H. Sausse rend compte de l'ouvrage du Dr Foveau de Courmelles : l'*Hypnotisme*.

(1) En vente à Lyon chez Mme ve Cantal, 9, rue Victor-Hugo, et chez M. Verguin, rue Lafont, péristyle du théâtre.

Le *Messager de Liège* continue les *Souvenirs spirites* par M. Valentin Tournier et publie une revue de la presse fort curieuse à lire et très variée.

La *Revue des sciences psychologiques illustrée* nous donne dans le numéro du 20 avril la fin de l'*Affaire Gouffé* et l'*Hypnotisme*, par M. Moutin ; la suite de *Pour et Contre*, par M. A. Goupil, qui offrent le plus vif intérêt. Il en est de même de *Les Initiés*, par Fabre des Essarts ; *Responsabilité*, par Georges Tissot ; *Phénomènes spirites*, par Henri Sausse. Deux lettres fort curieuses de MM. A. Noury et Horace Pelletier terminent cette revue des plus attrayantes et des mieux soignées.

⁂

MAGNÉTISME. — La *Chaîne Magnétique* du 15 avril donne de nouvelles preuves de la lucidité de Mme veuve L. Auffinger et publie ensuite : *Sauvons le Magnétisme*, par M. Bouvery, et l'article de M. H. Sausse, paru dans le *Moniteur spirite*, sur l'interdiction des séances de magnétisme à Lyon. Elle emprunte à la *Lanterne* du 29 juin 1891 le récit des poursuites intentées contre M. Perceuil par le tribunal correctionnel de la Seine pour exercice du magnétisme et à la *Défense publique* du 15 décembre 1890 *La Magie au XIXe siècle*, par M. Papus.

Le *Journal du Magnétisme*, par la plume de son directeur, M. H. Durville, rend compte de la conférence faite par M. Simonin, le psychiste distingué sur les causes du *Suicide des enfants*. La *Transmission de Pensée*, par M. Fabius de Champville, est très curieuse à lire tant par les documents qu'elle renferme que par les vues de l'auteur. *Conseil Pratique*, par M. H. Durville, indique les moyens de combattre l'insomnie par le magnétisme et les aimants.

THÉURGIE. — Nous avons reçu cette semaine le compte rendu du procès intenté au zouave Jacob, par Mme veuve Arbogast. Cette dame, ayant été mordue aux mollets par Sultane, la farouche gardienne du zouave, se serait fait soigner chèrement par deux médecins et, sur leur instigation, aurait demandé au tribunal de faire payer la note au célèbre théurge. C'était un bon tour à jouer au trop célèbre guérisseur ; il a été en effet condamné, non cette fois pour exercice illégal de la médecine, mais pour avoir des chiens de garde trop fidèles et assez indiscrets pour embrasser les clients de son maître d'une façon trop touchante et sur des joues qui ne sont point faites pour cela.

A la suite de l'exposé de son procès, le zouave Jacob publie des extraits des journaux qui se sont occupés de cette affaire ; il termine sa brochure en déchirant à belles dents, non plus comme Sultane, la partie postérieure de ses adversaires, mais bien leur figure. Le doux zouave Jacob devient en effet féroce lorsqu'il s'attaque à la médecine et aux médecins. Nous ne saurions lui en faire un crime.

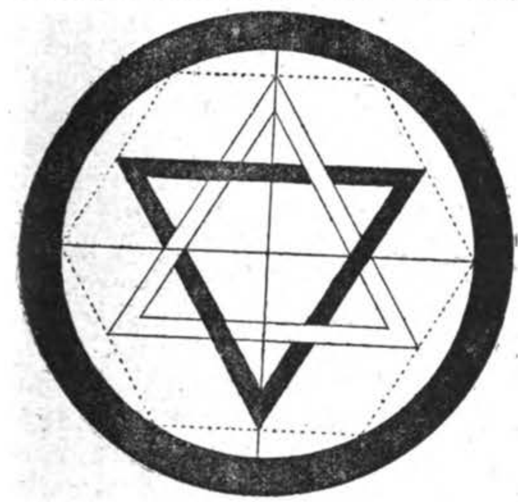
H. SYLVESTRE.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.

L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. PAPUS, S.·. I·., directeur de l'*Initiation;* STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·., CH. BARLET, S.·. I.·.; de MM. AUGUSTIN CHABOSEAU, J. LERMINA, CATULLE MENDÈS, Léon HENNIQUE, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

LE NUMÉRO **10** CENT. 2° ANNÉE. — N° 12 ABONNEMENT : UN AN { France. . **3** fr. Étranger. **3 50**

L'indépendance étant notre raison d'être, chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

16-31 MAI 1891

Il paraît un numéro les 1er et 15 de chaque mois

AVIS

Par suite d'une entente avec la Société Fraternelle, les principaux membres du groupe les *Indépendants Lyonnais* continueront à l'avenir leurs cours, causeries et conférences les 1er et 3e dimanches de chaque mois, de 3 à 5 heures du soir, dans le local de la société, 7, rue Terraille, les jours de fête exceptés. Néanmoins ils conserveront leur entière indépendance. Tous les abonnés à la Revue l'*Union Occulte Française* pourront assister aux cours et conférences sur la présentation d'une carte qui leur sera délivrée à cet effet.

La réunion qui aura lieu le dimanche 7 juin sera consacrée à une séance d'occultisme expérimental. Les abonnés qui n'ont pas leur carte sont priés de la retirer.

SOMMAIRE :

POINT D'INTERROGATION

Être Tout. Un universel. Grand Inconnu toujours mystérieux ! qui te poses sans cesse comme point d'interrogation, révèle-moi la loi des mondes et montre aux hommes le secret de leurs destinées !

L'homme matériel est-il un composé d'atomes qui se renouvellent sans cesse sans pour cela atteindre la personnalité pensante qui seule résiste et conserve le souvenir? Cette personnalité serait-elle un aggloméré d'âmes inférieures ou âmes élémentaires groupées ensemble par assimilation ou sympathie en profitant des diverses incarnations animales ou hominales pour s'unir et former ainsi une intelligence plus complète dans chaque existence matérielle et continuer ensemble la vie dans l'au-delà sous forme d'*unité*?

Les différentes religions et la plupart des systèmes philosophiques nous disent que nous sommes créés simples et ignorants et que ce n'est qu'en évoluant que l'être arrive à la compréhension de lui-même ; c'est sans doute là un système qui peut satisfaire jusqu'à un certain point, mais qui néanmoins semble encore pécher par la base : L'insecte n'a-t-il pas conscience de lui-même et ne cherche-t-il pas par tous les moyens à défendre sa chétive existence ? Je sais bien que de profonds raisonneurs vont tout de suite attraper le bœuf par les cornes et dire que l'insecte ne raisonne pas, qu'il agit plutôt par instinct ou par une sorte d'attraction à la vie pour se soustraire aux affres de la mort ; à ceux-là je répondrai que l'instinct est bien quelque chose. Qui prouve en effet que ces petits êtres ne raisonnent pas aussi bien dans leur monde que les grands dans le leur? Je suis tout porté à croire au contraire qu'en certaines circonstances ils jugent et raisonnent mieux dans leur milieu que certains hommes dans le leur. Voyez les actes de la fourmi ; ouvrière infatigable, elle travaille l'été pour l'hiver, elle creuse des galeries souterraines où elle tient des pucerons qui lui fournissent un lait succulent. C'est bien là le rêve du fermier qui pense à ses laitières. Voyez encore les abeilles séparées en plusieurs camps, les ouvrières construisant les gâteaux, les cirières chargées d'apporter les matériaux nécessaires à la construction, d'autres qui apportent et déposent dans les alvéoles le miel qu'elles ont puisé sur les fleurs, et par-dessus tout cette république de la ruche

obéir aux ordres d'un chef qui semble adulé de ses sujets. Que de leçons, ô hommes, vous auriez à puiser par l'étude de cette nature où tout paraît rempli d'intelligence depuis l'infiniment petit jusqu'à vous qui vous croyez les rois de la création.

Microcosmes, vous dominez l'univers de vos êtres et vous vous croyez supérieurs à vos semblables; vous régnez en maîtres sur vous-mêmes, mais n'oubliez pas cependant qu'une quantité infinie d'âmes résident en vous; unies par sympathie, elles vibrent à l'unisson et la différence des vibrations forme la différence des pensées. De là la conscience de vos êtres. Qu'une de ces âmes s'échappe, la pensée est moindre; qu'une s'y adjoigne, la pensée est plus et le génie apparaît et toutes ces âmes unies mais indépendantes conservent leur entité dans l'unité du microcosme, comme le microcosme conserve son entité dans l'unité du macrocosme.

Peut-on en effet supposer que tous les infiniment petits deviennent des infiniment grands en passant tous personnellement ou plutôt unitairement par les règnes végétal, animal et hominal; s'il y a des lois d'établies et une justice absolue il doit en être ainsi dans le plan évolutif de l'univers.

Si maintenant nous considérons que les règnes inférieurs sont bien supérieurs en nombre d'êtres aux règnes supérieurs, nous nous demandons ce que deviennent les âmes de ces multitudes infinies que nous absorbons ou que nous détruisons chaque jour sur notre passage ; si toutes ces entités conservent leur unité et grandissent il arrivera fatalement une époque où rien que ce qui pullule sur la surface de la planète Terre sera trop grand pour tenir dans l'immensité sidérale que nous pouvons connaître, et s'il en est de même dans chaque système, l'infini ne sera plus assez grand, puisque les mondes et les êtres sillonnent l'espace incommensurable qui s'étend toujours plus loin.

Étant données ces quelques considérations, l'homme, microcosme pour être aussi proche que possible de la réalité, ne serait donc qu'un composé d'atomes matériels unissant ensemble une quantité innombrable d'âmes ou entités immatérielles, pouvant par l'harmonie de leurs vibrations faire mouvoir la machine humaine dans un sens ou plutôt sur un plan déterminé suivant que cette quantité elle-même est plus ou moins grande dans son agglomérat.

J'entends déjà crier à l'absurde, mais cependant s'il en était ainsi cela n'empêcherait pas la terre de tourner ni l'être d'évoluer en ce sens et arriver quand même à se fondre dans le sein de l'Être Tout, véritable Nirvâna avec la complète connaissance de lui-même.

Supposons pour un instant que toutes les âmes élémentaires dont nous parlons aient conscience d'elles-mêmes; si elles restent unies ensemble, c'est que des raisons d'ordre supérieur les y obligent pour pouvoir faire mieux dans ce centre d'intelligence qui s'appelle l'homme, de même que l'homme reste lui-même dans la fourmilière humaine qui s'appelle l'État tout en obéissant aux lois établies pour le protéger.

Un simple tableau fera mieux comprendre.

L'homme, atome dans l'universalité des mondes, composé d'atomes lui-même, ne serait-il pas semblable à la goutte d'eau qui, invisible d'abord, gaz impondérable, se vaporise et se liquéfie pour venir de la nue se perdre dans le ruisseau où, unie à d'autres, elle roule au torrent puis à la rivière et toujours attirée par la pente qui l'entraîne, elle arrive au fleuve puis à l'Océan où avec ses sœurs elles forment ensemble un géant capable de résistance et même de destruction ; cependant elle est toujours la même goutte d'eau formée elle-même d'une quantité innombrable d'atomes invisibles. Unie à d'autres, elles anéantissent ce qui s'oppose à leur passage pour retourner à la grande masse d'où elles étaient sorties; dans cette goutte d'eau les atomes sont toujours les mêmes, de même qu'unies à d'autres elles formeront le ruisseau, la rivière, le fleuve, etc., autant d'entités se fondant dans de nouvelles unités pour devenir personnalité.

La personnalité humaine serait donc une quantité plus ou moins grande d'âmes inférieures apportant avec elles, par leur union sympathique, les vices ou les vertus et les connaissances plus ou moins grandes suivant que cet agglomérat d'âmes serait passé à travers des milieux plus ou moins purs ou plus ou moins parfaits; agglomérat s'unissant à d'autres pour se fondre par la suite des temps dans l'*Unité existante par elle-même* avec la connaissance de soi-même en chaque agglomérat.

L'homme subirait donc l'influence des milieux où il passe sans pour cela retourner en arrière, comme la goutte d'eau suivant les détours qu'il fera il sera retardé dans sa course vers l'Océan des mondes; mais il arrivera tôt ou tard au but qui lui est assigné.

La goutte d'eau elle-même se sature des différentes propriétés des milieux où elle passe; ici elle est gazeuse, là elle est sulfureuse, ailleurs elle jouit des deux propriétés et et encore de mille autres; mais elle n'en reste pas moins elle-même tout en continuant sa course vers l'Océan en compagnie d'autres qui modifient ses propriétés tout en lui en donnant de nouvelles.

Ici l'union de ces agglomérats d'âmes formera l'être réalisant, la pensée deviendra action et se manifestera selon la puissance des vibrations de ces agglomérats dans leur Unité.

Là l'agglomération de gouttes d'eau manifestera sa force en prenant corps pour porter des coquilles de noix, des barques, des bateaux ou des navires monstrueux, suivant que cette agglomération formera le ruisseau, la rivière, le fleuve ou l'Océan.

Maintenant, lecteur, si vous m'avez suivi gardez-vous bien de conclure sur ces quelques données, car si je me permets de raisonner ainsi c'est afin que des savants ou des philosophes plus versés que moi dans les secrets de l'inconnu viennent dissiper mes erreurs et faire cesser mon doute en me montrant *la vérité*.

Cette vérité elle-même ne serait-elle pas un affreux mensonge; véritable protée, elle prend mille formes à mes yeux et quand je crois la tenir, comme l'anguille que l'on sort de l'eau elle me glisse entre les doigts.

O Diogène, prête-moi ta lanterne. PHAL-NOSE.



LE SORCIER

(CHAPITRE II DU " SERPENT DE LA GENÈSE ") (1)

(*Suite.*)

Sur *saint Thomas d'Aquin* : — « Naudé se chagrine d'entendre attribuer à ce père de l'Église le mauvais grimoire *de Effentiis Effentiarum*, où l'on dit qu'Abel renferma dans une pierre un traité d'astrologie ! Hermès, après le déluge, en tira ce livre, « auquel eftoit enfeigné l'art de faire des images foubs certaines planetes & constellations : & que pour luy, comme il eftoit incommodé en fes eftudes par le grand bruit des cheuaux qui paffoient tous les iours deuant fa feneftre pour aller boire il en fit vne d'vn cheual, fuivant les regles dudit liure, laquelle eftant mife en la rue 2. ou 3. pieds dans terre, les palfreniers furent en apres contraincts de chercher vn autre chemin n'eftant plus en leur puiffance de faire paffer aucun cheual par cet endroit. » (*Apol.*, p. 350).

Ces légendes montrent d'abondant quelle rage sévissait alors, — véritable épidémie morale — de voir partout des magiciens.

On en racontait bien d'autre sur Agrippa ; nous n'encombrerons pas ces pages d'un fatras pareil. Écoutons plutôt Naudé : Après avoir rappelé nombre de particularités à la louange de celui qu'on flétrissait encore du nom d'*archisorsier*, notamment « qu'il fut choifi par le Cardinal de Sainte-Croix pour l'affifter au Concile ... que le pape luy écriuit vne lettre pour l'exhorter à pourfuiure à bien faire comme il avoit commencé ; que le cardinal de Lorraine voulut eftre parrain de l'vn de fes fils en France ... etc ... & finalement qu'il fut amy fingulier de quatre cardinaux, cinq euefques et de tous les hommes doctes de fon temps ... que Iacques Gohory le met *Interclariffima fui fœculii lumina* ; que Lud. Vvigius le nomme *veneramdum dominum Agrippam*, etc. » (*Apologie*, p. 294) ; Naudé, qui ne manque pas de logique, « demanderoit volontiers à Delrio pourquoy le iugement du pape, l'autorité de tant de cardinaux et d'euefques, la faueur de deux empereurs et autant de roys ne font preuues bonnes et légitimes pour démonftrer fon innocence. » (*Apol.*, p. 296.)

Toutes ces citations n'ont d'autre but que de faire toucher au lecteur par quelles accusations on essayait alors de ternir et par quels arguments on s'efforçait de défendre la mémoire d'un savant tel qu'Henry Corneille Agrippa... Et ces choses se débattaient à la fin du XVIIe siècle !

Un dernier trait bien propre à révéler l'état des esprits vers cette époque : « Nicolas Remigius, juge criminel en Lorraine, voyait de la magie partout ; c'était son idée fixe, sa folie. Il voulait prêcher une croisade contre les sorciers dont il voyait l'Europe remplie. Désespéré de n'être pas cru sur parole, quand il affirmait que presque tout le monde est coupable de Magie, il finit par se dénoncer lui-même et fut brûlé sur ses propres aveux (2). »

De tels faits peuvent passer pour typiques ; leur éloquence répugne à tout commentaire. S'il en faut croire Ferdinand Denys (3), compilateur intelligent de tous les chroniqueurs anciens, on comptait à Paris, sous le règne de Charles IX, plus de trente mille sorciers.

Pour être impartial (et même en faisant une large part à l'exagération des démonographes, motivée par la commune manie de voir partout des légats de l'enfer), il faut bien convenir d'une chose : les sorciers pullulaient alors et l'on conçoit l'affolement du populaire ; il n'est pas jusqu'à l'aveuglement des magistrats dont on ne se rende compte en le déplorant. Car — nous ne saurions trop le répéter — la sorcellerie n'est pas un vain mot ; les maléfices, les envoûtements, les sorts ont eu de tout temps et ont encore une réalité formidable... Qu'on ait abusé de l'accusation de magie noire, ce n'est pas douteux, et nous venons d'en produire d'étonnants exemples ; mais vraiment est-ce un motif plausible pour affirmer que la sorcellerie n'est *jamais* qu'un rêve, les enchanteurs *tous* de misérables jongleurs sans puissances, les maléficiés *toujours* de pauvres victimes de leur imagination malade ?

A l'aveugle qui soutiendrait une pareille thèse, la science moderne, — oui, la science même des universités, — viendrait infliger des démentis quotidiens. Sans invoquer ici l'indéniable réalité de phénomènes occultes dont les docteurs du spiritisme seraient eux-mêmes épouvantés (eux qui prétendent ne s'étonner de rien !), je prie le public incrédule de se reporter simplement aux expériences des docteurs Liébeault, Beaunis, Bernheim, Luys, et autres coryphées de l'enseignement universitaire.

Je le déclare hautement ici : quiconque, ayant pris connaissance des faits scientifiquement enregistrés par ces maîtres de l'hypnotisme et réfléchi quelque peu sur l'essence de ces phénomènes, nie la possibilité du sortilège, celui-là manque à mes yeux de bon sens ou de bonne foi... C'est ce que j'espère prouver en temps et lieu. Mais la discussion sur ce point serait ici un hors-d'œuvre.

Je rentre dans mon sujet et me trouve en présence du sorcier, tel que l'ont connu nos pères du XIIe au XVIIIe siècle. Celui-là est le type moyen, vraiment classique ; il me tardait d'en venir à lui. Michelet, dans son étonnante monographie (1), l'a sacrifié à la Sorcière : « Pour un sorcier (dit-il), dix mille sorcières... » — Ah ! c'est un peu exagéré (2). La statistique des condamnations criminelles dirait autre chose. Là, comme partout, Michelet brutalise un peu les faits, pour les faire entrer de force dans sa thèse, toujours préconçue, fort éloquemment plaidée d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, le parti pris, évident à toutes les pages, nuit beaucoup à la vraisemblance, parfois même à l'intérêt de ses tableaux ; et s'il a fait, en somme, un livre admirable, c'est que toute peinture, même illusoire, se transfigure au souffle de la poésie sauvage qui est en lui.

Sorcière ou sorcier, qu'importe au demeurant ? — La question se pose en ces termes : Qu'est-ce que le sorcier, mâle ou femelle ? Jugeons l'arbre à ses fruits.

Il serait facile, sans doute, de transcrire les longues et confuses descriptions de Bodin, ou de tout autre démonographe ; mais nous estimons que le meilleur moyen de faire connaître le sorcier est de le mettre en scène, dans l'exercice de ses tristes fonctions, sur le terrain du sabbat légendaire. En offrant au lecteur un crayon du Sabbat, nous allons permettre à son imagination de faire revivre ces fous, dans le cadre fantastique où s'exerça leur folie... Car, il importe de le bien noter, tous les incroyables récits dont on va faire en quelque sorte un résumé sont sortis de la bouche même des prévenus poursuivis pour crime de sorcellerie ; ils sont pris sur le vif de leurs aveux, souvent tout spontanés, et non pas toujours extorqués par la question... Bien plus, ils savaient d'avance, les inculpés, que de tels aveux les vouaient à une mort inéluctable, les condamnaient sans rémission possible au supplice atroce du bûcher (3).

Tous les bois, dit Pythagore, ne conviennent pas pour sculpter un Mercure ; tous les emplacements non plus ne sont pas propres à ce qu'on y fasse revivre ces assemblées hebdomadaires (4) de sorciers et de malins esprits, qu'on a nommées *Sabbats*.

Il est des sites où la mère nature semble sourire à ses enfants, et.

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2e série des *Essais de sciences maudites*. Un fort vol. in-8, avec gravures.
(2) Eliphas Lévi, *Rituel de la Haute Magie*, p. 290.
(3) *Tableau historique et analytique des sciences occultes*. Paris, 1842, 1 vol. in-32, p. 159.

(1) *La Sorcière*, Paris, Hetzel, 1862, in-12.
(2) Que les sorcières fussent en plus grand nombre que les sorciers, c'est certain. La proportion seule est inexacte.
(3) Ils obtenaient *quelquefois* que le bourreau les étranglât avant de les jeter dans les flammes.
(4) Bi-hebdomadaires, suivant quelques auteurs.

par le muet langage des choses, leur parle d'insouciance et de bonheur. Il est aussi des lieux arides et ravagés qui n'inspirent au cœur de l'homme que le désenchantement, la terreur ou la folie...

(*A suivre.*) STANISLAS DE GUAITA.

DU MAGNÉTISME EXPÉRIMENTAL

(*Suite.*)

Deuxième expérience. — Pour être encore plus certains que le sommeil n'était pas simulé, nous avons vérifié si l'insensibilité du sujet était bien réelle. L'opérateur lui prenant une main entre les deux siennes en ayant soin que les doigts restassent placés côte à côte, se mit à exercer une pression tellement grande que nous entendîmes un petit craquement. L'effort développé était considérable et chacun connaît la douleur intense qu'une semblable manœuvre détermine. Le sujet cependant ne sourcilla pas, il ne fit aucun effort pour retirer sa main et interrogé il déclara n'avoir rien senti. L'un de nous lui prit l'extrémité d'un doigt et l'ayant placé en travers entre son pouce et son index en renforçant l'action à l'aide de l'autre main, exerça une pression considérable. A l'état normal la douleur eût été des plus vives; pas un muscle de son visage ne bougea. Nous lui tordîmes une main, en essayant de la ployer en arrière: rien. L'ayant pincé vivement et à plusieurs reprises à la face interne des bras où la peau est très sensible, il n'éprouva aucune douleur.

Il était inutile de le torturer davantage, l'insensibilité était parfaite. Nous sommes absolument convaincu qu'on aurait pu tenter sur lui des opérations chirurgicales très graves sans provoquer le réveil. On a peut-être tort en médecine humaine de négliger un semblable moyen d'anesthésie, qui ne présente ni les inconvénients ni les dangers du chloroforme ou de l'éther, tout en procurant un sommeil aussi profond.

Troisième expérience. — Nous avons pu, à notre guise, provoquer la catalepsie sur n'importe quel membre. Il suffisait de placer le bras droit du sujet dans une position horizontale et de faire deux ou trois passes magnétiques pour lui communiquer une rigidité cadavérique. Nous fîmes la même expérience sur le bras gauche avec le même succès. Le sujet cédait à nos moindres caprices avec une facilité merveilleuse. L'opérateur lui mit les deux bras en croix en lui ordonnant de conserver cette singulière position jusqu'à nouvel ordre. Au bout de quelques minutes nous lui posâmes la question suivante : « Êtes-vous fatigué? — Non, nous répondit-il, je garderai cette position autant qu'il vous plaira ». Dix minutes après, ses membres étant toujours dans leur attitude première, nous fîmes cesser l'expérience. Ces phénomènes sont excessivement curieux, car il est impossible à un homme même très robuste et se trouvant à l'état normal de pouvoir les répéter.

Quatrième expérience. — Pour nous rendre compte si le sujet se montre toujours d'une obéissance passive, nous tentâmes l'expérience suivante : l'opérateur dit brusquement à Mlle B... « Il fait froid, très froid, l'hiver est terrible, ne sentez-vous pas un air glacial vous pénétrer tout le corps? » Elle se mit à grelotter, déclarant n'avoir jamais vu une journée aussi froide, elle se ratatinait sur elle-même, ses dents claquaient et de grands frissons la secouaient des pieds à la tête. Elle fut remise dans son état normal. Alors, le magnétiseur lui dit tout à coup : « Ne voyez-vous pas, mademoiselle, combien la chaleur est atroce; on étouffe ici tellement il fait chaud. » Sa physionomie prit une singulière expression de bien-être; mais au bout d'une demi-minute elle éprouva une gêne manifeste; son front se couvrit de sueur et elle fit de violents efforts pour quitter ses vêtements. Notre expérience était donc des plus concluantes. La personne magnétisée est un instrument tellement docile qu'on se demande avec effroi où s'arrête le pouvoir du magnétiseur. Ces phénomènes sont évidemment de nature suggestive.

Nous voulûmes vérifier si la suggestion persiste toujours lorsque le sujet est éveillé. Nous lui ordonnâmes d'aller après son réveil trouver un de nos amis qui n'était pas loin de là, et de lui dire tout bas à l'oreille : « Il fait un temps superbe. » Il nous le promit. Jusque-là nous avions des doutes sur la réussite de cette expérience, car beaucoup de personnes compétentes n'admettent pas la suggestion. On verra plus loin ce qu'il en advint.

Cinquième expérience. — Cette expérience porte sur les phénomènes moraux que l'on peut observer sur les sujets plongés dans le sommeil magnétique. A vrai dire, jusqu'à ce jour, nous n'ajoutions pas grande foi à la prétendue lucidité des somnambules. Néanmoins comme il ne faut jamais nier *à priori* ce que l'on ne connaît pas, nous interrogeâmes la dormeuse. Elle avait la parole libre, facile et répondait à toutes nos questions avec bon sens. Elle entendait parfaitement ce que l'opérateur lui disait même d'une voix très basse et, chose curieuse, elle n'entendait que lui, Mlle B... se rendait un compte très exact de sa situation mais n'était nullement capable de nous résister. Pour elle tous nos désirs étaient des ordres auxquels une force mystérieuse l'obligeait d'obéir. Voici ses paroles textuelles : « Je suis tout imprégnée de votre souffle, mon sommeil ne cessera que si vous le voulez ou si vous vous éloignez de moi un temps assez long. » Ses réponses étaient toujours logiques, mais non pas toujours exactes. Quelques-unes nous ont profondément étonnés et même stupéfiés. Si la lucidité existe, et nous ne sommes pas encore en mesure de nous prononcer sur cette question, à coup sûr cette femme avait une lucidité commençante. Elle connaissait à l'état somnambulique beaucoup de choses nous concernant; certes, elle n'en avait nullement notion avant son sommeil et elle les ignore encore maintenant. Elle nous a même donné sur son propre compte certains renseignements que nous ne pouvons rapporter ici.

De toutes ces expériences il résulte que nous considérons aujourd'hui la lucidité comme possible mais pour nous former une opinion bien nette à ce sujet nous avons besoin de voir de nouveaux faits.

Le sommeil ayant duré une heure environ, nous éveil-



lâmes la magnétisée par le procédé signalé plus haut Comme la fois précédente, elle revint à elle instantanément. Elle ne se rendit nullement compte du temps qu'avait duré son sommeil et, interrogée sur les rêves qu'elle avait pu faire, elle déclara ne se souvenir de rien.

Nous rejoignîmes notre ami L... dont il a été parlé plus haut et au grand étonnement de ce dernier, Mlle B... lui dit à l'oreille : « Il fait un temps superbe. » Notre suggestion avait donc pleinement réussi.

Le magnétisme est, à notre avis, une arme redoutable qu'il ne serait pas bon de mettre entre les mains de tout le monde. Si avec son aide on peut faire le bien, n'oublions pas qu'on peut aussi faire le mal.

La personne magnétisée obéissant aveuglément, au moins pendant le sommeil, à son magnétiseur, les conséquences peuvent en être déplorables (1).

NANO et WILD.

LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES (2)

(Suite.)

Au commencement du XVIIIe siècle, sur la tombe du diacre Pâris, dans le cimetière de Saint-Médard, un grand nombre de partisans jansénistes guérirent soudainement : on cria au miracle, et les phénomènes redoublèrent d'intensité, à tel point qu'on dut fermer le cimetière, mais ce fut pire encore.

Un édit royal traqua les convulsionnaires, la Bastille et Bicêtre en firent périr un grand nombre, et depuis il fut « défendu à Dieu de faire miracle en ce lieu ».

Si l'on en juge par les ouvrages de cette époque, sauf la botanique médicinale qui avait fait de grands progrès, la science d'Hippocrate n'était guère plus avancée qu'au XVe siècle.

L'attention publique était d'ailleurs retenue sur un autre terrain par les philosophes.

On trouve dans un ouvrage, *le Médecin des Dames*, publié vers le milieu du XVIIIe siècle et chaudement recommandé par le censeur royal, une recette pour calmer les maux de dents intitulée *le Secret d'Isabelle*.

« Entre les deux Notre-Dame de Septembre, prenez une belle taupe, il faut la tenir, tout le corps dans la main, le ventre en l'air, deux doigts sur le cœur, il ne faut pas la serrer de crainte de l'étouffer. Ainsi tenue, on appuiera son poignet sur la table, il faut qu'elle meure ; elle remuera, s'agitera, se tordra, elle suera, écumera, puis enfin elle périra ; alors on la déchirera, on se lavera, on se frottera les doigts, puis on se garnira la main d'un gant. Le reste, on le mettra dans un pot, on lutera le couvercle et on chauffera jusqu'à ce que tout soit réduit en cendres, on se dégantera, on se frottera les doigts avec les cendres puis on remettra le gant que l'on gardera deux jours, après quoi on se lavera. Il suffira alors de toucher la dent malade pendant trois ou quatre minutes pour guérir instantanément. »

Ces remèdes, ces médications grotesques et dégoûtantes étaient plus communes qu'on ne pense.

Dans *la Chimie de Lémery* on retrouve encore une grande quantité de préparations faites de poudre d'os de crapaud, de graisse de vipère, d'excréments d'animaux, etc.

Des chimistes modernes prétendent que ce n'était pas sans raison que les alchimistes ordonnaient ces poudres et ces graisses ; parce qu'ils faisaient moins attention à la matière et plus au mouvement qu'elle contenait.

Nous voici en 1775 ; en faisant des recherches sur le traitement des maladies à l'aide des aimants, Mesmer, par ses observations, est bientôt amené à une grande découverte qui fit du bruit à l'époque et qui consistait à remplacer l'action des aimants par celle de l'être humain ; il l'appela le Magnétisme animal. Inutile de dire que les malades accouraient en foule et qu'un grand nombre de cures eurent lieu par ce procédé.

Il n'entre pas dans mon intention de refaire ici l'historique du magnétisme ; je renvoie donc le lecteur aux nombreux ouvrages qui ont été publiés sur cette curieuse branche des sciences occultées. Toute une pléiade de magnétiseurs ont perfectionné cette méthode qui menace sous peu d'avoir une place prépondérante dans la médecine officielle.

Le baron du Potet surtout y contribua pour une bonne part, il employa sa vie entière à l'étude du magnétisme, et c'est grâce à ses recherches, à ses expériences publiques qu'on est redevable de la popularité du magnétisme curatif.

Les guérisons obtenues par le magnétisme ne se comptent plus de nos jours, et les savants, les docteurs qui s'en sont faits *les entreteneurs* en l'obligeant à porter leur livrée ne s'aperçoivent pas qu'ils ont mis un manteau sur le dos de la vérité qui se moque de leur science.

La vérité s'est perpétuée par le symbole, ô savant, laissez-la donc dans sa peau ! Vous la fardez, vous l'habillez pour n'avoir pas la honte d'aimer *une vieille de cent ans*.

(*A suivre.*) L. FADRAY.

LETTRE DU SÉNATEUR GIUSEPPE BORSELLI

Nous empruntons à la *Revue spirite* du 1er mai la lettre ci-après, espérant qu'elle intéressera nos lecteurs.

« Villa de Bondeno (Ferrare), 25 février 1891.

« J'accepte, cher capitaine de Volpi, en tout et pour tout les principes contenus dans le premier numéro de *Il Vessillo Spiritista*, parce qu'ils sont complètement d'accord avec les miens. Convaincu de la grandeur de la philosophie kardeciste, je la professe depuis vingt-quatre ans passés, et par conviction je suis au courant de ce qui s'écrit à ce sujet soit en France ou dans les autres pays.

« Nous pouvons accepter toutes les religions qui admettent Dieu

(1) Pour se former une idée au sujet du magnétisme, nous engageons les lecteurs à prendre connaissance du *Rapport général des séances du Congrès international de 1889*, un vol. de 570 pages ; chez G. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

(2) Voir depuis le numéro 6 de l'*Union occulte*.

et l'immortalité de l'âme sans en suivre aucune ; la nôtre est une philosophie basée sur la raison, sur les faits, sur la science, ce que je n'ai jamais trouvé dans la secte catholique, laquelle exige la foi aveugle dans les miracles et à ses dogmes. Les ignorants seuls préfèrent le mensonge à la vérité.

« Votre entrée en matière procède du meilleur esprit ; n'abandonnez pas cette voie si sage et maintenez-y énergiquement votre *Vessiglio*.

« Dans ma longue vie (j'ai quatre-vingts ans) j'ai passé par toutes les épreuves, et finalement en étudiant la nature de Dieu, architecte de l'Univers, j'ai acquis cette lumière, *le vrai*, qui resplendit en moi et éclaire ma conscience. Mes pieds touchent à peine à la terre puisque je vais me désincarner, et mon âme s'absorbe en Dieu et en Christ, patron de cette planète, vallée de travail et de régénération dans laquelle les apôtres de la réincarnation sont persécutés.

« Notre labeur spirite est béni ; dans cinquante ans, au plus, la religion universelle du bon sens, sans prêtres et sans autels, unira glorieusement tous les peuples éclairés et civilisés de notre monde.

« Giuseppe Borselli. »

Cette lettre a été publiée dans le *Vessillo Spiritista* que dirige aujourd'hui le capitaine Volpi à qui elle fut adressée par l'honorable sénateur italien.

Le capitaine Volpi, que nous présenterons un jour à nos lecteurs, est un spirite kardeciste des plus militants et des plus convaincus. Il s'est adonné surtout à l'étude de la photographie spirite avec de bons médiums. Le capitaine est arrivé à des résultats tels, une connaissance si approfondie de la question qu'il n'a pas craint de mettre au défi tous les photographes de la Péninsule assurant une somme de mille francs à celui qui, par des moyens frauduleux, arriverait aux mêmes résultats que ceux qu'il a obtenus.

Beaucoup ont tenté l'aventure, mais personne n'a pu décrocher la timbale. H. S.

CORRESPONDANCE

Société Spirite lyonnaise, cours Charlemagne, 14,

Monsieur le Directeur de *l'Union Occulte Française*,

Vous avez publié dans votre numéro du 15-30 avril un article de M. Louis Fayard intitulé *un Défi*, qui prend violemment à parti certains spirites lyonnais qui. paraît-il, auraient déversé leur bile sur le Groupe des indépendants. Jusque-là nous ne pouvons rien dire, puisque nous avons la certitude que M. Fayard ne peut s'adresser à nous ainsi que vous l'avez déclaré vous-même à un membre de notre comité. Mais M. Fayard déclare plus loin que le spiritisme est bien malade à Lyon, en donnant pour raison à cet état de choses la façon déplorable avec laquelle il est étudié dans notre ville.

Comme la Société Spirite lyonnaise s'occupe de cette étude depuis trente ans et comme elle a formé un grand nombre de spirites et de médiums parmi lesquels on peut citer M. Fayard lui-même, elle est en droit de lui demander s'il a bien l'autorité suffisante pour porter si haut une telle accusation, et elle le prie de réfléchir longuement à l'avenir lorsqu'il s'agira d'incriminer des spirites qui, à défaut des connaissances en occultisme que peut posséder M. Fayard, ont du moins derrière eux une expérience qu'il n'a pas.

Nous attendons de votre impartialité, monsieur le Directeur, l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro.

Et nous vous prions d'agréer nos fraternelles salutations.

Pour la Société Spirite lyonnaise,
Le Président,
Chevallier.

HESPÉRUS

(*Suite.*)

Mais Lui, le visiteur divin, le Messager
Qui monte un cheval-cygne et va dans l'air léger
De cette voix qui fait la parole meilleure,
Et qui, frôlant d'abord l'ouïe intérieure,
Enivre le mental comme un parfum subtil :
« Sais-tu par quelle cause il m'a fallu, dit-il,
Me révéler enfant avant de t'apparaitre
Tel que je suis ?

— C'est, dis-je, un signe qu'il faut être
Dans l'innocence avant d'être dans la beauté.

— Qui suis-je ?

— Ton Amour sans trêve alimenté ;
Car on devient selon qu'on aime.

— Qui m'envoie ?

— Le rémunérateur de l'espoir par la joie,
Le Trinôme-Jésus, seigneur des univers.

— Qui t'enseigna ?

— Mes yeux internes sont ouverts,
Et je suis, par la Grâce, une âme qui s'éveille.

— Ainsi tu pourras voir et toucher la merveille
Des cieux perpétuels et purs ?

— Je le pourrai.

— Viens donc, s'écria-t-il, car Dieu t'a préparé ! »
Et, comme un aigle, enflant son vol aquilonnaire,
Prompt, tombe sur sa proie et l'emporte au tonnerre,
L'ange, alors, m'enleva par la nuque, au delà
Des sphères, vers les Cieux que saint Jean révéla,
Pour qu'après Sperberus qui conçut le grand songe,
Et Bœhme le Voyant, et Swedenborg qui plonge
D'un front démesuré dans les gouffres divins,
Un homme encor, niant la verge et les devins
Des Molochs et leur verbe imposteur qui ricane,
Expliquât, l'ayant vu de ses yeux, chaque arcane,
Et montrant le chemin de la jeune Sion
Aux enfants de l'exil et de l'affliction,
Leur dit : « Lavez, lavez, ô race repentie,
Vos vêtements obscurs dans le sang de l'hostie,
Car il faut se vêtir de blanc pour le festin,
Et Dieu vous donnera l'étoile du matin ! »

Tel pendant qu'à nos pieds la ville morne et lasse
Déroulait pesamment sa ténébreuse masse
Et que les arbres noirs tremblaient autour de nous,
Tel, sous les cieux profonds s'étant mis à genoux,
Les yeux extasiés, les bras en croix, au faîte
De l'Abendthor, parlait le nain, obscur prophète.

III

ARCANES

Il reprit :

« O vous tous, mangeant, buvant, dormant
Sous le Ciel qui s'entr'ouvre impénétrablement,
Puissiez-vous, par cet homme à qui je la révèle,
Apprendre, ô surdités aveugles ! la Nouvelle
Que savent mon oreille et mes yeux revenus
Du voyage à travers les mondes inconnus !

Au-dessus des enfers, sous le Ciel triple et double,
Plane un Monde baigné d'une lumière trouble,
Ses astres n'étant pas ténébreux ni vermeils.
C'est là que, réveillés du plus court des sommeils,
Les hommes qu'on croit morts sont conduits par un ange.
Qu'ils soient hommes encor, cela leur semble étrange,
Et chacun d'eux, vêtu comme il était vêtu,
Entend ces mots : « Esprit ! qu'as-tu cru ? qu'aimais-tu ? »
Telle étant la contrée où l'Ange les amène
Qu'on n'y saurait mentir suivant la mode humaine,
L'un répond : « Je croyais que le tombeau jaloux
Ne s'ouvrait qu'à la faim de l'hyène et des loups,
Et j'aimais, pour tromper mes funèbres détresses,
Les coupes et les yeux qui versent des ivresses. »
Un autre dit : « Je n'ai rien cru, je n'ai rien su,
Objectant à la Foi la peur d'être déçu;
Mais j'amassai de l'or afin de faire envie. »
Un troisième répond : « J'ai désiré la vie
Et l'ai cherchée au fond du mystère hagard;
Mais l'abîme était trop profond pour mon regard. »
Un quatrième dit : « J'étais Roi. Mes prophètes
S'écriaient : « Vous et Dieu, vous êtes les deux Faîtes :
« Seigneurs, regardez-vous en face sans ennui,
« Et que, si l'un de l'autre est jaloux, ce soit lui. »
Je les croyais. Je fus terrible et débonnaire.
Ayant l'Aigle, il fallait que j'eusse le tonnerre;
Mais j'avais des pitiés au retour des combats. »
Un cinquième, qui fut dans l'Église ici-bas,
Dit : « J'étais catholique et croyais l'Évangile !
Que l'esprit survivrait, mais que la chair fragile
Se mêlerait au vent qui fuit, je le prouvais ;
Et dans un célibat plein de rêves mauvais
J'ai connu longuement les affreuses délices
De la blême abstinence et des rouges cilices. »
Tels ils parlent, ayant la Couleuvre à leurs pieds.
Mais l'Interrogateur leur dit : « Vous vous trompiez ;
Et c'est de quoi le Cœur du Ciel soupire et saigne. »
Puis il les fait asseoir en cercle, et les enseigne.

Or, comme dans le monde aux douteuses clartés
Un ange très savant parle aux ressuscités,
Je vous parle ici-bas, vivants que l'heure presse.

Faites l'Œuvre, d'après l'Amour, par la Sagesse.
Mais quelle est la Sagesse, et quel est l'Amour ?

Voici.

Les saints avertisseurs d'Israël endurci,
Les suscités de Dieu disaient vrai ; les sibylles
Ne mentaient pas aux pieds des Baals immobiles,
Ni celle que Saül implora dans Endor,
Ni dans le carrefour d'un triple corridor
Les femmes d'Éleusis, de Delphes, ou de Cumes ;
Ces bouches ont bavé du vrai dans leurs écumes,
Et, malgré soi prophète en sa rébellion,
Astaroth, dans saint Jean, se nomme Apollyon.
Certe il voulut séduire et tromper, mais le Traître,
S'efforçant d'être faux, ne put que le paraître,
Car le mensonge est malaisé même aux satans;
Et l'oracle d'Éphèse est sûr, si tu l'entends.
Donc, médite, et poursuis l'âme éparse du Verbe.
Le sang court dans la chair, la racine est sous l'herbe.
Quand il a dans sa cave enseveli de l'or,
L'avare, qui réserve à ses fils ce trésor,
Pour qu'ils sachent l'endroit, le marque d'une obole :
Tel, Dieu mit sur le sens enfoui le symbole
Pour qu'aux yeux que n'a point aveuglés le Péché
La lettre révélât où l'Esprit fut caché.
Fouillez profondément; la trouvaille est certaine.
Est-ce que Raphidim n'est pas une fontaine,
Bien que nulle eau d'abord ne coule du rocher ?
Issachar dit : « Ma soif ne pourra s'étancher ».
Et, lâche, pour mourir, se couche sur la terre.
Mais vous, frappez le roc profond qui désaltère !

(A suivre.) Catulle Mendès.

PARADOXES

On se sert toujours de la raison pour se guider, alors que l'on devrait toujours guider la raison pour s'en servir.

∴

La raison *est une servante* qui sert comme on la guide, si vous la guidez bien vous serez toujours bien servi.

∴

La raison est un poids que chacun tare à sa guise pour équilibrer sa conscience dont les plateaux sont faussés.

∴

Aussitôt que notre raison seule nous guide, elle n'a rien de plus pressé que de nous mener vers son amie, la folie.

∴

Les extrêmes s'attirent, c'est la raison de l'absolu.

L. Fayard.

REVUE DE LA PRESSE

Occultisme. — Le *Voile d'Isis* est le seul journal de cet ordre dont nous ayons à nous occuper aujourd'hui. Le n° 23 donne la *Déclaration personnelle* de M. Papus ; en ayant publié le texte dans notre précédent numéro, nous n'avons pas à y revenir ici. Nous croyons cependant devoir informer nos lecteurs qu'une indiscrétion nous permet de savoir qu'une réponse assez importante à cet article sera publiée dans le ***Moniteur Spirite et magnétique*** du 15 mai, par un spirite lyonnais.

Dans le même numéro M. Louis Bataillard — un nom prédestiné — dans *Science et Occultisme,* critique la manière de voir de M. Camille Chaigneau au sujet des « Principes supérieurs du septenaire humain. » Donnons ici sa conclusion.

« Il faut que la devise de l'Occultisme soit : Hâtons-nous lente-
« ment; les proverbes, qui sont la sagesse des nations (?), nous disent
« aussi : Qui veut trop prouver ne prouve rien. Qu'en pense l'ombre
« de Sancho Pança ? »

Le n° 24 du *Voile d'Isis* publie un article des plus intéressants de M. Horace Pelletier, *Occultisme pratique*. Chercheur aussi consciencieux qu'infatigable, M. Horace Pelletier obtient avec ses sensitifs des résultats vraiment merveilleux.

M. Lemerle donne ensuite le compte rendu d'une séance chez M. François. Les résultats sont très concluants, ils pourraient à notre avis l'être davantage avec plus de modération et moins de dégâts matériels.

Les nos 23 et 24 nous donnent la suite et la fin de l'article de Nehor : *Les Mages et le Secret magique*.

∴

Spiritisme. — Le journal *le Spiritisme* de mai est consacré en entier à la cérémonie qui a eu lieu, à Paris, au Père-Lachaise, le 31 mars dernier, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, le fondateur du Spiritisme philosophique.

Un article, signé Le Comité, rend compte de la journée, puis vient le texte du discours de M. Gabriel Delanne. Nous voudrions pouvoir le reproduire *in extenso*, mais la place nous manque; nous nous bornons à citer le passage suivant:

« Dans ce grand mouvement à la conquête du monde, au milieu du bouleversement produit par la destruction des antiques croyances, dans l'effervescence de cette marche en avant, l'esprit humain trop comprimé a dépassé le but. Autant il se courbait craintivement sous la terreur du dogme, autant il se redresse orgueilleusement aujourd'hui fier de sa liberté conquise, et exagérant la réaction, il nie systématiquement tout ce qui ne rentre pas immédiatement dans le champ de ses expériences. Mais cette fois encore le progrès ne sera pas retardé, l'âme que l'on croyait enterrée avec les religions manifeste sa présence en faisant irruption dans la vie naturelle, et Allan Kardec vient révéler au monde les lois admirables de l'Évolution spirituelle d'une manière aussi nette, avec une autorité aussi formelle que celle de la science; d'ailleurs en employant ses méthodes, le Spiritisme a pris droit de cité parmi nous et son domaine s'accroît dans de telles proportions qu'il est répandu aujourd'hui sur toute la surface de la terre.

« A quoi donc est dû ce prodigieux développement ?

« C'est à la grandeur, à la simplicité, à la noblesse des doctrines qu'il enseigne. Le sort de l'âme est déterminé par son libre arbitre, nous n'apparaissons pas sur la terre avec une tare originelle, nous ne somme le jouet d'aucune divinité arbitraire. Êtres encore imparfaits, nous devons nous élever éternellement vers la vérité et la lumière, par une succession ininterrompue de vies se développant sur notre monde et sur les autres terres du ciel.

« Nés faibles, nos fautes, nos crimes ne sont pas toujours punis impitoyablement : une loi sage mais juste proportionne les épreuves à la conscience de celui qui les supporte, car la conscience est le seul juge de nos actes Ni ciel ni enfer n'existent, nous sommes les arbitres suprêmes de nos vies futures. Grâce à l'organisation de l'Esprit, nul progrès, une fois fixé en nous, ne saurait se perdre; nous pouvons progresser lentement, mais chaque vie apporte, si minime que paraisse le résultat, un progrès de l'Esprit, de sorte que pendant la durée des temps nous avons marché sans arrêt vers le développement intégral des facultés qui sont contenues en chacun de nous. Tout ce qui vit et pense a une communauté d'origine, de destinée; une immense solidarité réunit la création entière; elle s'étend depuis l'insecte qui bruit jusqu'à ces mondes perdus dans les régions du vide. Nous savons que sur ces planètes il existe des êtres pensants, des cœurs qui aiment, des âmes sœurs des nôtres qui aspirent à la vérité, à la justice, à l'amour. » Viennent ensuite le discours de M. Alexandre Delanne étudiant spécialement la question du périsprit, celui de M. Auzanneau dont nous extrayons le passage suivant : « Gloire à Allan Kardec qui nous a initiés aux mystères d'outre-tombe, qui nous éclaire sur la route à suivre ici-bas, qui nous a donné la foi raisonnée, qui a mis dans nos cœurs l'espérance qui nous fait aimer Dieu ! »

Puis viennent l'adresse des Sociétés spirites lyonnaises, le discours de M. Laurent de Faget, où l'élégance de la forme égale l'élévation des pensées, celui de M. Bouvery que nous avons déjà vu dans le *Moniteur spirite et magnétique*, enfin celui de M. Boyer.

A signaler dans le même numéro une *Evocation Spirite* dédiée à Mme Alexandre Delanne par M. Firmin Nègre. Le poète a le droit d'être satisfait de sa lyre.

∴

La *Revue Spirite* donne également un compte rendu de la cérémonie du 31 mars, mais ne publie aucun discours.

A lire dans ce numéro : « Du congrès international de 1889 »; ce sont les réflexions du Dr Grau, témoin oculaire, en réponse aux insinuations de Mme Van Calcar : elles méritent de fixer notre attention.

Sous le titre « l'Identité des Esprits », M. l'ingénieur Goupil relate des expériences fort intéressantes auxquelles il s'est livré.

Le *Messager de Liège* continue « les Souvenirs spirites » de M V. Tournier et publie en outre un extrait du journal l'*Indépendance Belge* du 6 avril, « l'Evolution humaine », par M. Henri Maréchal; puis un article sur « Pickman le liseur de pensées », puisé dans l'*Etoile Belge*.

La *Pensée des Morts*, que nous adressent nos amis de Reims, contient une étude sur Socrate, le compte rendu de l'inauguration de la nouvelle salle de séances de l'Union spirite de Rouen, et la suite du discours du vaillant évêque Strossmayer combattant en plein concile l'infaillibilité papale. L'article « Faits spirites » nous a vivement intéressé. En somme cette feuille est charmante à lire; le seul tort à notre avis de la *Pensée des Morts* est de ne paraître que tous les trois mois, mais il est des exigences auxquelles il faut se soumettre et nous souvenir que : Fait ce que peut, fait ce que doit.

H. Sylvestre.

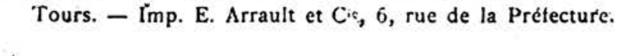
SOCIÉTÉ FRATERNELLE

Numéros sortis au tirage à réclamer.

6, 25, 41, 47, 53, 57, 73, 136, 141, 142, 153, 155, 188, 212, 227, 237, 257, 262, 291, 295, 298.

Séances tous les dimanches à sept heures et demie du soir.

Le Gérant : L. Coulaud.


Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.



L'Union Occulte Française

REVUE PHILOSOPHIQUE INDÉPENDANTE DES HAUTES ÉTUDES



Hypnotisme, Théosophie, Kabbale, Franc-Maçonneri
Sciences Occultes

Directeur : B. NICOLAÏ

Collaboration des occultistes de Paris : MM. Papus, S.·. I.·., directeur de l'*Initiation;* Stanislas de Guaita, S.·. I.·., Ch. Barlet, S.·. I.·.; de MM. Augustin Chaboseau, J. Lermina, Catulle Mendès, Léon Hennique, etc., etc.

Correspondants dans toutes les principales villes de France

Le Numéro **10** cent. 2e Année. — N° 13 Abonnement : Un an { France. . **3** fr. / Étranger. **3 50**

L'indépendance étant notre raison d'être, chaque rédacteur est seul responsable de ses articles.

SIÈGE : 5, cours Gambetta, 5 LYON

1er-15 JUIN 1891

Il parait un numéro les 1er et 15 de chaque mois

AVIS

Pour répondre au désir exprimé par plusieurs de nos abonnés, nous publions plus loin la réponse faite par M. Henri Sausse à la *déclaration* de M. Papus (1). S'il y a lieu, nous publierons également la réplique du Directeur de l'*Initiation*.

Notre but, en agissant de la sorte, est de tenir nos lecteurs au courant des questions d'actualité et de prouver à tous et notre impartialité et notre indépendance. Sans vouloir être inféodés à aucune école, nous recherchons en tout et partout LA VÉRITÉ dont nous voulons toujours rester les résolus défenseurs.

La Rédaction.

SOMMAIRE :

LA PAIX

Nous voyons avec peine le désaccord se mettre dans les rangs des écoles existantes, tandis qu'elles devraient chercher à s'unir puisqu'elles poursuivent le même but, c'est-à-dire la recherche de la vérité. Pourquoi ces querelles de mots qui ne sont bonnes qu'à aigrir les uns contre les autres les hommes désireux de savoir, et cela sans profit pour personne? A notre avis la critique sert rarement et la polémique désunit souvent. Si, au lieu de s'attaquer aux personnalités pour ne rien dire ou répéter toujours la même chose sur un ton différent, nous nous livrions davantage à l'étude, nous ferions œuvre utile, car le champ est assez vaste pour ne pas avoir à s'encombrer par des redites plus ou moins acerbes, quand la pensée humaine cherche sans cesse à prendre son essor sur d'autres horizons. Occultistes, magnétistes ou spirites, pénétrons-nous donc bien de cette grande idée que nous sommes tous frères et que le but commun est de combattre les doctrines désespérantes du matérialisme et du néantisme pour faire comprendre à l'homme la grandeur de ses destinées futures, et qu'il a mieux à faire que de piétiner sur place. Est-ce par nos polémiques ou nos chicanes que nous arriverons à faire connaître la vérité dont chacun peut soulever le voile? Eh bien, non, cent fois non, et nous approuvons hautement ceux qui ne veulent répondre que par des faits. Puisque nos enseignements ont une même base, puisqu'en principe nos idées sont les mêmes, vulgarisons, oui, pour l'amour de Dieu vulgarisons mais ne nous disputons pas, car je craindrais encore une Babel qui nous rendrait incompréhensibles, les uns pour les autres, et, au lieu d'aller au progrès, nous retomberions plus que jamais dans le plus profond obscurantisme. Cherchons la vérité, elle est partout excepté dans l'incohérence du langage ; le chimiste la trouve dans ses cornues, le physiologiste dans les fonctions organiques de l'être, le géomètre dans ses lignes, le mathématicien dans ses chiffres, l'occultiste dans ses symboles, le magnétiste dans ses expériences, le spirite dans ses manifestations, etc., mais ce n'est pas une raison pour se cantonner dans une seule idée quand elles sont multiples, car, sachons-le bien, nul homme ne possède le monopole de l'absolue vérité et téméraire serait celui qui croirait posséder la science infuse. Il est vrai qu'il est dif-

(1) Voir notre numéro du 1er mai : *Occultisme et Spiritisme*.

ficile d'aller contre la nature humaine ; il est tellement dur d'abaisser son orgueil en reconnaissant que d'autres ont raison que nous trouverons toujours préférable d'ergoter sur des mots que d'avouer nos torts quels qu'ils soient.

Depuis quelques années tous les spiritualistes semblaient s'être donné le mot pour arriver à l'union ; réunis ensemble au congrès de 1889, ils jetaient de nouveau à la face du monde civilisé les grands enseignements du passé ; ils faisaient renaître les grands philosophes dont la morale est toujours UNE, et par-dessus tout, dans un banquet fraternel, ils buvaient à l'avenir au nom des grands esprits qui s'appellent Bouddha, Zoroastre, Chrishna, Confucius, Talès, Anaxagore, Pythagore, Socrate, Platon, Jésus, Apollonius de Tyane, Plutarque, Galilée, Képler, Newton, Descartes, D'Alembert, Swedenborg, Jean Reynaud, Pezzani, Allan Kardec, V. Hugo, etc., etc., et ils terminaient leur joyeuse agape par des souhaits de paix, d'union et de concorde sous les accents de la lyre de Camille Fabre dont la muse dictait cette poésie :

LA PAIX

Les siècles ont passé, laissant sur leur chemin
Les empires fondés — et fauchés — par les armes.
Hier grondait la guerre, et peut-être demain
Le clairon sonnera les farouches alarmes.
Sur les débris épars de l'holocauste humain
Une femme apparait, et je ne sais quels charmes
S'échappent du rameau qu'elle tient à la main.
Saluez ! C'est la paix ! Mes sœurs, séchez vos larmes !
Assez de sang versé pour l'orgueil des Césars !
Mourons pour la science et ses nobles hasards.
Arrière les lauriers d'une gloire flétrie !
Nous n'avons d'autre loi que la fraternité.
Embrassons-nous, enfants de la même Patrie !
Car c'est toi notre mère, ô sainte humanité.

Nous trouvons également dans une brochure intitulée *Considérations sur les phénomènes du spiritisme*, par Papus, page 30, dans ses conclusions les paroles suivantes qui sont bonnes à méditer :

« Travaillons donc tous sans idées préconçues et préparons, par notre étroite union, le triomphe définitif de nos idées par la démonstration de l'immortalité de l'âme, de l'existence du monde invisible et de la certitude qu'il existe d'étroits rapports entre ceux qui vivent enfermés dans la plus grossière des matières : les vivants, et ceux qui vivent bien plus encore, entourés de matière psychiquement évoluée : les prétendus morts.

Quarante mille adhérents ont pris part au dernier congrès spirite et spiritualiste, soyons fraternellement unis et c'est par centaines de mille que nous nous compterons aux prochaines assises.

Est-ce que nos zélés amis de part et d'autre se sont bien pénétrés de ces belles paroles ? Ne sont-ils pas sortis du domaine de la fraternité en se déchirant ensemble, et pourquoi ? Ne vaudrait-il pas mieux vivre dans cette union tant prêchée que de se dévorer à qui mieux mieux ? Aidons-nous et aimons-nous les uns les autres ; que les idées de Pierre soient analysées par Paul qui en montrera le côté défectueux ; très bien, mais que Paul, sous prétexe de montrer une erreur, ne vienne pas nous en imposer une autre plus grande. N'oublions pas que la modération en actes ou paroles est ce que l'être possède de meilleur pour arriver à la justesse de vues. Les idées des hommes ont toujours été modifiées selon les temps et les lieux, et longtemps encore il en sera de même ; malgré cela la pensée humaine grandit et se divinise de plus en plus en restant toujours *Elle*, quoique retardée dans sa marche en avant par les disputes intestines qui ne font qu'embrouiller les idées.

A notre avis il serait grand temps de marcher tous de front sur un terrain plus ferme et la main dans la main que d'entretenir des polémiques qui n'en finissent plus ; le meilleur moyen de s'y soustraire serait encore de s'y livrer plutôt à la recherche des causes de l'existence de l'être dans le domaine physique et le domaine moral, que d'avoir des discussions bonnes tout au plus à amener la division.

Quoi qu'il en soit, comme *revue indépendante* nous sommes obligés de tenir nos lecteurs au courant des questions d'actualité et nous n'y faillirons pas, n'étant pas plus attachés à la droite qu'à la gauche, mais avant tout soucieux de la vérité.

Comme directeur nous éviterons les personnalités autant qu'il nous sera possible pour ne nous occuper que des œuvres ; ce sera là, croyons-nous, le seul moyen d'être agréable à tous.

B. NICOLAÏ.

NAÏVETÉ OU ???

C'est le lapin qui avait commencé, disait pour excuse certain braconnier pris en flagrant délit. Ce sont les spirites qui nous attaquent, *clament* de même aujourd'hui les occultistes. Il semblerait, à les entendre, qu'ils ne sont tous que des agneaux, des petits saint Jean, tandis que c'est nous qui sommes des loups, des trouble-fête. Sans prendre le soin de relire leurs écrits, ils nous reprochent de manquer de modération, de prudence, d'être acerbes, violents même, dans nos polémiques. A cette accusation je n'ai qu'une chose à répondre : On sert une cause comme on l'aime Aimant passionnément leur philosophie, parce qu'ils la croient l'expression exacte de la vérité, il est donc tout naturel que les spirites répondent, suivant la chaleur de leurs sentiments, aux empiètements de l'occultisme.

« La polémique n'enseigne rien, ne sert à rien, ne prouve rien » (1), nous répètent les occultistes, après chaque trait de Parthe qu'ils décochent contre le Spiritisme.

Tel n'est pas mon avis, puisque je crois, au contraire, que la polémique est essentiellement utile, en ce sens qu'elle produit parfois, à l'endroit de théories trop hâtives, l'effet d'une pointe dans une bulle de savon, et permet souvent de remettre à leur juste place les erreurs élevées sur le pavois par surprise. Du choc des idées jaillit la lumière ; comme nous voulons, nous spirites, qu'elle luise pour tout le monde, nous n'avons que faire des invitations à garder le silence, en marquant simplement les coups qui nous sont portés. C'est pour cela que, dût ma voix, pour les occultistes purs, se faire entendre dans le désert, je n'en crois pas moins de mon devoir de dire ma façon

(1) *L'Initiation*, n° 7, avril, page 78 ; *le Voile d'Isis*, n° 23, page 3.



de penser sur la DÉCLARATION PERSONNELLE que publient et l'*Initiation* d'avril et le *Voile d'Isis* n° 23.

Bien que l'auteur de cette déclaration nous prévienne qu'elle n'engage que lui, il me permettra d'y voir l'expression des sentiments de la plupart de ses amis, et de passer au-dessus de sa personnalité, que je veux laisser hors de ce débat, pour m'adresser à la collectivité qu'il représente.

La déclaration débute ainsi :

« Le succès croissant de notre mouvement a suscité dans la presse spirite certaines attaques basées sur de telles erreurs d'interprétation, que je tiens à appeler l'attention de tous les chercheurs indépendants sur l'occultisme et ses enseignements. »

Pardon, ce n'est pas le succès du mouvement occultiste qui a soulevé les protestations de la presse spirite, ce sont uniquement les attaques hypocrites et injustifiées de certains écrivains occultistes et la condescendance de leur Revue à les reproduire. Ce qui a encore ému nos amis, à juste titre, ce sont les affirmations sans preuve, les insinuations malveillantes, les interprétations erronées, sans cesse répétées, contre le spiritisme. Ce qui les a indignés, c'est de voir que si d'un côté on faisait mine de leur donner patte de velours, de l'autre on les déchirait à belles dents.

La grande manifestation du Congrès de 1889 avait suffisamment prouvé la force du spiritisme et l'infime minorité des occultistes, pour que nous n'ayons ni le droit, ni l'envie de nous montrer jaloux. Alors vous prétendiez être venus à nous franchement, pour travailler en commun à la recherche de la vérité ; nous étions tous égaux, et « l'initié au spiritisme n'était pas un simple profane pour l'initié de la science occulte ». Vous faisiez parade, au contraire, de vos sentiments de confraternité, et ce que les chercheurs indépendants trouveront, en relisant l'*Initiation*, seul organe alors du grand mouvement occultiste, ce sont des déclarations comme la suivante (1) :

« Le Congrès spirite et spiritualiste de 1889, auquel l'*Initiation* prit une grande part — si je voulais chicaner, je répondrais que ce fut celle de la mouche du coche; mais continuons — a donné à ce mouvement une impulsion véritablement remarquable. Laissant là les divisions créées par certains théosophes, *les occultistes sont venus s'unir fraternellement aux spirites* dans la lutte pour le but commun, et cette union a donné un essor tout nouveau au spiritualisme tout entier. »

Ainsi parlait-on en septembre 1890 ; Oreste et Pylade n'étaient pas plus unis que les spirites et les occultistes. Les premiers seulement, leur conduite l'a prouvé, étaient sincères, tandis que les autres ne laissaient passer aucune occasion, dans leur revue, leurs livres, de ridiculiser les spirites et de chercher à fausser, ou mettre en suspicion, la philosophie spirite elle-même. En veut-on la preuve ? La voici, dans l'*Initiation* de décembre 1889, page 195 : « Que cet exemple, pris chez les sorciers du jour — les *médiums* — galantins de l'occultisme et ténors du mystère (2), funambules d'une invisible corde, polichinelles en habit noir et dont la ficelle ne se voit pas — que cet exemple ne nous détourne pas du sorcier légendaire — immonde et redouté paria du moyen âge et de la Renaissance : fanatique et borné, craintif comme tous les suspects, téméraire comme tous les poltrons traqués. »

« Entre les modernes magiciens, ces hâbleurs obligés des séances publiques et les fauteurs de sortilège d'antan, il est un point de rapport et un point de dissemblance. Marionnettes également inconscientes d'un agent qu'ils prétendent asservir, tous deux ont inébranlablement foi aux essences spirituelles : mais le médium convaincu de l'existence des incarnés s'obstine à nier Satan ; le sorcier, en revanche, croit de toutes les forces de son être à la puissance du Prince des enfers et à la terrible réalité de ses faveurs. »

(1) *L'Initiation*, septembre 1890, page 484.

(2) « Je ne vise ici que certains médiums douteux et charlatanesques ; mais il faut convenir que *les médiums consciencieux sont l'exception.* »

Comme ce rapprochement, cette promiscuité, sont flatteurs pour les spirites médiums ! Et qu'il fait bon, si l'on veut être injurié, tourné en ridicule, d'avoir des amis tels que messieurs les occultistes ! Dans le même numéro, page 229, un autre rédacteur de l'*Initiation* met du baume sur la plaie ouverte par son *adelphe* :

« L'étude publique de l'occulte en dehors des occultistes proprement dits s'est partagée entre trois écoles : les spirites, les magnétiseurs et les savants. Les premiers se distinguent surtout par la générosité de leurs sentiments qui atteint, chez plusieurs, jusqu'aux hauteurs de l'Amour universel ; c'est leur salut, car, de volonté, ils s'attachent à n'en point avoir dans leurs pratiques, et pour science ils n'ont que la foi en la réalité de leurs désirs... »

Mais ce bon mouvement est bientôt oublié, et la lutte sourde contre les médiums et le spiritisme recommence de plus belle. Nous croyons que, dans nos séances, ce sont les Esprits de nos parents, de nos amis défunts qui se manifestent. Point du tout, ce sont les *corps astraux* en promenade, des médiums ou des initiés occultes ; mais ils ne sont point seuls à se manifester ; ce n'est qu'exceptionnellement, au contraire, qu'ils répondent à notre appel (1).

« La lumière astrale roule en ses ondes les mirages animés les plus repoussants, les plus terribles, les plus monstrueux : que la frayeur ou quelque passion vive envahisse soudain l'âme en sortie sidérale, le lien se rompt et l'âme ne peut plus rentrer.

« Ce n'est pas tout. Dût-on m'accuser de folie, je veux tout dire.

« Le véhicule du Potentiel en désir d'objectivité regorge donc — et j'y insiste — de formes parfois hideuses que le pinceau de Goya serait impuissant à rendre dans toute leur horreur. Ces spectres, dont nous reparlerons, êtres obscurés et déchus, semi-conscients et d'une intelligence limitée comme les Élémentaux, ou brutaux et inconscients comme les larves proprement dites, veulent à tout prix s'incarner ; ce sont les *Lémures* de tout ordre ...

... « Les médiums sont, pour la plupart, de pauvres valétudinaires, coutumiers sans le savoir d'un onanisme cérébral et qui marchent dans la vie escortés, obsédés, souvent dévorés par ces larves ; elles ne se coagulent qu'en les épuisant, puisque c'est à eux qu'elles empruntent la substance plastique dont elles ont besoin pour s'objectiver et devenir sensibles. »

Voilà ce que sont, d'après nos amis les occultistes, nos médiums : voilà à quoi tend le spiritisme. Voilà les aménités que le chercheur indépendant trouvera dans l'organe de l'occultisme, et il y en découvrira bien d'autres qu'il serait fastidieux de relever ici ; il comprendra alors que si les écrivains spirites ont riposté longtemps après de telles attaques, ce n'est point parce que le *succès croissant* du mouvement occultiste leur portait ombrage, mais bien parce que toute patience a un terme, et qu'ils manquaient à tous leurs devoirs en laissant, sans protester, se produire de telles affirmations.

Oui, le chercheur indépendant relèvera tous ces ferments de haine, de discorde, semés par les occultistes ; mais une chose qu'il ne trouvera nulle part, dans leurs écrits, c'est la preuve de toutes leurs affirmations ; il y verra, au contraire, des contradictions flagrantes entre les explications données par les occultistes sur leurs théories ; il y verra des définitions du même fait, qui varient suivant les temps et les lieux, et cela chez le même auteur, à plus forte raison d'un écrivain à un autre. Ce qu'il constatera partout, c'est la morgue insolente, la fatuité de grands seigneurs avec lesquelles les occultistes purs traitent la valetaille spirite. Oui, le chercheur indépendant verra

(1) *L'Initiation*, février 1890, page 114.

tout cela et il comprendra la juste indignation que nous cause une telle conduite de la part des occultistes. Il saura dès lors quelle valeur, quelle portée il doit accorder au passage suivant de la déclaration dont je m'occupe.

« Certains écrivains se figurent que l'occultisme traditionnel est, d'après moi, un ennemi né du spiritisme dont il nie tous les enseignements. »

D'après vous, cher monsieur : non ; d'après la Revue de l'occultisme, l'*Initiation:* oui. Or, le proverbe reste toujours vrai, même lorsqu'il s'agit d'occultisme : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. On ne peut rester éternellement en équilibre, on penche à droite ou à gauche, blessant les uns ou les autres ; ou bien on mécontente tout le monde, en penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, sous prétexte de ménager et la chèvre et le chou. Toutes les subtilités, toutes les arguties n'empêcheront pas que les choses soient ainsi.

C'est d'ailleurs ce que nous enseigne le passage suivant de la déclaration :

« Tous les occultistes sont d'accord entre eux sur les points *essentiels* de la doctrine... »

Or, le premier point est de faire fourvoyer le spiritisme, pour arriver à le supplanter, comme l'hypnotisme a essayé d'escamoter le magnétisme ; c'est précisément cette opération fort ingénieuse, qui consiste à chausser les bottes du voisin et prétendre qu'elles vous appartiennent, que nous ne voulons pas tolérer. Tant que messieurs les occultistes ont su cacher leur jeu, nous avons bien voulu ne rien voir ; mais fermer les yeux aujourd'hui serait une imprudence trop coupable pour que nous voulions la commettre. C'est pourquoi non seulement nous regardons, mais encore nous signalons ce que nous voyons.

Et nous voyons ensuite dans la déclaration :

« C'est ainsi que le successeur d'Eliphas Lévi, Stanislas de Guaita, représente l'occultisme au point de vue strictement traditionnel, et maintient énergiquement ses affirmations au sujet du spiritisme sans jamais nier toutefois l'intervention possible des esprits. »

Par les passages que j'ai cités plus haut et que j'ai empruntés aux écrits de M. Stanislas de Guaita : *Le Sorcier...*, *Les Mystères de la solitude*, on peut se rendre compte de l'affection que nous porte ce S∴ I∴ de l'école occultiste ; par la lecture de tous ses ouvrages depuis son *Essai de sciences maudites* jusques et y compris *Le Serpent de la Genèse*, il est facile de se convaincre de la haine implacable qu'il nourrit contre le spiritisme et les spirites et de la ténacité qu'il met à nous le faire savoir.

Mais on nous affirme aujourd'hui que M. Stanislas de Guaita ne nie pas l'intervention possible des esprits. Voici la preuve du contraire dans le numéro même qui contient cette affirmation.

Dans l'*Initiation*, n° 7, avril 1891, M. Stanislas de Guaita s'exprime ainsi, dans les *Modernes Avatars du Sorcier*, p. 23 et suivantes :

« Il y a enfin ceux qu'on appelle médiums à incarnations.

« Le cas de ces derniers n'est pas le moins surprenant, ni surtout le moins digne d'examen.

« Ils offrent pour un temps l'hospitalité de leur corps à des êtres qui s'incarnent en eux et qui, prenant possession des organes, les actionnent et les gouvernent à leur fantaisie. Nous avons été témoins de scènes étranges, stupéfiantes... En quelques secondes, le possédé volontaire est modifié, corrigé, transmué de fond en comble au modèle intérieur du Daïmon qui s'est emparé de lui.

« La baguette de Circé n'est pas plus prompte, à coup sûr, ni ses effets plus prodigieux. Le médium est méconnaissable : sa posture, sa voix, son regard, ses gestes ont changé brusquement ; ses traits sont transformés eux-mêmes. C'est une soudaine métamorphose de toute sa personne...

« Un autre homme est devant vous. Et (chose effrayante !) il semble parfois que celui qui est là soit un être connu du spectateur, un être chéri, mort depuis de longues années..., ressuscité tout à coup dans la peau d'un étranger, d'un prête-corps — le premier venu, qui, à cette même heure, ignore jusqu'au nom, jusqu'au fait de l'existence passée du mort qui revit en lui !

« Comment douter, cependant ? La ressemblance éclate, positive et paradoxale tout ensemble, d'autant plus impressionnante qu'elle s'affirme psychique, surmondaine et comme spiritualisée, plutôt que plastique et matérielle ; car il faut qu'elle s'accommode aux traits fonciers du médium ; l'ossature ne change point, en effet, et seules les surfaces molles et charnues se modèlent au patron morphogénique du sculpteur interne, dont l'art instantané s'exerce avec empire du dedans au dehors !

« C'est une auto-extérioration : à travers l'écorce charnelle de l'évocateur transpire l'Interne évoqué. L'âme passagère imprime son effigie propre sur la face du médium qui subit son étreinte intime, virtuelle, hyperphysique...

« Ç'en est fait. La physionomie de l'être qui s'incarne s'est plaquée sur la maquette passive de l'intermédiaire qui s'offre à l'incarnation.

« Et c'est un spectacle émouvant, inoubliable !

« Vous retrouvez les gestes, l'attitude, les inflexions vocales de l'être aimé ; par la bouche du médium, il vous parle des choses de naguère : il remue la cendre des vieux souvenirs enfouis au plus profond de votre âme, et dont lui seul partageait avec vous le secret.

« Des larmes mouillent vos yeux : une invincible émotion vous étreint le cœur. Plus de doute possible, c'est bien Lui !

« Et vous rentrez chez vous bouleversé, sûr de l'avoir revu — *à vrai dire mystifié et déçu par un élémental, ou même une larve de l'atmosphère seconde.*

« *Cet être équivoque, miroir pseudo-psychique, a reflété l'image du défunt, toujours vivante au tabernacle de votre mémoire. Evertuant et précisant, pour les reproduire, des empreintes de jadis sur le point de s'effacer en vous,* CETTE LARVE VOUS A RACONTÉ VOTRE AME.

« On conçoit la portée terrifiante de pareilles mystifications... Les élémentaux, comme tous les êtres ambigus et semi-conscients de la lumière négative, sont aimantés d'instincts pervers. La moralité de ceux qu'ils hantent habituellement n'y résiste point.

« Un grand nombre de médiums ont glissé sur cette pente jusqu'au marais où croupissent les âmes dans la plus abjecte dépravation. L'onanisme est chez plus d'un la moindre conséquence de cette dégénérescence morale. J'en sais plusieurs qui se nourrissent *humano semine* ; cette habitude dégoûtante est passée chez eux à l'état de manie furieuse. C'est au point qu'ils vont de porte en porte offrir à domicile leurs honteux services. »

Pouah !... ouvrons les fenêtres... brûlons du sucre... et qu'on me pardonne cette longue et immorale citation..., elle m'a paru nécessaire pour établir que M. Stanislas de Guaita n'est point l'homme qu'on voudrait nous faire accroire, et que, toujours et partout, il combat non seulement le spiritisme et les spirites, mais même, dans les manifestations les plus probantes, il récuse l'intervention des esprits. Ah ! ça, qui prétend-on tromper ainsi ? Nous croit-on assez naïfs pour admettre sans preuves aucunes et les interprétations fantaisistes et écœurantes de cet auteur et l'affirmation qu'il n'a jamais nié l'intervention possible des esprits ? Dans les deux cas, ces affirmations sont fausses jusqu'à l'évidence et il faut être bien naïf ou... — tout ce que vous voudrez — pour vouloir faire admettre d'aussi flagrantes *contre-vérités*.

(*A suivre.*) HENRI SAUSSE.



LA MÉDECINE OCCULTE

DANS L'ANTIQUITÉ ET DANS LES TEMPS MODERNES (1)

(*Suite.*)

Le magnétisme, c'est la lanterne magique de la psychologie, c'est le flambeau de la physiologie, les médecins le savent: j'en aperçois plusieurs qui se sont mis le lumignon dans l'œil afin d'y voir plus clair; aussi, « pour parler du magnétisme, il faut être médecin ». Le magnétisme n'a pas encore dit son dernier mot et les savants feront très bien de ne pas risquer le leur, car « si la pensée franchit les dis« tances en s'accrochant encore à un fil de fer, bientôt « elle s'en détachera et d'homme à homme les mêmes « cordes vibreront à l'unisson ».

Comme il est utile d'examiner avec impartialité tous les aspects de la médecine occulte, je me donnerai garde d'oublier les pèlerinages catholiques; je prendrai pour type celui de Lourdes.

Il ne manquera pas de personnes qui, sans se donner la peine de faire le moindre examen, la moindre enquête, diront avec un haussement d'épaule: Peuh! les miracles de Lourdes, c'est de la blague.

Tout d'abord, je ne crois pas aux miracles, mais, la part faite aux guérisons apocryphes et à l'exagération, il en reste encore assez pour confondre les négateurs, et il serait à désirer que tout ce que l'on croit fût aussi solidement étayé.

Les faits observés par centaines à la grotte de Massabielle sont pour la plupart en contradiction avec toutes les données de la science, mais ils ne sont pas en contradictions avec les lois de la nature; ils accusent simplement une force peu connue qui est en nous ou autour de nous et qui a une grande puissance sur le corps humain, car il faut reconnaître que bien des cas de guérisons ne sont explicables, ni par l'imagination, ni par la suggestion et que toutes les guérisons qu'on peut obtenir par le magnétisme, on les a également obtenues à Lourdes. Si le pour cent de guérisons est supérieur avec le magnétisme, l'action curative est généralement plus lente qu'à Lourdes.

Inutile de dire que tous ceux qui vont à ce pèlerinage dans l'intention de guérir sont de fervents croyants au pouvoir de la Vierge, tout comme les anciens croyaient au pouvoir d'Esculape.

Si les prêtres des anciens temples brillaient par l'austérité et le savoir, nos modernes Asclépiades, par une savante mise en scène, dament le pion aux anciens sur le décor.

Si on croit que les pèlerins n'ont rien de plus pressé que de se jeter à l'eau en arrivant à Lourdes, on se trompe. De même que dans les anciens temples, il y a les pratiques préparatoires.

Ce sont d'abord les chants, les prières qui se succèdent avec ordre pendant tout le trajet, malgré la fatigue inévitable. Aussitôt arrivés, les pèlerins se mettent en ordre de procession et des cantiques sont exécutés par des chanteuses *ad hoc*.

Le temps qui reste entre les offices est occupé à prier à la grotte et vers les piscines; les prières continuent ardentes, généreuses, interrompues par des invocations et des cantiques.

On signale de temps à autre une amélioration et les prières redoublent d'ardeur.

On fait procession sur procession, des bannières de soie blanche brodée d'or, des chasubles, des dalmatiques, des chapes d'or brillent sous les rayons du soleil; c'est un scintillement, un miroitement éblouissants.

Dix jeunes prêtres balançent des encensoirs devant le dais et des enfants de chœur en soutane et camail rouges mettent de l'encens sur des charbons ardents. La plupart des prêtres et des hommes portent des palmes triomphales autour du dais. C'est un spectacle touchant, tout le monde est ému, tous les cœurs sont soulevés au-dessus de terre par ces magnifiques cérémonies.

A la basilique, les pèlerins se succèdent toute la nuit. Des prêtres qui se sont partagé les heures font des exhortations de neuf heures du soir à six heures du matin.

Des chants admirables sont exécutés par trois mille voix, l'enthousiasme déborde les cœurs et c'est dans cet élan de foi que les malades se jettent à l'eau pour obtenir leur guérison. Hélas! le nombre des favorisés est petit, la plupart des maladies sont réputées incurables. Tel est le récit d'un croyant, témoin oculaire du pèlerinage lyonnais de 1889.

Maintenant, voyons un peu les hommes qui témoignent de la véracité des guérisons.

Lorsque M. Vergez, professeur à la Faculté de Montpellier, et avec lui un grand nombre de médecins considérables par leurs travaux se portent garants que bien des guérisons s'obtiennent à Lourdes; qui, dans des certificats détaillés dans des conclusions sévèrement déduites, reconnaissent l'exactitude de ces guérisons et déclarent ne pouvoir les expliquer avec les connaissances actuelles de la science; lorsque M. Vergez déclare que de tels phénomènes dépassent la portée de son esprit et qu'il ne peut comprendre l'opposition qui ressort de la simplicité du moyen et de la grandeur du résultat, de l'unité du remède et de la diversité des maladies, de la chronicité du mal et de la rapidité de la guérison, faut-il croire que lorsqu'il parle de ces faits surprenants il n'a plus aucune compétence pour juger ce qui est de sa pratique habituelle?

On dira qu'il a pu être victime d'une illusion, que, sous l'influence d'idées préconçues, de convictions déjà faites, il s'est trompé; mais si cent, deux cents médecins viennent confirmer son jugement; si par des observations relevées jour par jour on vient appuyer sa parole, la question perd son caractère personnel et revêt une autorité incontestable.

Le Dr Buchanan, professeur à l'université de Glascow, a visité Lourdes et déclare qu'il renonce à expliquer les guérisons de caries, d'ulcères et autres lésions matérielles.

Le Dr Constantin James, qui a étudié les principales stations balnéaires de l'Europe, voulut visiter Lourdes

(1) Voir depuis le numéro 6 de l'*Union occulte*.

pour se faire une opinion sur la vertu de ses eaux et les guérisons dont le récit était arrivé jusqu'à lui.

« J'ai visité Lourdes, dit-il, avec le même esprit d'observation et la même réserve que j'ai apportés dans toutes mes excursions aux stations balnéaires.

« Or, pour ne parler que des faits qui se rattachent à ma clientèle propre, j'affirme avoir vu des malades en revenir guéris, alors que mes confrères et moi avions jugé leur état complètement au-dessus des ressources de l'art. »

(*A suivre.*) L. FADRAY.

LE SPIRITISME A LYON

Les spirites lyonnais ayant répondu à mon défi par une échappatoire, inutile d'insister.

Il y avait longtemps que j'étudiais le spiritisme lorsque je fis connaissance des spirites de Lyon, je n'ai donc été « formé » par aucune de leurs sociétés.

Je suis et reste persuadé que leur manière d'étudier des faits aussi abstrus est défectueuse, antiscientifique au premier chef, et que, malgré leur grand nombre de médiums. ils sont incapables de produire un fait. S'ils n'ont pas relevé le défi. c'est qu'ils sont conscients de leur nullité.

Tout médium qui ne veut pas se soumettre au contrôle des faits qu'il obtient, on est en droit de le tenir pour suspect.

Lorsque, par des expériences sérieuses, un contrôle sévère, on m'aura démontré que je me suis trompé, je serai le premier à le reconnaître et m'empresserai de rendre tout le mérite dû aux médiums tenus en suspicion. Hélas! nous n'en sommes pas encore là.

L. FAYARD.

UNE BONNE NOUVELLE

Les lecteurs de l'*Union Occulte Française* seront heureux de voir que des savants s'occupent activement de recherches dans le domaine psychologique par les lignes suivantes que nous empruntons au *Lotus bleu*, 7 avril 1891.

On sait que dans certains cas mal déterminés encore il est arrivé qu'on ait cru voir ou entendre une personne absente; la société de psychologie a nommé récemment une commission pour s'occuper de cette question. Cette commission est composée de MM. Sully Prudhomme, de l'Académie française, président; G. Ballet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Beaunis, professeur à la Faculté de médecine de Nancy; L. Marillier, maître de conférences à l'école pratique de Hautes études; Ch. Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris; et le colonel A. de Rochas, administrateur de l'Ecole Polytechnique. Les personnes qui ont observé des faits pouvant intéresser cette commission d'études sont priées d'en informer un des membres de la commission ou le secrétaire M. L. Marillier, 7, rue Michelet; il est bien entendu qu'aucun nom ne sera publié sans une autorisation formelle. En présence des noms dont est formée cette commission, les spiritualistes doivent se réjouir, car nous ne doutons pas qu'elle arrive à démontrer victorieusement la réalité des manifestations de l'âme.

A. BOUVIER.

L'ÉLIXIR DE VIE [1]

(*Suite.*)

Un instant après, j'étais auprès du lit, et, muet, glacé, je reconnaissais avec horreur ces mêmes apparences qui, il y avait dix ans de cela, avaient laissé dans mon esprit un trouble ineffaçable. L'enfant ne bougeait plus, semblait exsangue. C'était un épuisement total, comme si son sang eût coulé par une blessure invisible, et l'illusion était si complète que je demandai, en balbutiant, s'il n'y avait pas eu une hémorrhagie.

Il me répondit à voix basse. L'enfant n'avait subi aucun accident: cet effet de dépression s'était produit lentement; puis tout à coup, en ces derniers jours, l'accélération du mal avait pris des allures foudroyantes. Pourtant. l'avant-veille encore, il courait dans le jardin.

— M. Vincent vit toujours? demandai-je soudainement, obéissant à une impulsion dont je ne fus pas le maître.

J'aurais juré qu'une autre personnalité que la mienne avait parlé par ma bouche, tant ces mots avaient jailli à mon insu.

Le père ne parut pas surpris de ma question.

— Oui, et il est bien désolé! Il aimait tant mon petit Georges, qui lui rendait bien son affection d'ailleurs, car il ne voulait pas le quitter. Il a fallu l'emporter pour l'emmener ici, et, malgré sa faiblesse, il résistait encore. C'était comme une attraction à laquelle il ne voulait pas se soustraire... Mais qu'importe M. Vincent? Examinez l'enfant, et dites-moi — oh! je vous prie! — dites-moi qu'on le sauvera...

Je n'avais pas le courage de proférer ce généreux mensonge: car, si encore mes confrères pouvaient avoir quelque espoir, moi... est-ce que je pouvais douter? Et pourtant!... une idée encore obscure germait dans mon cerveau.

Nous restions ainsi tous deux, le père n'osant plus me questionner, dans la crainte d'entendre tomber de mes lèvres l'arrêt de désespérance; moi n'osant me laisser entraîner dans la voie mystérieuse où je me sentais invinciblement glisser.

Tout à coup des lèvres de l'enfant une faible voix comme un souffle s'échappa:

— M. Vincent! soupirait-il.

— Vous voyez, il veut voir encore son ami, dit le père.

Mais je m'étais déjà élancé vers la fenêtre... et, les rideaux écartés, je vis passer cet homme que surveillaient deux infirmiers et qui se dirigeait vers la maison.

Je poussai un cri:

— Sur votre vie, clamai-je, en m'adressant au père, ne quittez pas votre enfant d'une seconde, et, quoi que je fasse, quoi qu'on vienne vous dire de moi, dites que j'agis par votre ordre.

— Mais que voulez-vous dire?

— N'oubliez pas... par votre ordre!

Et sans m'expliquer davantage, car je voyais l'enfant qui peu à peu se soulevait, je m'élançai dehors.

Sur le seuil du perron, je vis M. Vincent qui se disposait à monter.

— Je vous défends de faire un pas en avant! lui dis-je violemment, en le saisissant par le bras.

— Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?

(1) Jolie brochure in-18, o fr. 75. Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

Et se tournant vers les infirmiers qui s'étaient arrêtés interdits :

— Je veux parler à votre maître...

— Et moi, je vous répète que vous ne passerez pas. J'agis d'après les ordres du docteur F... lui-même, qui ordonne que vous soyez réintégré à l'instant dans votre pavillon.

Je me nommai aux infirmiers, qui ne jugèrent pas à propos de me désobéir ; d'ailleurs, j'avais passé solidement mon bras sous celui du vieillard et je l'entraînais rapidement. Il n'était pas de force à me résister.

— Vous, dis-je à l'un des deux hommes, allez auprès de votre maître, et dites-lui que je serai de retour dans une demi-heure ; ajoutez que je tente un suprême effort pour sauver son enfant.

Nous étions arrivés au pavillon. Je fis entrer M. Vincent, et nous nous trouvâmes seuls, tous deux dans le petit jardin sur lequel les arbres étendaient la voûte de leurs feuilles automnales.

Enfin je me trouvais donc en face de cet homme !... Je le regardai.

Il était très pâle, et, dans sa face blanche et bouffie, ses yeux semblaient deux trous noirs et brillants.

Nous restâmes ainsi quelques instants, l'un devant l'autre, comme deux ennemis qui s'examinent avant le combat. J'étais en proie à une colère qui me faisait trembler, mais qui devait communiquer à mon regard un éclat excessif ; car ses yeux, à lui, semblaient fuir les miens.

Tout à coup, j'étendis le bras vers lui, et, lui touchant l'épaule :

— Monsieur Vincent de Bossaye de Thévenin, lui dis-je, vous êtes un assassin !

Il ne répondit pas ; mais cette fois il me regarda à son tour, bien à plein.

— Oh ! n'essayez pas de me fasciner, repris-je en ricanant. Je ne suis pas un enfant... moi, et vous ne me tuerez pas...

Il releva la tête d'un air de défi.

— Que me voulez-vous ? dit-il ; je ne vous connais pas...

— Mais je vous connais, moi, monsieur Vincent. Vous souvenez-vous d'une pauvre mère (je lui citai la rue et la date) qui, il y a dix ans, vint chercher un médecin pour un enfant, une jeune fille qui se mourait ? ... Vous souvenez-vous que ce médecin vous rencontra dans la première pièce.., et cela...

J'accentuai chaque mot distinctement, lentement :

— ... Alors qu'une minute auparavant, en entendant le bruit de vos pas, la malheureuse avait tenté un dernier effort pour aller à vous et était retombée morte dans mes bras...

— Ah ! c'était vous ! fit M. Vincent.

— Oui, c'était moi qui vis aussi ce phénomène étrange : la métamorphose presques instantanée d'un homme vigoureux, au teint frais, aux allures relativement vigoureuses, en un vieillard brisé, pâli, écrasé.

— Continuez.

— Vous souvenez-vous encore que ce soir-là vous avez tenté d'amener une brave femme, la concierge de la maison que vous habitez, à vous confier son enfant...

— Elle refusa. C'est exact...

— Il y a dix ans de cela.., et je vous retrouve ici encore vivant, vous que la mort guette et menace... Vivant... tandis que là haut un enfant se meurt, sans lésion intérieure, sans maladie scientifiquement appréciable... Or, comprenez-vous maintenant, monsieur Vincent, pourquoi je vous ai empêché d'entrer dans cette maison où vous vous introduisiez pour voler sur les lèvres de l'agonisant le dernier souffle de vie auquel la vôtre est attachée ?...

(*A suivre.*) Jules Lermina.

REVUE DE LA PRESSE

L'*Initiation* de mai est particulièrement intéressante d'abord par la critique sérieuse faite par Papus du livre de M. J.-K. Huysmans : *Là-Bas*. Notre collaborateur réfute de main de maître les principaux points de cet ouvrage : l'envoûtement et ses théories, l'incubat et le succubat, la messe noire Il conteste avec preuve à l'appui l'érudition de l'auteur et s'inscrit en faux contre ses conclusions.

Dans le même numéro, M. F. Ch. Barlet termine son étude sur *Jeanne d'Arc Victorieuse* par Saint-Yves d'Alveydre et M. Philophotes analyse le *Traité de la nature des choses*, par Paracelse. L'exposé des signatures astrales a particulièrement fixé notre attention. Les *Essais de Transmission hyperphysique de la Pensée*, par Antoine Schmoll. emprunté au journal le *Sphynx* de Leipzig et traduit par Yvon le Loup, est des plus intéressants ; espérons que bientôt, grâce à la ténacité des chercheurs, ces expériences de télépsychie donneront des résultats positifs et non des à peu près.

A lire aussi *Essai sur les Sciences Occultes*, par Chimua du Lafay, et les *Vieilles Filles*, par Charles Dubourg.

Le *Voile d'Isis* (nos 25 et 26) nous donne également sous ce titre *Jobards* une vive critique du livre de J.-K. Huysmans : *Là-bas*. Quœrens défend les occultistes des insinuations de l'auteur et termine ainsi son article : « Et s'ils sont jobards, laissez-moi vous dire qu'ils le sont au même titre que vous êtes roublard. »

Dans *Cela est* M. Elie Steel essaie de justifier les accusations de son précédent article, *Médiums Incarnatifs*, — qu'il y a loin de la coupe aux lèvres ! — bien qu'il ait voulu éclabousser le spiritisme et les spirites. Je ne viens pas me *poser* contre eux, pas le moins du monde, dit-il, et, pour le prouver, il les avise d'une lessive générale complète. On ne doit pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Les spirites feront bien d'écrire sur leur porte D. d. F. d. O. et notre ex-directeur de se souvenir que, si la parole est d'argent, le silence est d'or.

Tous nos lecteurs, tous les amis du progrès de l'humanité, tous ceux pour qui la solidarité n'est pas un vain mot approuveront une *œuvre humanitaire* et désireront la voir se réaliser. *L'Age de Sphynx*, de M. Vurgey, et la *Réponse à M. Bataillard*, par Camille Chaigneau, sont très instructifs.

La *Métempsycose* de M. Charles Dubourg nous a charmé sans nous convaincre ; nous plaçons plus haut notre idéal.

Le *Voile d'Isis* nous apprend en outre la mort de Mme *H. P. Blavatsky*, ancien médium spirite devenue par suite le chef intellectuel de la Société Théosophique et du mouvement théosophique en Europe.

Le *Moniteur Spirite et Magnétique* de Bruxelles a ce mois-ci presque doublé son format en raison des articles d'actualité qu'il avait à publier. Avec la réponse de M. Henri Sausse — Naïveté... — que nous lui empruntons, il contient une série de lettres de M. Bouvery et un article refusé par l'*Initiation*. Indigné, comme bon nombre de spirites, par les attaques virulentes de M. Stanislas de Guaita, M. Bouvery a protesté énergiquement contre cet auteur et la conduite de l'*Initiation* qui publie ses diatribes, et, sur le refus de ce journal d'insérer sa réponse, s'est retiré de sa rédaction dont il faisait partie.

Nous connaissons déjà le discours de M. Laurent de Faget que reproduit le journal.

Le *Bulletin Parisien* de B. Sylvain nous entretient aujourd'hui de la *Religion universelle* de M. E. Desmarest, ancien bâtonnier des avocats, et met en garde ses propagateurs contre l'astuce des jésuites toujours prêts à se faufiler partout pour faire avorter les idées généreuses ou les tourner à leur profit. Il stigmatise ensuite la morale de

ces derniers à propos du *plébiscite* du *Figaro*; ce passage est trop important pour ne pas être cité tout entier :

« Voici un fait qui prouvera une fois de plus ce qu'on peut attendre d'une institution, d'une philosophie, d'une religion dont font partie les jésuites :

« Le *Figaro* a imaginé de faire résoudre par ses lecteurs ce qu'il appelle *les problèmes du sentiment.*

« Il a proposé en ces termes son « plébiscite » : « Une mère chré« tienne, alors que son refus tuera son enfant, peut-elle consentir au « mariage civil de sa fille avec un jeune homme qui a promis à son « père mourant de ne pas se marier religieusement? »

« Les 1,431 réponses parvenues au *Figaro* se décomposent ainsi : 621 approuvent la conduite de la mère chrétienne.

« 570 la désapprouvent et 200 n'expriment qu'un avis incertain, de telle sorte qu'en définitive la majorité est acquise au fanatisme maternel, c'est-à-dire à la *condamnation à mort* de la jeune fille!...

« C'est à peine croyable!...

« Une lectrice a bien peint les conséquences de ce *mysticisme* : « Ayant, dit-elle, à choisir entre un péché et un crime, *elles ont « choisi le crime.* »

« Ne retrouvons-nous pas là aussi le résultat de l'enseignement déplorable, étroit et faux que nous devons au clergé ultramontain? Aussi ne saurions-nous trop approuver Mme la comtesse de C... lorsqu'elle dit dans ce même plébiscite : « *Il faut vouer au mépris des gens de cœur une religion capable de produire des monstres et des assassins.* »

M. B. Sylvain critique ensuite comme spirite l'ouvrage que M. J.-K. Huysmans a publié contre l'occultisme; il déclare que *Là-Bas* comme *Androgyne* du Sar Peladan « sont des livres dangereux, et qu'il serait plus qu'imprudent de mettre entre les mains de personnes nerveuses ou à imagination forte et vive. Ils pourraient éveiller des idées et des désirs capables de provoquer aux plus graves désordres physiques et moraux. »

La *Tribune Magnétique* du *Moniteur* écrite cette fois par M. le Dr Foveau de Courmelles, est des plus instructives, ainsi que la *lettre d'un spirite provincial* sur les sept principes bouddhiques.

Le *Messager de Liège*, avec la suite des souvenirs spirites de M. V. Tournier, publie un article de M. Horace Pelletier: *Les miracles inédits de Jésus.* Nous ne mettons pas en doute l'érudition de cet auteur, pas plus que sa bonne foi, mais nous sommes persuadé que, dans les faits qu'il rapporte, il faut faire une large part à l'exagération orientale et ne pas toujours prendre à la lettre les récits des auteurs anciens.

Lire à la suite de cet article *La Religion universelle*, communication dictée par un collaborateur spirituel, et les *Nouvelles* très intéressantes.

L'Étoile est une Revue spiritualiste des plus éclectiques; nous y avons lu avec un réel plaisir le texte de la conférence de M. Alber Jhouney, *les Phénomènes spirituels. Glose gnostique* et *Une conférence ésotérique à Marseille* nous ont moins captivé. Le *Socialisme chrétien* est loin de nous avoir convaincu malgré le talent de l'auteur, M. l'abbé Roca, qui a personnellement toutes nos sympathies. Le *Spiritualisme expérimental* avec le *Témoignage des Faits* a le tort, sans profit pour le présent, de nous reporter trop en arrière.

Il n'en est pas de même de la correspondance de Mme Pauline Pozzi dont le sujet mérite toute notre attention. De la partie littéraire mieux vaut ne rien dire, nous ne sommes pas assez *décadent* pour pouvoir apprécier cette poésie fin de siècle.

La *Chaîne Magnétique* publie dans son numéro de mai une importante étude de Mme Eugénie Garcia y Ruiz : *A la recherche du Fluide magnétique* : tous nos compliments à cet auteur pour ce travail fort intéressant. Nous connaissons déjà *Loriquet II*, qui est placé à la suite : passons donc pour arriver à l'*Art de changer les Hommes en Bêtes...* par M. Horace Pelletier. Nous savons depuis longtemps qu'il est facile avec certains sujets somnambuliques d'amener la perte du moi et provoquer les changements de personnalité les plus bizarres; mais ce que nous ignorons, c'est le résultat pratique que l'on peut retirer de telles expériences. En suivant cette voie, nous croyons que les chercheurs s'égarent; c'est pour cela que nous crions : casse-cou, aux hommes de bonne volonté. Le magnétisme a d'autres filons bien plus utiles et bien plus riches à exploiter.

De l'interminable controverse que publie ce journal, le mieux est de n'en rien dire; par contre nous devons signaler la défense du magnétisme par M. Lockroy, député de Paris, devant la commission relative à l'exercice de la médecine; nous voudrions pouvoir la reproduire ici, mais le défaut d'espace nous en empêche.

Le *Journal du Magnétisme* nous apprend la mort de M. Dumas, son correspondant à Lyon. M. Dumas étant un zélé propagateur du magnétisme, nous ne pouvons que nous associer aux regrets de la rédaction. signaler dans son numéro : *Chardel et son œuvre*, conférence faite par M. Rouxel et analysée très clairement par G. D.; *la Guérison des entorses au moyen du magnétisme*, par M. H. Durville, et le discours prononcé par M. l'abbé de Meissas, au congrès du magnétisme curatif, dans le but d'établir que ni la conscience ni la religion ne peuvent empêcher un malade chrétien d'avoir recours au magnétisme.

Le *Monde Illustré* termine dans son numéro du 9 mai une série d'articles sur le spiritisme; l'exposé fait par l'auteur, M. Emile Desbeaux, dans sa chronique *A travers champs*, est des plus instructifs; nous rendons hommage à son travail tout en rejetant les conclusions que notre expérience personnelle et les phénomènes nombreux dont nous avons été le témoin ne nous permettent pas d'accepter.

Nous reviendrons sur ce travail sérieux : il en vaut la peine.

H. SYLVESTRE.

Le Gérant : L. COULAUD.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 6, rue de la Préfecture.